



HAL
open science

**L'accès des femmes romaines aux Arts Libéraux :
réalités, préjugés et représentations, Ier siècle av. J.-C.-
Ier siècle apr. J.-C.**

Choquet Mélanie

► **To cite this version:**

Choquet Mélanie. L'accès des femmes romaines aux Arts Libéraux : réalités, préjugés et représentations, Ier siècle av. J.-C.- Ier siècle apr. J.-C.. Histoire. 2010. dumas-01144578

HAL Id: dumas-01144578

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01144578>

Submitted on 22 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



CHOQUET Mélanie

**L'accès des femmes romaines aux Arts Libéraux :
réalités, préjugés et représentations, 1er siècle av.
J.-C.- 1er siècle apr. J.-C.**

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'Art

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux

Sous la direction de Madame Marie-Claire Ferriès

Soutenance : 15 juin 2010

Année universitaire 2009-2010



CHOQUET Mélanie

**L'accès des femmes romaines aux Arts Libéraux :
réalités, préjugés et représentations, 1er siècle av.
J.-C.- 1er siècle apr. J.-C.**

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'Art

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux

Sous la direction de Madame Marie-Claire Ferriès

Soutenance : 15 juin 2010

Année universitaire 2009-2010

Remerciements :

Tout d'abord, je tiens à remercier chaleureusement mon professeur de mémoire Madame Marie Claire Ferriès pour avoir bien voulu traiter le sujet que je lui ai proposé ainsi que pour m'avoir accompagnée et soutenue tout au long de cette année. Sa préoccupation pour mon travail de recherche, ses nombreuses corrections et ses conseils avisés m'ont énormément apportés.

Je remercie également tous les enseignants qui ont collaboré de près ou de loin à ce travail Mes remerciements vont donc à Madame Noëlle Géroudet ainsi que Messieurs Nicolas Mathieu et François Kirbihler.

Merci aussi à Colombine et Marie Sophie pour leur soutien et leur aide durant toute cette année et également à Marianne pour son aide dans mes traductions.

Enfin, je tiens à remercier toute ma famille mais aussi mes amis dont la constance de leur soutien et de leur confiance m'ont été d'un grand secours.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	6
1. LES FEMMES ET LES ARTS LIBÉRAUX	11
1.1. Chapitre 1 : La femme savante en elle-même: les études et les jours	11
1.1.1. À chaque catégorie, sa culture	11
2.1.1. À chaque âge sa culture	24
3.1.1. L'utilité de la culture dans le destin des femmes.....	38
1.1. Chapitre 2 : Représentation et mentalité de la femme savante.....	54
4.1.1. L'image de la femme dans la société romaine.....	54
5.1.1. Une critique de la femme savante : Lesbia et les autres	61
6.1.1. Les exceptions de la culture dans la littérature :.....	74
1. CATALOGUE PROSOPOGRAPHIQUE ET ICONOGRAPHIQUE.....	84
1.2. Fiches Prosopographiques.....	84
7.1.1. Femmes de l'aristocratie et matrones romaines	84
8.1.1. Egéries poétiques	174
9.1.1. Pérégrines et femmes de métiers	190
1.3. Catalogue iconographique :.....	207
CONCLUSION	218
BIBLIOGRAPHIE	223
ANNEXE N° 1 : Tableau 1 : Les femmes romaines dans la littérature	230
ANNEXE N° 2 : Tableau 2 : Les femmes romaines dans les épitaphes	245

Introduction

“La pire étiquette que peut avoir une femme c’est d’être savante.”¹

Ce mémoire est un travail prosopographique ayant pour but de regrouper les femmes considérées comme savantes du Ier s. av. J.-C. au Ier s. apr. J.-C. Il faut cependant être prudent et rigoureux à l’égard de la définition que l’on donne à cette expression. En effet, il ne faut en aucun cas se référer à notre conception contemporaine des connaissances et de la culture comme critère de recherche pour l’Antiquité car les Romains n’avaient pas la même approche que nous sur ce sujet. Aujourd’hui, on appelle culture tout ce qui représente le développement de certaines facultés de l’esprit par des exercices intellectuels appropriés ; cela implique la culture littéraire, linguistique, scientifique et philosophique. Mais les connaissances peuvent s’étendre à tout ce qui permet de connaître un sujet même s’il s’agit d’un métier. Ainsi la médecine ou encore les métiers artistiques et artisanaux engendrent la culture. Cependant, à l’époque romaine, la définition de la culture est plus étroite car elle est connotée socialement. C’est déjà pour notre définition moderne un degré de culture mais pour eux cela représente un apprentissage de moindre valeur. Ils ne retiennent comme culture noble que les arts les plus valorisants comme étant une source d’intérêt. C’est également en fonction de la manière dont on emploie ces connaissances qu’on est jugé ou non savant. Ainsi, les femmes de métier, comme c’est le cas des femmes médecins, qui pour nous représentent déjà une société intellectuelle, ne sont pas reconnues comme telles car elles se servent de leur savoir pour gagner de l’argent. Les vrais Arts Libéraux sont donc, aux yeux des Romains, ceux qui ne devraient pas avoir une utilité foncière et qui apportent une réflexion.

Il convient enfin de définir ce que sont les Arts Libéraux. Henri Irénée Marrou dans son ouvrage *l’Histoire de l’éducation dans l’Antiquité, le monde romain*², nous donne un aperçu de ce que devaient être les Arts Libéraux à cette période. Dans l’Antiquité les Arts Libéraux représentaient l’ensemble des connaissances nécessaires à un homme pour s’élever au dessus des autres. Ces arts sont donc très étudiés par l’élite romaine. Mais on ne trouve aucune définition claire pour cette période. On sait cependant que certains arts avaient une valeur intellectuelle bien plus élevée que d’autres et rentrent dans la *paideia*. Il est certain que ces Arts étaient considérés comme permettant de montrer la supériorité de certains sur les

¹ LUTHER, *Œuvres*, Tome III, *De la vie conjugale*, trad. Albert Greiner, Genève, 1964

² MARROU, Henri-Irénée, *l’Histoire de l’éducation dans l’Antiquité, tome 2, le monde romain*, Paris, éd. Du Seuil, 1981 (4e éd.), pp. 35-37

autres. Ainsi, les Arts Libéraux sont une notion qui n'est jamais clairement définie de la culture antique et qui regroupe des enseignements intellectuels poussés dont il faut encore définir ceux qui rentrent dans cette catégorie. L'un des premiers à y faire allusion est Tacite dans son ouvrage la *Vie d'Agricola* mais également dans le *Dialogue des Orateurs*³. Cependant, ce n'est qu'au Ve s. apr. J.-C. qu'une définition réelle apparaît, écrite par Martianus Capella (Ve s. apr. J.-C.) dans son ouvrage intitulé *Mercurie et Philologie (De nuptiis Philologiae et Mercurii)*. Il y présente par un récit mythologique les différents Arts Libéraux. Les deux premiers livres traitent du cadre allégorique par l'histoire de Mercure cherchant une épouse. C'est finalement une jeune mortelle, Philologie qui est choisie et elle doit passer sept sphères célestes pour atteindre l'apothéose et ainsi son futur mari, ce qui est la seule condition imposée par Jupiter pour que ce mariage ait bien lieu. Les sept tomes suivants présentent chacun une des sept filles offertes pour le mariage de Philologie par Jupiter et qui représentent les sept Arts Libéraux. On y retrouve la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et la musique. Chaque livre reprend un de ces thèmes dans l'ordre indiqué. Il faut savoir que la musique a probablement été rajoutée par la suite par Martianus mais, puisque c'est cette définition qui a été retenue pour ce mémoire, j'ai cependant préféré l'intégrer comme un des Arts Libéraux. De plus, il est à noter que Pythagore, déjà, étudiait la musique comme mettant en jeu des rapports arithmétiques à travers les sons. Au VIIIe s. apr. J.-C., le moine anglais Bède le Vénérable (672-735 apr. J.-C.) s'appropriera les arts libéraux dans ses traités et fit ainsi d'eux le socle de la culture dans l'Occident chrétien. Les Arts Libéraux vont donc avoir une importance capitale au Moyen Age et à la Renaissance dans les cercles d'érudits. On les classe habituellement en deux catégories qui ont été retenues par le Moyen Age. On trouve d'abord le trivium qui regroupe la grammaire, la rhétorique et la dialectique, et le quadrivium regroupant les quatre branches des mathématiques (arithmétique, géométrie, astronomie et musique).

Le rapport entre les Arts Libéraux et les femmes n'est pas évident. En effet leur condition, quel que soit leur rang dans la société, ne paraît pas leur permettre un accès aisé à priori. Pour résumer la place qui leur est assignée, reprenons la présentation de Pierre Grimal, « la femme, que la loi considère toute son existence comme un être mineur, passant de la puissance paternelle à la puissance maritale, puis, si elle devient veuve, à celle de son fils

³ TACITE, *Vie d'Agricola*, trad. par E. de Saint-Denis, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1956(3e éd.), chap. XXI, 2 ; *Dialogue des Orateurs*, trad. par Alain Michel, Paris, Presses universitaires de France, 1962, chap. XXX, 4 et XXXII

ainé, est censée vivre une vie de dévouement, d'obéissance et de travail »⁴. De ce fait la femme ne dispose pas du même statut que l'homme dans la société romaine, et, comme le souligne Pierre Grimal, elle lui est inférieure. Elle a ses propres occupations et sa place qu'elle doit tenir : « La maîtresse, elle, file et tisse [...] Elle règne en maîtresse sur ses servantes, les filles et les brus. Elle a les prérogatives religieuses, dirige en toute indépendance l'éducation des enfants en bas âge. »⁵. Elle demeure donc à la maison et ne doit s'intéresser qu'à l'entretien du foyer familial que ce soit pour le mobilier ou pour les personnes. Dans ce cercle étroit de préoccupations et d'occupation, quelle place pourraient avoir les Arts Libéraux ?

C'est pourtant l'accession des femmes aux Arts Libéraux qui sera le sujet de cette étude dans une période retenue entre le Ier s. av. J.-C. et le Ier s. apr. J.-C. Ce choix s'explique par le fait qu'elle est une phase de transition. En effet, l'obtention d'un niveau de connaissances jugées satisfaisant ou supérieur à la moyenne, enfin, la possession des mécanismes et des logiques propre à une discipline politique et sociologique, pour les élites sociales urbaines en Italie devient possible. De plus, cette phase est particulièrement bien documentée par la littérature, l'épigraphie et la peinture. Durant cette période se définissent de nouvelles tendances : l'emploi systématique de précepteurs grecs dans les grandes familles, mais aussi des crises sociales et politiques avec les guerres civiles et le changement de régime politique. Ces transformations du contexte social et intellectuel confèrent peut être une nouvelle place aux matrones t il convient de s'interroger sur leur degré de différence.

Il ne faut pas se restreindre à l'idée d'une éducation figée pour les femmes et les hommes. En fonction des liens familiaux, des relations et de la richesse, l'accès à la culture se fait avec plus ou moins de faciliter. On sait également, par des épitaphes et des inscriptions, que même les milieux plus humbles ont pu bénéficier d'une éducation et d'un niveau de culture important. On peut par exemple citer une jeune fille affranchie du nom d'Eucharis qui était « savante et formée à tous les arts »⁶. Ces jeunes filles étaient en général éduquées pour renforcer l'agrément de la maison et c'est pourquoi la musique reste essentiellement un art d'agrément bien que demandant, pour son apprentissage, des connaissances en mathématiques. Mais on trouve également des épitaphes évoquant des femmes ayant éduqué des enfants de grandes famille ce qui démontre un niveau de culture et d'instruction au sein

⁴ GRIMAL, Pierre, *Que sais-je ? La vie à Rome dans l'Antiquité*, Paris, PUF, 1953, p.23

⁵ Ibid.

⁶ WOLFF Étienne, *La poésie funéraire épigraphique à Rome*, collection « Etudes anciennes », Rennes, P.U.R. (Presse universitaire de Rennes), 2000, (CE 55)

des esclaves et des affranchies. Il ne faut donc pas limiter cette recherche à un catalogue de femmes riches et connues de cette période mais à tous les groupes sociaux qui ont pu contenir des femmes instruites. Cette instruction très poussée est pourtant parfois vue d'un mauvais œil par de nombreux auteurs antiques. La condition et le statut des femmes romaines permettent facilement de déduire pourquoi ces femmes de culture étaient entourées de préjugés. Dans cette société civique où seul l'homme est pleinement citoyen, le fait qu'une femme face preuve d'une connaissance égale, voire supérieure dans des disciplines qui sont l'apanage des hommes et un marqueur de différenciation sociale entre eux sème la confusion. Nombre de grands philosophes et d'orateurs critiquent et rabaissent ces « femmes savantes »⁷ pour ainsi montrer que leur culture, si tant est qu'elles en aient, cache en fait une déviation malsaine et perfide. Aussi, la culture des femmes n'est pas un sujet de prédilection pour les auteurs qui sont en totalité des hommes. Il faut explorer minutieusement les historiens et biographes (Salluste, Tacite, Dion Cassius, Suétone, ...), mais surtout le genre mondain que constituent la correspondance et la poésie (Pline le Jeune, Ovide, Propertius, ...) pour en trouver la trace. Si elles ont rarement laissé un souvenir important de leur savoir dans les ouvrages, ces sources n'en restent pas moins les plus sûres que l'on ait encore aujourd'hui. En effet, les auteurs modernes, ont fait un recensement bien plus important de femmes savantes de ce qui est réellement attesté par les réalisations antiques. Si certaines, telles que Clodia ou encore Fulvie, ont sûrement été des femmes intelligentes, il n'en demeure pas moins que les auteurs antiques n'ont qu'exceptionnellement relevé les compétences strictement intellectuelle des femmes. Les sources antiques regroupent également l'iconographie et l'épigraphie. Ce sont des sources matérielles essentielles car elles représentent un autre aspect de la société romaine, plus intime et moins encadré. Cette omission a un sens et nous tenterons de l'expliquer

Ce sujet présente donc de nombreux angles d'approche : les conditions de l'accès des femmes aux Arts Libéraux, le regard porté par les hommes sur cette accession et l'utilisation et rôle de ces arts dans la vie des femmes. Il se composera de deux parties. La première partie sera présentée sous la forme d'une synthèse générale divisée en deux chapitres. Le premier chapitre cherchera à répondre aux diverses questions de la condition des femmes savantes : à quel groupe social appartenaient-elles ? A quel moment de leur vie ont-elles eu accès à la culture ? Pourquoi ont-elles entrepris cet enseignement ? En un mot, qui étaient-elles ? Le deuxième point sera axé sur les représentations des femmes savantes dans le monde romain

⁷ JUVÉNAL, *Satires*, trad. par Pierre de Labriolle et François Villeneuve, Paris, trad. Les Belles Lettres, 2002, VI, 435-458

avec les préjugés et les valorisations de ces femmes. En effet, après avoir parlé de l'idéal matronal tel que se le représentaient les Romains, il sera intéressant de différencier les femmes qui étaient considérées comme dégradantes pour la société et lesquelles, au contraire, ont laissé une image pieuse et vertueuse, ce qui nous donnera un aperçu de la vision souvent faussée que nous ont laissée les auteurs classiques et qui se répercute sur les travaux des auteurs contemporains. La seconde partie sera composée des fiches prosopographiques rangées en trois grands groupes : les femmes de l'aristocratie et les matrones romaines, qui sont de loin les plus nombreuses, mais aussi les égéries poétiques et les femmes de métiers.

1. Les femmes et les Arts Libéraux

Dans un premier temps, nous nous proposons d'étudier les relations que pouvaient entretenir les femmes romaines avec les Arts Libéraux. Comme nous l'avons déjà souligné dans l'introduction, ces Arts, liés au monde masculin et marque de distinction de l'élite civique, n'étaient pas d'ordinaire enseignés aux femmes. Pourtant, on peut noter que dans chaque classe sociale, à des âges différents, des femmes se sont illustrées auprès de leurs pairs et ont été reconnues pour leur culture. Il est donc essentiel, de comprendre comment et pourquoi certaines ont pu accéder à ce niveau. Cette question sera le sujet d'un premier chapitre. Cependant, il faut noter qu'elles ont également suscité les critiques et les doutes des auteurs antiques pour leur comportement en contradiction avec le portrait traditionnel de la femme romaine. C'est pourquoi dans un second chapitre, je propose d'étudier la réaction parfois violente des témoins de cette époque.

1.1. Chapitre 1 : La femme savante en elle-même: les études et les jours

Les femmes romaines qui eurent accès à la culture classique furent souvent bercées toute leur vie dans les Arts Libéraux, à des degrés différents cependant. Toutes les classes sociales n'offraient pas les mêmes facilités, de même que les âges de la vie apportaient des rythmes d'apprentissage différents. Les raisons et les modalités de l'accession des femmes au domaine intellectuel divergent considérablement et, de ce fait, les arts dits libéraux sont pour certaines des arts nécessaires. **À chaque catégorie, sa culture**

1.1.1. Esclaves et affranchis : la culture comme amélioration de la condition

1.1.1.1. Des femmes serviles instruites

Nous disposons dans notre *corpus* d'exemples de femmes de condition servile qui ont eu une teinture des Arts libéraux ou qui ont eu un degré d'instruction jugé remarquable. Aux yeux de la loi romaine, l'esclave est considérée comme un objet de droit, dépourvue de libre-arbitre. Elle est placée sous la domination d'un maître qui a le droit de vie et de mort sur elle. De ce fait, l'éducation des esclaves ne peut qu'être le fruit de la volonté du *dominus* ou de la *domina*.

Les esclaves attestées, fort peu nombreuses, sont le plus souvent affranchies comme c'est le cas par exemple de Romana⁸, Porcia Lada⁹ qui étaient toutes deux éducatrices, l'une de garçons et l'autre de filles de condition servile, Eucharis¹⁰, jeune fille affranchie morte à l'âge de 14 ans, qui était « savante érudite dans tous les arts », ou encore le célèbre exemple de Caenis¹¹, l'affranchie d'Antonia Minor. Peut-être faut-il ajouter à cette liste d'autres femmes du catalogue qui ont un statut incertain. C'est le cas de Decerto¹², Cnide¹³ ou encore de Grapte¹⁴. Il est important de noter qu'aucune de ces femmes n'est définie comme *serva*. On peut donc se demander si que pour elles les connaissances ont facilité leur changement de statut.

L'affranchissement est-il la conséquence de leur accès à la culture ?

Il faut rappeler en préalable que dans le cas des femmes, l'affranchissement semble encore plus difficile que pour les hommes¹⁵. Le premier constat que nous pouvons faire est que contrairement à la norme, qui veut que la femme est souvent affranchie en même temps que son compagnon esclave, la majorité de nos exemples sont affranchies seules¹⁶ (exemples), ou elles sont liées à des compagnons restés en esclavage¹⁷. Celles qui mentionnent leur ancien maître montrent qu'elles sont plus fréquemment la propriété de *dominae*¹⁸. Elles sont donc employées dans la maison d'une matrone à des tâches nobles, secrétariat, enseignement, etc. Elles sont parfois affranchies avant l'âge légal de 30 ans¹⁹.

Antonia Caenis offre un exemple de brillante réussite et devait être pour les esclaves qui en connaissaient l'histoire, un modèle à imiter, même s'il était à la limite du conte de fées. Elle constitue une remarquable exception ce qui explique qu'elle ait laissé sa marque dans l'histoire. Elle fut presque impératrice. En effet, après la mort de sa femme Vespasien « reprit

⁸ CIL V-1 3519, Verona (Vérone), regio X (Vénétie)

⁹ CIL XII 3832, Nemausus (Nîmes), Ier siècle apr. J.-C.

¹⁰ CIL, VI, 10096

¹¹ CIL VI 12037

¹² CIL VI 33473

¹³ CIL VI 8786 s. I

¹⁴ CIL VI 9540

¹⁵ GOUREVITCH, Danielle et RAEPSAET-CHARLIER, Marie-Thérèse, *La femme dans la Rome antique*, Paris, Hachettes Littératures, 2001, p. 205

¹⁶ Antonia Caenis, Romana, Urbana

¹⁷ Porcia Lada

¹⁸ Antonia Caenis, Romana, Decerto, Irena

¹⁹ Euphrosyne morte à vingt ans, Decerto morte à vingt ans, Sciathis morte à dix-huit ans, Eucharis morte à quatorze ans

son ancienne maîtresse Caenis, affranchie d'Antonia à laquelle elle servait de secrétaire »²⁰. En fait, « elle tenait à peu près le rang de légitime épouse »²¹ et conseilla l'empereur.

Il faut cependant noter d'emblée que Caenis en naissant dans la familia d'Antonia se trouvait au sommet de la hiérarchie servile. Pour les esclaves au sein de la Ville, la plus haute distinction était celle d'esclave impérial. Caenis n'en était pas une à proprement parler mais elle appartenait à la nièce d'Auguste, belle-sœur de Tibère et grand-mère de Caligula, qui lui accorda le titre d'Augusta et mère de l'empereur Claude, ce qui la rapprochait considérablement de ce statut. Proche d'un milieu où la compétence intellectuelle était le principal levier de l'ascension et la condition essentielle de la liberté, il lui était donc facile d'accéder à un degré élevé d'enseignement. En général, les esclaves instruites dans les Arts Libéraux soit développent des compétences pratiques, comme secrétaires, médecins ou pédagogues soit jouent un rôle dans l'agrément culturel de leur maître, comme lectrices ou musiciennes²². S'ils ont eu connaissances de talents intellectuels, les maîtres ont favorisé leur apprentissage à cette fin mais aussi parce qu'elles ont également une valeur marchande plus importante si elles savent lire et écrire et ont aussi un minimum de culture, tant littéraire que juridique.

De ce fait, elles se rencontrent plus volontiers dans les grandes familles ou dans la demeure impériale et accèdent donc à un niveau de vie qui est parfois supérieur à celui d'un citoyen romain. Les esclaves ayant des compétences dans les Arts d'agrément peuvent également devenir des courtisanes, des femmes aimées et admirées qui ont parfois bien plus de facilité à s'insérer dans les classes supérieures romaines. De plus, du fait de leur clientèle développée elles possèdent également une influence non négligeable qui leur permet d'améliorer considérablement leur train de vie et de se faire passer pour des femmes puissantes. C'est le cas de Cythéris, qui, bien qu'on ne dispose pas de preuve directe de sa culture, était courtisane et comédienne du temps de Cicéron, et elle aurait par ailleurs influencé de grands hommes tels que Marc Antoine²³. Cependant ces Arts d'agrément sont ceux qui sont les moins considérés par la société masculine même s'ils figurent parmi les Arts Libéraux. La situation d'une femme de condition servile cultivée peut donc, du fait de sa culture, voir ses conditions de vie s'améliorer. Non plus qu'un objet présent dans la maison,

²⁰ SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Vespasien*, III, (trad. par Henri Ailloud)

²¹ *dilectam quondam sibi reuocauit in contubernium, habuitque etiam imperator paene iustae uxoris loco*, SUÉTONE, *Ibid.*

²² Pour ce qui est des lectrices : Irena, Euphrosyne, Decerto, Cnide ; pour la musique : Eucharis

²³ Cf. CICÉRON, *Les Philippiques*, II, 58-61 (trad. par Heguin de Guerle)

elle remplit un rôle bien précis qui lui permet d'espérer un statut bien plus valorisant que celui qu'elle aurait dû posséder normalement du fait de sa situation servile.

1.1.1.2. La servitude : Une situation d'apprentissage

Certaines de ces femmes cultivées sont par ailleurs spécialisées dans l'enseignement. Ainsi, Pompeia Gemella²⁴ a été nourrice de l'empereur (il doit certainement s'agir de Titus) et a reçu une stèle funéraire qui commémore ce fait. Quintilien précise les qualités nécessaires à une cette charge : qu'« avant tout que les nourrices ne parlent pas une langue incorrecte [...] leur moralité doit entrer avant tout en ligne de compte, mais il faut cependant qu'elles parlent correctement. Ce sont elles que l'enfant entendra en premier lieu, c'est leur vocabulaire qu'il s'efforcera de reproduire et d'imiter ». En effet, c'est « parmi les contes de sa nourrice et au rythme des berceuses endormantes » que l'enfant va « s'accoutumer à se connaître en fables et, tout ensemble, à s'amuser et à s'instruire »²⁵. Ces femmes dont faisaient parties Pompeia Gemella mais aussi Barronia Galene²⁶ devaient donc avoir acquis un certain niveau de culture pour pouvoir élever les enfants car elles devaient au moins savoir lire et écrire et connaître la littérature. D'abord, le rôle éducatif de ces femmes est avant tout d'apprendre au jeune enfant à parler correctement. Le choix de ces esclaves revêtait donc une importance particulière et n'était pas uniquement lié aux qualités requises pour les fonctions premières d'allaitement du nouveau-né.

De plus, avec l'arrivée de la culture grecque de plus en plus de familles font appel à un professeur privé (*praeceptor*), bien souvent esclave d'origine grecque, aussi bien homme que femme, qui assure l'instruction des enfants de la maison. C'est le cas notamment de Romana, éducatrice de quatre garçons²⁷, Statilia²⁸, Urbana²⁹ ou encore de Porcia Lada³⁰ qui était éducatrice d'esclaves. En effet, tous les esclaves ne sont pas instruits lorsqu'ils arrivent dans la maison d'un Romain. De plus, il ne faut pas oublier que les enfants d'esclaves font également partie de la *domus* et qu'il faut les instruire à leur tour³¹. Porcia Lada est encore une exception car elle a enseignée à des jeunes filles de condition servile. Ainsi on se retrouve dans un monde entièrement féminin qui montre que les esclaves peuvent non seulement avoir

²⁴ *CIL*, XIII, 2/1 5138

²⁵ QUINTILIEN, *Institution oratoire*, I, 1, 4, 58 (trad. par Henri Bornecque)

²⁶ *CIL* VI 18848

²⁷ Cf. n. 8

²⁸ *CIL* VI 6331

²⁹ *CIL* VI 9758

³⁰ Cf. n. 9

³¹ Cf. MARROU, Henri-Irénée, *op. cit.*, p. 65

accès à la culture, mais encore que des femmes serviles peuvent enseigner à d'autres femmes de condition servile et donc que la culture et les femmes ne sont pas indissociables. D'une manière générale pour ce qui est des précepteurs, Quintilien recommande « qu'ils soient véritablement instruits, ou qu'ils sachent du moins qu'ils ne le sont pas » de peur que sinon ils « communiquent leur sottise à leurs élèves »³². Il est assez difficile de faire la distinction entre les simples esclaves « accompagnateurs », qui conduisent simplement les enfants à l'école et les véritables précepteurs. Comme pour la nourrice, le choix d'un précepteur est très important et dépend de sa culture car il vit en permanence avec ses élèves, et s'occupe de son éducation. Enfin, ces précepteurs ne sont pas que des enseignants. Ils apprennent également. En accompagnant l'enfant à l'école l'esclave peut alors assister lui aussi aux leçons. A cela s'ajoute que chez le grammairien, « c'est fort sagement qu'on fait commencer la lecture par Homère et Virgile »³³. Ces auteurs sont considérés par Quintilien comme permettant la compréhension des arts oratoires mais aussi de la grammaire. Cependant il faut bien que quelqu'un aide ces enfants, et c'est le rôle du précepteur. Romana, étant éducatrice de garçons a sans doute eu cette opportunité et donc a accédé à des Arts Libéraux qui lui étaient normalement interdits. C'est ainsi que certains de ces esclaves acquièrent une plus grande connaissance au contact des professeurs de l'école et par la suite devenir répétiteur et donc voir sa condition évoluée³⁴. D'autres esclaves bénéficient de cette amélioration comme par exemple les lectrices qui, au contact des bibliothèques de leurs maîtresses, peuvent découvrir et acquérir de nouvelles connaissances.

1.1.1.3. L'atout de la culture : Entre utilité et reconnaissance

« A Romana, bien méritante »³⁵. Voilà un exemple de phrase que l'on retrouve le plus souvent dans les épitaphes latines à l'adresse des esclaves. Romana, femme affranchie et éducatrice de quatre garçons est ainsi remerciée pour les soins qu'elle a fournis aux enfants de ses maîtres. Mais, l'exemple de Caenis nous montre combien un esclave en qui l'on a confiance peut se révéler utile. Caenis est présentée dans la littérature ainsi que dans son épitaphe comme une personne très active et loyale. Son engagement auprès d'Antonia n'a jamais faibli et elle mena à bien les missions que sa maîtresse lui confiait. Ainsi lors du

³² *Nihil est peius iis, qui paulum aliquid ultra primas litteras progressi falsam sibi scientiae persuasionem induerunt. Nam et cedere praecipendi partibus indignantur et uelut iure quodam potestatis, quo fere hoc hominum genus intumescit, imperiosi atque interim saeuientes stultitiam suam perdocent.* QUINTILIEN, *Institution oratoire*, I, 1, 8

³³ QUINTILIEN, *Institution oratoire*, I, 8, 5

³⁴ CHASSEL, Marie-Laure, *Ecole et éducation en Gaule Romaine* (mémoire), université de Tours, 2002, p. 67

³⁵ Cf. n. 8

complot de Séjan, Caenis fut choisie pour son excellente mémoire pour porter un message d'avertissement à l'empereur. Antonia lui demanda de l'apprendre puis de l'effacer pour qu'il n'en reste aucune trace. Ce à quoi Caenis répondit « C'est en vain, maîtresse, que tu me le commandes [...] je les porte toujours dans mon âme et rien ne peut jamais les en effacer »³⁶. Cette entente entre les deux femmes, du fait de leur familiarité, car Caenis était la secrétaire³⁷ particulière d'Antonia et qu'elle était au courant de tous ses projets, mais aussi du fait que Caenis, étant esclave, dépendait exclusivement de sa maîtresse, en fait un outil fidèle³⁸ selon un sens de l'intérêt bien compris. Il est donc certain que la patricienne avait une confiance profonde en son esclave qu'elle alla d'ailleurs jusqu'à affranchir. De plus Caenis appartient à une équipe extraordinaire dans l'histoire servile, celle des esclaves impériaux et surtout des affranchis ministres de Claude. On retrouve Posidès, Polybe, Harpocras, Félix, et surtout Pallas, intendant des finances de Claude et Narcisse, son secrétaire qui était lui-même un ancien affranchi d'Antonia Minor. Cette relation entre esclaves et maître démontre une nouvelle fois la loyauté des anciens esclaves mais aussi la gratitude qui découle de l'affranchissement qui leur est octroyé. Enfin, sa position privilégiée dans les affaires de l'Etat fut un atout pour l'empereur Vespasien qui, en homme pragmatique, utilisa la science politique que Caenis avait acquise notamment en lui laissant la gestion du trésor de l'Etat mais aussi en lui laissant la liberté de recevoir à sa place. L'affranchissement devient donc une méthode courante car elle est également un bon moyen pour le maître de garder son ascendant sur son ancien esclave. De plus, on connaît des esclaves instruits que des maîtres capables d'apprécier leurs talents traitent en amis, avec égard et tendresse³⁹. Les esclaves et affranchis sont donc mieux considérés, mieux appréciés du fait de leurs qualités intellectuelles. Elles sont certainement considérées par leurs maîtres comme plus proches d'une personne à part entière que d'un « instrument doté de la parole »⁴⁰.

La vie d'une esclave ou d'une affranchie peut donc être améliorée en fonction du lieu où elle se trouve. Plus elle est baignée dans un milieu instruit et cultivé, plus elle a de chance

³⁶ τοῦτο προστάξας· πάντα γὰρ καὶ ταῦτα, καὶ τὰ ἄλλα ὅσα ἐν παγορεῖσσι μοι, ἐν τε τῇ ψυχῇ ἐὲν φέρω καὶ ὁδῶν ποτε ἔξαλειφθῆναι δύνανται, DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXVI, 14, 1-2, (trad. par E. Gros)

³⁷ « Il [Vespasien] reprit son ancienne maîtresse, Caenis, affranchie d'Antonia à laquelle elle servait de secrétaire » : *Post uxoris excessum Caenidem, Antoniae libertam et a manu*, SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Vespasien*, III

³⁸ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXVI, 14, 1-2

³⁹ Cf. MOMMSEN, Théodore et MAQUARDT, Joachim, *Manuel de l'Antiquité Romaine, La vie privée des Romains*, Paris, Ernest Thorin, 1892, p 212

⁴⁰ *instrumentum vocale* ou *instrimentum semi vocale*, VARRON, *Res rusticae*, I, 17, 1 (trad. sous la direction de M. Nisard)

d'accéder à un statut élevé au sein de la famille et d'obtenir l'affranchissement. Le fait d'avoir une culture les place dans un certain niveau dans la maison et leur permet de recueillir les confidences de leur maître et maîtresse comme ce fut le cas de Caenis. Cependant on ne peut pas généraliser en disant que toutes les esclaves de Rome ont eu accès à la culture. Seul un petit nombre, les quelques privilégiées qui se sont retrouvées dans les grandes familles patriciennes ou dans des demeures où la culture faisait loi, ont eu la chance d'accéder à ce niveau de culture.

1.1.2. La matrone et l'accès à la culture le reflet des mutations du monde civique

1.1.2.1. La matrone et l'étude : entre plaisir et culture

Si il existe bien un lieu dans l'Antiquité romaine associé au repos et à l'étude, c'est bien celui des jardins. Des femmes comme Claudia Pulchra, femme d'esprit aux mœurs jugées libres, possédait des jardins restés célèbres non seulement pour leur beauté mais aussi pour les fêtes qui y sont données ; elle fait de son cercle de relations, au sein même de sa maison une véritable cour où les préoccupations culturelles ne manquaient pas⁴¹. Le jardin connaît un grand bouleversement du fait de l'accentuation de l'attrait pour la culture grecque. Espace libre, situé entre espace public et privé, et en dehors des divisions de la maison entre le domaine de la domina et celui du *dominus*, il permet aux femmes sans envahir de façon scandaleuse la rue et les places, d'accéder à des relations et à des échanges libérés des contraintes de la tradition. De plus, avec l'évolution des mœurs et des conditions de vie, les femmes ont d'avantage de temps pour les loisirs. Si elles étaient exclues du Forum et de la vie publique, leur place est marquée dans l'intimité familiale et, ainsi, elles ont plus facilement la possibilité d'aller converser dans les jardins et de s'entretenir avec les philosophes et les érudits protégés par leurs maris ou simplement avec des amis. Le jardin n'est donc plus seulement un lieu de repos mais bien un lieu d'apprentissage où la femme peut développer ses connaissances et son talent. En effet, s'il est répréhensible aux yeux des Romains qu'une femme cherche à s'intéresser à une quelconque forme d'érudition dans la vie publique, en revanche il ne lui est pas interdit de discuter au sein de sa maison, du moment que son mari lui donne son consentement. Ainsi, très rapidement, les dames romaines acquièrent une culture et un raffinement qui leur permet des échanges avec l'élite masculine. Dans cette

⁴¹ Cf. CICÉRON, *Pro Caelio*, XX (trad. par P. C. B. Gueroult)

intimité naturelle les femmes découvrent donc les grands Arts mais aussi la philosophie grecque.

1.1.2.2. Les nouvelles libertés de la matrone : l'agrément de nouvelles rencontres

« Plus assommante encore est cette autre qui, à table, loue Virgile, justifie Didon prête à mourir, met les poètes en parallèle, les compare... Les grammairiens mettent bas les armes, les rhéteurs s'avouent vaincus, tout le monde fait silence. Impossible à un avocat, à un crieur public, à une femme même, de placer un mot... J'abhorre la femme qui reprend et déroule sans cesse la méthode de Palaemon, sans manquer jamais aux règles du langage ; qui, férue d'érudition, me cite des vers que je ne connais pas... Je veux qu'un mari puisse me permettre de lâcher un solécisme. »⁴²

La femme donc s'exprime, pour le plus grand malheur des auteurs. C'est cette nouvelle liberté accordée aux femmes qui leur permet de sortir d'avantage et de rencontrer de nouvelles personnes pour ainsi s'instruire auprès d'hommes et d'érudits qu'elles ne pouvaient approcher auparavant. La matrone romaine passe à présent sa journée en visites et réceptions mondaines. Elles se promènent seules, souvent accompagnées d'une esclave comme on peut le voir sur une des fresques de la maison de Livie⁴³. Elles vont chez des amies, dans les bains publics où elles ne craignent plus à présent de se montrer et peuvent y parler en toute liberté. C'était à l'origine un endroit réservé aux hommes qui discutaient d'affaires courantes ou politique. À présent les femmes se mêlent à ce monde masculin et, pour un prix d'entrée très modeste et à des horaires définis, s'entretiennent également de sujets variés. De plus, ces thermes offrent une palette incroyable d'activités, mais surtout, disposent la plupart du temps d'une grande bibliothèque où les poètes et les romanciers du moment viennent réciter leurs dernières créations. Le chant, la musique et la danse s'exécutent de façon ininterrompue tout au long de la journée. De même, elles participent à présent à la réception des clients dans les maisons de leurs maris⁴⁴. Elles peuvent assister aux banquets, alors qu'à la même époque, chez les grecs, la femme n'y est pas admise, et mènent, dans certains milieux, une vie plus légère. Tout cela facilite encore les relations entre les femmes et les Arts Libéraux du fait des rencontres et des loisirs.

⁴² *Imponit finem sapiens et rebus honestis. Nam quæ docte nimis cupit et facunda videri, Crure tenus medio tunicas succingere debet, Cædere Sylvano porcum, quadrante lavari Non habeat matrona, tibi quæ juncta recumbit, Dicendi genus; aut curtum sermone rotato Torqueat enthymema, nec historias sciat omnes: Sed quædam ex libris et non intelligat. Odi Hanc ego, quæ repetit volvitque Palæmons artem. Servata semper lege et ratione loquendi, Ignosque mihi tenet antiquaria versus; Nec curanda viris opicæ castigat amicæ Verbe. Solæcasum liceat fecisse marito,* JUVÉNAL, *op. cit.*, I, 434-456

⁴³ cf. GOUREVITCH, Daniëlle et RAEPSAET-CHARLIER, Marie-Thérèse, *op. cit.*, p. 150

⁴⁴ Pour les thermes et les banquets PAPIN, Nathalie, *Femme dans la Rome Impériale*, France, Altipresse, 2010, p. 35

Ces femmes qui, un demi-siècle avant, devaient faire preuve de pudeur et de retenue, baisser les yeux devant leur mari et ses amis, ne pas adresser la parole à des hommes qui ne faisaient pas partis de sa maison, se retrouvent donc à discuter avec des hommes d'esprit et des philosophes. Caerellia, par exemple, est « une bonne amie »⁴⁵ de Cicéron et d'Atticus⁴⁶ à qui elle n'hésite pas à dérober un des ouvrages de l'orateur avant sa parution pour s'en réserver la priorité⁴⁷. En effet, elle brûle « d'une ardeur surprenante pour la philosophie »⁴⁸ alors que cet art est essentiellement masculin. Caerellia est donc un bon exemple de ces femmes qui disposaient d'une intelligence certaine et, dans son cas, sa culture était reconnue par ses contemporains, notamment par Cicéron qui n'hésite pas à en parler à Atticus. Pamphila, historienne romaine du Ier s. apr. J.-C., s'appuie sur les discussions qu'elle a eu avec son mari Socratide ainsi que de ses amis et de ses nombreuses lectures⁴⁹ pour écrire son ouvrage qui fut repris par de nombreux auteurs antiques. Elle précise cependant qu'elle l'a entrepris avec l'accord de son époux⁵⁰. Pamphila a donc bénéficié d'un environnement intellectuel et d'une diversité de sources favorables et très riches qui lui ont permis de pouvoir agrandir sa propre culture et d'en faire profiter son ouvrage. Fannia, entretient des discussions avec Pline le Jeune⁵¹ et est considérée comme « une illustre femme »⁵² par l'auteur qui vante par ailleurs sa sagesse⁵³. Les femmes du Ier s. n'ont plus autant de scrupule qu'auparavant à s'adresser à la gente masculine et certaines vont jusqu'à supplier des hommes politiques de sauver la vie de leur mari, comme ce fut le cas de Turia ou encore, plus extraordinaire, Hortensia avocate des femmes de Rome, vint interpeler les triumvirs devant la foule sur le Forum, au grand étonnement des hommes présents, comme un tribun de la plèbe en jupons⁵⁴! Clodia Pulchra va jusqu'à tenter des procès de toutes sortes dont elle dirige même certains par des moyens détournés. Turia, gagne également un procès pour pouvoir jouir de l'héritage que ses parents lui ont laissé et qui sont morts alors qu'elle n'était qu'une enfant⁵⁵.

⁴⁵ BOISSIER, Gaston, *Cicéron et ses amis : étude sur la société romaine du temps de César*, Paris, Hachette, 1941

⁴⁶ « Nous savons, par d'autres sources, que Caerellia, l'amie de Cicéron, était très cultivée », DENIAUX, Élisabeth *Clientèles et pouvoir à l'époque de Cicéron*, Paris, École Française de Rome, 1993, p. 178

⁴⁷ CICÉRON, *Correspondances*, Att, XIII, 21a (trad. J. Beaujeu)

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ PHOTIUS, *codice 175, pamphila* (trad. par René Henri)

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre III, lettre 16 (trad. par A. Flaubert)

⁵² Cf. PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre VII, lettre 19

⁵³ Quelle sagesse ! *quanta grauitas, Ibid.*

⁵⁴ Cf. APPIEN, *Les Guerres Civiles*, IV, 32

⁵⁵ C'est grâce à toi surtout [...] que la mort de tes parents ne demeura pas sans vengeance, *Eloge d'une matrone Romaine*, I, 4-6 (trad. par Serge Lancel)

1.1.2.3. La conversation et les cercles d'amis

Cette « émancipation » de la matrone entraîne son accession à des réunions d'intellectuels, des *circuli*, qui se forment pour permettre le partage des idées et des conversations. Ces cercles sont connus depuis la République, notamment avec celui formé par Scipion l'Africain et dont Cornelia fit partie. Elle anima même le sien, à la fin de sa vie. En effet, la matrone romaine était entourée de Grecs et de lettrés. Elle aimait par ailleurs recevoir et être reçue⁵⁶. Les femmes, surtout celles appartenant à la nobilitas, car très riches, en vue et étroitement liées avec le pouvoir étaient une compagnie recherchée pour les érudits en quête de patrons et pour les ambitieux en quête de relations. Elles pouvaient également être présentes et converser avec les groupes qui gravitaient autour des hommes de leur famille. L'impression que laissent alors les femmes participant à ces « cercles » leur permet d'être citées par les auteurs qui en ont gardé un vif souvenir. Ainsi Cicéron nous apprend que Laelia parlait avec beaucoup d'aisance et que cette aisance était un don certainement hérité de son père l'orateur Laelius. Elle transmet par ailleurs ce talent et ce savoir à ses filles et petites filles qu'il avait également entendues parler⁵⁷. D'autres femmes, dont la réputation n'est pas sans tâche, auraient également tenu des conversations intellectuelles avec des érudits comme par exemple Clodia, bien que les attestations restent ténues. C'est par le souvenir de leur conversation que beaucoup d'entre elles sont parvenues jusqu'à nous. Tous ces échanges permettent la propagation d'idées et de codes sociaux culturels. Ce ne sont en rien des clubs fermés ou des partis politiques. Les membres de ces cercles peuvent en effet fréquenter librement plusieurs groupes intellectuels. Ils se constituent le plus souvent en fonction des rapports d'amitié, des affinités politiques et littéraires, etc. et permettent parfois de prolonger le système de clientélisme collectif. Par ces échanges et ces liens qui se créaient, les cercles littéraires avaient une puissante influence sur le monde littéraire, culturel, intellectuel et politique de son époque⁵⁸. Cette mouvance prend son essor sous l'empire et notamment avec Trajan qui favorise grandement l'activité culturelle et intellectuelle. Les cercles littéraires les plus connus se retrouvent essentiellement dans la correspondance de Pline le Jeune (61-144 apr. J.-C.) qui était un ami proche de l'empereur et qui était également le directeur du cercle le plus important de son époque. C'est ainsi qu'on apprend que Fannia, petite fille d'Arria aimait à converser avec Pline⁵⁹. Cette jeune femme fait part ailleurs partie d'un des cercles littéraires

⁵⁶ PLUTARQUE, *vies de Tiberius et Caius Gracchus*, XL (trad. par M. Dacier)

⁵⁷ CICÉRON, *Brutus ou le discours des Orateurs*, LXVIII (trad. par M. Andrieux)

⁵⁸ Cf. ANRW, teil II, 33. 1, *Sprache und Literatur*, Berlin, 1989, article d'Eugène Cizek, pp 5-35

⁵⁹ PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre III, lettre 16

les plus connus de son temps, celui des Helvidii. On y retrouve d'autres personnes importantes telles que Iunius Mauricus, un grand ami de Pline le Jeune. Ce cercle avait pour but de préserver la tradition stoïcienne mais également de réclamer vengeance. En effet son regroupement avait été amorcé par le suicide d'Arria et, de plus, il avait été frappé sous Domitien. Mais Fannia n'est pas la seule femme à participer à un cercle littéraire. Bien que déclaré de façon indirecte, on ne peut que se douter qu'Ummidia Quadratilla, vieille veuve dont Pline méprisait le comportement, avait elle aussi tenu ce genre de cercles. Elle était d'ailleurs très riche et aimait les Arts, ce qui facilita certainement son accession dans un groupe cultivé dont Pline devait également faire parti puisqu'il connaissait très bien la veuve. Dans la famille même de Pline se trouve des femmes qui ont certainement eu accès à ces cercles littéraires. En effet on peut citer Calpurnia, sa femme, mais également Calpurnia Hispulla, sa tante par alliance dont nous avons déjà parlé. Ces deux femmes ont accompagné Pline durant sa vie et ont donc côtoyé ses amis mais aussi ont du être présentes lors de ses récitations et ses discours⁶⁰.

L'accentuation de la liberté et du temps libre permet donc à la matrone romaine de s'ouvrir d'avantage à la culture sans pour autant craindre une critique de ses contemporains. Cette possibilité d'apprentissage diffère des esclaves dans le sens où, pour les matrones, la culture fait partie de *l'otium*. On se rend donc déjà compte des différences de culture qu'il peut y avoir entre ces deux classes sociales.

1.2. Les femmes de la *domus augusta*, enjeux culturels et politiques : entre tradition et innovation

Un retour à l'âge d'or

Dès 27, Auguste tente d'imposer un retour, de façade au moins, aux anciennes traditions. En effet, l'empereur désire restaurer l'idéal de l'Age d'Or qui symbolise un passé florissant et mythique, une ère de paix et de prospérité où les Romains vivaient dans l'abondance et la satiété. Auguste veut rompre avec la période de guerre civile et sa politique de restauration rassure les citoyens romains qui aspirent à la paix. Il montre alors l'exemple en adoptant au sein de sa propre maison les coutumes ancestrales de la famille romaine.

⁶⁰ Cf. PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre IV, lettre 19

« Il éleva simplement sa fille et ses petites-filles, qu'il habitua à travailler la laine. Il prit tellement soin de les éloigner de tout commerce étranger, qu'un jour il écrivit à Lucius Vicinius, jeune homme d'une figure et d'un mérite distingués, qu'il s'était conduit avec peu de convenance en venant visiter sa fille à Baïes.»⁶¹.

Ces exemples, présentés par Suétone (Ier - IIe s. apr. J.-C.), montre combien les femmes de l'entourage d'Auguste ont été élevées dans l'idée d'un retour à la tradition avec l'image de la matrone filant les vêtements de la maison. Par ailleurs, on sait qu'Auguste ne portait que les vêtements que sa femme, sa fille ou ses petites filles avaient tissés. En construisant l'image idéale de du pouvoir, tout en l'édifiant, Auguste est obligé d'écrire un chapitre privé et au féminin. En premier lieu, Livie doit transmettre une image matronale idéale, en devenant le reflet de son mari, citoyen modèle, gratifié de la couronne civique. Ensuite, Auguste, n'ayant pas de descendant mâle, c'est par le biais de sa sœur Octavia puis de sa fille Julia qu'Auguste a espéré transmettre le pouvoir. La fille puis les petites filles d'Auguste deviennent donc, comme le rappelle Mireille Corbier, opératrices de légitimité⁶² et constituent le conservatoire de la dignité impériale. Elles sont donc tout autant soumises à l'obligation de l'exemplarité et cela dans les limites les plus étroites de la tradition pour ne prêter le flanc à aucune critique.

Cette obéissance à des valeurs réputées de l'Âge d'Or creuse un décalage entre la famille impériale et la vie de famille chez les Romains de l'aristocratie. Alors que la matrone romaine voit ses libertés augmentées, bien que quelques peu freinées par les nouvelles lois augustéennes, les femmes impériales ne disposent pas d'une liberté de mouvement aussi importante. Elles servent donc la politique d'Auguste qui cherche par l'application stricte de la tradition dans sa demeure à faire changer les mœurs de la cité, qu'il accuse d'être coupables de la chute de la République. En apparence la culture impériale est donc basée sur la tradition et la soumission, non sur *l'otium* et la richesse intellectuelle qui foisonne à Rome.

La famille impériale et l'innovation culturelle

Mais la façade rigoriste augustéenne dissimule des aspects d'innovation au sein de la famille. Auguste, qui veut remettre son pouvoir impérial au sein de sa famille pour asseoir

⁶¹ *Filiam et neptes ita instituit, ut etiam lanificio assuefaceret uetaretque loqui aut agere quicquam nisi propalam et quod in diurnos commentarios referretur*, SUÉTONE, *Auguste*, LXIV

⁶² Cf. BERTHOLET, Florence, BIELMAN SANCHEZ, Anne et FREI-STOBLA, Regula (éds), *Egypte, Grèce, Rome : les différents visages des femmes antiques* : travaux et colloques du séminaire d'épigraphie grecque et latine de l'IASA 2002-2006, Bern ; Berlin ; Bruxelles [etc.], 2008, avant propos.

ainsi une dynastie, est obligé de veiller à l'éducation poussée de filles destinées à partager la vie des dirigeants futurs et à influencer sur leur respect à l'égard de l'œuvre du prince. Il y a en effet toujours le risque que le peuple romain et le Sénat perçoivent cet *imperium* comme un retour à la tyrannie des premiers rois. Auguste doit donc faire attention à ne pas se rapprocher de cette image négative aux yeux de Rome et les femmes jouent un rôle dans cette innovation. Tout en faisant de ses filles des Lucrèce et non des princesses tarquiniennes, Auguste cherche également à les présenter comme des femmes intelligentes et compétentes dans le domaine des affaires de l'état « Il voulut que leurs paroles et leurs actions fussent publiques, afin d'être dignes d'entrer dans les mémoires journaliers de la maison »⁶³. On constate que ce comportement va à l'encontre de sa politique traditionnaliste. Cependant, Auguste renforce ainsi l'idée d'une lignée au sein de sa famille qui est liée à l'exemplarité morale de la famille romaine et à la compétence intellectuelle. Il doit donc présenter ces femmes non seulement comme possédant un caractère de vertu mais également comme des femmes d'esprit et réfléchies pour ainsi promouvoir leurs enfants comme des atouts majeurs qui allaient pouvoir le seconder puis lui succéder. Il cherchait donc bien à faire des femmes de sa famille des modèles en tout, primant toutes les aristocrates, comme lui-même était le prince des sénateurs. Cela sous entendait qu'elles entrent en relation avec des personnes extérieures notamment les hommes qui étaient rompus aux arts de la parole et aux arts libéraux. L'importance de l'éducation que reçurent les femmes telles qu'Agrippine l'Aînée ou encore Julie fut poussée au point qu'elles purent aller jusqu'à discourir en public. De plus, elles sont revêtues d'une légitimité qui en fait des autorités publiques en dépit de l'empêchement que constitue leur sexe de participer aux affaires de la cité.

Oscillant entre la tradition romaine qui rétrograde la femme au rang de simple fileuse et la nécessité aulique d'une princesse érudite, Auguste a su entretenir cette légitimité. Pour cela il a d'ailleurs placé sur un piédestal sa femme Livie, qui devient son double politique aussi bien qu'un objet de piété et de dévotion.

Les femmes romaines qui ont approché les Arts Libéraux n'ont donc pas toutes été initiées de la même façon en fonction du milieu d'où elles venaient. De même, il est important de rappeler qu'on ne retrouve pas les mêmes Arts Libéraux dans chaque classe. Ainsi les

⁶³ *uetaretque loqui aut agere quicquam nisi propalam et quod in diurnos commentarios referretur*, SUÉTONE, *vie des douze césars, Octave-Auguste*, LXIV

femmes instruites dans le monde servile sont plus rares que dans les autres classes sociales du fait de la nécessité de se battre pour obtenir un enseignement. En effet, on n'éduque les esclaves que pour les travaux qu'ils vont devoir accomplir et c'est souvent par chance ou du fait de leur position sociale qu'elles peuvent atteindre un si haut degré de culture. Les matrones, elles ont au contraire plus de facilité à obtenir cette instruction du fait du temps libre et du relâchement des mœurs. Enfin, la famille impériale voit elle aussi une amélioration mais qui est cependant contenue pour ne pas mettre en péril la vision traditionnelle de l'empereur.

2.1.1. À chaque âge sa culture

La culture n'est pas seulement une question de classe sociale. En effet, c'est un apprentissage qui se passe tout au long de la vie d'une femme, de sa naissance à sa mort. Il est donc important de souligner les grandes étapes de la vie d'une femme romaine qui lui ont permis d'acquérir un certain niveau de culture. L'enfance est en premier lieu l'étape la plus cruciale de l'enseignement chez une femme. Cette éducation n'a pas été sans changement et on se rend compte avec le tournant de la République vers l'Empire que l'école doit s'adapter et évoluer dans sa manière d'apprendre aux enfants romains. Une fois mariée, c'est son mari qui va parachever son enseignement. Là encore, le choix de l'époux est important. Certaines femmes vont en effet pouvoir bénéficier d'une culture plus importante, plus approfondie. La femme développe également son réseau d'amitié. A la mort de son mari, la matrone romaine peut avoir plus de liberté et peut ainsi ouvrir des salons littéraires et faire preuve d'évergétisme ainsi qu'entreprendre un patronage. Enfin, même la mort n'est pas un prétexte pour oublier quelle femme de mérite et de culture a bien pu être une matrone romaine. Tout au long de sa vie la femme prouve et développe sa culture.

L'éducation de l'enfance

Il n'y a pas beaucoup d'informations sur les filles qui ont appris à lire et écrire ou seulement un peu plus dans ce qui est d'habitude appelé la phase « de grammaire ». Pour fournir une reconstruction possible de leur éducation et découvrir comment un tel enseignement peut avoir été donné parmi des filles de classe supérieure, il faut essentiellement discuter de la différence entre l'enseignement des filles à l'école « publique » et l'éducation privée.

Ecole « privée » ou école « publique » ?

Dans les textes en général, ce sont des écolières qui ont appartenu à des familles urbaines aisées qui avaient une école dans leur ville natale et pouvaient donc se permettre d'envoyer tant leurs fils que des filles à l'école. Les parents sont parfois très fiers de leurs enfants des deux sexes. Ainsi on a retrouvé une épitaphe nous présentant une petite fille, Avita morte à dix ans et deux mois en train d'étudier certains Arts Libéraux tels que la musique représentée par le lutrin ou encore la grammaire avec un rouleau posé sur ses genoux. De plus, son nom est écrit en lettres grecques alors qu'il est latin⁶⁴. Une autre petite fille est dite « jolie et savante plus que ne le voulait son âge »⁶⁵. Les petites filles instruites sont donc valorisées ce qui laisse sous entendre qu'on apprécie les épouses instruites mais pas trop, comme le précise Martial⁶⁶. Les sources antiques parlant de filles allant à l'école ou ayant reçu simplement un enseignement commencent à la fin de la République. Mais il n'y a que peu de preuves spécifiant qu'auparavant les filles aient suivi un enseignement public avec les garçons⁶⁷, tant à l'école élémentaire que dans la phase de la grammaire. Il est cependant certain que des filles vont à l'école publique située sur le forum pour y suivre les cours d'un maître plus ou moins expérimenté et dont la fonction est jugée comme le dernier des métiers⁶⁸, jusqu'à leur adolescence. Toutes les classes sociales s'y retrouvent ce qui inclue bien évidemment les esclaves et filles et garçons se côtoient pendant toute la durée de leur scolarité. Elles apprennent donc les mêmes choses qu'eux : l'alphabet, l'écriture et la lecture⁶⁹. Nous sommes néanmoins totalement ignorants du nombre de filles qui bénéficiaient de cette éducation et il semble raisonnable de supposer que seule une minorité parmi les élèves étaient des filles.

On remarque en effet que c'est l'éducation privée qui a été favorisée pour la majorité des femmes instruites dans les Arts Libéraux, ce qui explique donc facilement cette absence à l'école « publique ». Ainsi, toutes les filles de la famille impériale ont suivi un enseignement privé comme par exemple Julie mais aussi, sa fille Agrippine l'Aînée et sa petite fille Agrippine la Jeune⁷⁰. Des femmes de familles patriciennes, telles Antonia Minor⁷¹, Minicia

⁶⁴ Londres, British Museum, Sc. 649

⁶⁵ CIL VI, 21846 : « *super annos docta et famosa* » ; voir aussi CIL, VI, 20674 ; une défunte est qualifiée d' « *erudita omnibus artibus* », CIL, VI, 25808

⁶⁶ MARTIAL, *Epigrammes*, XII, 98 (trad. par Dominique Noguez)

⁶⁷ *Idem.*, IX, 68, 2

⁶⁸ AENNUS FLORUS, Verg., 3, 2 : *rem indignissimam*

⁶⁹ MARROU, Henri-Irénée, *op. cit.*, p.67

⁷⁰ Cf. n. 51

Marcella⁷², Pompeia, la fille de Pompée⁷³ ainsi que son épouse⁷⁴, Laelia et sa fille Mucia⁷⁵, Sempronia⁷⁶ et tant d'autres ont elles aussi eu recours à des éducateurs. On constate également cette mouvance dans les familles équestres avec Attica ou Tullia ainsi que la pupille de Pline le Jeune qu'il met sous l'aile de sa tante par alliance, Calpurnia Hispulla⁷⁷. Ainsi, on préfère les savoir à la maison où elles reçoivent le même enseignement qu'à l'école mais dans un cadre plus calme et plus protégé – il faut en effet savoir que l'école publique n'est en général qu'une salle ouverte sur la rue bruyante où on a simplement disposé des bancs autour du maître d'école. Par ailleurs, « on dit que les mœurs se corrompent dans les écoles, et, en effet, cela se produit quelques fois »⁷⁸. L'autre raison de ce choix est qu'un maître qui ne s'occupe que d'un seul élève lui consacre toute son attention et ses soins. Quintilien juge ces deux excuses peu crédibles. En effet, les mœurs « ne se corrompent-elles pas aussi dans l'intérieur des familles »⁷⁹ ? Et il n'a pas entièrement tort. On peut ainsi citer le cas d'Attica, fille du célèbre Atticus, l'ami de Cicéron, qui aurait eu une liaison avec son précepteur, Quintus Caecilius Epirota⁸⁰. Mais ces incidents, bien que présents, sont cependant rares. Les enseignants sont pour la plupart des érudits tels Quintus Caecilius Epirota⁸¹ qui devint un grammairien célèbre mais aussi M. Verrius Flaccus qui enseigna à Auguste et ses filles et petites filles⁸².

Il ne faut pas oublier que dans tous les cas l'instruction des filles est « gratuite ». Si les garçons travaillent à l'école pour avoir un métier et gravir le *cursus honorum*, les filles n'ont, pour la plupart, pas besoin de ce bagage car elles ne sont pas destinées à un métier. Le niveau souhaité pour les filles dépend donc de la tradition familiale, plus ou moins favorable à l'éducation morale de la fille mais avec toujours la crainte qu'une fille instruite cherche à s'émanciper face à la tradition⁸³.

⁷¹ HEMELRIJK, Emely A., *Matrona Docta, Educated women in the Roman élite from Cornelia to Julia Domna*, Londres, Routledge, 2004, p. 57

⁷² *ut nutrices, ut paedagogos, ut praeceptores*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, livre V, lettre 16

⁷³ PLUTARQUE, *Œuvres Morales*, 737b

⁷⁴ PLUTARQUE, *les vies des hommes illustres, la vie de Pompée*, 58

⁷⁵ *Auditus est nobis Laeliae C. filiae sermo ; ergo illam partis elegantia tinctam vidimus*, CICÉRON, *Brutus ou le discours des orateurs*, LXVIII

⁷⁶ *litteris Graecis Latinis docta*, SALLUSTE, *la Conjuration de Catilina*, 25 (trad. par Alfred Ernout)

⁷⁷ PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, IV, 19

⁷⁸ QUINTILIEN, *Institution Oratoire*, I, 2

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ SUÉTONE, *Vies des Grammairiens Illustres*, XVI : Q. Caecilius Epirota (trad. par M.-C. Vacher)

⁸¹ *Ibid.*

⁸² SUÉTONE, *Vies des Grammairiens Illustres*, XVII ; cf. Emily Helmerijk, *Matrona Docta*, p 20

⁸³ GOUREVITCH, Danielle et RAEPSAET-CHARLIER, Marie-Thérèse, *op. cit.*, p 177

L'éducation entre générations

Ainsi l'éducation d'une jeune fille dépend de beaucoup de sa famille. Parfois, le père devient même l'enseignant de sa fille et il se crée une sorte d'éducation à travers les générations, la fille apportant à son tour la connaissance de son père à ses enfants. En effet, chez certaines femmes on découvre que leurs connaissances sont similaires à celle d'un membre de leur famille. L'exemple le plus frappant demeure « la belle tradition d'éloquence qui se transmettait comme un héritage dans la famille Hortensia. »⁸⁴ car « Q. Hortensius revivait en cette occasion dans sa descendance féminine et soufflait les paroles à sa fille »⁸⁵. Un autre exemple est celui de Tullia, dont son père, Cicéron, précise qu'en elle se retrouve ses traits et sa façon de parler⁸⁶. Une filiation mère-fille existe néanmoins dans le monde Romain. En effet l'exemple le plus connu est celui que laisse Cicéron sur la famille de Laelia. En effet, il a « souvent écouté Laelia, la fille de Caius Laelius: on voyait briller en elle, ainsi que ses deux filles Mucia, toute l'élégance qui distinguait son père. Leurs entretiens [lui] étaient familiers, ainsi que ceux des deux Licinia, petites-filles de Laelia »⁸⁷. Fannia également représente une filiation avec les femmes de sa famille, notamment Arria Maior. Mais dans ces deux cas on peut constater que les hommes sont quand même à l'origine d'un tel héritage. En effet, Fannia était digne « d'Helvidius, son mari, et de Thraséas, son père. »⁸⁸. Il en va de même pour Calpurnia, l'épouse de Pline le Jeune, dont l'esprit se montre digne de son père, de son grand père et de sa tante⁸⁹. On note donc la relation marquée entre l'homme de la famille, généralement le père et la jeune fille instruite. Cette instruction qui se transmet comme une sorte d'héritage peut être la conséquence des droits des filles par rapport aux garçons. En effet, comme les jeunes filles de Rome n'ont pas le même statut et qu'une fois mariées elles se retrouvent dans la famille de leurs maris, il est probablement que leurs pères, en leur donnant cet héritage intellectuel, aient voulu leur donner quelque chose que la loi civique leur permettait. Cette relation permet également de se poser la question de l'amour filial. En effet, un père ne peut montrer l'attachement qu'il ressent pour son fils qui est un futur citoyen. On peut alors comprendre que cette affection cachée se répercute sur la fille de

⁸⁴ *Hortensianae eloquentiae tanta hereditas una feminae actione abscissa non esset*, VALÉRE MAXIME, *Faits Mémorables*, Livre VIII, Chapitre III, 3 (trad. par Robert Combès)

⁸⁵ *reuxit tum muliebri stirpe Q- Hortensius uerbisque filiae aspirauit*, *Ibid.*

⁸⁶ Elle en qui se retrouve mes traits, mes façons de parler, de sentir! CICÉRON, *Correspondances*, Q. Fr, I, 3

⁸⁷ *Auditus est nobis Laeliae C. filiae sermo ; ergo illam partis elegantia tinctam vidimus et filias eius Mucias ambas. quarum sermo mihi fuit notus*, CICÉRON, *Brutus ou le discours des orateurs*, LXVIII

⁸⁸ *Animus tantum et spiritus uiget Heluidio marito, Thrasea patre dignissimus*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre VII, lettre 19

⁸⁹ PLINE LE JEUNE, *Lettres*, Livre IV, lettre 19, 1

la famille qui, elle, n'a pas cette barrière. Il est en effet plus normal qu'un père embrasse sa fille que son fils. Cette relation père – fille peut se retrouver dans l'exemple de Caecilia Pomponia que Cicéron surnomme Attica à cause du père de la jeune fille. Sans être pourtant perçue par les auteurs classiques comme héritière intellectuelle de son père, ce surnom peut être un signe laissé par Cicéron pour signifier la filiation entre l'enfant et son père mais aussi de sa ressemblance physique – et pourquoi pas intellectuelle – avec ce dernier.

Épouse et mère : entre élève et enseignante

Lorsque la femme se marie, elle entre dans la maison de son mari. Commence alors un nouvel enseignement de la culture basé sur les connaissances du mari et de ses amis. La femme peut également devenir une mère éducatrice.

La femme mariée : un temps pour apprendre

On connaît, par les sources littéraires, Helvia, la mère de Sénèque le philosophe, qui reçut une instruction poussée de la part de son époux et qui eut ainsi la possibilité de côtoyer les Arts Libéraux, même si elle ne les avait pas entièrement saisis⁹⁰. Cependant Sénèque précise bien que cette instruction ne fut pas complète car Sénèque l'Ancien considérait que « les lettres sont un moyen de corruption plutôt que de sagesse »⁹¹. De ce fait, on se rend compte que le mari complète une éducation qu'on a commencé à donner à la femme dès son enfance. En effet, même les femmes dont l'enseignement a été le plus complet devait être moins savantes que leurs maris du fait de leur grande différence d'âge. Par la tradition et l'idée de supériorité naturelle de l'homme sur la femme, le mari devenait le professeur *naturel* de son épouse. Quand un mari décide de poursuivre l'éducation de sa femme, il doit certainement, en premier lieu, finir de lui inculquer les bases de la grammaire avant d'entreprendre un enseignement plus poussé. Ainsi, Calpurnia a pu apprécier les écrits de son mari⁹² et a donc accédé à un haut degré de culture. Pamphila, quant-à elle, profite des connaissances de son mari pour écrire une *Histoire Mêlée* qui fut utilisée par de nombreux auteurs antiques⁹³. Il faut néanmoins noter que les premières traces d'un enseignement donné par le mari à sa femme n'apparaissent que vers la fin du Ier s. apr. J.-C. avec la correspondance de Pline le Jeune. Outre sa femme dont nous avons déjà parlé, Pline

⁹⁰ SÉNÈQUE, *Consolation à Helvia*, 17-3

⁹¹ *Idem*. 17-4

⁹² *Meos libellos habet lectitat ediscit etiam*, PLINE LE JEUNE, *Lettres*, Livre IV, lettre 19

⁹³ PHOTIUS, cod. 175, *Pamphila*

mentionne également la femme d'un de ses amis Pompeius Saturninus⁹⁴. Cette femme, dont nous ignorons malheureusement le nom, semble donc avoir reçu une solide instruction dans les lettres et donc dans la grammaire. Enfin, et surtout pour les femmes de la haute aristocratie, la possibilité d'avoir également recours à des bibliothèques variées et fournies, dont le développement est en grande partie dû à la conquête de la Grèce, était un atout de plus pour cet accès à la culture. Du fait du manque de sources pour les classes plus pauvres on ne peut réellement se rendre compte si cet accès se faisait surtout pour les femmes de classe aisée ou pour toutes les femmes. Pour autant que nous pouvons le constater, les maris ont intégré leurs jeunes femmes dans leurs propres poursuites intellectuelles, que ce soit la philosophie, la composition de prose ou l'étude de poésie, gagnant des applaudissements pour leur enseignement de moralistes comme c'est par exemple le cas de Pline le Jeune. Cette instruction entraîne une valorisation de la femme par son mari comme le montre la représentation du couple de Terentius Neo et sa femme à Pompéi⁹⁵. En effet, l'homme, en retrait, tient un *volumen* sous son menton tandis que sa femme, devant lui, a en main des tablettes de cire et un stylet, instruments de l'écriture. Elle les tient négligemment et avec familiarité. On remarquera qu'aucun décor de fond ne vient connoter leur situation sociale. Le couple a choisi de se faire représenter avec une seule catégorie d'objets : les outils propres à l'écriture, à la lecture et à la culture. Si la fresque devait être située dans un contexte économique, les tablettes que tient la femme de Terentius Neo et seraient celles des tablettes de comptes. Mais sans doute faut-il écarter cette hypothèse au bénéfice de l'aspect culturel de la représentation. Il s'agit d'un style iconographique récurrent dans les cités campaniennes et les autres exemples connus ne peuvent être rapprochés d'un contexte économique. Les deux personnages donnent l'impression de méditer. La femme est représentée plongée dans ses pensées et occupée par une forme littéraire brève comme par exemple la poésie. En effet, les tablettes étaient, le support des œuvres courtes ou de la comptabilité, mais aussi de l'exercice poétique. Le fait que l'homme tienne un *volumen* montre la différence de culture entre les deux. Les Arts qu'étudie la femme sont donc considérés comme moins valorisants que ceux dont se préoccupe son mari. Cependant, le fait que l'épouse soit placée, au premier plan, devant son mari démontre que ses compétences intellectuelles sont reconnues. Il s'en dégage

⁹⁴ « Dernièrement il m'a lu des lettres, disant qu'elles étaient de sa femme. J'ai cru lire du Plaute ou du Térence en prose. Qu'elles soient de sa femme, ainsi qu'il l'affirme, ou de lui, ce qu'il nie, il mérite la même gloire, soit pour avoir écrit ces lettres admirables, soit pour avoir su donner à sa femme, qu'il a épousée, si jeune, tant de culture et de finesse. », *Legit mihi nuper epistulas; uxoris esse dicebat. Plautum uel Terentium metro solutum legi credidi. Quae siue uxoris sunt ut affirmat, siue ipsius ut negat, pari gloria dignus, qui aut illa componat, aut uxorem quam uirginem accepit, tam doctam politamque reddiderit*, PLINE LE JEUNE, *Lettres*, Livre I, lettre XVI - 6

⁹⁵ Cf. fiches iconographiques, image 7

l'impression qu'il y a entre les deux un rapport de maître à élève, en tout cas une harmonie, dans le couple, fondée sur le partage des valeurs intellectuelles. On peut rapprocher cette peinture au portrait dit de Sappho qui représente une jeune femme fixant le spectateur du regard. On note la présence de boucles d'oreille ainsi que d'un filet fait de perles dans ses cheveux qui montrent son appartenance à une classe aisée. La ligne de fuite met en avant le stylet qu'elle tient près de ses lèvres ainsi que la tablette d'écriture. Elle est saisie dans l'instant qui précède l'acte de l'écriture et paraît donc en train de réfléchir et de composer. C'est cette attitude qui lui a valu le nom de Sappho car elle semble représenter l'idéal de la poétesse. Elle avait pour pendant un jeune homme couronné de lierre tenant un *volumen* en l'appuyant sur son menton. Le fait qu'elle soit représentée seule, sans homme sur la même image, signifie peut-être qu'elle était suffisamment cultivée pour parvenir à s'émanciper ou tout du moins pour être présentée à l'égal d'un homme. Cependant, ici la jeune femme, contrairement à son pendant masculin, ne tient pas un *volumen* mais seulement des tablettes ce qui peut renvoyer non à une production noble mais à une pratique ordinaire de l'écriture, la correspondance par exemple. Cette hiérarchisation montre donc l'ascendant toujours présent de l'époux sur sa femme et constitue un autre exemple de cet enseignement proposé par l'homme à son épouse.

La mère éducatrice

Une fois mariée la femme romaine devient également une mère. A ce titre elle est en mesure d'assurer l'éducation de ses enfants à la maison. Cependant c'est généralement le mari ou l'homme de la famille qui s'occupe plus volontiers de cette charge en ce qui concerne l'éducation des garçons. Néanmoins, « la première instruction des enfants, garçons et filles, se fait sous la responsabilité de la mère, ou, à défaut d'une femme de la famille »⁹⁶. La mère, s'occupe également de l'éducation des filles qui doivent apprendre la bonne gestion de la *domus*. Cette instruction est basée sur les valeurs morales de la société romaine. La mère romaine instruit donc ses enfants par la *disciplina* et la *severitas*⁹⁷. Pourtant, certaines mères poussent bien plus loin l'enseignement de base qu'elles doivent donner à leurs progénitures. Un exemple très révélateur est celui de la fresque de la villa des Mystères. On voit une jeune femme assise derrière un garçon. Elle est vêtue d'une tunique et d'un manteau, un *volumen* dans une main et un fin stylet dans l'autre, et tient l'enfant par l'épaule. C'est un jeune garçon

⁹⁶ GOUREVITCH, Danielle et RAEPSAET-CHARLIER, Marie-Thérèse, *op.cit.*, p 173

⁹⁷ *Ibid.* p 102

d'environ sept ans, nu et chaussé de hautes bottes, qui lit un *volumen*. L'enfant au *volumen* peut être assimilé au dieu Iacchos ou Iacchus qui conduisait la procession des initiés aux Mystères d'Eleusis : il serait ici en train de lire le rituel⁹⁸. Mais selon Paul Veyne, cette scène de lecture, où aucun des personnages ne porte de couronne, n'a rien de mystique ou de dionysiaque : c'est l'emblème de la distinction sociale de la riche famille qui a commandé la fresque et, en général, des "*classes de loisir*"⁹⁹. Il n'est donc pas surprenant de voir ce jeune garçon lire ses Classiques avec application devant sa mère. Ses yeux écarquillés nous rappellent que la lecture d'Homère ou d'Euripide était alors devenue difficile. Le fait que la femme tienne un *volumen* est d'autant plus intéressant qu'il illustre le savoir et la culture, éléments qu'elle devait donc maîtriser. C'est là une scène d'apprentissage, une scène d'éducation ordinaire¹⁰⁰. Mais on peut remarquer que l'initiation dionysiaque était réservée à ceux qui savaient lire ; le peintre aurait donc représenté la Domina préparant son fils à la lecture des textes sacrés en vue de l'initiation. Ce faisant, elle rattachait sa vie domestique au mythe : elle devenait métaphoriquement la nymphe Nysa éducatrice de l'enfant Dionysos. Un autre exemple frappant est celui de Cornelia, la mère des Gracques, qui éduqua elle-même ses enfants sans aucune aide extérieure¹⁰¹. On peut alors se demander pourquoi ce n'est pas l'homme de la famille, que ce soit son mari ou, après sa mort, son frère Scipion Emilien, qui s'est occupé de cette éducation. On pourrait penser que Cornelia ait tenu à éduquer elle-même ses enfants, mais il est étonnant qu'elle n'ait pas suivi la tradition romaine. On sait cependant que cette vertu de l'amour maternel a servi d'exemple pour bien des femmes. Ainsi, Octavia, sœur d'Auguste, éleva seule ses enfants ainsi que celui que Marc Antoine avait eu avec sa première femme Fulvia mais aussi les enfants illégitimes de son union avec la reine Cléopâtre¹⁰². Sa fille, Antonia Minor, mère de trois enfants, s'occupa également de l'éducation de nombreux enfants royaux¹⁰³. On retrouve également dans l'aristocratie romaine des femmes qui ont élevé leurs propres enfants ainsi que des enfants de la famille. Dans sa correspondance, Pline le Jeune vante les mérites de sa tante par alliance, Calpurnia Hispulla

⁹⁸ COARELLI, Filippo (dir.), *Pompéi, la vie ensevelie*, Udine (Italie), Larousse, 2005, p. 351

⁹⁹ VEYNE, Paul, *Les mystères du gynécée*, Paris, Gallimard, 1998

¹⁰⁰ SAURON, Gilles, *La grande fresque de la villa des mystères à Pompéi : mémoires d'une dévote de Dionysos*, Paris, Picard, 1998

¹⁰¹ « Cornélie, mère des Gracques, ainsi qu'Aurélié, mère de César, ainsi qu'Atia, mère d'Auguste, présidèrent, nous dit-on, à l'éducation de leurs enfants, dont elles firent de grands hommes », TACITE, *Discours des Orateurs*, 28 (trad. par J. L. Burnouf)

¹⁰² « elle éleva avec autant de soin que de magnificence, non seulement les enfants qu'elle avait eus d'Antoine, mais encore ceux qu'il avait eus de Fulvie et Cléopâtre », PLUTARQUE, *Vie des Hommes Illustres, Marc Antoine*, LVIII

¹⁰³ En plus de ses enfant Antonia Minor supervisa l'éducation de princes et princesses étrangers, comme ceux de Cotys, le roi défunt de Thrace, et Agrippa I de Judée (pour plus d'exemples, voir Kokkinos (1955) 25) ; Cf. Emily Hemelrijk, *op.cit.*, n. 66 p. 297

qui éleva non seulement ses enfants mais aussi sa nièce, l'épouse de Pline, et le neveu de Pline¹⁰⁴. Par ailleurs, lui-même bénéficia de son enseignement et elle ne cessait « dès [son] enfance, de [le] diriger, de [l'] encourager par [ses] éloges »¹⁰⁵. Un autre exemple assez extraordinaire est celui de la famille Laelius. En effet Laelia, sa fille, possédait le même don pour la rhétorique que son père et le transmet à ses filles, les deux Mucia. L'une d'elles en fit de même pour ses propres filles, les deux Licinia¹⁰⁶. Enfin, on peut parler d'Helvia, la mère de Sénèque le philosophe avec qui elle entretint des liens intellectuels très forts¹⁰⁷. Dans ce cas présent, l'enseignement des Arts Libéraux se fait dans les deux sens car il s'agit plutôt « d'entretiens » que de leçons données par sa mère. De façon indirecte on sait également par Ovide qu'une jeune fille, Perilla, était souvent sous la surveillance de sa mère¹⁰⁸. On ne peut réellement affirmer que la mère de Perilla a joué un rôle dans sa passion pour les Arts mais il est fort probable, du fait de sa fréquente présence, qu'elle ait pu jouer un rôle dans ce sens.

On remarque donc que durant toute sa vie d'adulte la femme romaine continue à apprendre par l'intermédiaire de son mari mais aussi des amis de celui-ci. Elle devient à son tour éducatrice en s'occupant à son tour des enfants et leur transmet donc son savoir. Que ce soit à des fins politiques ou simplement de loisir, la conversation devient l'élément essentiel de cette éducation et permet à la femme de culture de s'illustrer parmi ses contemporains.

Le deuil et la culture

Les deuils et les disparitions d'être chers sont l'occasion de recourir à sa culture ou d'approfondir ses connaissances. Le tombeau enfin peut encore être l'ultime manifeste de l'érudition de la défunte.

Veuves et femmes seules : la culture pour combler l'absence ou pour employer sa liberté ?

L'éducation d'une femme ne s'achève pas avec la mort de son mari. De même que pour les femmes divorcées, une veuve romaine continue d'apprendre et de converser avec ses

¹⁰⁴ « Et l'on ne saurait attendre moins de celle que vos soins ont formée, que vos leçons ont instruite, qui dans votre fréquentation n'a eu sous les yeux que des exemples de vertu et d'honneur », *Nec aliud decet tuis manibus educatam, tuis praeceptis institutam, quae nihil in contubernio tuo uiderit, nisi sanctum honestumque*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre IV, lettre 19

¹⁰⁵ *me a pueritia statim formare laudare, Ibid.*

¹⁰⁶ CICÉRON, *Brutus ou le discours des Orateurs*, LXVIII

¹⁰⁷ SÉNÈQUE, *Consolation à Helvia*, 17-3

¹⁰⁸ « Tu l'as trouvera auprès de sa mère, ou bien au milieu de ses livres et dans la société des Muses » : *Aut illam inuenies dulci cum matre sedentem, aut inter libros Pieridasque suas*, OVIDE, *Les Tristes*, livre III, élégie 7 (trad. par Jacques André)

semblables. Ainsi Ummidia Quadratilla, femme veuve et âgée est connue de Pline le Jeune pour ses activités intellectuelles. Elle prend même sous son aile un groupe de pantomimes au grand désespoir de Pline qui voit d'un mauvais œil cette relation singulière entre la patronne et ses protégés¹⁰⁹. Le veuvage est cependant un statut assez courant dans la Rome Antique. Mariée fort jeune à un homme beaucoup plus vieux, il n'est pas rare que l'épouse soit en âge d'avoir des enfants lorsque son mari décède. La plupart des matrones appartenant au Patriciat peuvent alors devenir extrêmement riches si elles héritent de la fortune de leurs maris¹¹⁰. L'exemple le plus connu, bien que peu attesté, est celui de Clodia Pulchra qui, après la mort de son mari mène une vie de débauche et de vices. Mais cette femme, bien que fortement réprimandée par la société de son temps et surtout par Cicéron, a également eu des talents certains pour la poésie ainsi que pour la comédie¹¹¹. Même après la disparition de l'homme de la maison, Clodia continue de démontrer ses talents et va même jusqu'à mener un procès seule face à Cicéron. Beaucoup d'entre elles continuent à entretenir des relations avec les anciens amis de leurs époux défunts. Ainsi Caerellia, bien que riche et veuve, développe une solide amitié avec Cicéron qui pour certains est d'ailleurs licenciée¹¹². C'est le risque qu'encourent toutes celles qui ouvrent leur maison aux relations sociales. On trouve également Laelia et ces filles Mucia dont nous avons déjà parlé. On peut également citer Fannia pour ses entretiens avec Pline le Jeune¹¹³. D'autres femmes continuent de se cultiver et de monter leur connaissance en s'illustrant dans les Arts Libéraux. Ainsi Agrippine la Jeune a-t-elle écrit un Mémoire sur les vicissitudes des siens après la mort de son mari¹¹⁴. Statilia Messalina, quant-à-elle, décide de prendre des cours en rhétorique et en éloquence après la mort de Néron¹¹⁵. Le veuvage et la perte d'un mari n'entraîne donc pas un arrêt immédiat de

¹⁰⁹ Elle avait chez elle des pantomimes, et les protégeait plus qu'il ne convenait à une femme de soit rang : *Habebat illa pantomimos fouebatque, effusius quam principi feminae conuenit*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre VII, lettre 24

¹¹⁰ ACHARD, Guy, *Que sais-je?, La femme à Rome*, Paris, P.U.F., 1995, p. 67

¹¹¹ Toute cette pièce d'une vieille poétesse, qui en a joué bien d'autres, est fort mal conduite : il n'est guère possible d'y trouver un dénouement : *Verum haec tota fabella ueteris et plurimarum fabularum poetria quam est sine argumento, quam nullum inuenire exitum potest!*, CICÉRON, *Pro Caelio*, XXVII, 64; C'est donc ici, non pas une comédie régulière, mais une de ces farces, ou, lorsqu'on ne trouve pas de dénouement, l'acteur s'échappe des mains qui le tiennent; l'orchestre joue, et la toile se baisse : *Mimi ergo est iam exitus, non fabulae; in quo cum clausula non inuenitur, fugit aliquis e manibus, deinde scabilla concrepant, aulaeum tollitur, !*, CICÉRON, *Pro Caelio*, XXVII, 65

¹¹² DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, XLVI, 18

¹¹³ voir PLINE LE JEUNE, *Correspondance*, Livre III, lettre 16 ; Livre VII, lettre 19

¹¹⁴ « Ce fait qui n'a pas été rapporté par les auteurs d'ouvrages historiques, je l'ai découvert dans *les mémoires* de sa fille Agrippine, qui, devenue la mère de l'empereur Néron, a raconté à la postérité sa vie et la vicissitude des siens. » : *id ego, a scriptoribus annalium non traditum, repperi in commentariis Agrippinae filiae quae Neronis principis mater uitam suam et casus suorum posteris memorauit*, TACITE, *Annales*, Livre IV, chapitre LIII

¹¹⁵ Scholiaste de Juvenal, "consectata est usum eloquentiae usque ad studium declamendi" (6.434), Emely A Helmerick, *op.cit.*, p.233 n. 38

l'enseignement des femmes. La présence du mari, bien qu'importante pour obtenir une culture abondante n'est donc pas indispensable et on peut d'ailleurs penser à toutes ces femmes seules qui, depuis la fin de la République, bénéficient d'une grande liberté et d'accès aux Arts Libéraux.

Bien plus qu'un enseignement, l'accès aux Arts Libéraux pour les femmes veuves se ressent plus comme un moyen de pallier la solitude. En même temps que son mari, la femme perd son utilité dans la société. Elle ne peut plus mettre d'enfants au monde et se retrouve seule. C'est ce sentiment de solitude qui les poussent alors à vouloir laisser quelque chose ou à reprendre des études et cette idée se retrouve par ailleurs dans les consolations.

Lettres et consolations : le souvenir du savoir

Lorsqu'une femme perd un être cher il est de bon ton de la consoler. En effet Sénèque a écrit de nombreuses consolations notamment une pour sa mère Helvia. Ovide, quant-à-lui, en écrit une à Livie qui vient de perdre son fils Drusus. Il faut cependant rappeler que les consolations montrent qu'on laisse aux femmes le domaine de l'émotion, la logique du cœur. Leur but premier n'est donc pas de faire valoir le savoir de ces femmes même s'il y contribue. Ainsi, Sénèque suggère à sa mère Helvia, comme remède à la douleur, « l'unique asile ouvert à ceux qui fuient les coups du destin, dans le sanctuaire de la philosophie »¹¹⁶. La philosophie permet en effet, selon lui, de pouvoir s'occuper utilement l'esprit. Il ajoute que même si on n'a aucune connaissance dans cette discipline, « il faudrait y recourir »¹¹⁷ à ce moment car elle permet la sûreté, la consolation et la joie¹¹⁸. Dans sa consolation à Marcia il rappelle l'exemple de Livie qui se plongea dans l'apprentissage de la philosophie pour pallier la douleur de la mort de son fils¹¹⁹. Cette suggestion montre donc l'importance qu'à la philosophie comme remède chez les femmes pour l'auteur. Ces consolations, qui sont à l'origine sensées soulager la douleur de la mort d'un être cher, sont donc non seulement un moyen de rappeler aux femmes que la culture est nécessaire voir même indispensable mais aussi qu'elles sont un moyen détourné de rappeler les vertus des femmes. La mère de Sénèque est largement louée dans cette consolation ainsi que Livie dans la consolation que lui a faite Ovide. La mort ne signe donc pas la fin de la culture mais bien une continuité chez les femmes instruites.

¹¹⁶ SÉNÈQUE, *consolation à Helvia*, 17-3

¹¹⁷ *Ibid.*

¹¹⁸ *Ibid.* 17-5

¹¹⁹ *illa te ad suum consilium uocat. Illa in primo feruore, cum maxime impatientes ferocesque sunt miseriae, consolandam se Areo, philosopho uiri sui, SÉNÈQUE, Consolation à Marcia, 4-2*

Un autre apport essentiel pour connaître ces femmes de culture est la correspondance de Pline. En effet, ces lettres ayant été choisies lors de la publication on se rend compte de l'importance que devaient avoir certaines femmes qui sont mortes de son vivant. Ainsi on apprend l'apprentissage poussée de Minicia Marcella peu de temps avant sa mort¹²⁰. On connaît également Fannia qui est alors très malade lors de l'écriture de la lettre Pline et elle ne survécut d'ailleurs pas à sa maladie¹²¹. Ummidia Quadratilla ne paraît dans ses lettres qu'au moment de sa mort¹²². On aurait ignoré jusqu'à l'existence de la femme de Saturninus si ce dernier n'était un ami intime de Pline le Jeune¹²³. Pour la plupart ses femmes n'ont laissé de trace nulle part ailleurs que dans ces correspondances où on rappelle leur haut niveau de culture et leurs vertus. Même après leur mort ces femmes sont encore reconnues comme ayant appartenu à une élite culturelle et c'est pour cette seule raison qu'elles n'ont pas disparu.

Les stèles et les tombeaux: ultime manifeste culturel

La littérature n'est pas le seul moyen d'immortaliser les femmes savantes. Il est essentiel de rappeler l'importance des données archéologiques et matérielles qui apportent également de nombreuses connaissances dans ce domaine.

Les informations les plus importantes se retrouvent dans les épitaphes et les éloges funèbres. Le plus intéressant de ces éloges est celui dédié à une matrone romaine que l'on reconnaît comme étant Turia. C'est un texte gravé sur deux tables de marbre retrouvés à Rome. Son mari nous en fait une description détaillée et héroïque où il relate tous ses exploits, ses vertus mais aussi son savoir. Même si ce n'est jamais précisé directement, on se rend compte des compétences de la jeune femme par les nombreuses allusions à son courage lors du procès ou à sa gestion des biens. Mais les éloges funèbres ne sont pas les seuls à garder le souvenir de ces femmes savantes. En effet les épitaphes sont nombreuses et on retrouve des femmes reconnues comme ayant des compétences dans un ou plusieurs Arts libéraux, quelque soit leur appartenance sociale. Ainsi Claudia, femme du Ier s. avant J.-C. que nous avons déjà citée est retenue pour sa conversation charmante¹²⁴. On retrouve également une jeune fille, Julia Paula, qui avait de nombreuses aptitudes, dont la musique et le chant¹²⁵. Euphrosyne

¹²⁰ Cf. PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre V, lettre 16

¹²¹ *Idem.*, Livre VII, lettre 19

¹²² *Idem.*, Livre VII, lettre 24

¹²³ *Idem.*, Livre I, lettre 16

¹²⁴ CE 52 = CIL VI 15346

¹²⁵ CE 1996

était belle, savante, riche, dévouée et chaste¹²⁶. Une autre Euphrosyne dont on ignore si elle était affranchie ou pérégrine est morte à vingt ans laissant le souvenir d'une philosophe¹²⁷. Glypte charmait par sa conversation joyeuse et sa sagesse¹²⁸. On a également des matrones romaines qui sont connues comme étant des médecins¹²⁹. La plupart du temps ce sont essentiellement les affranchies et les esclaves dont on apprend qu'elles ont été formées à cette profession dès leur plus jeune âge. Elles sont lectrices, secrétaires, éducatrices, pédagogues voir même philosophes. Ainsi on se rend compte que le tombeau manifeste soit leur fierté d'avoir possédé un savoir soit le respect ou l'agrément qu'il suscitait chez leurs proches.

Enfin le dernier élément archéologique qui, bien que plus rare, donne un aperçu complémentaire est bien sûr la représentation iconographique. Comme nous l'avons déjà dit ces données ne sont pas importantes voir quasi inexistantes. On a par exemple un relief funéraire à Rome représentant une femme tenant les comptes dans une boucherie¹³⁰ dont nous parlerons plus loin et qui montre les compétences d'une femme pour les mathématiques, au moins l'arithmétique. On peut également rappeler la stèle funéraire de la petite Avita qui la représente avec des objets symbolisant les Arts Libéraux¹³¹. Une autre petite fille est représentée à Côme avec son maître¹³². Ce bas relief présente un adulte assis, tenant dans sa main gauche un *volumen*. Il est en train d'écrire sur un parchemin posé sur une écritoire que tient une petite fille. On note la présence d'un décor avec la colonne sculptée sur la gauche du bas relief dont on ne peut cependant dire s'il s'agit d'un portique – auquel cas ce serait un enseignement public – ou si c'est un décor de l'intérieur d'une maison, ce qui serait le signe d'une instruction privée. Cette représentation est assimilée à un enseignement donné par un maître à une écolière. La petite fille semble concentrée et écoute certainement la leçon que lui fait le professeur. S'il s'agit bien d'un enseignement, le fait que le maître tienne un *volumen* montre que l'enfant devait avoir accès à la littérature classique tels qu'Homère ou Virgile plus certainement que de la philosophie car elle semble encore jeune. Le fait que son maître arbore un stylet en plus du *volumen* indique sa capacité à corriger un texte fautif. Cette aptitude se retrouve sur la mégalographie de la villa des mystères, la jeune femme qui écoute la leçon du petit garçon, tient rassemblés le rouleau et le stylet, indication qu'elle est non seulement *docta*

¹²⁶ *CIL* VI 9693 lib bis (Euphrosyne *CE* 1136)

¹²⁷ *CIL* VI 33898 (Euphrosyne *CE* 1965)

¹²⁸ Glypte *CE* 1307

¹²⁹ Cf. (Vibia) Primilla *CIL*, VI, 7581 ; Melitine, *CIL*, VI, 6851 ; Secunda, *CIL*, VI, 8711 ; Julia Pye, *CIL*, VI, 9614 ; Minucia Asste, *CIL*, VI, 9615 ; Venuleia Sosis, *CIL*, VI, 9617 ; Naevia Clara, NUTTON 1993, p. 61 = SOLIN 1995, p. 140, nn. 6-7 = MASCI 2001, 47

¹³⁰ Cf. fiches iconographiques, image 10

¹³¹ Cf. n. 64

¹³² Cf. fiches iconographiques, image 8

mais aussi *doctens*. On a également retrouvé à Metz une stèle funéraire représentant une femme médecin¹³³. L'inscription *medica* sur la partie haute de la stèle l'indique. Ainsi la boîte, au lieu d'être une boîte à bijou comme c'est la coutume, pourrait être ici une boîte pour ranger ses instruments de travail. Il est rare de trouver une inscription aussi précise sur une femme médecin car c'est un métier où la femme a souvent un rôle ambigu. L'originalité de cette stèle a été d'ailleurs relevée dans l'ouvrage d'Alfredo Buonopane e Francesca Cenerini, *Donna e lavoro nella documentazione epigrafica*. Il convient de noter que la connaissance du corps humain, anatomie et fonctionnement ainsi que du nombre d'or et de la géométrie du corps font partie de l'héritage grec de la pratique médicale, par conséquent elles impliquent la pratique des arts libéraux. En outre, cette femme devait avoir une fortune et une réputation suffisantes pour être représentée, seule, sur une stèle à portrait, indiquant sa profession, ce qui la place sur un pied d'égalité avec les représentations des hommes de métiers contemporains. Une autre stèle funéraire toujours à Metz représente un couple de Romains en bas relief¹³⁴. Cette stèle funéraire représente un couple de défunts côte à côte de plein pied. Même si les visages n'ont pas été conservés, on peut néanmoins affirmer que l'épouse se trouve à gauche et le mari à droite. La femme tient contre son sein un rouleau de la main droite. L'époux, quant-à lui, tient une bourse de forme carrée par une anse. Le fait que ce soit l'épouse qui arbore le *volumen* sort des schémas de représentation ordinaires car c'est habituellement à l'homme que revient ce droit. La femme, elle, ne tient d'ordinaire qu'une boîte à bijoux. Il convient de s'interroger sur la signification de cette inversion et de la raison pour laquelle ici c'est la femme qui dispose des représentations de la culture intellectuelle. En effet, le *volumen* est symbole de la pratique des Arts Libéraux, car il représente un mode de conservation de l'écrit conçu pour porter des textes nobles et longs, destinés à la postérité. Au contraire la tablette en cire est destinée à recevoir des écrits provisoires, lettres, brouillons, billets doux, comptes... L'épouse de la stèle fut représentée en femme cultivée et pratiquant les arts libéraux. Son mari au contraire exalte sa propre puissance financière, en l'absence de toute autre indication il est délicat d'interpréter la scène. Peut-être est-ce une union entre une femme issue des élites civiques et intellectuelles avec un riche entrepreneur ?

Les sources archéologiques, bien que peu présentes, donnent cependant une vue d'ensemble sur les originalités que l'on pouvait rencontrer à l'époque romaine. Elles demeurent donc un point essentiel sur la valeur des connaissances que possédaient ses femmes et cela alors qu'elles étaient mortes.

¹³³ Cf. fiches iconographiques, image 11

¹³⁴ Cf. fiches iconographiques, image 9

3.1.1. L'utilité de la culture dans le destin des femmes

« On ne trouve personne qui n'ait rien gagné à étudier ¹³⁵»

La culture est donc présente dans chaque classe sociale de Rome mais également à chaque âge de la vie des femmes. Cependant il reste à savoir pourquoi ces femmes décident d'acquérir ces connaissances. On peut voir trois grandes raisons majeures que nous allons devoir approfondir. La première peut être l'attrait qu'une telle connaissance peut avoir sur l'action politique de l'époque. Les femmes n'ayant normalement pas le droit de s'ingérer dans les affaires publiques, le fait d'avoir une telle instruction peut faciliter leur accession aux mouvements politiques et les valoriser. Ensuite, la culture et surtout les mathématiques et la grammaire permettent une accession au domaine financier. Une femme sachant lire et écrire peut ainsi mieux gérer les affaires de sa maison mais aussi, pour les classes les plus défavorisées, trouver un travail bien mieux rémunéré que pour ce qui est des simples besognes journalières. Enfin, les Arts Libéraux peuvent également être enseignés à seule fin d'apporter une culture purement féminine basée sur le charme et le plaisir. En effet, les femmes, et surtout les femmes des classes les plus élevées, disposent de beaucoup de temps libre et donc cette instruction permet d'occuper leur temps d'une façon plus plaisante.

La culture et la politique

Les femmes n'ont aucun droit à la vie politique, car elles sont des citoyennes mineures et les actions civiques leur sont interdites, à l'exception du domaine religieux. Pourtant, parmi les femmes savantes, certaines n'hésitent pas à prendre part aux actions publiques quitte à devoir se salir les mains. Il faut cependant bien comprendre que ces femmes ne sont en rien les égales des hommes, pas plus que leur pouvoir n'est accepté. Elles doivent donc user de moyens détournés pour pouvoir espérer interagir dans la politique et dans les affaires de l'Etat. Pour cela rien ne vaut les belles paroles pleines de charmes susurrées dans le foyer familial ou, plus téméraire, les discours enflammés qui souvent laissent les Romains perplexes. Les femmes disposent également d'autres atouts que la parole et savent très bien jouer du talent féminin pour la correspondance ou les écrits afin d'arriver à faire passer leur vision politique. Enfin, il ne faut pas oublier le mécénat qui joue son rôle de vecteur politique auprès des femmes les plus aisées. Si elles sont généralement de la famille impériale à Rome, il n'en reste pas moins qu'en Italie la femme mécène devient presque une habitude.

¹³⁵ QUINTILIEN, *Institution oratoire*, I, 1

La parole aux idées

L'art du bon mot : une conversation charmante.

Dans la famille impériale, Livie entretient de longues conversations avec son époux et joue un grand rôle auprès de ce dernier en le conseillant bien que « ce soit l'avis d'une femme »¹³⁶. Auguste, par ailleurs « rédigeait d'avance ses conversations personnelles »¹³⁷ qu'il allait avoir avec Livia pour se préparer. L'avis de Livia était donc très important pour Auguste. Octavia semble surtout charmer par sa conversation¹³⁸ ce qui lui permet peut-être de jouer un rôle dans la politique de son frère. C'est en effet par son intervention qu'Octave et Marc Antoine consentirent à une sorte de « réconciliation ménagée »¹³⁹. Elle a également eu « une conférence » avec Octave afin d'éviter la guerre¹⁴⁰. De plus recevait des amis de son mari chez elle¹⁴¹. Enfin, et c'est un fait non négligeable, elle aimait écouter Virgile qui, comme nous l'avons déjà souligné, faisait parti de ces auteurs qui permettent d'apprendre l'éloquence. Pour ce qui est des matrones en général, Sempronia demeure un exemple fascinant car elle est une virtuose de la conversation, connue pour sa facilité à manier la plaisanterie mais également à passer d'un registre modeste à un registre provocant¹⁴². On voit donc que la conversation dépasse le cadre de l'agrément mondain pour devenir une arme de persuasion, à la portée des femmes les plus lucides et ambitieuses. Porcia, quant-à-elle, obtient par la conversation l'aveu de la conspiration fomentée par son mari contre César¹⁴³. Terentia passe pour une femme dont la parole n'est pas moins active que celle de son époux dont elle prend souvent la défense (l'avocat a trouvé son propre défenseur) et elle discute avec nombre de ses amis¹⁴⁴.

Les propos mondains constituent donc un terrain sur lequel la participation de la femme est acceptée, à condition qu'elle sache tenir son rang, prouver sa valeur et respecter les usages. Or la conversation devient dans le courant du deuxième siècle avant J.-C. et pour toute notre période, une activité sociale très importante, pour les hommes aussi. En témoignent les dialogues philosophiques de Cicéron, de Varron puis de Sénèque le Père, enfin

¹³⁶ 'Admittis' inquit 'muliebre consilium?', SÉNÈQUE, *Clémence*, 1.9.6

¹³⁷ *Sermones quoque cum singulis atque etiam cum Liuia sua grauiores non nisi scriptos et e libello habebat*, SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Octave-Auguste*, 84, 4

¹³⁸ « Elle n'employât pas longtemps auprès de son mari les charmes de sa conversation », Plutarque, *Vie des hommes illustres, Vie de Marc Antoine*, LVI

¹³⁹ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, XLVIII, 54

¹⁴⁰ PLUTARQUE, *Vie des Hommes Illustres, Marc Antoine*, XXXVI

¹⁴¹ PLUTARQUE, *Idem.*, LVIII

¹⁴² voir SALLUSTE, *Conjuration de Catilina*, 25

¹⁴³ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, XLIV, 13

¹⁴⁴ PLUTARQUE, *Vie de Cicéron*, XX

de Tacite. Dans les milieux favorisés, urbains et rentiers, elle tient lieu de dynamique sociale. La conversation tenue dans les cercles ou au sein de la maison préfigure la parole publique et constitue un outil indispensable à l'élaboration d'une opinion. Dominer la conversation, comme le fait Sempronia, représente plus qu'un moyen de séduction mais constitue un pouvoir réel. La maîtrise du dialogue est d'une certaine façon appréciée, présentée comme un ornement, une parure que porte la femme avec beaucoup de grâce. Elle peut servir le mari ou le parent qui a pour maîtresse de maison une « chargée de communication » aussi douée. Pour les mêmes motifs, les hommes soupçonnent souvent les mondaines brillantes de duplicité, car l'éclat et le charme de leur bavardage, cachent souvent les véritables intentions de ces manipulatrices. Mais toute influence n'est pas jugée néfaste. En effet, Laelia demeure à l'abri de ces imputations puisque Quintilien la place dans la lignée de Cornelia qui transmet de nobles valeurs à ses enfants par son langage et son éloquence¹⁴⁵, ou encore Hortensia qui s'exprima sur le forum et « qui fait honneur à son sexe »¹⁴⁶. Ses talents n'étaient donc pas seulement de charmer mais également de convaincre et de transmettre.

L'art du discours

A l'opposé du caractère privé de la conversation, l'éloquence appartient au domaine public, traditionnellement réservé aux citoyens adultes. Pourtant, Agrippine l'Aînée n'hésite pas à prendre la parole devant les armées lors de la bataille du Rhin¹⁴⁷. Agrippine la Jeune assiste à des séances avec le Sénat mais reçoit aussi les ambassadeurs en audience¹⁴⁸. Une autre femme, Caenis, pourtant affranchie, reçoit à la place de Vespasien et cela avec sa permission¹⁴⁹. Livie, Octavie, Antonia et Julie sont habituées à parler devant tout le monde¹⁵⁰. Par ailleurs Livie reçoit également les membres du Sénat¹⁵¹. Hortensia est, elle, connue pour son discours enflammé devant les rostrales au forum, faisant ainsi d'elle la seule femme oratrice romaine reconnue¹⁵². A la mort de Néron, Statilia Messalina s'applique à la rhétorique et à la déclamation¹⁵³. Tullia, la fille de Cicéron dispose des mêmes facultés que son père à parler

¹⁴⁵ *nam Gracchorum eloquentiae multum contulisse accepimus Corneliam matrem*, QUINTILIEN, *Institution Oratoire*, Livre I, chapitre 1, 6

¹⁴⁶ *in sexus honorem*, *Ibid.*

¹⁴⁷ TACITE, *Annales* I, 69

¹⁴⁸ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXI, 3

¹⁴⁹ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXVI, 14, 1-2

¹⁵⁰ SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Octave-Auguste*, LXIV

¹⁵¹ Cf. DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, 57-12

¹⁵² Cf. APPIEN, *Guerre civiles*, IV, 32

¹⁵³ Cf. Scholastique de Juvenal 6.434

devant les gens¹⁵⁴. Les femmes qui font preuve d'éloquence ne se servent plus du charme et de la séduction pour arriver à leurs fins mais se basent sur un raisonnement construit et argumenté qui a pour but de convaincre et non plus d'infléchir. Il ne faut pas oublier que l'éloquence à une valeur civique chez les Romains et les femmes acquièrent donc un statut différent, les plaçant à un degré similaire à celui des hommes. Ce statut leur permet d'intervenir d'avantage de poids dans les actions politiques. Mais il n'échappe pas que les femmes citées ainsi sont toutes des femmes très proches du pouvoir consulaire ou du pouvoir impériale. Leur apprentissage de l'éloquence n'est pas le seul motif de leur audience. Elles suppléent le pouvoir masculin en s'autorisant du prestige dynastique.

Les arts d'agrément au service de l'action

Des Arts plus féminins sont également susceptibles de donner à la femme un rôle politique. Ainsi, Cythéris qui était une actrice, jouie d'une grande influence sur Marc Antoine. D'autres Arts d'agrément sont néanmoins utilisés pour dénoncer ou influencer la politique de l'empire. Ces Arts, bien que considérés comme des Arts Mineurs par les Romains, n'en restent pas moins des Arts Libéraux à part entière. Si Agrippine écrit un mémoire sur sa famille¹⁵⁵, ce n'est pas seulement à seule fins de commémorer le souvenir de ses ancêtres mais également pour se présenter comme l'héritière du pouvoir. L'écrit devient un argument pour légitimer une action politique. Apicata, l'ancienne épouse de Séjan, consigne dans « un mémoire les faits relatifs au trépas de Séjan et à la charge de sa femme Livilla, auteur des dissensions conjugales qui avaient amené sa répudiation », qu'elle envoie à Tibère avant de se suicider¹⁵⁶. Cette dénonciation a conforté Tibère dans l'idée de supprimer Séjan, déjà mis en danger par la missive envoyée par Antonia Minor par l'intermédiaire de sa secrétaire Caenis¹⁵⁷. Les missives sont donc un autre moyen qu'ont les femmes pour influencer les idées politiques et donner leur point de vue. On connaît la correspondance de Cornelia, la mère des Gracques, avec son fils Caius au sujet de sa politique. Ces lettres sont d'ailleurs citées par Cicéron¹⁵⁸ et Cornélius Népos¹⁵⁹. Il y a également Livie à qui Auguste écrit pour lui faire part de ses doutes et de ses impressions, notamment en ce qui concerne Claude¹⁶⁰. Enfin on peut également citer Plotine qui écrit à son mari au sujet de l'Ecole de Philosophie d'Epicure

¹⁵⁴ CICÉRON, *Correspondances*, Q. Fr, I, 3

¹⁵⁵ TACITE, *Annales*, Livre IV, chapitre LIII

¹⁵⁶ DION CASSIUS, LVIII, 11

¹⁵⁷ DION CASSIUS, LXVI, 14, 1-2

¹⁵⁸ CICÉRON, *Brutus ou le dialogue des orateurs illustres*, LVIII

¹⁵⁹ CORNELIUS NÉPOS, Livre sur les historiens latins, lettres de Cornélia

¹⁶⁰ Cf. SUÉTONE, *Vie des douze Césars*, Claude, 41-4

qu'elle souhaite protéger¹⁶¹. La correspondance demeure donc un marqueur fort de la prise de position des femmes dans l'action politique, même si cette ingérence dans les affaires de l'Etat n'est souvent que mineure.

Enfin, il reste un autre Art Libéral susceptible de favoriser les idées politique des femmes savantes, la poésie et notamment la satire. On retrouve cet atout dans l'exemple de Sulpicia qui dénonce les erreurs politique de Domitien au sujet des philosophes. En effet l'empereur proclame un édit en 90 apr. J.-C. forçant les philosophes à l'exil. Dans cette condamnation était compris le mari de Sulpicia, Calénius¹⁶². L'épouse blessée décide alors de présenter les faits en s'adressant à la muse de l'épopée, Calliope. Par la qualité de l'expression et l'habileté des formules utilisées, Sulpicia crée le modèle d'une satire aux apparences innocentes et inhabituellement chaste, qui traduit néanmoins la gravité de la situation. La science aigüe de la poétesse pour la langue et la grammaire lui a permis de faire passer le sentiment d'injustice qui traverse l'Etat à cette époque sans pour autant prononcer une seule fois le nom du responsable mais jouant avec les métaphores et des images que les lettrés de son époque pouvaient saisir sans difficulté.

Patronage et mécénat : une autre vision de la politique

Chez les familles les plus aisées on remarque le lien subtil qui prédomine entre la politique et la culture par le moyen de l'évergétisme et du patronage. En effet, le mécénat demeure un exemple de puissance et d'orgueil pour celui qui le pratique. Qui n'a jamais rêvé de voir son nom inscrit sur un monument ? Parmi ses amies des Arts on retrouve bien évidemment la famille impériale. Ainsi Livie fait-elle construire un temple au Divin Auguste avec Tibère¹⁶³ mais aussi un portique¹⁶⁴. De plus, elle s'occupe de la restauration du temple de la Bona Dea Subsaxana¹⁶⁵. Octavie fait ériger un portique comportant une bibliothèque¹⁶⁶ ainsi qu'un monument à la mémoire de son fils Marcellus¹⁶⁷. Outre les femmes de la famille impériale, on trouve également des matrones suffisamment fortunées pour entreprendre une telle dépense. L'exemple le plus révélateur est certainement celui d'Ummidia Quadratilla qui fait construire pour sa ville natale un temple et un amphithéâtre comme le précise l'inscription

¹⁶¹ ILS 7784 5TRANS ; Alexander, P.-J., 1983 « Letters and speeches of the Emperor Hadrian », HSCPh 49 : 160-1

¹⁶² « à Calénius Rome et son délicieux Tibur », SULPICIA, *Satire*, v.62 (trad. sous la direction de M. Nisard)

¹⁶³ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LVI.46.3

¹⁶⁴ *Ibid.*, LIV.23.5

¹⁶⁵ OVIDE, les *Fastes*, 5. 157-58 (trad. par R. Schilling)

¹⁶⁶ SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Octave-Auguste*, 29

¹⁶⁷ PROPERCE, 3, 18, 11-20 ; OVIDE, *L'Art d'Aimer*, I, 69-70 (D. Robert)

retrouvée à Casinum¹⁶⁸. L'érection d'un bâtiment immortalise un nom, une lignée d'autant plus apprécié qu'il est offert à la ville. C'est une des rares occasions qu'ont les femmes de se couvrir de gloire et de montrer leur intérêt à la culture. Elles agissent souvent pour la mémoire d'un proche ou alors seules, du fait de leur position sociale car, en effet, ce ne sont que les femmes les plus aisées qui peuvent se permettre un tel luxe.

Mais le patronage et l'évergétisme ne sont pas seulement visibles par les monuments. En effet, les Arts Libéraux ont grand besoin eux aussi de protectrices. Ainsi Cornelia, mère des Gracques devient la patronne d'érudits grecs et de lettrés à la fin de sa vie¹⁶⁹. Plotina est également connue pour son grand intérêt pour l'Ecole d'Epicure et la protection qu'elle offrit aux philosophes de son temps¹⁷⁰. Ummidia Quadratilla quant-à-elle, prend sous son aile une troupe de pantomimes. Bien que cet acte soit vivement critiqué par Pline le Jeune, il n'en reste pas moins un calcul politique. En effet, Ummidia s'attache ainsi un art qui, à l'époque néronienne, connaît un regain de splendeur du fait de sa faciliter de compréhension qui permet le passage d'idées politiques¹⁷¹. Elle n'est d'ailleurs pas la seule à s'en servir. Clodia également aurait participé à ces spectacles ainsi que son frère Clodius¹⁷². Les pantomimes étaient, de fait très appréciés et leurs protecteurs largement acclamés. En fait, il n'y avait, à priori, que des avantages à s'attacher une troupe d'acteurs. Octavie également montre son intérêt pour la littérature en permettant à Vitruve d'écrire son ouvrage, ce à quoi il la remercie par la suite¹⁷³. Enfin il y a Antonia Minor qui devient la patronne, entre autre, de Crinagoras de Mytilène¹⁷⁴.

Le patronage sous toutes ses formes présente donc deux aspects importants. D'une part il certifie l'intérêt que portaient certaines femmes de l'aristocratie pour les Arts. Ensuite, il permet de donner un appui et un soutien politique à ses femmes qui, en faisant un présent d'importance à la cité, ne pouvaient par la suite que devenir des femmes d'importance.

La culture est donc un atout pour la politique. Elle devient alors un outil au service de la femme, facilitant la prise de parole ou le passage d'idées que les matrones auraient dû taire

¹⁶⁸ « Ummidia FC amphitheatrum Quadratilla et sua Casinatibus templum pecunia fecit », inscription de Casinum, ILS 5268 ; CIL X 5183

¹⁶⁹ PLUTARQUE, *Vie des Gracques*, XL

¹⁷⁰ ILS 7784 5TRANS; Alexander, P.-J., 1983 « *Letters and speeches of the Emperor Hadrian* », HSCPh 49 : 160-1, modified.

¹⁷¹ GARELLI-LOUVAIN, Marie-Hélène, *Danser le mythe : la pantomime et sa réception dans la culture antique*, Paris, Dudley (Mass.) : Éd. Peeters, 2007, p. 174

¹⁷² Cf. Scholastique de Bob. 135-6 (Stangl) dans CICÉRON, Pro Sextius, 54, 116

¹⁷³ Cf. VITRUVÉ, *De Architectura*, I. 2 (trad. par P. Fleury)

¹⁷⁴ AP. 9.239

normalement. Ces femmes ne sont pourtant pas nombreuses et cette constatation permet de souligner le fait que la culture n'est pas acquise dans un but politique.

La culture de la finance

Une culture de métier

Le fait que certaines femmes disposent d'une culture supérieure à la normale les incite à prendre un emploi pour gagner leur vie. Et en effet, on dispose de nombreuses attestations, essentiellement des épitaphes, comme Euohrosyne¹⁷⁵, Pyrrhe¹⁷⁶, Grapte¹⁷⁷ ou encore Sciathis¹⁷⁸, morte à dix-huit ans, qui étaient toutes secrétaires pour des particuliers. Bien sur, il y a Antonia Caenis, secrétaire d'Antonia Minor, qui était connue pour ses nombreux talents comme nous avons déjà pu le constater. Mais elles peuvent également être sténographes¹⁷⁹, « habiles ministres de l'écriture rapide »¹⁸⁰ comme les qualifie Ausone, ou encore lectrices telles que Derceto¹⁸¹, Cnide¹⁸² mais aussi Irena¹⁸³ qui est lectrice de Livie. C'est essentiellement la classe servile qui profite de cet avantage. En effet, le groupe social formé par les esclaves, et surtout les affranchis, est certainement l'un des plus actifs de notre période et connaît un véritable âge d'or. Cette classe sociale peut désormais faire carrière en préparant à ses descendants une place honorifique dans la société romaine. Ainsi il n'est pas rare de trouver des « travailleurs intellectuels »¹⁸⁴. En effet, les fonctions administratives serviles ne manquent pas, pas plus que les exemples de femmes qui ont acquis un niveau de lecture suffisant pour ces tâches. Ce sont donc essentiellement des métiers de bureaux mais on trouve également les pédagogues et les éducatrices qui, elles-aussi, disposent d'un niveau de culture importante et qui sont également payés pour leur travail. Ces métiers demandent une connaissance importante dans la grammaire et la littérature et sont souvent eux-mêmes des vecteurs d'accession à la culture pour ses femmes. Cependant, il n'y a pas que les métiers proprement intellectuels qui font appel à des Arts Libéraux. En effet des métiers plus agréables pour le public tels que les danseuses demandent également une connaissance

¹⁷⁵ *CIL*, VI, 37802

¹⁷⁶ *CIL*, VI, 9525

¹⁷⁷ *CIL*, VI, 9540

¹⁷⁸ *CIL*, VI, 8882

¹⁷⁹ *CIL*, VI, 33892 ; 8786

¹⁸⁰ AUSONE, *Ephemeris*, VII (trad. par Max Jasinski)

¹⁸¹ *CIL*, VI, 33473

¹⁸² *CIL*, VI, 8687

¹⁸³ *CIL*, VI, 8786

¹⁸⁴ Lire à Rome, p.27

approfondie pour être pratiqué. Ainsi Cythéris, maîtresse de Marc Antoine et femme influente, est en fait une actrice qui gagne sa vie dans les Arts du théâtre et de la musique. Même s'il s'agit souvent d'emplois subalternes, il est intéressant de constater que, dans la société romaine, nombre d'activités culturelles dépendent en définitive de ces esclaves spécialisés.

Femmes médecins, le statut à part :

Les femmes médecins¹⁸⁵ sont en effet une catégorie de métier à part. Dans cette branche, la majorité des femmes qui travaillent sont libres. La femme médecin (*medica*) est souvent apparentée à la sage femme (*obstetrix*) et il est donc difficile de définir clairement son statut au sein de sa profession¹⁸⁶. En effet, la médecine est un métier réservé aux hommes et les femmes n'étaient acceptées que si elles étaient considérées comme du sexe masculin¹⁸⁷, ce qui explique d'ailleurs que certaines se soient travesties en homme, comme c'était également le cas des femmes philosophes¹⁸⁸. Selon Célius Aurélien, la femme médecin doit « savoir écrire, avoir une mémoire fidèle, (...) et ne pas filer la laine, pour ne pas nuire à la finesse de leur peau. Il faut qu'elles connaissent la diététique, la pharmacie et la chirurgie usuelle ». Il est également à noter que devant connaître le corps humains jusqu'à ses moindres détails, la femme médecin doit donc avoir de solides connaissances en mathématiques avec notamment le nombre d'or et la géométrie du corps qui font partis des héritages grecs. Le fait qu'elle doive laisser de côté le filage de laine nous montre qu'elle n'était plus vraiment considérée comme une femme car cette tradition était l'une des valeurs fondatrices du statut de la matrone romaine. Cependant, les femmes médecins ne sont pas les seules à utiliser leurs connaissances en mathématiques pour travailler.

¹⁸⁵ Exemples de femmes médecins : Melitines, *CIL*, VI, 6851 (Ier s. av. J.-C.) ; Secunda, *CIL*, VI, 8711 (Ier s. apr. J.-C.) ; Iulia Pye, *CIL*, VI, 9614 (Ier s. apr. J.-C.) ; Minucia Asste, *CIL*, VI, 9615 (Ier s. av. J.-C.) ; Venuleia Sosis, *CIL*, VI, 9617 (Ier s. apr. J.-C.) ; Naevia Clara, Nutton 1993, p.61 = Sollin 1995, p.140, nn. 6-7 (Ier s. av. J.-C.) voir aussi fiche iconographique 11

¹⁸⁶ GOUREVITCH, Danielle, *Le mal d'être femme: la femme et la médecine dans la Rome antique*, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1984, p.110

¹⁸⁷ BUONOPANE, Alfredo et CENERINI Francesca, *Donna e lavoro nella documentazione epigrafica : atti del I seminario sulla condizione femminile nella documentazione epigrafica*, Bologna, 21 novembre 2002 éd. Fratelli Lega, 2003, p.113 n.3

¹⁸⁸ PIETRA, Régine, *Les femmes philosophes de l'Antiquité gréco-romaine*, Paris ; Montréal (Québec) : l'Harmattan, 1997, p.7

Les femmes d'affaires : la culture monétaire

Certaines femmes cultivées – surtout des femmes libres et des plébéiennes – sont plus généralement attirées par les finances et deviennent de véritables femmes d'affaire. De grands noms comme celui de Térentia, Caerellia ou encore Ummidia Quadratilla sont bien sûr à retenir. Ces femmes avaient toutes les sens des affaires et géraient leurs biens domestiques à la place de leurs maris¹⁸⁹ mais aussi après leur mort¹⁹⁰. Ces grandes dames permettaient donc à leurs biens de fructifier par des actions commerciales et économiques. On dispose également d'un relief funéraire à Rome représentant une femme tenant les comptes dans une boucherie¹⁹¹. Ce relief funéraire représente un couple. Ils sont placés face à face, à chaque extrémité de la représentation. Le décor est celui d'une boucherie. L'homme débite la marchandise sur un billot, des quartiers de viande sont pendus à des crochets sur une potence qui sert de cadre à la scène, une bassine est placée en dessous pour recueillir le sang et les déchets. Lui faisant face, une femme est confortablement assise dans fauteuil à haut dossier et à bras. Elle tient dans la main gauche une tablette dans la droite un stylet. Nous sommes donc en présence d'une stèle de métier. Le fait que la femme tienne une tablette montre qu'elle s'occupait des comptes du commerce. Ainsi elle avait une connaissance élémentaire au moins d'arithmétique mais aussi de l'écriture et de la lecture. Ici, ce n'est pas le mari qui s'occupe des problèmes financiers du commerce, mais la femme. Était-elle la véritable propriétaire de l'affaire dont son mari était l'employé ? En tout cas, les éléments iconographiques, qui la mettent hors cadre, confortablement installée, sur un siège qui est un substitut de trône, suggèrent qu'elle jouissait en raison de ses compétences d'une situation privilégiée. Avec l'évolution des mœurs dans la société romaine, les femmes ont plus de temps et s'investissent alors de plus en plus dans la gestion du patrimoine et des biens. Sempronia n'hésite pas « à nier avec serment une dette contractée »¹⁹², ce qui montre bien son intrusion dans les affaires économiques de sa famille. Cette gestion de l'argent, travail peu digne pour une femme qui devient alors un véritable entrepreneur dans la maison, ne peut se faire sans une culture ainsi qu'une audace bien présente. En effet, la femme doit s'affirmer pour se faire respecter dans ce monde monétaire. La connaissance des mathématiques lui permet de ne pas se faire duper et la lecture ainsi que l'écriture sont indispensables pour gérer les biens. La femme montre donc là aussi sa capacité à se démarquer sur un domaine masculin.

¹⁸⁹ Ce fut le cas notamment de Térentia, PLUTARQUE, *Vie de Cicéron*, XX

¹⁹⁰ Caerellia gérait des hôtels et des appartements, voir CICÉRON, *Correspondances*, Ad. Att, XV, 26, 4, Fam. XIII, 72, 2, Att., VI, 3, 5

¹⁹¹ Cf. fiches iconographiques, image 10

¹⁹² *creditum abiuraverat*, SALLUSTE, *Conjuration de Catilina*, XXV

Par le travail, ces femmes bénéficient d'un salaire qui leur permet de vivre et d'économiser. Dans ce cas présent la culture s'apparente à un moyen de survie et non plus à un outil d'action. Elle touche un côté beaucoup plus primordial de la vie quotidienne. Comme pour les Arts Libéraux typiquement politiques, les femmes de cette catégorie n'emploient essentiellement que leurs connaissances en grammaire et en mathématiques. Pour la plupart ces femmes ne font pas parties des femmes qui ont eu accès au plus haut degré de culture mais elles se différencient cependant des autres par leur capacité à faire un travail intellectuel. De plus, même si ces Arts sont considérés comme inférieurs, ils n'en demeurent pas moins des Arts normalement contrôlés par les hommes qui se voient dépositaire du domaine de la finance. Ainsi, la encore ces femmes se retrouvent sur un terrain d'hommes et c'est par la culture qu'elles parviennent à s'imposer.

La culture au féminin : entre plaisir et partage

Cette idée que les femmes romaines recherchent une accession à la culture des Arts Libéraux dans le seul but de pouvoir gagner quelque chose en retour ne doit pas être catégorique. En effet, il est également possible que ces Arts ne soient que des représentations d'une recherche de plaisir et de contentement personnel ou pluriel.

Les Arts d'agrément : le terrain des femmes

« Elle le mérite à coup sûr par les avantages de sa personne et de son esprit ; soit que, saisissant la lyre, elle commence à toucher les cœurs, soit que, d'une voix harmonieuse, elle fasse entendre un chant digne d'être appris par les Muses »¹⁹³. On est bien loin des idées traditionnelles de la femme discrète lorsque Stace parle de sa fille. Calpurnia, la femme de Pline elle-même, chante les vers de son mari en s'accompagnant de sa lyre¹⁹⁴. Pour passer l'ennui, Cynthia joue de la harpe pour tromper l'attente de son amant¹⁹⁵ et Corinne « résonner sous ses doigts une lyre de Thrace »¹⁹⁶, instrument utilisé déjà dans la mythologie par Orphée et qu'il avait reçu d'Apollon. Cette précision permet certainement à Ovide d'illustrer le talent exceptionnel de sa compagne dans cet art. Avec l'évolution de la société, la vision des Arts jugés mineurs s'estompe et il devient bientôt possible aux femmes de pouvoir apprendre à

¹⁹³ STACE, *Silves*, III, 5-63/69 (trad. par H. Clouard)

¹⁹⁴ PLINE LE JEUNE, *Correspondance*, Livre IV, lettre 19

¹⁹⁵ PROPERCE, *Elégies*, Livre II, élégie 1, 9-10

¹⁹⁶ *Ibid.*

danser, chanter, et jouer de la musique. La musique, comme nous l'avons déjà précisé, fait partie des Arts Libéraux car elle demande une connaissance en mathématiques et en arithmétique qui n'est pas négligeable. Ainsi la femme musicienne devient la femme galante, charmante et le plaisir de la musique prend toute sa dimension dans la vie d'une femme. Pourtant, il faut bien l'avouer, si la musique est appréciée chez les Romains et reconnue comme un Art à part entière, elle n'en est pas moins considérée comme dégradante si une femme romaine en abuse¹⁹⁷. Cependant, malgré cette retenue que l'on peut apparenter à l'idée de pudeur et de chasteté qui sied à toute bonne matrone qui se respecte on dispose d'une représentation à Boscoreale qui est, là encore, un témoignage visuel et matériel de l'apprentissage des femmes dans cet Art¹⁹⁸. La fresque présente une femme assise sur une banquette à dossier ouvragée. Derrière elle se tient un enfant. Par ses bijoux, sa tenue vestimentaire, et son maintien altier, on peut affirmer que cette femme est une matrone. Peut-être, en raison de la ressemblance des traits, de la coiffure et du costume, faut-il reconnaître sa fille dans l'enfant placée derrière. La femme tient dans les mains une cithare. Cette fresque présente donc une matrone visiblement d'une famille aisée en train de jouer de la musique, plus précisément de la cithare. Il convient de rappeler qu'elle était l'instrument destiné à accompagner la poésie. C'est pourquoi cette représentation a souvent été dénommée la poétesse. Elle appartient comme la figure de la villa dite des mystères à une mégalographie et prend son sens dans la comparaison avec les autres parois¹⁹⁹. Une autre fresque, cette fois-ci à Pompéi²⁰⁰, représente une jeune femme assise sur un lit de repos (*klinê*), la tête tournée vers la droite pour regarder la petite harpe qu'elle est en train d'accorder de la main droite tout en tenant une lyre de la main gauche. Deux femmes sont placées derrière elle, dont une porte une couronne de lierre, et semblent attendre que la femme du premier plan commence à jouer. Par les vêtements et les bijoux dans sa chevelure, on peut dire que la musicienne est une matrone. La lyre qu'elle tient contre son sein peut être rapprochée de la lyre de Thrace, celle-là même dont joue Corinna²⁰¹ et qui rappelle le mythe d'Orphée. De plus, le fait qu'elle dispose de deux instruments de musique et qu'elle ait autour d'elle des spectatrices montre l'importance de son talent. Pourtant le sentiment de modestie et de concentration qui semble émaner d'elle illustrent une certaine retenue qui signifierait que cette pratique n'est pas répréhensible. Enfin, le fait même de se représenter avec des instruments musicaux montrent que la société romaine autorisait

¹⁹⁷ voir CORNÉLIUS NEPOS, *Epaminondas*, 1 (A.-M. Guillemin)

¹⁹⁸ Cf. fiches iconographiques, image 4

¹⁹⁹ SAURON, Gilles, *La peinture allégorique : le regard de Cicéron*, Paris, Picard, 2007

²⁰⁰ Cf. fiches iconographiques, image 3

²⁰¹ OVIDE, *Les Amours*, Livre II, élégie 11 (trad. par H. Bornecque)

cet enseignement des Arts d'agrément. La présence de la couronne de lierre sur la tête de la femme en arrière plan à droite nous ramène une nouvelle fois dans le monde dionysiaque. Cependant il est à noter que c'est le milieu artistique qui est favorisé dans cette représentation. Corinna, la maîtresse d'Ovide aime à réciter des vers, ainsi que Cynthia, la muse de Propertius²⁰². Sulpicia, une amie de Martial, aime la philosophie et écrit des vers²⁰³. Quant à l'autre Sulpicia qui vécut sous la République, elle transmet ses vers par l'intermédiaire de Tibulle²⁰⁴. Cette culture laisse entre-apercevoir un goût pour la femme savante de cultiver les Arts dans un but plaisant, sans aucune idée politique ou financière, juste pour le plaisir de charmer.

L'écriture et le style féminin

S'il y a un style littéraire masculin, il ne peut qu'exister son double féminin. Ainsi on se rend compte que chez certaines des femmes savantes répertoriées dans ce travail, les auteurs ont précisé la qualité de leur écriture et le style qu'elles employaient. Cette caractéristique assez étonnante – car il est peu commun qu'un auteur s'intéresse ainsi au travail d'une femme – nous permet de comprendre qu'il existe bien un style propre aux femmes et que ces dernières le cultivent. Ce genre littéraire est en fait un reflet de l'image que la femme romaine doit adopter. Ainsi Sulpicia Caleni, femme de l'époque des Flaviens et amie du poète Martial, écrit dans un style chaste et prude²⁰⁵. Après tout, ne plaide-t-elle pas « l'amour pudique, l'amour vertueux »²⁰⁶ ? Même quand elle décide de dénoncer les mauvaises actions de l'empereur Domitien, Sulpicia sait garder cette candeur par le moyen de métaphores et de références à des auteurs passés, mais aussi par son style sans grossièreté et sans jamais écrire le nom de la personne visée. Ce style doux, gentil, si loin pourtant des discours enflammés que portent les hommes devant le forum, dans leurs récits épiques ou de ces vers satiriques qu'aiment tant les poètes latins, est donc une caractéristique de l'Art féminin. Par ailleurs, Sulpicia n'est pas la seule à utiliser un style mesuré et tempéré. En effet, Pamphila, historienne reconnue, écrit dans un style où « le mélange et la diversité sont plus agréables et plus gracieux qu'un plan unitaire »²⁰⁷. Par ailleurs, « son style [...] est d'un genre

²⁰² Pour Corinna, voir OVIDE, *Les Amours*, livre III, élégie 8 ; Pour Cynthia voir PROPERTIUS *élégie*, livre I, élégie 2

²⁰³ Cf. MARTIAL, livre X, *éloge à Sulpicia*, XXXV ; voir aussi Sulpicia, *satire*

²⁰⁴ Cf. TIBULLE, *Elégies*, livre III (trad. par Max Pouchon)

²⁰⁵ MARTIAL, *Eloge à Sulpicia*, livre X, 35

²⁰⁶ *Ibid.*

²⁰⁷ «πιτερροσπερον δ κα χαρισπερον τ ναμεμιγνον κα τν ποικιλαν το μονοειδοσ νομζουσα, PHOTIUS, cod. 175, *Pamphila*

simple, comme celui d'une femme »²⁰⁸. Là encore on remarque l'idée de douceur et de mesure qui se dégage dans l'esprit de cette référence. Pareils aux femmes qui les écrivent, les textes reflètent donc le qualificatif le plus important d'une matrone, la pudeur.

Mais attention, toutes ces femmes n'ont pas un style aussi chaste et retenu que Sulpicia Caleni ou encore Pamphila. En effet, une autre Sulpicia qui vécut, elle, sous Auguste, ose et affirme un style littéraire différent. Ainsi, elle démontre dans son œuvre un talent de la poésie ou se mêle érotisme et élégie. Au point que ces vers ont d'abord été attribués à un homme. De plus, chose bien plus grave pour son époque, la jeune femme n'hésite pas à inverser également les rôles des protagonistes. En effet, c'est normalement un poète masculin qui vante les mérites et qualités de sa bien-aimée mais dans ce cas c'est l'amante qui complimente l'amant, à l'inverse qui se produit. Pour piquant que cela soit, elle bouleverse les conventions et s'attire les foudres des critiques. Il n'est pas bon qu'une femme parle ainsi ouvertement de son amour pour un homme et en explique les raisons, surtout lorsque c'est une fille de bonne condition ! La femme inspire et reçoit le sentiment, mais ne provoque pas, et en prend encore moins l'initiative. Un des reproches les plus durs que fait Salluste à Sempronia est de rechercher les hommes plutôt que d'en être recherchée.

Un style doux et suave n'est donc pas la caractéristique unique de l'écriture féminine. L'identité féminine en littérature suit deux chemins opposés. Elle peut s'affirmer en se pliant aux attentes des hommes par un démarquage systématique des contraires masculins : à la force elle oppose la douceur, à la verve mordante, la moquerie, à la grossièreté, la retenue et le bon ton. On peut supposer que si ces femmes utilisent un langage soutenu, chaste et réservé, c'est surtout pour démontrer leur talent sans que cela ne déclenche un rejet de l'élite masculine. Le style suave pourrait donc être assimilé à une tactique. Mais, d'autres femmes préfèrent utiliser les codes masculins en les accordant au féminin. Les unes se représentent comme le reflet inversé des hommes, les autres comme les semblables des hommes.

La culture pour soi :

Rien ne prouve que des femmes telles que Caerellia aient acquis la connaissance d'Arts Libéraux seulement à des fins pragmatiques. En effet, Cicéron parle de son « ardeur

²⁰⁸ ὁ φρσις, ὅστιν κτὴν προσιμῶν συλλαβεῖν, καὶ ὅς ἄλλοθι ποῦ δὶν τι λῶγει, καὶ μάλιστα κατὰ τὴν δὶνοίαν, ὅα δὲ καὶ γυναικῶς ἰκγονον ὀσα, τῶς φελοῶς ὅστιν ὄδας, *Ibid.*

surprenante pour la philosophie »²⁰⁹ qui n'est motivé par rien d'autre qu'une passion. Il ne doute pas un instant de sa sincérité même s'il la juge excessive et déplacée. Calpurnia n'apprend que « par amour »²¹⁰ pour son mari. Cornelia, l'épouse de Pompée, « était accoutumée à écouter, et avec fruit, des causeries philosophiques »²¹¹. On pourrait donc s'attendre à une conclusion qui soulignerait le fait que seule la philosophie permet l'épanouissement personnel de la femme dans les Arts Libéraux. Cependant Euphrosyne n'est pas seulement philosophe, elle tait également « instruite dans les neuf muses »²¹² comme c'est d'ailleurs le cas de l'affranchie Decerto, de même que Perilla reste plongée dans ses livres et dans la société de Muses mais aussi dans l'étude des beaux arts, son culte favori. Julie avait l'amour des lettres²¹³. A l'inverse, et comme nous l'avons déjà souligné, Helvia étudie les Arts et en particulier la philosophie comme un remède à la douleur ainsi que Livie ou encore Statilia Messalina²¹⁴. L'apprentissage des Arts Libéraux peut donc être une simple recherche de plaisir ou de consolation personnelle, un soutien ou une occupation, sans but précis et sans arrière pensée. On retrouve dans l'iconographie l'idée du repos à travers la lecture, de la réflexion solitaire. Ainsi Une peinture retrouvée à Pompéi représente une jeune fille de profil en train de lire un parchemin ou une tablette²¹⁵. Elle porte une robe et une couronne de lierre. Les vêtements peints montrent la condition sociale de la jeune fille qui devait appartenir à une famille romaine aisée. La couronne de lierre et le support de lecture sont tous deux signes de culture. Les vêtements peints montrent la condition sociale de la jeune fille qui devait appartenir à une famille romaine aisée. La couronne de lierre et le support de lecture sont tous deux signes de culture. En effet, la couronne de lierre était réservée aux jeunes gens qui venaient de finir leurs études et est généralement remis aux jeunes hommes. Le fait que la jeune fille dispose d'un tel signe de connaissances montre qu'elle a du avoir accès aux mêmes enseignements que les garçons et donc aux Arts Libéraux. De plus, s'il s'agit bien d'un rouleau de parchemin, on peut dire que la jeune fille étudie de la littérature car le parchemin servait pour les œuvres destinées à subsister et à être lues en public. Il peut également s'agir d'une initiation culturelle. En effet, l'hedera est un symbole dionysiaque et, tout comme la fresque de la villa des Mystères, on peut donc être en présence d'une représentation du culte de Dionysos. Le parchemin pourrait alors être un document cultuel. La façon dont le regard et

²⁰⁹ Cf. n. 47

²¹⁰ PLINE LE JEUNE, *Correspondance*, livre IV, lettre 19

²¹¹ PLUTARQUE, *Vie de Marcus Brutus*, XV

²¹² *CIL VI 33898* (Euphrosyne CE 1965)

²¹³ OVIDE, *Les tristes*, Livre III, élégie 7

²¹⁴ Cf. Chapitre 1, p. 34

²¹⁵ Cf. fiches iconographiques, image 2

la tête sont traités par le peintre, avec cet air penché et pensif montre que la jeune fille est en pleine réflexion et toute entière plongée dans sa lecture. Une autre représentation d'un décor d'une villa de Pompéi²¹⁶, présente une scène d'extérieur, devant un bâtiment où deux femmes sont assises à gauche et nourrissent un faon. A l'arrière, une femme debout, malheureusement assez abîmée, semble lire, tandis une autre femme assise vers la droite est presque invisible. On peut remarquer la maîtrise parfaite de la perspective, des ombres et du modelé, ainsi que les coloris de jaunes, de violets et de bruns. On discerne également d'une paroi évoquant en trompe l'œil les revêtements de pierres colorées qui permet ainsi l'évocation d'un monde imaginaire et poétique. Le sujet est difficile à interpréter : s'agit-il d'une simple scène de la vie quotidienne ou d'un rite qui aurait un rapport avec un culte à mystère ? La femme qui nous intéresse est donc celle qui lit un *volumen*. Cela implique donc l'idée qu'elle est en train de lire des écrits littéraires ou culturels et montrent donc l'importance de son érudition dans les Arts Libéraux. Le fait qu'elle soit ainsi en retrait, loin du reste de la scène montre son envie d'isolement, certainement conditionné par sa lecture.

La recherche de connaissances dans les Arts Libéraux n'est donc pas forcément alimentée par un désir de gains matériels mais peut être simplement motivé par une curiosité intellectuelle innocente, qui permet aux femmes d'occuper le temps libre qu'elles ont acquis avec l'évolution des mœurs.

Ainsi on se rend donc que chaque classe dispose de sa propre culture, qu'elle soit utilitaire, plaisante ou politique. Les Arts de la grammaire et de la musique sont plus facilement acquis au sein des femmes de condition serviles. Les Arts plus intellectuels et réfléchis sont favorisés chez les femmes romaines libres qui disposent de leur temps avec plus d'aisance et enfin les Arts les plus éloquents sont presque exclusivement réservés aux femmes impériales. Pour chaque classe il y a donc bien sa propre culture.

CONCLUSION DU CHAPITRE

Pour conclure ce chapitre on peut dire que l'accès des femmes aux Arts Libéraux peut prendre de multiples chemins. Toutes les catégories féminines ne disposent pas d'une éducation. Les deux catégories les plus représentées sont les matrones des élites et les femmes de la famille impériale. Les femmes libres issues de milieux modestes sont relativement peu

²¹⁶ Cf. fiches iconographiques, image 5

représentées. Il est vrai qu'elles ne font pas l'objet de la littérature et que seules les stèles permettent de les évoquer. Elles n'en sont que plus intéressantes à étudier. Quand elles apparaissent, elles montrent bien que l'instruction leur donne un pouvoir, dans leur couple et sur leur vie et une facilité plus ou moins grande à entreprendre cet enseignement. Les esclaves et les affranchies urbaines sont le reflet de la culture de leurs maîtres. Partageant avec eux intimement la pratique des Arts Libéraux, elles deviennent des proches ce qui facilite leur affranchissement. La culture qui leur fut imposée et qui était le signe de leur totale soumission aux volontés du propriétaire devient alors la clef de la libération. Plus on monte dans l'échelle sociale et plus il devient facile de trouver des femmes de culture. Il semble donc important de noter qu'il n'y a pas d'égalité dans l'accession à ces Arts ni dans l'usage que l'on en fait.

De plus, il est également essentiel de souligner que tout au long de sa vie la femme romaine dispose de différents moyens pour accéder à un niveau de culture élevé. Dès son enfance on favorise cet apprentissage, toujours à degrés variables en fonction de la famille et de la richesse. A l'âge du mariage cet enseignement est encore valorisé par l'époux lorsqu'il prend son rôle de professeur au sérieux et il est d'autant plus important lorsque ce dernier appartient à un groupe d'intellectuels ou d'importance. Enfin lorsque la femme meurt ou lorsqu'elle perd un proche cette culture se retrouve encore dans les différentes commémorations aux morts.

Enfin, il est important de souligner le fait que ces femmes n'ont pas toutes la même utilité de la culture et que chaque Art Libéral sert à des fins différentes. La politique, la finance, mais aussi les moments d'agrément utilisent tous de façon dissociée ou, parfois même, reliée ces Arts Libéraux.

Cependant, même si ces femmes instruites et savantes disposent d'opportunités pour accéder aux différents Arts Libéraux, il n'en reste pas moins qu'elles sont la cible des critiques de leurs contemporains

1.1. Chapitre 2 : Représentation et mentalité de la femme savante

Les femmes savantes semblent avoir été minoritaires dans la Rome Antique. Ces femmes parfois peu appréciées ont subi le courroux des auteurs masculins de leur époque du fait de leur marginalité par rapport à l'image traditionnelle que les Romains se faisaient de la femme. En effet, en plus d'être soumise et obéissante, la femme romaine devait être irréprochable dans toutes ses actions, la moindre faiblesse pouvant entraîner la dégradation sociale et, parfois, des condamnations à mort, pour les cas d'adultère par exemple. Pourtant quelques femmes ont bravé l'opinion publique en revendiquant leur accès à la culture et aux arts Libéraux, se mettant parfois sur un pied d'égalité avec l'élite masculine. Elles demeurent néanmoins des exceptions. Cependant, des femmes, bien que considérées pour leurs compétences intellectuelles, n'ont reçu aucun reproche de la part de ces auteurs masculins, pourtant enclins à tourner les faits en critique. Il donc conviendra de comprendre en quoi la science féminine engendre soit l'opprobre soit l'approbation.

4.1.1. *L'image de la femme dans la société romaine*

La place de la matrone dans la société se définit comme un pilier essentiel à la transmission des valeurs civiques et morales. C'est pourquoi son image revêt autant d'importance aux yeux des Romains. Officiellement la femme romaine n'a aucun pouvoir. Son autorité s'exerce au contraire dans la *domus* où elle doit s'occuper de l'éducation des enfants, au filage la laine, obéir au *pater familias* et régir la domesticité. Il paraît donc important de confronter l'idéal matronal à l'image de la culture de la femme savante.

L'idéal matronal

Le mariage : une institution traditionnelle

Le mariage est reconnu depuis longtemps comme un pilier de la civilisation romaine, même si certains y voient quelques désagréments. Metellus Macedonicus (~210 av. J.-C. – 115/116 av. J.-C.) déclare que « si nous pouvions vivre sans épouse nous nous passerions de cet ennui. Mais puisque la nature a imposé aux générations de ne pouvoir ni vivre sans elle sans quelques désagréments, ni vivre du tout sans elle il faut regarder le salut et l'avenir plutôt

qu'un plaisir sans durée »²¹⁷. Ce discours donne un aperçu assez sinistre sur la considération accordée aux épouses et les bonheurs attendus de la vie conjugale. Il est vrai, par ailleurs, que les alliances des Metelli étaient des affaires politiques et constituèrent l'un des socles de leur puissance. Cependant, comme il le souligne si bien, il faut bien se marier par civisme, par devoir politique, par intérêt ou encore par tradition. Il est également important de souligner qu'à Rome on ne se marie pas par amour. C'est un droit car il permet la légitimité des enfants à naître et un devoir car il permet de perpétuer les droits civiques du citoyen romain. Il faut bien le dire, chez les femmes savantes, les mariages, et surtout les mariages heureux, sont rares. En général les femmes savantes ne sont pas le choix premier des Romains qui aiment que leurs épouses soient instruites, mais pas trop. Pourtant on a quelques exemples de femmes qui, bien que reconnues savantes par leurs pairs, n'en ont pas moins connu un bonheur conjugal durable. L'exemple le plus connu reste celui de Turia qui vécut quarante et un ans avec son époux²¹⁸. Mais cet exemple est encore un cas à part qu'il nous faudra approfondir par la suite. Turia n'est cependant pas la seule. Pamphila, historienne reconnue dont ses écrits ont été réutilisés, est connue pour avoir partagé « sa vie durant trente ans » avec son mari qui l'aida dans ses recherches²¹⁹. C'est là un exemple remarquable de tradition. On peut également parler de l'impératrice Livie dont Auguste, à sa mort, lui dit « Livie, n'oublie pas notre union tant que tu vivras, adieu ! »²²⁰. Belle façon de rappeler à sa femme que leur union fut parfaite. Sulpicia, l'amie de Martial, a eu « quinze années de mariage »²²¹ dont l'auteur parle avec respect et admiration car il est rare dans ce milieu de trouver un tel couple. Cet élément essentiel est donc un marqueur fort de la vie romaine et montre en quoi les femmes instruites ont pu à ce point gêner les auteurs. Une bonne romaine est une romaine qui non seulement se marie, mais qui doit se marier sans passion et sans devoir. La culture semble donc avoir eu un impact sur la vie conjugale des femmes.

La condition de la femme

²¹⁷ Cf. AULU GELLE, *Nuits attiques*, 1.6.1-2

²¹⁸ *annum XXXXI sine offensa*, *Ibid.* 28

²¹⁹ PHOTIUS, cod. 175, *Pamphila*

²²⁰ *Liuvia, nostri coniugii memor uiue, ac uale!*, SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Octave-Auguste*, 99

²²¹ MARTIAL, livre X, *A Calénus*, XXXVIII

Comme nous l'avons dit dans le chapitre 1, la femme romaine fait partie intégrante de la vie sociale de la famille. Dans cette approche, la matrone doit être la gardienne de la *domus* de son époux. Ainsi :

« Il était juste que la nature réservât, comme je l'ai dit, les travaux de la maison à la femme, et les fatigues du dehors ainsi que les excursions lointaines au mari : aussi a-t-elle départi à l'homme les chaleurs et le froid à supporter, les voyages, les travaux de la paix et de la guerre, c'est-à-dire l'agriculture et les services militaires; et a-t-elle confié à la femme, qu'elle a faite impropre à ces occupations, la gestion des affaires domestiques »²²²

La femme représente donc le pilier de la vie domestique et doit veiller aussi bien à son bon fonctionnement qu'à l'harmonie familiale. Elle s'occupe de la maison et de ses propriétés. C'est pourquoi elle doit faire preuve d'une grande qualité, elle doit être *obsequens*, aimable et soumise. C'est un terme très fort quand on sait que l'affranchi doit le même « respect » à son maître. On se rend donc compte de la subordination de la femme devant l'homme. Elle doit également être complaisante envers son mari qu'elle doit chercher à rendre heureux. Elle participe également à l'aspect privé de sa carrière publique. En effet, elle reçoit des invités et accompagne son mari lors des dîners et des autres événements sociaux. Ainsi la femme a également un rôle religieux dans la carrière de son mari avec notamment la fête de la Bona Dea. Livie, elle, dispose d'une qualité religieuse supérieure dans le sens où elle est Augusta de même que les impératrices qui lui succéderont. Ces femmes de la famille impériale n'ont pas seulement des devoirs religieux, elles en reçoivent également. Pour faire toutes ses tâches il n'est peut être pas absolument nécessaire de savoir lire et écrire. Néanmoins, et bien que ces femmes, surtout celles des classes les plus aisées, peuvent laisser ce travail à des secrétaires ou des servantes lettrées, les aptitudes à la cultures sont valorisées car elles peuvent ainsi superviser le travail de ces domestiques et donc prendre une véritable part à la gestion de la domesticité. Enfin il est important de souligner le rôle de la mère. En effet, une femme se marie pour avoir des enfants et « transmettre ainsi la pureté du sang de la gens »²²³. Cependant on peut souligner le fait que la femme ne transmet pas réellement le sang mais qu'elle sert de courroie de transmission à une postérité qui est celle de son époux. En effet on remarque que les enfants ne portent pas le même nom que leur mère. L'éducation des

²²² *iure, ut dixi, a natura comparata est opera mulieris ad domesticam diligentiam, viri autem ad exercitationem forensem et extraneam : itaque viro calores et frigora perpetienda, tum etiam itinera, et labores pacis ac belli, id est rusticationis et militarium stipendiorum, distribuit; mulieri deinceps, quod omnibus his rebus eam fecerat inhabilem, domestica negotia curanda tradidit, COLUMELLE, livre XII, préface, 4-5 (trad. par J. André)*

²²³ BERTHOLET, Florence, BIELMAN SANCHEZ, Anne et FREI-STOBLA, Regula (éds), *op.cit.*, p. 265

enfants devient alors la préoccupation de la matrone romaine ainsi que le choix des conjoints de ces derniers. Cette information est importante quand on sait que, comme nous l'avons déjà souligné, le rôle de la femme éducatrice est une caractéristique marquante de ces femmes savantes.

L'idéologie de la position dans la société de la femme romaine peut être ici illustrée par une inscription funéraire célèbre en vers datant de la période républicaine et trouvée à Rome. Il s'agit bien évidemment de celle de Claudia²²⁴. Elle bénéficiait de ce caractère aimable tant apprécié par les Romains puisque « sa conversation était charmante ». De plus elle a été une bonne épouse puisqu'elle « veilla sur sa maison ». Enfin, elle a rempli son rôle d'épouse en mettant au monde deux enfants dont un est cependant déjà mort.

La place de la culture chez la femme dans l'imaginaire romain

La « *pudicitia* » : la vertu au féminin

« La femme mariée idéale est muette et ne s'exprime pas en l'absence de son mari »²²⁵

C'est en tout cas l'idée répandue de l'image de la femme dans la société romaine. Comme pour les hommes qui disposent de la *virtus*, les femmes ont elles aussi une grande qualité qui est recherchée, celle de la *pudicitia*²²⁶. Cette vertu idéale de la matrone romaine se retrouve dans la littérature mais aussi l'épigraphie même publique et regroupe toutes les vertus de la femme romaine : la chasteté, le contrôle de soi, la soumission et la piété. C'est, dans l'imaginaire romain, la qualification d'une femme qui a conservé sa pureté physique, la virginité, mais également morale avec l'idée de la fidélité à son mari. Le poète Stace nous donne par ailleurs un aperçu de ce que devait avoir une matrone romaine :

²²⁴ Pour l'inscription funéraire, voir fiche Claudia, *CIL* VI, 15346 ; *CE* 52

²²⁵ PLUTARQUE, Œuvres Morales, 145C

²²⁶ KLEINER, Diana E.E. et MATHESON, Susan B., *Claudia I women in Roman art and society*, New Haven, University of Texas Press, 1996, p.116

« Je te vouerai par les flambeaux nuptiaux une femme cultivée, et adaptée à ton génie, telle que t'en donneraient la caressante Venus ou Junon, par sa beauté, sa simplicité, son urbanité, sa fortune, sa naissance, sa séduction, son élégance »²²⁷

Dans ce passage où l'Enéide s'adresse à Lucien au sujet de sa future femme « la chaste Polla », Stace nous présente un idéal moins restrictif puisque, selon lui, l'épouse doit s'harmoniser non seulement par des vecteurs moraux mais également intellectuels. On peut rapprocher ce fait à la peinture de Terentius Neo et sa femme où on voit l'époux mettre en avant sa femme pour ses connaissances intellectuelles. Enfin on se rend compte, par la citation de Vénus et de Junon, qu'il combine l'idée de la matrone et de l'amante. C'est un fait nouveau lorsque l'on sait que normalement, l'idée de plaisir dans les relations de couple est répréhensible car jugée insultante.

De plus, la vertu matronale est symbolisée par l'activité qui est traditionnellement celle de la femme depuis l'origine de Rome, le *lanificum*. En effet, Romulus, en créant le statut matronal après le rapt des Sabines, les aurait exemptées de toute tâche autre que le travail de la laine. Cette antique coutume reprend par ailleurs le mythe de Pénélope, la femme d'Ulysse qui attend son mari en filant la laine. La matrone *lanifica* incarne donc l'épouse vertueuse par excellence. On retrouve cette vertu sur l'inscription de Claudia où son mari souligne qu'elle « travailla la laine »²²⁸. De même elle est présente dans l'épithaphe de Julia Paula par la comparaison avec Arachné²²⁹. Par ailleurs, Auguste n'a-t-il pas repris ce thème auprès des femmes de sa famille pour appuyer sa politique d'un retour à l'âge d'or romain²³⁰? Cette image d'Arachné est également reprise par Domitien sur son forum. On constate donc la durée de cette figure dans la nostalgie impériale. La femme doit donc être un exemple de vertu et de soumission et doit obéir en tout point à son mari car elle demeure sous la puissance paternelle (*patria potestas*).

²²⁷ *Nec solum dabo carminum nitorem, sed taedis genialibus dicabo doctam atque ingenio tuo decoram qualem blanda Venus daretque Iuno 85 forma, simplicitate, comitate, censu, sanguine, gratia, decore, et uestros hymenaeon ante postes festis cantibus ipsa personabo*, STACE, *Silves*, II, 7, 81-88

²²⁸ voir fiche Claudia, *CIL VI*, 15346 ; *CE 52*

²²⁹ LANIFICA NVLLA POT[IORQVE EST] CONSIDERE ARACHNE, la laine tissée par Arachné qui est la plus puissante, Epithaphe Julia Paula, *CE 1996*

²³⁰ SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Octave-Auguste*, LXIV

Education et morale : les ingrédients de la vertu

L'instruction morale prend une part importante de l'éducation chez les Romains. La part de l'éducation laissée aux femmes équivaut à celle des nourrices. En effet, l'enfant nouveau né est laissé « entre les bras et dans le sein d'une mère, dont toute la gloire était de se dévouer à la garde de sa maison et au soin de ses enfants. On choisissait en outre une parente d'un âge mûr et de mœurs exemplaires, aux vertus de laquelle étaient confiés tous les rejetons d'une même famille, et devant qui l'on n'eût osé rien dire qui blessât la décence, ni rien faire dont l'honneur pût rougir »²³¹. Cependant, à partir de sept ans, l'éducation de l'enfant échappe entière à la mère pour passer à celle du père qui demeure le véritable éducateur. Il faut néanmoins noter que pour ce qui est des filles, elles restent plus longtemps dans l'ombre de leur mère pour apprendre la gestion de la *domus*. De plus, la mère garde une influence importante durant toute la vie de ses enfants²³². On retrouve cet accent sur les qualités morales dans de nombreux textes parlant de l'éducation. Le passage révélateur des idées de l'éducation dans les familles romaines demeure la lettre de Pline le Jeune concernant la mort de Minicia Marcella, la plus jeune des filles de son ami Minicius Fundanus, qui est morte à l'âge de 13 ans. Ainsi les enfants apprennent les grandes qualités telles que le contrôle de soi, l'amour et le respect de ses parents, la prudence et l'absence de mensonge²³³. « Les qualités adultes » sont les plus recherchées comme on peut le constater dans l'épigraphie avec les très nombreuses inscriptions de *puer senex*²³⁴. Les enfants, et surtout ceux morts prématurément, sont loués pour leur qualités intellectuelles et leur bravoure précoces. Ainsi Pline écrit au sujet de Minicia qu' « elle montrait l'expérience d'une femme âgée, le sérieux d'une mère de famille, sans rien perdre du charme d'une jeune fille et de la pudeur virginal »²³⁵. Il faut bien noter que les lettres de Pline le Jeune reflètent les idéaux de l'éducation de la jeune fille et de l'érudite de son époque. Si Minicia a suivi un enseignement poussé qui peut sembler surprenant pour une fille dont la seule perspective était le mariage et la maternité, nous pouvons néanmoins en déduire par la lettre de Pline que Fundanus espérait lui inculquer de

²³¹ *sed gremio ac sinu matris educabatur, cuius praecipua laus erat tueri domum et inseruire liberis. Eligebatur autem maior aliqua natu propinqua, cuius probatis spectatisque moribus omnis eiusdem familiae suboles committeretur; coram qua neque dicere fas erat quod turpe dictu, neque facere quod inhonestum factu uideretur*, TACITE, *Discours des Orateurs*, 28, 6

²³² MARROU, Henri-Irénée, *op.cit.*, pp. 15-16

²³³ Cf. QUINTILIEN, *Institutions oratoires*, Livre I, 8-4 ; Horace, *Epigramme*, 2.1.130ff

²³⁴ BERTHOLET, Florence, BIELMAN SANCHEZ, Anne et FREI-STOBLA, Regula (éds), *op.cit.*, p.234

²³⁵ *et iam illi anilis prudentia, matronalis grauitas erat et tamen suauitas puellaris cum uirginali uerecundia*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre V, lettre 16

hautes vertus en l'instruisant de cette manière. En effet elle était sur le point de devenir une matrone, une épouse agréable et modeste, une mère prudente et certainement une grand-mère avisée.

Pour certains auteurs l'éducation poussée des femmes, loin de les éloigner des vertus matronales, peut avoir des effets bénéfiques sur les antiques vertus de la femme romaine. En effet, Plutarque (46-125 apr. J.-C.) souligne le fait que l'étude empêche la dissipation des femmes vers des plaisirs condamnables par la société :

« Les études de cette sorte en premier lieu, détournent des femmes de toute la conduite impropice; une femme étudiant la géométrie il sera honteux d'être une danseuse et elle n'avalera pas n'importe quelles croyances de charmes magiques tandis qu'elle est sous le charme des mots de Platon ou Xénophon. Et si quelqu'un affirme avoir le pouvoir de démolir la lune du ciel, elle rira de l'ignorance et de la stupidité des femmes qui croient ces choses, autant qu'elle elle-même n'est pas inculte dans l'astronomie »²³⁶.

Plutarque développe ici l'idée que l'ignorance est mère de tous les vices. Ainsi il est nécessaire que la femme acquière des connaissances générales dans les différents Arts pour apprendre à bien se comporter car elle aura conscience de ce qu'il faut faire ou pas.

D'autres comme Musonius Rufus (Ier s. apr. J.-C.) vont plus loin en affirmant que les femmes sont capables des mêmes vertus que les hommes et que tous deux arrivent à ces vertus par la pratique de la philosophie. Son argumentation est basée sur les quatre vertus du Stoïcisme : perspicacité, justice, contrôle de soi et tempérance, et enfin le courage²³⁷. Cependant comme le philosophe prône l'égalité des sexes il est jugé « féministe » par certains auteurs modernes²³⁸. Néanmoins sa vision n'est pas complètement révolutionnaire comme on pourrait le croire puisqu'en demandant que les femmes soient instruites dans la philosophie il explique qu'elles sont ainsi mieux à même de comprendre et de respecter les vertus féminines et donc il demeure dans le clan des conservateurs et il rejoint ainsi Plutarque sur ce point. Donc pour le stoïcisme, car il s'agit bien ici de ce courant philosophique répandu dans certaines familles de la nobilitas au Ier-IIe siècles apr. J.-C., l'éducation des filles est vivement recommandé, valorisée, et permet le maintien des valeurs traditionnelles. Cela explique que nous retrouvons dans la prosopographie des femmes telles que Mucia, Laelia,

²³⁶ PLUTARQUE, Œuvres Morales, 145C

²³⁷ MUSCONIUS RUFUS fr. IV. 61-62 (trad. par Lutz, 1947)

²³⁸ Voir Flacelière, R. (1962), *D'un certain féminisme grec*, REA 64

Porcia, Calpurnia, ... qui appartiennent à ces familles marquantes. Ainsi l'image de la matrone romaine demeure celle de la bonne mère et épouse, la femme chaste et soumise, mais cela n'exclue pas un esprit ouvert à la culture.

Cependant cette vision de l'utilité de la philosophie et des Arts dans les bonnes mœurs de la matrone connaît des limites. Musonius lui-même explique que certaines de ces femmes « qui s'associent avec des philosophes doivent nécessairement être arrogantes pour la plupart et présomptueuses, elles abandonnent leurs propres ménages et côtoient la société d'hommes ils pratiquent des discours, la conversation des sophistes et analysent des syllogismes, quand elles devraient être assises à la maison filant »²³⁹.

5.1.1. Une critique de la femme savante : Lesbia et les autres

Cette image stéréotypée de la femme romaine et l'exigüité de la marge de manœuvre qui lui est concédée font apparaître, à l'inverse, ces femmes, pourtant instruites et cultivées dans de nombreux domaines, sous les traits déformés d'empoisonneuses, traîtresses, manipulatrices et libertines. Elles sont aguicheuses, sans scrupule et les auteurs antiques ne se cachent pas de nous dépeindre un tableau sombre et subjectif. Cette catégorie représente néanmoins l'essentiel des femmes savantes à Rome pour notre période et il est donc important dans reprendre le profil.

Le stéréotype de la mauvaise culture :

Les femmes savantes, surtout à l'époque républicaine, sont souvent assimilées aux femmes galantes. En effet, pour les auteurs antiques, si la femme est désormais plus libre, elle est donc plus facilement sujette à céder aux tentations de la vie qui sont incompatibles avec les valeurs traditionnelles qu'on leur inculque dès leur plus jeune âge.

²³⁹ MUSONIUS RUFUS. Fr : III. 54-8.

Femmes émancipées : objets de préjugés

Les femmes émancipées sont donc reconnues, à tort, comme des femmes sans retenue. Comme nous l'avons déjà dit, la femme romaine sort d'avantage et reçoit souvent. De plus, du fait de leur enrichissement et de l'évolution des mœurs à Rome on trouve de plus en plus de femmes seules ou divorcées. Ces femmes, dont certaines sont très cultivées, nous avons déjà pu le remarquer, vont donc recevoir chez elle, sans surveillance et sans restriction, des hommes – et souvent la jeunesse de Rome – pour discuter et s'amuser. Clodia est par ailleurs la première femme galante à apparaître avec autant de préjugé de la part des auteurs et surtout de Cicéron. En effet, Clodia Metella, patricienne romaine, ne se cache pas de recevoir dans ses somptueux jardins de nombreux jeunes gens avec qui :

« elle se comporte non seulement par sa démarche mais par sa toilette et son entourage, non seulement par le feu de ses regards, non seulement par la liberté de ses propos, mais aussi par ses étreintes, ses baisers, ses baignades, ses promenades en barque, ses soupers de telle sorte qu'on la prenne, je ne dis pas seulement pour une femme galante, mais une femme galante provocante et affriolante »²⁴⁰.

Il faut dire que Cicéron ne porte pas la matrone dans son cœur et il n'hésite pas à lui trouver les plus vils défauts : adultère, empoisonnement, séduction, tout est bon pour définir la jeune femme comme le démon incarné du tout Rome. Il cache même avec beaucoup de soin ses qualités intellectuelles, ne rappelant que rarement qu'elle parle librement à tous propos mais aussi, qu'elle savait faire de la poésie et de la comédie²⁴¹. Mais même lorsqu'il le fait, ce n'est que pour illustrer d'avantage ses défauts. Clodia devient d'ailleurs le stéréotype préféré de ces auteurs mais aussi des auteurs modernes qui ne se lassent pas de retracer ses méfaits et ses ruses. Il faut bien préciser que Cicéron, lorsqu'il s'adresse devant le tribunal face à Clodia, ne cite pas cette mauvaise conduite comme étant explicitement la sienne mais demande de

²⁴⁰ « si denique ita sese gerat non incessu solum, sed ornatu atque comitatu, non flagrantia oculorum, non libertate sermonum, sed etiam complexu, osculatione, actis, navigatione, conviviis, ut non solum meretrix, sed etiam proterua meretrix procaxque videatur », CICÉRON, *Pro Caelio*, XX

²⁴¹ *Idem.*, XXVII

supposer qu'une femme, veuve ou divorcée, puisse se comporter ainsi²⁴². Bien entendu tout le monde a bien compris que cette femme anonyme n'est autre que Clodia qui se retrouve alors doublement ridicule. Ridicule d'abord car Cicéron la prend à son propre jeu en retournant ses arguments contre elle mais aussi car il l'accuse d'une conduite scandaleuse sans qu'elle puisse se défendre car cela reviendrait à avouer que c'est elle la femme en question. Clodia a donc beaucoup fait parler d'elle à son époque par sa conduite émancipatrice. Cultivée, artiste, elle n'a plus grand chose à voir avec l'image traditionnelle de la matrone romaine. Elle fait partie de ses nouvelles femmes romaines actives, volontaires, souvent intéressées, qui ne se résignent plus à filer sagement la laine et à obéir à l'époux. A présent, « ces femmes qui s'associent avec des philosophes doivent nécessairement être arrogantes pour la plupart et présomptueuses, elles abandonnent leurs propres ménages et côtoient la société d'hommes ils pratiquent des discours, la conversation des sophistes et analysent des syllogismes, quand elles devraient être assises à la maison filant »²⁴³.

« Les précieuses ridicules »

Comme le dit si bien Lucien (120 -180 apr. J.-C.), « le ridicule peut encore se tolérer : chez un homme, mais non plus chez une femme. Il en est, cependant, qui affectent d'avoir auprès d'elles des gens de lettres qu'elles soudoient, dont elles font suivre leurs litières, et qui se figurent que rien ne relève leurs attraits comme de s'entendre appeler savantes et philosophes, de voir mettre leurs poésies presque au rang de celles de Sapho. En conséquence, elles promènent partout les mercenaires qu'elles tiennent à leurs gages, rhéteurs, grammairiens, philosophes : elles écoutent leurs leçons, chose plaisante, au moment de leur toilette, pendant qu'on les coiffe, ou durant le repas. Le reste de la journée, elles n'en auraient pas le loisir. Souvent, lorsque le philosophe traite quelque grave sujet, une servante survient, qui présente à sa maîtresse le billet d'un amant : le discours sur la continence demeure suspendu, et ce n'est qu'après avoir répondu au galant message qu'on se remet à l'écouter »²⁴⁴.

²⁴² Supposons qu'une femme, veuve ou divorcée, ait ouvert sa maison aux désirs de tout le monde, *Si quae non nupta mulier domum suam patefecerit omnium cupiditati*, *Idem*. XX

²⁴³ MUSONIUS RUFUS., Fr : III. 54-8

²⁴⁴ Καὶ τοὶ φορητῶ σῶς τῶν ἄνδρῶν. Αὐτῶν οἱ γυναῖκες — καὶ γὰρ αὐτῶν δὲ πῶς τῶν γυναικῶν σπουδάζεται, τῶν ἐπιτιμῶν πινῶν ἀπὸ τῶν πεπαιδευμένων μισθῶν ποτελεῖς συνῶντας καὶ τῶν φορετῶν πομπῶν. Ἐν γὰρ τι καὶ τοῦτο τῶν ἄλλων καλλωπισμῶν ἀπὸ τῶν δοκεῖ, ἢν ληγῆται ὅτι πεπαιδευμένοι τῶν ἐπιστῶν καὶ φιλοσοφῶν καὶ ποιοῦσιν ὅσα πολλὰ τῶν Σαπφῶς ποδοῦντα — διὸ δὲ ταῦτα μισθωτοῦ καὶ αὐτῶν περιῶγονται ὁποῦντας καὶ γραμματικοῦ καὶ

Bien que cette attestation soit postérieure à notre période, elle n'en demeure pas moins un exemple flagrant du ridicule des femmes. Aussi, lorsqu'Pline le Jeune parle de la femme de Saturninus écrit-il « vous croiriez entendre Plaute et Térence parler en prose »²⁴⁵ pour se moquer de son ami qui vante partout les talents épistolaires de sa femme. Caerellia, quant à elle, va jusqu'à s'introduire en cachette dans la maison d'Atticus pour lui dérober un livre de Cicéron qu'il n'a pas encore édité²⁴⁶. Le ridicule de Claudia lors du procès est un autre exemple flagrant de cette image moqueuse qu'on veut faire passer de la femme savante. Pour beaucoup, elles ne sont que le pâle reflet du génie masculin et, lorsque l'une d'elles cherche à valoriser son savoir, ce n'est que pour mieux démontrer l'idée qu'elles n'ont en fait aucun talent pour les Arts Libéraux. Mais est-ce une assurance de la part de ces auteurs ou simplement de la jalousie face à ses femmes qui se revendiquent de plus en plus philosophes, historiennes ou femmes de lettres ? Juvénal (90-125 apr. J.-C.) ne se lasse pas de dépeindre la femme savante comme une femme de peu de caractère qui ferait mieux de se taire plutôt que d'essayer de faire de l'esprit :

« Plus assommante encore est cette autre qui, à table, loue Virgile, justifie Didon prête à mourir, met les poètes en parallèle, les compare... Les grammairiens mettent bas les armes, les rhéteurs s'avouent vaincus, tout le monde fait silence. Impossible à un avocat, à un crieur public, à une femme même, de placer un mot... J'abhorre la femme qui reprend et déroule sans cesse la méthode de Palaemon, sans manquer jamais aux règles du langage ; qui, férue d'érudition, me cite des vers que je ne connais pas... Je veux qu'un mari puisse se permettre de lâcher un solécisme »²⁴⁷

Il ne se cache donc pas de l'ennui profond qu'il ressent à l'écoute de ses femmes qui veulent tant paraître érudites. Il démontre l'idée ici que même les plus érudits en matière d'Art Libéral préfèrent s'abstenir de tout commentaire face à ces femmes qui se mettent en avant. Il va même jusqu'à donner ses conseils : « Femme qui veut paraître éloquente, allons, vite, sois homme; et, retroussant la tunique au genou, offre un porc à Sylvain, baigne-toi pour

φιλοσόφους, κροῦνται δ' αὐτῶν — πηνῶκα; γελοῖον γὰρ καὶ τοῦτο — οἱ μεταξὺ κομμοῦμεναι καὶ τῆς κῆμας παραπλεκόμεναι ἢ παρὰ τῶν δεῖπνων· ἄλλοτε γὰρ οἱ κῆμας σχολῶν. Πολλῆς δὲ καὶ μεταξὺ τοῦ φιλοσόφου τι διεξιέντος ἢ βραβρα προσελθοῦσα ῥεξε παρὰ τοῦ μοιχοῦ γραμμῶτιον, οὐ δὲ περὶ σωφροσύνης κένοι λῶγοι ἢ στίσι περιμῶντες, ἢ στίχων κένη νηπιγρῶψασα τῶ μοιχῶ ἢ παναδρῶμῶ πρὸς τῶν κροῦσασιν, LUCIEN, Œuvres, 36 (trad. par J. Bompaire)

²⁴⁵ PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre I, 16

²⁴⁶ CICÉRON, *Correspondances*, DCLXXV: p.181, Att, XIII, 21a

²⁴⁷ JUVÉNAL, *Satires*, livre VI, I, 434-456

un sou ! »²⁴⁸. Voilà qui illustre bien la pensée des auteurs de son époque ! Juvénal démontre ici une idée plus forte en expliquant que la vraie culture doit être masculine et qu'une femme cultivée empiète sur un domaine réservé aux hommes. Elle pervertit donc les relations sociales car en étant plus compétente qu'un homme elle renverse l'ordre social. En effet, il précise bien que parfois lui-même ne connaît pas les vers cités par ces femmes savantes et que les hommes doivent faire attention à leur langage car ces femmes vont jusqu'à critiquer des fautes, qu'on pourrait à peine remarquer²⁴⁹.

La femme savante est donc souvent la risée de la société romaine ce qui entraîne une dévalorisation de l'importance de leur savoir dans les sources antiques. Ces femmes n'étant reconnues que comme « des hommes inférieurs », elles ne bénéficient pas de la même promotion que les grands noms masculins de leur temps.

Un esprit d'homme dans un corps de femme

Bien plus que des stéréotypes, certaines femmes sont connues pour leurs caractères exceptionnels qui les firent passer pour des femmes exécrables. Leurs défauts ont certainement été exagérés, défigurés et réinventés pour coller au mieux avec l'image qu'on cherche à leur donner. En effet, pour la plupart, ces femmes ont fait parti de groupes politiques ou de milieux importants qui ont poussé les auteurs à devoir remodeler leur image pour pouvoir inciter les lecteurs à penser comme eux. Ces femmes sont donc considérées comme des hommes au féminin.

« Faites des femmes vos égales elles vous seront supérieures »

²⁴⁸ *Ibid.*

²⁴⁹ *Ibid.*

De même que certaines femmes n'hésitent pas à revêtir les habits des hommes, telles que les philosophes²⁵⁰ ou encore les femmes médecins, pour entrer dans un monde qui leur est normalement interdit, on rencontre des femmes qui, loin de supporter l'autorité masculine, se découvrent un talent de commandement. Ainsi, on peut citer comme exemple flagrant Terentia qui « partageait plutôt avec son mari le soin des affaires publiques, qu'elle ne lui communiquait ses affaires domestiques »²⁵¹. Il n'est pas rare que Terentia rencontre des hommes d'états importants pour son mari et s'informe même de l'évolution de la situation politique pour favoriser son retour. Cicéron doit donc s'en remettre entièrement aux intrigues de sa femmes qui « n'était ni faible, ni timide, qui même avait de l'ambition »²⁵². Fulvie est une autre femme de caractère qui mène à la baguette ses maris successifs dont Marc Antoine, pourtant connu lui-même pour sa conduite désordonnée. Son fort tempérament et son implication continue dans les guerres et les désordres poussent d'ailleurs Velleius Paterculus à écrire d'elle « qu'elle n'avait de femme que le corps »²⁵³. Autrement dit c'était un véritable esprit d'homme qui se cachait derrière la femme. Une explication rassurante pour ces auteurs à cette fièvre qui pousse les femmes à prendre les devant de leurs maris. Une autre femme, Sempronia, fait également parler d'elle. En effet elle dispose « d'une audace toute virile »²⁵⁴ et n'hésite pas à tremper dans les complots. Cette précision de la part de Salluste nous permet donc de comprendre l'image que devait donner une femme qui osait s'investir dans des activités purement masculine. C'est en fait assez simple. Si une femme tente de prendre part à un projet d'ampleur politique ou qui concerne des connaissances réservées aux hommes, c'est que, dans le fond, elle n'est pas vraiment une femme, plutôt l'idée, comme nous l'avons déjà souligné, d'un esprit d'homme dans un corps de femme. Ainsi, si certaines femmes ont un ascendant sur leurs maris, c'est bien parce que, selon les auteurs, ces derniers sont trop faibles pour pouvoir leur résister du fait de leur caractère masculin. Ces femmes, décriées car réputées pour mépriser l'antique supériorité de l'époux, sont alors critiquées, rabaisées et laissent une image noircie de ce qu'elles avaient pu être. Un Romain ne doit pas se laisser dominer par sa femme, c'est une preuve de faiblesse et cela ne peut être supporté. Pourtant nous avons bien la preuve que certains grands hommes se retrouvent sous le pouvoir d'une femme. Il aurait été très mal interpréter d'oser admettre qu'une femme ait pu imaginer à elle seule tant de machination guerrière et de jeux politiques. Néanmoins on constate que d'un

²⁵⁰ PIETRA, Régine, *op.cit.*, p. 7

²⁵¹ PLUTARQUE, *vie de Cicéron*, XX.

²⁵² *Ibid.*

²⁵³ VELLEIUS PATERCULUS, LXXIV

²⁵⁴ *quae multa saepe virilis audaciae facinora commiserat*, SALLUSTE, *Conjuration de Catilina*, 25

côté c'est une transgression et de l'autre une obtention d'une valeur évaluable à leurs propres yeux. Un bel exemple est celui de Praecia : « comme elle dominait Céthégus, alors au faite de la réputation et qui portait tout le poids de l'État (il était son amant), tout le pouvoir politique revint à cette personne; car il ne se faisait rien en matière de gouvernement sans que Céthégus s'y fût employé et que Praecia eût dit son mot à Céthégus »²⁵⁵. Ces femmes avaient donc un caractère bien trempé pour obtenir un pouvoir que l'on avait à l'origine donné à des hommes puissants. Les grands noms de cette époque, qu'il s'agisse de Cicéron, de Marc Antoine ou même de César ont tous succombé à un moment de leur vie aux désirs d'une femme d'esprit qui a su profiter de l'opportunité. Auguste lui-même demandait conseil à sa femme Livie. Cette dernière, ordinairement présentée comme Pénélope, se retrouve surnommée par Caligula, comme le rusé et aventurier « Ulysse en jupons »²⁵⁶, dont le texte latin par ailleurs est écrit au masculin. De plus, Tacite apporte un jugement sévère en écrivant qu'elle fut « nuisible comme mère à l'état, nuisible à la maison des Césars comme marâtre »²⁵⁷. Bref, une image peu flatteuse pour une femme que Velleius Paterculus considérait comme « tout à fait exceptionnelle et en tout plus proche des dieux que des hommes »²⁵⁸.

D'une manière générale, la science et la pratique des Arts Libéraux donne au pouvoir une dimension féminine et ce signe d'un renversement des valeurs civique discrédite donc le pouvoir en général. Il suffit alors d'alléguer qu'il est guidé par une femme pour permettre à cette vision de reprendre une dimension masculine. Ainsi on rencontre un mouvement circulaire. En effet, si on allègue de l'influence d'une épouse ou d'une maîtresse on lui suppose des qualités viriles.

L'ambition comme accompagnatrice de la culture

Ainsi, les femmes de culture peuvent utiliser leurs compétences pour influencer les hommes. Cependant, et pour la défense de la gente masculine, c'est l'ambition de ces dernières qui les poussent à commettre cette usurpation de pouvoir. Les Romains ne sont donc

²⁵⁵ PLUTARQUE, *vie de Lucullus*, VI

²⁵⁶ *ulixes stolatus*, SUÉTONE, *Vie des douze Césars*, Caligula, XXIII

²⁵⁷ *postremo Livia gravis in rem publicam mater, gravis domui Caesarum noverca*, TACITE, *Annales*, I, 10

²⁵⁸ *minentissima et per omnia deis quam hominibus similior foemina*, VELLEIUS PATERCULUS, II, 130

que les victimes de ces femmes ambitieuses et prêtes à tout. Plutarque le souligne assez bien en ce qui concerne Fulvia. En effet, elle était « femme peu faite pour les travaux et les soins domestiques, qui n'eût pas même été flattée de maîtriser son mari, s'il n'eût été qu'un simple particulier : son ambition était de dominer un homme qui commandât aux autres, et de donner des ordres à un général d'armée »²⁵⁹. Voilà bien une femme d'ambition comme les Romains aiment à critiquer. Comme nous l'avons déjà dit, Térentia est également une femme qui « était ambitieuse » et cette ambition est pour un temps satisfaite par la position estimée de son mari. Ovide n'hésite pas à dire de sa maîtresse Corinna qu'elle dispose d'un « orgueil farouche »²⁶⁰. Une autre femme célèbre est Agrippine la Jeune, la mère de Néron, qui est également connue pour son ambition et ses manipulations. En effet, « ses mœurs n'outrageaient point la pudeur, à moins que ce ne fût au profit de l'ambition »²⁶¹. Et lorsqu'on sait que, selon certains auteurs comme Tacite, la soupçonnent d'avoir eu des relations incestueuses avec son fils, on put facilement imaginer que son ambition était grande. Bref, pour les auteurs antiques l'ambition de ces femmes d'esprit n'a aucune limite et les poussent aux pires extrémités. Même s'ils ne l'écrivent pas explicitement pour toutes les femmes de culture qui ont joué un rôle dans la politique, il est certain que les auteurs antiques croyaient en l'ambition de ces femmes pour commettre de telles horreur. Par exemple, il est plus qu'évident que Livie avait également de l'ambition, si ce n'est pour elle, au moins pour ses fils. Ainsi « Livie fut accusée d'être responsable de la mort de Marcellus, parce qu'il avait été placé au-dessus de ses propres fils »²⁶². Une autre femme qui avait de l'ambition pour ses enfants est Cornelia, la mère des Gracques. Si les auteurs sont presque unanimement d'accord pour affirmer sa qualité de femme exemplaire il n'en reste pas moins qu'Appien précise ses doutes concernant certaines affaires obscures qui se sont passées pendant sa période. En effet, il suppose que Cornelia ait pu faire assassiner Scipion Emilien « pour l'empêcher de provoquer l'abrogation de la loi de son fils »²⁶³.

L'ambition est donc forcément déplacée car la seule chose dont les femmes doivent s'enorgueillir c'est de la tâche discrète et silencieuse de la mise au monde et de l'éducation des enfants ainsi que de la bonne tenue de la maisonnée.

²⁵⁹ PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, XX

²⁶⁰ OVIDE, *Les Amours*, 3,8

²⁶¹ TACITE, *les Annales*, XII, VII

²⁶² DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LIII, 33

²⁶³ APPIEN, *Guerres Civiles*, I, 20

Liberté d'expression contre le devoir de soumission

Ces femmes osent s'adresser aux hommes d'une manière familière, sans crainte et sans considération particulière pour la supériorité masculine. Il y en a même quelques unes qui vont jusqu'à intenter des procès ou même en appeler le Sénat. Dans ce cas là il n'est plus question de supériorité ou d'ambition, mais bien d'une usurpation du droit des hommes à la parole par les femmes. En effet, si elles ont bien le droit d'avoir recours au Sénat, ces dernières n'agissent cependant pas comme l'exagérerait le *mos maiorum* en s'abritant derrière la parole des membres masculins de leur famille. Elles ne sont pourtant pas nombreuses ces femmes qui osent parler devant une assemblée sans craindre de représailles. Hortensia est la femme la plus connue en ce domaine. Elle est par ailleurs la seule oratrice reconnue dans le monde antique malgré le fait qu'elle ne soit pas la seule à avoir étudiée l'éloquence. En effet, on a l'exemple de Statilia Messalina ou encore Laelia. Mais c'est surtout pour son extraordinaire courage et son discours enflammé en faveur des matrones romaines qu'Hortensia a su rester dans les mémoires²⁶⁴. Tandis qu'Hortensia tenait de tels propos, « les triumvirs s'indignaient de voir que des femmes avaient l'audace de se réunir, alors que les hommes ne bougeaient pas »²⁶⁵. Cette révolte face à l'autorité politique n'est pas le seul exemple de cette insurrection des femmes. Clodia, n'hésite pas à faire à attenter de nombreux procès et à faire une apparition en justice, menant même l'affaire pour son compte personnel. Agrippine l'Aînée prend elle aussi la parole lors de la bataille du Rhin et donne même des ordres. Ces initiatives ne sont pas du tout au goût de Tibère qui voit dans cette réaction une volonté de reprendre le pouvoir impérial pour ses enfants²⁶⁶. D'autres femmes vont également se faire entendre. Agrippine la Jeune « donnait audience aux magistrats, aux peuples, aux rois »²⁶⁷. Cette pratique découle cependant d'un droit impérial du fait de sa qualité d'épouse impériale, ce qui lui confère une autorité politique que ne peuvent avoir les autres femmes romaines. Cependant il ne lui est normalement pas permis de pouvoir l'afficher publiquement. Or ici, on se rend compte qu'Agrippine semble abuser de ce droit, ce qui n'est pas sans créer de nombreux troubles. Ainsi, lorsqu'elle cherche à recevoir des ambassadeurs arméniens, elle est empêchée par Sénèque au profit de Néron pour éviter que « les barbares » ne soupçonnent

²⁶⁴ *Ibid.*, IV, 32

²⁶⁵ *Ibid.*, IV, 34

²⁶⁶ TACITE, *Annales*, I, 69

²⁶⁷ Cf. DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXI, 3

une « maladie du gouvernement »²⁶⁸. Une femme prenant la parole lors d'une audience est considérée comme inconcevable et même nuisible à l'état. Les femmes ne sont donc pas considérées comme aptes à parler ou à donner leur point de vue.

Ainsi, suivant cette littérature peu bienveillante, ces *matronae doctae* ne sont que des femmes insoucieuses de respecter l'image traditionnelle mais désireuses de se faire remarquer dans un monde masculin qui leur est refusé, pour le plus grand scandale et déplaisir de leurs contemporains. On les représente ambitieuses, sans scrupule, autoritaires et ne dissimulant pas le fond de leur pensée ou ne se refusant pas de prendre le pas sur les hommes. Autant de fautes qui font d'elles des femmes infréquentables.

La culture : « une corruption plutôt qu'une sagesse » ?

Si la culture est en soit une dégradation des valeurs traditionnelles de la femme romaine aux yeux des auteurs antique, elle est également la source de nombreux autres sujets de désapprobation plus ou moins violente. C'est également ce préjugé sur la culture qui entraîne une dévalorisation de la conduite des femmes de Rome, surtout en ce qui concerne les femmes de l'aristocratie.

L'école de l'amoralité...

Pour les auteurs classiques les femmes savantes sont souvent débauchées et inversement. Musonius lui-même explique que certaines de ces femmes « qui s'associent avec des philosophes doivent nécessairement être arrogantes pour la plupart et présomptueuses, elles abandonnent leurs propres ménages et côtoient la société d'hommes ils pratiquent des discours, la conversation des sophistes et analysent des syllogismes, quand elles devraient être

²⁶⁸ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXI, 3

assises à la maison filant »²⁶⁹. Cette nouvelle liberté acquise par les femmes et donc un sujet de contrariété pour les Romains qui y voient un abandon de la pudeur et de la bonne tenue des femmes. Il faut dire que beaucoup de ces femmes émancipées ne se cachent plus dans l'enceinte de leur maison mais donnent de véritables fêtes dans leurs jardins comme c'est le cas de Clodia qui a « ouvert sa maison aux désirs de tout le monde et qu'elle soit ouvertement installée dans la vie de femme entretenue, qu'elle assiste délibérément à des dîners avec des hommes dont elle n'est pas le moins du monde parente, si elle le fait à Rome, si elle le fait dans ses jardins »²⁷⁰. Par ailleurs, Catulle, à qui il a donné le doux nom de Lesbia, écrit des vers forts déplaisants sur son ancienne maîtresse qui l'a abandonné pour d'autres hommes : « Puisse-t-elle vivre heureuse, avec ses amants, qu'elle embrasse à la fois, au nombre de trois cents sans en aimer un seul véritablement, mais leur épuisant sans relâche à tous les flancs »²⁷¹. Clodia n'est pas la seule à se faire une gloire de ses débauches. En effet, les maîtresses des poètes, poétesses elles-mêmes et bercées dans différents Arts Libéraux, sont elles aussi traitées de courtisanes et de femmes de peu de mœurs, et par leurs amants éperdus eux-mêmes. Ainsi Corinna devient une courtisane et « se vend aujourd'hui » après avoir été la maîtresse d'Ovide²⁷². Il y a également Sempronia, qui « brûlait d'un tel feu qu'elle cherchait les hommes, plus qu'elle n'était recherchée par eux »²⁷³. Et on peut également rappeler les relations d'Ummidia Quadratilla avec ses acteurs. Néanmoins la luxure et l'adultère ne sont pas des comportements qui touchent seulement les matrones romaines. En effet, dans la famille impériale également on découvre des femmes d'esprit qui n'ont pas eu une tenue exemplaire. La plus connue de ces libertines reste la fille d'Auguste, Julia, qui « oubliant totalement le rang de son père et de son mari, alla jusqu'au bout dans ses débauches et ses turpitudes de tout ce qu'une femme peut faire ou subir de honteux »²⁷⁴. Sa fille, une autre Julia, est également connue pour ses adultères²⁷⁵. Agrippine la Jeune est elle aussi considérée comme une libertine qui n'hésite pas à séduire son fils, « Cluvius rapporte qu'entraînée par l'ardeur de conserver le pouvoir, Agrippine en vint à ce point, qu'au milieu du jour, quand le

²⁶⁹ MUSONIUS RUFUS. Fr : III. 54-8

²⁷⁰ *Si quae non nupta mulier domum suam patefecerit omnium cupiditati palamque sese in meretricia vita conlocarit, virorum alienissimorum conviviis uti instituerit, si hoc in urbe, si in hortis*, CICÉRON, *Pro Caelio*, XX

²⁷¹ CATULLE, XI, 15-24

²⁷² OVIDE, *Les Amours*, 12, 3

²⁷³ *libido sic accensa, ut saepius peteret viros quam peteretur*: SALLUSTE, *Conjuration de Catilina*, 25

²⁷⁴ *Quippe filia eius Iulia, per omnia tanti parentis ac uiri immemor, nihil, quod facere aut pati turpiter posset femina, luxuria libidineue infectum reliquit magnitudinemque fortunae suae peccandi licentia metiebatur, quidquid liberet pro licito uindicans*, VELLEIUS PATERCULUS, II, 100

²⁷⁵ SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Octave Auguste*, LXV

vin et la bonne chère allumaient les sens de Néron, elle s'offrit plusieurs fois au jeune homme ivre, voluptueusement parée et prête à l'inceste »²⁷⁶.

On se rend donc compte que bien plus que cette relation entre les Arts Libéraux et les femmes savantes, ces dernières apprennent la débauche dans la science.

La culture : un exemple pour les vices

En effet, si la mauvaise éducation de la culture entraîne des effets pervers chez les femmes elle est également à l'origine de déviances tels que la danse ou même le sport, qui sont considérés comme des actes incroyables pour des femmes. Autrefois Scipion Emilien avait fait fermer avec indignation une école où l'on enseignait le chant et la danse à des garçons et des filles de bonne famille²⁷⁷. Cet acte montre que pour Scipion, alors qui est favorable à certains Arts Libéraux, considère cette instruction comme fondamentalement mauvaise, et cela, autant pour les filles que pour les garçons. Cicéron assurait que personne ne se permettait de danser, à moins d'être ivre²⁷⁸. Et voilà que les femmes prennent maintenant des leçons de danse, de chant, de musique, qu'elles s'exhibent en public, chantant en s'accompagnant de la lyre ou de la cithare ! On ne compte, en effet, plus le nombre d'allusion à ces jeunes filles accomplies qui font de cet art une bonne ou une mauvaise utilisation. Pour Nepos, l'art n'est pas mauvais pour les mœurs mais il est mauvais en lui même. Ainsi « si l'idée de la musique ne convient pas à une personne d'importance, tandis que la danse est même comptée parmi les vices, chez les Grecs de tels accomplissements sont considérés comme le devenir et même digne d'éloges »²⁷⁹. Mais il oublie cependant de mentionner que la Grèce n'aimait pas inconditionnellement ces arts, à l'inverse des Romains. En effet, les jeunes filles romaines reçoivent une éducation en danse et chant mais elle reste minime. Cependant, il n'est pas rare que ces atouts, loin de plaire aux hommes de l'époque, ne défraye plutôt la chronique. Ainsi Sempronia « chantait et dansait trop élégamment pour une honnête femme,

²⁷⁶ *Tradit Cluuius ardore retinendae Agrippinam potentiae eo usque prouectam, ut medio diei, cum id temporis Nero per uinum et epulas incalesceret, offerret se saepius temulento comptam in incesto paratam* : TACITE, Annales, XIV, 2

²⁷⁷ MACROBE, *Saturnales*, III, 14-17

²⁷⁸ CICÉRON, *Pro Murena*, VI

²⁷⁹ CORNÉLIUS NÉPOS, *Epaminondas*, 1

et elle avait bien d'autres talents, vrais instruments de volupté »²⁸⁰. Ici c'est la nature de la pratique qui est critiquée. Il ne faut donc pas faire un mauvais usage des savoirs et des Arts Libéraux. Ovide ne condamne pas leur apprentissage et recommande même cette instruction comme moyen de séduction dans son ouvrage *l'Art d'aimer*²⁸¹. Le savoir technique est donc une affaire de professionnel, ce que la matrone ne peut être. En effet, si il est toléré qu'elle soit une amatrice éclairée (et maladroite), elle ne peut posséder cet art à des fins de pratiquer un métier car elle ne doit pas travailler. En effet, si certaines comme Corinna et Cynthia avait des dons dans ces domaines, ce qui les apparente, comme nous avons déjà pu le constater, à des courtisanes. Cythéris été elle aussi bercée dans la danse et la musique ainsi que dans la comédie. La danse et la musique, Art Libéral pourtant reconnu par les hommes, ne sont donc que des moyens de séduction que les femmes trop frivoles utilisent à mauvais escient.

L'émancipation de l'esprit : vers une émancipation du corps ?

Cet engouement nouveau pour la culture et la liberté de plus en plus évidente que les femmes ont à y accéder entraîne une émancipation dans bien d'autres domaines. On se rend donc compte que, pour les satiristes, la culture peut être vectrice d'une émancipation physique. En effet, non contentes de s'instruire, les femmes s'adonnent à présent au sport. Elles vont s'entraîner au stade, se baignent dans le Tibre, font des haltères et parfois même s'entraînent à la lutte. Juvénal se moque de ces femmes casquées, chaussées de jambières comme des combattants qui ne conservent donc plus aucun charme féminin. Certes, peu de femmes se livrent encore à ces exercices : « elles sont peu nombreuses, celles qui luttent, qui mangent des boulettes de viande »²⁸². La tribade Philaenis, dont nous parle Martial, est un exemple assez exceptionnel : elle se retrousse pour lancer la balle, elle est couverte de sable et de poussière du stade, elle fait tourner aisément les haltères très lourdes ; puis, pendant qu'elle se fait masser par le maître de gymnastique, elle absorbe sept setiers de vin pur²⁸³. Ovide convient que ces exercices violents ne conviennent pas aux femmes, et pas même la natation : elles ont bien plus de charmes, lorsqu'elles se promènent à l'ombre des arbres²⁸⁴. Cependant ces auteurs ne présentent que des cas exceptionnels et on peut donc souligner le fait que le

²⁸⁰ *psallere et saltare elegantius quam necesse est probae, multa alia, quae instrumenta luxuriae sunt* : SALLUSTE, *Conjuration de Catilina*, 25

²⁸¹ OVIDE, *l'art d'aimer*, III, 297 ss

²⁸² JUVÉNAL, *Satire II-53*

²⁸³ MARTIAL, VII-67

²⁸⁴ OVIDE, *Art d'Aimer*, III, 385-386

sport féminin n'était pas encore très développé. Pourtant aux yeux de la société, en haut lieu, des candidates à l'empire on reçu une éducation physique comparable à celle des hommes de leur milieu. Ainsi, la première Agrippine, femme de Germanicus, l'accompagne aux armées et chevauche à ses côtés et sa fille, la mère de Néron, se sauvera d'un naufrage à la nage²⁸⁵, pratique pourtant désapprouvée par Ovide. Cependant ce même comportement peut être retourné au détriment des femmes. Ainsi Plancina, épouse de Pison, « oubliant ce qui sied aux femmes, prenait part aux exercices de la cavalerie, aux parades des cohortes »²⁸⁶. Dans ce cas elle aurait franchi une ligne impalpable, celle de la compétence sportive qui permet d'accompagner l'homme qui part aux armées et le seconder. Plancina veut s'affirmer dans le domaine militaire donc à la place et au détriment des hommes.

Ainsi, il faut bien reconnaître que la femme de culture voit souvent ses talents dépréciés au profit de stéréotypes et de critiques violentes de la part des auteurs classiques. Il s'en suffit d'un rien pour que les actions de ses matrones libérées ne prennent des proportions incroyables dans l'imaginaire de ces hommes de lettres. Quelque soit la raison de cette réprimande sévère – une volonté de les rabaisser pour leur rappeler leur condition ou pour se rassurer sur ces cas exceptionnels – il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui, du fait de cette vision faussée, nous ne sommes pas en mesure de constater l'importance réelle de ces femmes à leur époque. Il ne faut cependant pas exagérer et généraliser cette mouvance. En effet il existe des femmes de culture qui, elles, loin de susciter l'animosité publique, ont au contraire laissé une image de vertu et de respect dans l'histoire romaine.

6.1.1. Les exceptions de la culture dans la littérature :

Il est important de souligner cette idée de maintenir la femme au second plan. C'est le respect de cette règle qui explique la différence entre les femmes sur lesquelles on jette l'opprobre et celles que l'on loue pour leurs qualités intellectuelles. La culture devient alors un atout au lieu d'être une faiblesse et se retrouve mise à profit pour les autres, que ce soit la famille ou la société romaine en générale. Elle devient également un exemple de la vertu romaine et de ses principes fondamentaux.

²⁸⁵ TACITE, *Annales*, XIV, 8

²⁸⁶ TACITE, *Annales*, II, 55-6

Les gestes honorables

Le maintien de certaines vertus : la mesure de la culture

Certaines femmes savantes sont considérées comme ayant des mœurs nobles et faisant preuve de vertu. Ces qualités sont hautement appréciées puisqu'elles sont, comme nous avons déjà pu le constater, les piliers de l'éducation des femmes romaines. Il est pourtant bien rare de voir ces femmes de culture définies comme telles et c'est en ça que les quelques femmes jugées dignes et vertueuses restent un exemple important aux yeux des Romains et aux nôtres. Ainsi Calpurnia fait preuve de « la plus parfaite conduite »²⁸⁷ à l'égard de son époux et par l'amour qu'elle lui témoigne, montre sa vertu. Cette vertu même, elle l'a apprise, selon les propos tenus par l'auteur, auprès de sa tante, la bien méritante Calpurnia Hispulla²⁸⁸ dont nous avons maintenant déjà beaucoup parlée. Une autre femme, Cornelia femme de Pompée, elle aussi déjà citée, était, selon Plutarque, « exempte de toute pédanterie »²⁸⁹. Cette qualité est non moins négligeable puisque le plus souvent les sources antiques nous présentent des femmes savantes qui aiment à montrer leurs connaissances et à parler plus que de raison. On trouve encore d'autres exemples telles que Porcia dont la fin fut « digne de sa naissance et de sa vertu »²⁹⁰ mais également Tullia que son père lui-même, le célèbre orateur Cicéron, n'hésite pas de qualifier de vertueuse tout autant qu'elle est instruite²⁹¹. Parmi les femmes de la famille impériale bien peu peuvent être qualifiées de vertueuses. On ne se souvient que trop bien des débauches des deux Julie mais également des talents d'empoisonneuse d'Agrippine ou encore du charme de Poppée. Pourtant on ne peut pas oublier Livie, dont les mœurs et la conduite ont toujours été guidés par la vertu²⁹², et Plotina qui se conduisit de façon à ce qu'on n'eût rien à lui reprocher »²⁹³. On retrouve enfin une dernière qualité chez certaines jeunes filles romaines, la pudeur. Cette qualité tant aimée par les Romains et élevée au rang de vertu par excellence se retrouve en effet dans les écrits pour certaines femmes savantes. Ainsi

²⁸⁷ *Summum est acumen summa frugalitas*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre IV, lettre 19

²⁸⁸ « Et l'on ne saurait attendre moins de celle que vos soins ont formée, que vos leçons ont instruite, qui dans votre fréquentation n'a eu sous les yeux que des exemples de vertu et d'honneur. » *Nec aliud decet tuis manibus educatam, tuis praeceptis institutam, quae nihil in contubernio tuo uiderit, nisi sanctum honestumque*, Ibid.

²⁸⁹ PLUTARQUE, *vie des hommes illustres, vie de Pompée*, LVIII

²⁹⁰ PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, LXXIII

²⁹¹ « Et de ne plus voir ma fille? Elle si aimante, si vertueuse, si intelligente! Elle en qui se retrouve mes traits, mes façons de parler, de sentir! » *Qua pietate qua modesta, quo ingenio*, Cicéron *les correspondances*, Q. Fr, I, 3

²⁹² « femme qui par sa naissance, sa vertu, sa beauté, brillait parmi les Romaines », *Liuisa, nobilissimi et fortissimi uiri Drusi Claudiani filia, genere, probitate, forma Romanarum eminentissima*, VELLEIUS PATERCULUS, Livre II, LXXV

²⁹³ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXVIII, 5-5

Minicia Marcella, était une jeune fille à « la pudeur virginale »²⁹⁴. Par ailleurs Pline ajoute que toutes ses qualités l'aurait rendu « digne non seulement d'une longue vie, mais presque de l'immortalité »²⁹⁵. On peut également citer Perilla, jeune élève d'Ovide aux nombreux talents qui « outre la beauté, [devait] à la nature et aux destins des mœurs chastes, des qualités rares »²⁹⁶. La culture se mêle donc à la vertu et ces femmes, loin de susciter l'opprobre, deviennent des exemples aux yeux des auteurs classiques.

Les épouses bien méritantes

Comme nous l'avons déjà dit, la femme romaine doit obéissance et respect à son mari. Toute aide en faveur de son époux est également la bienvenue. Ainsi on retrouve certaines femmes romaines qui utilisent leurs connaissances pour leur venir en aide mais également pour montrer leur fidélité. Porcia, femme de Brutus, appuie son mari dans toutes ses décisions sans, toutefois, jamais prendre elle-même parti²⁹⁷. Voilà un bel exemple de soumission romaine. Porcia fait d'ailleurs partie de ces femmes illustres dont les auteurs romains aiment à rappeler les exploits. Il n'y a cependant pas que Porcia qui s'illustre par cette marque de soutien. En effet, Agrippine l'Aînée a bien pris la parole pour aider son époux lors des affrontements sur les bords du Rhin²⁹⁸. Bien que ce fait est été hautement critiqué par Tibère qui y voyait une recherche d'insoumission, il n'en reste pas moins que c'est pour seconder son époux qu'Agrippine fit ce geste. De plus, après la mort de ce dernier les auteurs antiques ont bien été obligés d'admettre que « tout le monde était ému de pitié en voyant cette femme »²⁹⁹ qui pleurait son mari disparu. Voilà encore un exemple de l'épouse fidèle. Calpurnia Hispulla à quant-à elle aidé Pline le Jeune et n'a cessé « dès [son] enfance, de [le] diriger, de [l']encourager par [ses] éloges »³⁰⁰. Calpurnia illustre donc l'idée de la matrone éducatrice. Sulpicia, femme élégiste sous les flaviens, montre sa fidélité à son époux en

²⁹⁴ *et iam illi anilis prudentia, matronalis grauitas erat et tamen suauitas puellaris cum uirginali uerecundia*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre V, lettre 16

²⁹⁵ *nec modo longiore uita sed prope immortalitate dignius uidi*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, livre V, lettre 16

²⁹⁶ *Nam tibi cum fatis mores natura pudicos et raras dotes ingeniumque dedit*, OVIDE, *Les tristes*, Livre III, élégie 7

²⁹⁷ « seule de toutes les femmes, son épouse Porcia fut, dit-on, initiée à la conspiration », *Tuos quoque castissimos ignes, Porcia M- Catonis filia, cuncta saecula debita admiratione prosequuntur*, VALÈRE MAXIME, *Faits Mémoires*, IV, 6, 5

²⁹⁸ Cf. n. 89

²⁹⁹ *miserantibus cunctis quod femina nobilitate princeps*, TACITE, *Annales*, II, 75

³⁰⁰ *me a pueritia statim formare laudare*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, IV, 19.

écrivain une satire contre l'empereur Dioclétien³⁰¹. Ces femmes sont donc connues pour avoir su se montrer utiles à leur mari, n'hésitant pas à s'adresser aux grands pour les protéger. Cette image de la femme savante est moins spectaculaire mais elle existe pourtant bel et bien et cette fidélité inconditionnelle envers l'époux entraîne un respect et une admiration de la part des auteurs classiques, et à juste titre. L'attachement de certaines matrones romaines pour leurs époux se ressent également dans l'exemple Calpurnia, qui tremble pour son mari chaque fois que ce dernier prend la parole. Une autre femme savante qui demeure une preuve de la fidélité envers l'époux est Octavia. Cette femme mariée à Marc Antoine, va jusqu'à refuser le divorce, pourtant légitime, avec son époux. Elle explique pour cela que tant que ce dernier ne veut pas officiellement se défaire d'elle, elle restera son épouse³⁰². Cette attitude a été hautement respectée par ses contemporains qui, d'ailleurs, critiquent le comportement inacceptable qu'à Marc Antoine avec son épouse vertueuse³⁰³. Ainsi que ce soit pour des raisons politiques ou domestiques, ces femmes savantes ne vivent leur culture qu'au travers et pour leur mari. C'est cette qualité rare pour les auteurs antiques qui les poussent à les qualifier d'« illustres ».

Mais ce comportement vertueux de ces femmes poussent parfois certaines d'entre elles à des extrémités tout aussi extraordinaires mais bien souvent fatal car elles n'hésitent pas à mettre leurs vies en danger pour suivre ou sauver leurs époux.

L'héroïsme au féminin ?

On peut donc légitimement se poser la question de savoir si la culture intellectuelle de ces femmes les rendent plus téméraires et surtout, si elle est liée à l'héroïsme parfois tragique dont font preuve ces grandes matrones. On se rend compte que, parmi les femmes savantes, beaucoup ont été retenues car elles avaient agi d'une manière tout à fait exceptionnelle. Fannia, par exemple, est connue pour son courage en ayant non seulement accompagné son mari en exil mais, de plus, en ayant sauvé un ouvrage pourtant voué à la destruction³⁰⁴. Cet

³⁰¹ Cf. fiche Sulpicia.

³⁰² « Octavia répondit qu'elle ne sortirait pas de la maison de son mari, et que s'il n'avait pas lui-même d'autre motif de faire la guerre à Antoine, elle le conjurait d'oublier tout ce qui la regardait personnellement, PLUTARQUE, *Vie des Hommes Illustres, Marc Antoine*, LVIII.

³⁰³ « Elle nuisit à Antoine, dont les injustices envers une telle femme excitaient contre lui la haine publique », *Ibid.*

³⁰⁴ « elle n'en conserva pas moins l'ouvrage supprimé, et emporta avec elle dans son exil la cause même de son exil » *Quin etiam illos ipsos libros, quamquam ex necessitate et metu temporum abolitos senatus consulto,*

acte est symbolique dans le sens où cet ouvrage était en fait la biographie de son mari et, ainsi, Fannia montre non seulement son intérêt pour une œuvre littéraire mais également sa fidélité et l'attachement qu'elle portait à son époux³⁰⁵. Ce sauvetage est grandement valorisé par Pline le Jeune qui démontre combien son geste fut honorable. Un autre exemple est celui de Cornelia, femme de Pompée, qui n'hésite pas à suivre son époux jusqu'en Egypte³⁰⁶ au lieu de rester à Rome. Pourtant, on s'aperçoit que, pour des calculs politiques, elle n'aurait jamais été en danger si elle était restée dans la cité. Mais cette femme a su démontrer son courage en préférant quitter la ville et fuir avec les siens. En effet, peu de femmes suivent leurs maris en exil. Terentia par exemple, aide Cicéron depuis Rome, et encore, avec beaucoup de réticence selon ce dernier qui jure qu'elle ne l'a pas aidé aussi bien qu'elle l'aurait pu³⁰⁷. Mais cela n'empêche pas Cicéron de la qualifier de « la meilleure et la plus dévouée des femmes »³⁰⁸ dont la « force et le courage sont vraiment incroyables »³⁰⁹. Si elles n'accompagnent pas leurs maris, elles ne se cachent pas de jouer de leurs relations et de devenir critiques comme Sulpicia dont nous avons déjà parlé³¹⁰. Mais d'autres encore, ont recours à des extrêmes qui laissent peu de place à une chance de survie. En effet, Porcia par exemple, n'hésite pas à se transpercer la cuisse pour prouver son endurance à la torture à son mari³¹¹. Par la suite, elle va jusqu'à se donner la mort en avalant des charbons ardents lorsqu'elle apprend la mort de Brutus³¹². Cet acte « sera pour tous les siècles l'objet d'une juste admiration »³¹³ comme l'écrit Valère Maxime dans ses faits mémorables. Ce genre de réaction n'est pas fréquent chez les femmes savantes mais, lorsque c'est le cas, il passe pour un geste illustre, digne de tous les respects et mérite de figurer dans les annales. Cependant il faut souligner le fait que toutes ont été en relation avec la philosophie et particulièrement le stoïcisme. Alors on pourrait en conclure que ces femmes, dont on rappelle l'intelligence en même temps que leurs exploits, ont toutes un engagement philosophique et que c'est cette forme de culture qui les pousse à faire ces choix. La culture n'est donc pas toujours vectrice d'héroïsme, mais peut y participer.

publicatis bonis seruavit habuit, tulitque in exilium exsili causam, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, livre VII, lettre 19

³⁰⁵ *Ibid.*

³⁰⁶ PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, 79

³⁰⁷ CICÉRON, *Correspondances*, *Ad Att.* XI, 24

³⁰⁸ *Idem*, *Ad Fam.* XIV 4

³⁰⁹ *Idem*, *Ad Fam.* XIV, 1

³¹⁰ voir SULPICIA, *Satire*

³¹¹ PLUTARQUE, *Vie de Marcus Brutus*, XV

³¹² VALÈRE MAXIME, *Faits Mémorables*, IV, 6, 5

³¹³ *Ibid.*

La femme savante idéale : mythe ou réalité ?

Tout comme il existe des stéréotypes de la mauvaise femme instruite, on trouve également des archétypes de la femme savante bénéfique à la société romaine et donnant l'exemple à suivre pour les générations futures. Ces « femmes illustres » sont en fait l'apogée de la représentation de la femme romaine et représentent donc une catégorie à part dans les femmes savantes vertueuses. Elles ont bien sûr des points communs avec ces dernières mais elles leurs sont cependant supérieures car, à l'inverse des femmes romaines valorisées, elles n'ont aucun défaut.

L'image dénaturée de Cornelia : un modèle ?

Cornelia est une femme très savante bercée dans les lettres grecques et latines et pratiquant l'éloquence³¹⁴. C'est une femme pleine de qualités : raisonnable, bonne mère et magnanime³¹⁵. Mais la culture n'est pas la seule qualité qui lui a valu tant d'éloges. En effet, elle dispose d'un caractère noble et plein de grandeur même après la mort de ses enfants³¹⁶. Elle fait également partie des femmes courageuses, selon Sénèque, qui acceptèrent la mort prématurée de leurs enfants³¹⁷. Cornelia est également connue pour son souci constant de l'éducation de ses enfants qu'elle éleva seule³¹⁸. Elle les considérait d'ailleurs comme ses propres « bijoux » comme nous le précise Valère Maxime³¹⁹. Cornelia est aussi reconnue pour ses actions remarquables. Ainsi elle s'investit dans la politique de son fils et reçoit l'approbation du peuple romain³²⁰. Cependant le manque de sources, le peu d'auteurs qui en parlent et surtout leur éloignement dans le temps par rapport aux faits, rend difficile l'acceptation de tous les discours sur la vie de Cornelia. La nature de la preuve fait qu'il est impossible de découvrir la vraie Cornelia historique : la Cornelia que nous connaissons est

³¹⁴ Cf. : pour les lettres classiques voir PLUTARQUE, *Vie des Gracques*, XL ; pour l'éloquence voir QUINTILIEN, I, 1.6 ; CICÉRON, *Brutus ou le dialogue des orateurs illustres*, LVIII ; pour la correspondance voir CICÉRON, *Brutus ou le dialogue des orateurs illustres*, LVIII et CORNÉLIUS NÉPOS qui nous cite des lettres qu'elle aurait écrites dans *le Livres sur les Historiens Latins*

³¹⁵ Cf. PLUTARQUE, *Vie des Gracques*, I

³¹⁶ *Idem.*, XL

³¹⁷ SÉNÈQUE, *consolation à Marcia*, 16-3

³¹⁸ Cf. : PLUTARQUE, *vie des Gracques*, I ; TACITE, *Discours des Orateurs*, 28 ; CICÉRON, *Brutus ou le dialogue des orateurs illustres*, XXVII

³¹⁹ Cf. VALÈRE MAXIME, livre IV, 4

³²⁰ PLUTARQUE, *Vie des Gracques*, XXXIV ; APPIEN, *Guerres Civiles*, I, 20

pour l'essentiel une création de temps postérieurs. Elle n'est plus la personne controversée qu'elle avait été dans sa vie ou dans la politique de ses fils qui provoquait non seulement des applaudissements, mais aussi une grande hostilité : maintenant elle était devenue un exemple presque légendaire. Son rôle politique en vue et son style presque majestueux de vie dans sa villa dans Misène étaient presque ignorés, mais on a fortement admiré son excellente éducation - quoique principalement parce que l'on l'a cru pour avoir favorisé l'éducation de ses fils. Il semble cependant assez peu probable que l'on lui avait donné un tel enseignement à cette fin seulement. Elle n'est en fait qu'une idéalisation de la matrone de la République et un exemple pour les générations futures. Les auteurs antiques n'ont pas cherché à montrer la vraie Cornelia, mais bien la Cornelia modèle, sans défaut, qui n'est plus vraiment une femme mais un stéréotype de la tradition romaine. Pourtant, l'idéalisation de Cornelia et le rôle que son éducation a permis d'influencer l'appréciation de l'enseignement de femmes de classe supérieure. Directement ou indirectement, la Cornelia qui nous est présentée a servi de modèle pour quelques femmes de classe supérieure, la plupart veuves, que l'on a louées en des termes semblables pour la dévotion pour et éducation de leurs fils. Ainsi Livie par ces nombreuses qualités mais aussi les statues qui lui furent dédiées ainsi qu'Octavia et Antonia Minor pour leur dévotion maternelles et conjugales ont été rapprochées de la Mère des Gracques Ces portraits idéalisés ne reflètent pas de réalité mais ils donnent un exemple significatif des idéaux romains de maternité. Cependant Cornelia n'est pas encore le modèle féminin par excellence. En effet, sa prise de position politiques et les critiques qui s'en rapportent font qu'il reste encore des traces de sa véritable identité, ce qui n'est pas le cas d'Helvia.

L'archétype d'Helvia

Cornelia n'est cependant pas la seule matrone romaine à avoir reçu les éloges de la société pour son comportement idéal. En effet, Helvia, la mère de Sénèque le philosophe demeure également l'image de la femme instruite romaine qui a su conserver les traditions de la vertu et de la bonne conduite. Ainsi Helvia, comme nous avons déjà pu le constater est une femme savante, bercée dans la philosophie par son mari, mais également instruites dans cet Art par les conversations qu'elle entretenait avec son fils. Dans la consolation que Sénèque lui dédie il la présente également comme une mère attachée à sa famille qu'elle aime pour elle-

même³²¹. Helvia est d'ailleurs bien différentes de « ces femmes qui, exclues par leur sexe de la carrière des honneurs, font servir d'instrument à leur ambition leur fils, dont elles dissipent le patrimoine, dont elles cherchent à capter la succession, et fatiguent l'éloquence en faveur de leurs propres créatures »³²². En effet, si elle fut heureuse de la fortune de ses enfants elle n'en abusa jamais³²³. Helvia est donc un exemple maternel très favorable pour son sexe et même mieux que celui de Cornelia qui, parfois, aurait usé de son autorité sur ses enfants pour obtenir ce qu'elle voulait. Helvia est donc digne d'estime car elle sort du cadre commun : « l'impudeur, ce fléau dominant de notre siècle, n'a pu vous ranger dans la classe la plus nombreuse des femmes. En vain, elles étalaient à vos yeux les perles et les diamants ; éclat de l'opulence ne vous a point paru pour l'humanité le premier bien. Elevée avec soin dans une maison austère et amie des mœurs antiques, vous sûtes échapper à la contagion de l'exemple, si dangereuse pour la vertu elle-même »³²⁴. De plus Helvia n'a jamais eu honte, ni de son âge, ni de ses grossesses. A l'heure où d'autres ne jurent que par leur beauté et leurs artifices, Helvia n'a jamais caché ses grossesses « comme un fardeau nuisible aux grâces, ni étouffé dans [ses] entrailles l'espoir naissant de [sa] postérité »³²⁵. Voilà donc une femme et une mère idéale, d'autant plus respectable que Sénèque souligne la douceur de son caractère qui ne connaît pas la colère. Helvia est en somme la femme parfaite. Le fait qu'elle soit également une femme savante ajoute une qualité de plus à tous ces nobles atouts. Helvia représente l'archétype par excellence de la femme romaine traditionnelle. Bien plus qu'une Cornelia qui su jouer de la politique ou qu'une Rutila qui suivit son fils en exil, Helvia est représentée comme un parfait accomplissement de l'éducation d'une matrone. A noter qu'elle ne sait ni danser ni chanter ! Voilà bien une femme parfaite dont les risques d'une culture trop approfondie ont heureusement été évité par son mari car il savait que « les lettres sont un moyen de corruption plutôt que de sagesse »³²⁶.

L'exemple funéraire : Turia et l'excellence à travers la mort

³²¹ SÉNÈQUE, *Consolation à Helvia*, 14-2

³²² *Ibid.*

³²³ *Idem.*, 14-3

³²⁴ *Idem.*, 16-3

³²⁵ *Ibid.*

³²⁶ *Idem.* 17-4

Les exemples littéraires ne sont pas les seuls à nous représenter le stéréotype parfait de la femme romaine cultivée. En effet, dans les éloges funèbres on découvre également une femme d'esprit qui est resté célèbre pour sa fidélité et son dévouement envers son mari. Il s'agit bien évidemment de Turia, matrone romaine sous Auguste. Certes, elle apparaît qualifiée de toutes les qualités de l'épouse idéale, tant pour la sagesse que pour la bonté et l'ardeur au travail. Mais il y a plus. Le veuf ne s'en tient pas seulement à ces descriptions convenues et, dépassant le simple cadre conventionnel, il parle de sa femme avec une émotion poignante des bonheurs et malheurs de sa vie conjugale. « Ce que je revendique » dit-il « ce sont les vertus qui ne sont qu'à toi, dont peu d'hommes ont rencontré les pareilles, vertus qui t'ont rendue capable de supporter de telles épreuves et de rendre de tels services, car le destin des hommes a pris soin que de telles conjonctures fussent rares »³²⁷. Le lecteur devine une femme d'exception, qui dans une conjoncture politique bouleversée a su trouver le courage de protéger sa maison et sa famille contre un chef de bande³²⁸, s'est séparée de ses bijoux et de ses esclaves pour aider son mari en fuite pendant la guerre civile³²⁹, a osé revendiquer un héritage qui lui était dû devant les tribunaux³³⁰. Enfin, elle s'est humiliée devant un édile pour tenter de sauver la vie de son époux³³¹. Il faut dire que son mari a choisi le camp de Pompée pendant la guerre. Cette femme modèle qui s'est pourtant comportée comme un homme pendant toutes ces années remporte l'admiration sans bornes de son mari : « combien souvent tu m'as courageusement sauvé d'une témérité, ou préparé des asiles dans ma détresse ? »³³². Heureusement, les époux vont pouvoir écouler des jours heureux après tous ces malheurs. Mais une dernière malédiction s'abat sur eux et le discours de l'époux devient émouvant lorsqu'il aborde la stérilité de sa femme qui pousse le sacrifice jusqu'à lui proposer le divorce, offrant de céder sa place à une autre épouse plus féconde, pour seul but d'assurer son bonheur. « Tu voulais donner une preuve éclatante de la tendresse connue de nos sentiments », ajoute l'époux, « en cherchant toi-même une épouse digne de moi, dont tu aurais traité les enfants comme les tiens »³³³. L'altruisme de cette femme exceptionnelle apparaît dans ces lignes et dévoile une autre de ses qualités. Enfin, il faut bien préciser que le

³²⁷ *propria sunt tua quae undico ac quorum paucis in (35) similia incederunt, ut talia paterentur, quae rara ut essent hominum (36) fortuna cauit, Eloge funèbre d'une matrone romaine, 35*

³²⁸ *Ibid.* cf. 9a

³²⁹ dans ma fuite tu m'as fourni les plus larges subsides grâce à tes bijoux ... Tu as comblé mon absence d'esclaves, d'argent, de provision, *amplissima subsidia fugae meaepraestitisti ornamentis... apsentiam meam locupletasti, Ibid.* II (2a)

³³⁰ tu as toi seule menée à bonne fin la défense dont tu t'étais chargée, *succeptum sola peregisti, Ibid.* 26

³³¹ Avec la dernière énergie tu informas Lepidus de l'édit de César en le suppliant d'assurer mon rétablissement *firmissimo animo eum admonerès edicti Caesaris cum gratulatione restitutionis meae auditisque, Ibid.* II. 15-16

³³² *Ibid.*, Cf. 4

³³³ *Ibid.* Cf. 34

couple vécut quarante et une années de vie commune sans se séparer³³⁴, une autre preuve du respect de la tradition et du mérite de la matrone. En définitive, le seul défaut de cette femme formidable est d'être partie trop tôt et de laisser un époux qui ressasse son inconsolable douleur : « avec toi, j'ai perdu le calme de mon esprit. Tu n'es plus là pour être mon témoin et mon soutien dans les périls, je demeure brisé par le malheur et me sens incapable d'y résister ».

CONCLUSION DU CHAPITRE :

Ces trois femmes ne sont qu'un aperçu de l'attente des Romains quant à la tenue que devait avoir leurs femmes. Bien plus que les femmes de vertu dont nous avons déjà pu parler auparavant ces femmes représentent l'archétype de la femme parfaite aussi bien intellectuellement que moralement. Elles représentent l'aboutissement de la femme de l'idéale de la femme de culture. Ce portrait exagéré de ces femmes romaines entraîne un décalage avec la vision que nous pouvons en avoir aujourd'hui. Tout comme les traits des mauvaises femmes savantes, ceux des femmes parfaites ne sont pas un reflet net de la société mais bien une image subjective de l'espérance romaine. Ces femmes n'ont plus rien d'humain, elles sont, à l'inverse de leurs contemporaines rabaissées au rang de démon, des déesses de pureté et de perfection. Entre ces deux tableaux totalement opposés l'un de l'autre, il est nécessaire de rétablir une certaine justesse et d'accepter que dans un cas comme dans l'autre les femmes savantes n'étaient pas réellement telles que les auteurs classiques les présentent. Chacun des deux camps avaient des qualités et des défauts mais certaines femmes ont eu le malheur de rechercher trop tôt une autonomie que les Romains n'étaient pas prêts de leur accorder. D'autres en revanche ont su jouer avec la tradition et faire ainsi mieux accepter leur timide mais évidente émancipation intellectuelle vers les Arts Libéraux.

³³⁴ « quarante et un ans sans heurt », *annum XXXXI sine offensa, Ibid.* 28

1. Catalogue prosopographique et iconographique

1.2. Fiches Prosopographiques

7.1.1. Femmes de l'aristocratie et matrones romaines

Femmes impériales et de l'aristocratie

1. Cornelia : *Gracchi, RE 4 Cornelia 407 cols 1592-5*

Attestation :

"Gracchus fut, dès son enfance, instruit dans les lettres grecques par les soins de sa mère Cornelia"³³⁵

"Nous avons lu les lettres de Cornelia, mère des Gracques. Il est évident que les accents de sa voix contribuèrent autant que ses soins maternels à les faire ce qu'ils furent."³³⁶

Date : □□ 189 - entre 110-100 av. J.-C.

Appartenance sociale :

- aristocratie romaine, patricienne

• Liens familiaux :

- Deuxième fille de Scipion l'Africain et d'Aemilia Paulla

• Mariages :

- épouse de Tiberius Sempronius Gracchus mort en 153 av. J.-C.

• Descendance : (douze enfants dont neuf moururent en bas âge)

- Tiberius Sempronius Gracchus (163 – ass. 132 av. J.-C.)

- Gaius Sempronius Gracchus (153 – ass. 121 av. J.-C.)

- Sempronia

³³⁵ *fuit Gracchus diligentia Corneliae matris a puero doctus et Graecis litteris eruditus*, CICÉRON, *Brutus ou le dialogue des orateurs illustres*, XXVII

³³⁶ CICÉRON, *Brutus ou le dialogue des orateurs illustres*, LVIII

Compétences :

Cornelia est reconnue par tous comme une femme intelligente ayant consacré sa vie à donner la meilleure éducation à ses enfants. Elle est également connue pour sa correspondance et son éloquence.

SYNTHESE

Cornelia est née vers 189 av. J.-C. d'un mariage entre Scipion l'Africain, consul en 204 et censeur en 199 av. J.-C., et d'Aemilia Paulla, fille d'Aemilius Paullus, lui-même consul en 219. Elle fait partie d'une des plus grandes familles du Patriciat par son père, descendant de la Gens Cornelia et des Scipion. Elle est mariée en 163 av. J.-C. à Tiberius Sempronius Gracchus qui fut consul en 177 et 163 mais également censeur en 169 av. J.-C. Il meurt en 153 av. J.-C. De cette union naquirent douze enfants dont seulement trois survivront à leur mère : les Gracques et Sempronia, épouse de Scipion Emilien. Cornelia ne se laissa pas abattre par la perte successive de ses enfants mais elle « supporta son malheur avec noblesse et grandeur d'âme. Elle dit en particulier, à propos des temples élevés sur les lieux de leur mort : "Les morts ont les tombeaux qu'ils méritent!" »³³⁷. Elle recevait ses amis, offrait des présents aux rois et racontait les faits d'arme de son père ou de ses fils. Certains « crurent-ils qu'elle avait perdu l'esprit par suite de la vieillesse ou de la grandeur de ses maux et que les malheurs lui ôtaient les siens. »³³⁸.

Les auteurs classiques comme les historiens contemporains retiennent de cette femme l'image d'une mère exemplaire qui éleva seule ses enfants. Ainsi Plutarque écrit « après avoir assumé la charge de la maison et des enfants, [Cornelia] se montra si raisonnable, si bonne mère et si magnanime. »³³⁹. Elle a consacré sa vie à l'éducation de ses enfants comme nous le précise Tacite dans son *Dialogue des orateurs* « Cornelia, mère des Gracques, ainsi qu'Aurélie, mère de César, ainsi qu'Atia, mère d'Auguste, présidèrent, nous dit-on, à l'éducation de leurs enfants, dont elles firent de grands hommes »³⁴⁰. « Par l'effet de cette austère et sage discipline, ces âmes pures et innocentes, dont rien n'avait encore faussé la droiture primitive, saisissaient avidement toutes les belles connaissances, et, vers quelque science qu'elles se tournassent ensuite, guerre, jurisprudence, art de la parole, elles s'y

³³⁷ PLUTARQUE, la vie des Gracques, XL

³³⁸ Ibid.

³³⁹ PLUTARQUE, la vie des Gracques, I

³⁴⁰ TACITE, Discours des Orateurs, 28

livraient sans partage et la dévoraient tout entière. »³⁴¹. Elle considérait par ailleurs ses enfants comme ses « bijoux »³⁴². Le fait de souligner la présence active de cette mère dans l'éducation de ses enfants est un point essentiel à retenir. « La première instruction des enfants, garçons et filles, se fait sous la responsabilité de la mère, ou, à défaut, d'une femme de la famille »³⁴³. Par la suite c'est au père de famille que revient le soin d'éduquer les enfants et surtout les fils qui devront prendre sa suite et qu'il emmène très jeunes avec lui dans la vie civile et dans les processions religieuses. La mère, quant à elle, ne doit intervenir que pour l'apprentissage de la laine, de la tenue de la maison pour les filles. Mais, avec l'arrivée de la culture grecque, les enfants vont plus facilement à l'école. Dans les grandes familles ce sont plus souvent des précepteurs qui donnent l'enseignement aux enfants. On pourrait penser que Cornelia ait tenu à éduquer elle-même ses enfants, mais il est étonnant qu'elle n'ait pas suivi la tradition romaine. De plus, à l'époque des luttes qui ont opposé Marius aux Metelli (101 ou 100 av. J.-C.) on fit élever une statue en bronze à son effigie, en l'hommage des Gracques³⁴⁴. La base de cette statue, retrouvée en 1878, portait l'inscription « Cornélie, mère des Gracques », selon Plutarque. On modifie par la suite l'inscription sous Auguste : « Cornélie, fille de l'Africain, mère des Gracques » (CORNELIA AFRICANI F[ILIA] GRACCHORUM)³⁴⁵. Ce changement montre comment l'influence morale et intellectuelle de Cornelia fut effacée au profit de ses origines et de ses qualités de matrone romaine. Les changements successifs de son nom sur la statue montrent le réemploi à des fins politiques de la représentation de Cornelia, jusqu'à l'apparentée, sous Auguste, à Octavie.

Cornelia demeure indéniablement une femme différente qui sut donner l'éducation nécessaire à ses enfants comme nous l'expliquent Cicéron ou même Tacite. Scipion l'Africain avait favorisé l'entrée de la culture grecque dans le monde romain. Cornelia grandit donc dans un milieu cultivé entourée d'écrivains. Démontrant un grand goût pour l'hellénisme, elle côtoya le poète Ennius, l'historien grec Polybe et l'auteur de théâtre Terence. Par la suite, pendant son veuvage, « elle était toujours entourée de Grecs et de lettrés; tous les Rois recevaient d'elle des présents et lui en envoyaient. »³⁴⁶. Cornelia tenait donc un véritable salon littéraire et politique, ouvert à tous les grands esprits grecs et les philosophes. Avec cette

³⁴¹ Ibid.

³⁴² VALÉRE MAXIME, Faits et Dits mémorables, IV, 4

³⁴³ GOUREVITCH, Danielle et RAEPSAET-CHARLIER, Marie-Thérèse, op.cit., p.173.

³⁴⁴ PLUTARQUE, vie des Gracques, XXXIX

³⁴⁵ PLINE L'ANCIEN, Histoire Naturelle, 34.31

³⁴⁶ PLUTARQUE, Vie des Gracques, XL

arrivée des philosophes grecs les matrones romaines de la haute aristocratie s'émancipent peu à peu de la pensée masculine et « acquièrent une culture et un raffinement qui égale l'élite masculine »³⁴⁷. Cornelia est l'une des premières dames romaines à afficher ses opinions politiques et ses connaissances. Cornelia participa activement à la politique par l'intermédiaire de ses fils qui furent communément appelés les Gracques, nom venant du fait qu'ils étaient tous deux de la famille de Gracchus. Par ailleurs elle leur apprit l'éloquence³⁴⁸ et donc nous prouve qu'elle avait connaissance d'une partie au moins des arts libéraux. Enfin elle tenait également une correspondance que Cicéron a par ailleurs lue³⁴⁹.

Cornelia meurt entre 110 et 100 av. J.-C. Par la suite d'autres vont suivre son exemple et les cercles littéraires et culturels vont devenir de plus en plus fréquents. C'est ce changement qui permet de voir apparaître la culture, dans le sens des arts libéraux (arts accordés seulement à l'élite masculine) dans les discussions féminines. Ainsi on peut supposer que le point de départ de l'accès à la culture commence au milieu du IIe s. av. J.-C. Cependant il ne faut pas oublier que l'image que l'on conserve de Cornelia reste un stéréotype de l'image de la femme romaine par excellence. Il est indéniable que la matrone n'eut pas que des qualités et ses implications dans les complots est la preuve qu'elle n'avait pas que des qualités³⁵⁰.

³⁴⁷ GRIMAL, Pierre, *Que sais-je?*, La vie à Rome dans l'Antiquité, Paris, P.U.F., 1953 (10e éd. 1994), p.57

³⁴⁸ Cf. n. 372 ; *nam Gracchorum eloquentiae multum contulisse accepimus Corneliam matrem*, Quintilien, *Institution Oratoire*, Livre I, chapitre 1, 6

³⁴⁹ Cf. n.373

³⁵⁰ Cf. PLUTARQUE, *Vie des Gracques*, VIII ; *Ibid*, XXXIV ; APPIEN, *Guerres Civiles*, I, 20

2. Laelia : RE 12 Laelia 25 col. 418

Attestation :

« J'ai plus d'une fois assisté aux entretiens de Lélia, fille de Caius. On voyait briller en elle toute l'élégance de son père »³⁵¹

Date : 150 av. J.-C. -90 av. J.-C.

Appartenance sociale :

- famille patricienne

• Liens familiaux :

- fille de Caius Laelius
- sœur de Caius Laelius Sapiens

• Mariages :

- Quintus Mucius Scaevola (pontife en 87 av. J.-C.)

• Descendance :

- un fils
- Mucia Major
- Mucia Minor

Compétences :

Femme de l'aristocratie romaine elle pratique l'éloquence

³⁵¹ *Auditus est nobis Laeliae C. filiae sermo ; ergo illam partis elegantia tinctam vidimus*, CICÉRON, *Brutus ou le dialogue des orateurs illustres*, LXVIII

SYNTHESE :

Laelia est une femme appartenant à la haute aristocratie de Rome. Son grand-père, Caius Laelius³⁵², était un général et un homme d'état romain, ami de Scipion l'Africain. Il devient consul en 190 av. J.-C. On ne sait rien sur sa mère, mais on sait qu'elle avait un frère, Caius Laelius Sapiens qui est consul en 140 av. J.-C. Elle épouse Quintus Mucius Scaevola l'Augure, un homme politique qui est nommé consul en 117 av. J.-C. De cette union sont nés trois enfants. Elle meurt vers 90 av. J.-C.

Bien que la vie de cette femme ne soit presque pas connue et qu'elle soit demeurée dans l'ombre, il n'en reste pas moins que par les rares écrits retrouvés sur elle on constate qu'elle put être une femme de culture. Ainsi elle s'exprime « non durement [...] ni avec une prononciation large ou campagnarde ou saccadée, mais soigneusement, égale et sans à-coups »³⁵³. Ainsi, quand son gendre Lucius Lucinius Crassus l'écoute il a l'impression d'écouter « Plaute ou Naevius »³⁵⁴. On peut donc affirmer que Laelia a appris à s'exprimer. Cicéron précise qu'il a « plus d'une fois assisté aux entretiens de Lélia, fille de Caius »³⁵⁵. Laelia avait donc l'habitude de parler en public et ce sont ses dons pour l'éloquence qu'admire l'auteur, dons qui font partis des arts libéraux car ils touchent à la grammaire et à la rhétorique. Laelia est cependant une femme d'un rang très aisé et sa famille appartenait au cercle des Scipion. Le fait que Cicéron précise qu'il l'a souvent écoutée confirme que Laelia devait faire partie d'un cercle de penseurs et de littéraires. De plus, « on voyait briller en elle toute l'élégance de son père »³⁵⁶, et elle « ne parlait pas moins bien que son père »³⁵⁷. Laelia a acquis cette facilité de s'exprimer du fait que c'était « ainsi que son père et ses ancêtres ont eu l'habitude de parler »³⁵⁸ car la matrone faisait partie de ces femmes romaines qui « ne s'entretiennent pas avec un grand nombre des gens du peuple et conservent toujours les accents qu'elles ont entendus d'abord »³⁵⁹. Laelia peut d'ailleurs être considérée comme une femme qui se retrouve dans la lignée de Cornelia qui influence ses enfants par son langage et

³⁵² Cf. n.443

³⁵³ *Sono ipso vocis ita recto et simplici est ut nihil ostentationis aut imitationis afferre videatur ; ex quo sic locutum esse eius patrem iudico, sic maiores, non aspere, ut ille quem dixi, non vaste, non rustice, non hiulce, sed presse et aequalibiter et leniter*, CICÉRON, *Brutus ou le dialogue des orateurs illustres*, 3.45

³⁵⁴ *Sed eam sic audio ut Plautum mihi aut Naevium videar audire*, *Ibid.*

³⁵⁵ Cf. n. 443

³⁵⁶ *Ibid.*

³⁵⁷ *Et Laelia C. filia reddidisse in loquendo paternam elegantiam dicitur*, QUINTILIEN, *Institution Oratoire*, I, 1, 6

³⁵⁸ *ex quo sic locutum esse eius patrem iudico*, CICÉRON, *Brutus ou le dialogue des orateurs illustres*, 3.45

³⁵⁹ *Sono ipso vocis ita recto et simplici est ut nihil ostentationis aut imitationis afferre vide*, *Ibid.*

son éloquence³⁶⁰, ou encore Hortensia qui s'exprima sur le forum et « qui fait honneur à son sexe »³⁶¹. Ses talents n'étaient donc pas seulement de charmer mais également de convaincre. Il faut cependant noter qu'on ignore si cette femme était réellement intelligente ou si elle savait seulement charmer son entourage de sa conversation. Il est cependant possible qu'elle fut bien une femme raffinée aux nombreuses connaissances du fait de sa position, du cercle d'amis de son père et de son propre cercle d'amis qui comptait parmi eux l'orateur Cicéron.

³⁶⁰ *nam Gracchorum eloquentiae multum contulisse accepimus Corneliam matrem*, QUINTILIEN, *Institution Oratoire*, I, 1, 6

³⁶¹ *in sexus honorem*, Quintilien, *Institution Oratoire*, Livre I, chapitre 1, 6

3. Mucia : RE 16 Mucia 27cols 448-9

Attestation :

« J'en dirai autant des deux Mucia, ses filles, dont j'ai connu la manière de parler. »³⁶²

Date : 130 av. J.-C. (?) – 90 av. J.-C.

Appartenance sociale :

- famille patricienne

- **Liens familiaux :**

- petite fille de Caius Laelius
- fille de Laelia et de Quintus Mucius Scaevola³⁶³

- **Mariages :**

- épouse de Lucius Licinius Crassus

- **Descendance :**

-deux filles appelées toutes deux Licinia

Compétences :

Mucia fait partie d'une famille d'orateurs et pratique l'éloquence. Elle est l'arrière petite fille du consul Caius Laelius. Cet homme d'état romain était un ami proche de Scipion l'Africain et était également connu pour être un grand orateur qu'admirait notamment Cicéron et Quintilien. Mais Mucia est également la fille de Laelia qui fut connue pour son goût prononcé pour l'éloquence. Mucia épouse Lucius Licinius Crassus, un jurisconsulte et un orateur romain. De cette union naquirent deux filles toutes deux nommées Licinia. On ne connaît pas l'année de sa mort mais on peut supposer qu'elle survécut à son mari qui mourut en 91 av. J.-C.

³⁶² *et filias eius Mucias ambas. quarum sermo mihi fuit notus*, CICÉRON, *Brutus ou le discours des Orateurs*, LXVIII

³⁶³ Cf. fiche 9 (Laelia)

SYNTHESE :

Mucia est restait dans l'ombre de son mari est n'est connue que pour son éloquence. Il est très difficile de connaître la vie de cette femme de même que de savoir quel était l'opinion des auteurs classiques à son sujet. Il semblerait qu'elle n'ait pas attiré l'attention sur elle.

Mucia apparaît seulement chez Cicéron qui admire sa façon de s'exprimer³⁶⁴. En effet, l'orateur reconnaît « la manière de parler »³⁶⁵ de Laelia dans l'éloquence de sa fille. Mucia se trouve donc dans la lignée de Laelius par son talent oratoire. Cependant il ne faut pas oublier que son propre mari, Crassus, était lui aussi un orateur reconnu dont ses pairs « faisaient un éloge et le soutenaient »³⁶⁶ et donc elle a pu également apprendre à ses côtés. Enfin, le fait que Cicéron se propose comme témoin des talents de Mucia signifie que la jeune fille le connaissait et évoluait donc dans le même cercle d'amis que lui. Pour avoir également côtoyé l'orateur, Mucia devait elle aussi appartenir à un groupe littéraire important. On ne sait pas si elle avait quelques connaissances dans un domaine précis et si elle connaissait d'autres Arts Libéraux mais le fait qu'elle puisse démontrer son talent d'oratrice nous fait penser que la famille de Mucia devait bénéficier d'une éducation poussée en matière d'éloquence et cela depuis son grand père. Il est important de souligner le fait que l'éloquence devient une sorte d'héritage familiale qui se transmet désormais de mère en fille puisque les filles de Mucia elles-aussi sont reconnues comme des femmes éloquentes par Cicéron.

Tout comme sa mère Laelia, Mucia fait partie des nouvelles femmes qui revendiquent le droit à la parole et qui se font reconnaître aux yeux des auteurs classiques comme des femmes d'importance.

³⁶⁴ *auditus est nobis Laeliae C- f- saepe sermo: ergo illam patris elegantia tinctam uidimus*, CICÉRON, *Brutus ou le Discours des Orateurs*, LVIII

³⁶⁵ Cf. n. 470

³⁶⁶ *eloquentis et iuris periti gener*, CICÉRON, *Brutus ou le Discours des Orateurs*, XXXIII

4. Clodia : *Clodia Pulchra* ; *RE IV1 n° 66* ; *ONOMASTICON TULLIANUM, II p.160*

Attestation:

« voilà bien la pièce d'une vieille poétesse qui a écrit de nombreuses pièces »³⁶⁷

« Les entractes de Pantomimes de sa sœur »³⁶⁸

Date : 95-94 av. J.-C. – apr. 44 av. J.-C.³⁶⁹

Appartenance sociale :

- famille patricienne

• **Liens familiaux :**

- fille d'Appius Claudis Pulcher et de Caecilia Metella
- sœur d'Appius Claudius Pulcher (consul en 54 et censeur en 50 av. J.-C.)
- sœur de Claudius Pulcher (préteur en 56 av. J.-C.)
- sœur de Publius Claudius Pulcher (tribun de la Plèbe en 58 av. J.-C.)
- sœur de Clodia Minor
- sœur de Clodia Tertia

• **Mariages :**

- épouse de Quintus Caecilius Metellus Celer

• **Descendance :**

- aucune descendance

Compétences :

Poétesse et comédienne en dilettante

³⁶⁷ *haec tota fabella veteris et plurimarum fabularum poëtriae*, CICÉRON, Pro Caelio, XXVII

³⁶⁸ *sororis embolia*, Scholastique de Bob. 135-6 (Stangl) dans CICÉRON, Pro Sextius, 54, 116

³⁶⁹ CICÉRON, Les Correspondances, Ad Att., XIV, 8, 1

SYNTHESE :

Claudia, surnommée Clodia par Cicéron, fait partie d'une des plus prestigieuses familles patriciennes de Rome. Elle épouse en 63 av. J.-C. son cousin Quintus Metellus Celer mais il meurt en 59 av. J.-C. et Clodia se retrouve veuve à l'âge de 35 ans³⁷⁰. On peut noter qu'elle se marie très tard pour un femme de ce rang, étant donné en outre qu'elle est l'aînée de ses sœurs, ce qui inhabituel. Après la mort de son frère Clodius en 52 av. J.-C. Clodia disparaît des sources rhétoriques et poétiques mais des allusions de la *Correspondance* de Cicéron laissent entendre qu'elle vécut encore pendant une dizaine d'années ; en outre, Cicéron ne mentionne à aucun moment son décès.

Clodia est représentée sous les traits d'une femme galante et débauchée, par Cicéron et par Plutarque. Cicéron la fustige car elle « se comporte non seulement par sa démarche mais par sa toilette et son entourage, non seulement par le feu de ses regards, non seulement par la liberté de ses propos, mais aussi par ses étreintes, ses baisers, ses baignades, ses promenades en barque, ses souper » comme « une femme provocante et affriolante »³⁷¹. De la liberté de la démarche on passe à celle des mœurs et la rumeur lui prête nombreux amants, le scandale attirant le scandale, on ajoute à cette liste son propre frère, Clodius³⁷². Ne va-t-on pas jusqu'à alléguer qu'elle tarifait ses charmes et que sur ce marché-là elle ne vaut pas grand chose ? Le surnom cruel de *Quadrantaria*³⁷³ montre assez la férocité des inimitiés qu'elle a suscitées. On la reconnaît également sous le masque de la Lesbia de Catulle³⁷⁴. Elle est l'égérie du poète, mais il rappelle qu'elle avait trois cents amants³⁷⁵, Clodia mènerait donc une vie libertine, facilitée par son veuvage précoce et sa fortune considérable.

Mais Clodia n'a pour seul argument sa débauche, elle a aussi des compétences intellectuelles. En effet, Cicéron admet dans son discours qu'elle était une « vieille poétesse

³⁷⁰ CICÉRON, *Pro Caelio*, XXXVI, 112

³⁷¹ *si denique ita sese gerat non incessu solum, sed ornatu atque comitatu, non flagrantia oculorum, non libertate sermonum, sed etiam complexu, osculatione, actis, navigatione, conviviis, ut non solum meretrix, sed etiam proterua meretrix procaque videatur*, CICÉRON, *Pro Caelio*, XX

³⁷² Le fait que Cicéron la surnomme « la déesse aux grands yeux » (*flagratia oculorum*) en rapport avec Junon traduit peut être le fait que, tout comme la déesse, Clodia était à la fois la sœur et l'amante de son frère ; Catulle parle de Lesbius que Lesbia lui préfère comme étant « *pulcher* » qui pourrait offrir un double sens (CATULLE, poème 79-1) ; Cf. aussi PLUTARQUE, *Vie de Cicéron*, XXVIII.

³⁷³ Surnommée ainsi parce qu'« un de ses amants avait mis dans une bourse des pièces de bronze et les lui avait envoyées au lieu d'argent », PLUTARQUE, *Vie de Cicéron*, XVIII.

³⁷⁴ Cf. APULÉE, *Apologie X* « le nom de Lesbia pour celui de Clodia » : *quod lesbiam pro clodia nominavit*

³⁷⁵ *trecentos*, CATULLE, poème 11

aux nombreuses fables»³⁷⁶. De plus, elle joue de la comédie et donne des pantomimes³⁷⁷. T. P. Wiseman prend la remarque de Cicéron au sens littéral et suppose que Clodia avait en réalité quelques rapports avec la scène, et qu'elle écrivait des pièces; il soutient qu'à cette période la pantomime était un divertissement à la mode traitant, comme l'élegie, d'amour. De plus il admet également qu'elle dansait trop élégamment pour une femme³⁷⁸. Cependant, il est également possible, et même probable, que lorsque Cicéron rappelle ces faits, c'est surtout pour pouvoir tirer profit de l'association de Clodia avec la scène à cause de sa mauvaise réputation. De plus, Cicéron joue sur le double sens de *fabula*, qui signifie tant « jeux » que « fable », pour la discréditer comme témoin à charge. En effet, Clodia est l'instigatrice du procès contre Caelius que Cicéron défend. En attaquant la moralité de la plaignante, Cicéron retourne l'affaire contre elle. Enfin, le fait que l'orateur parle des pantomimes est également un sujet de discrédit pour la jeune femme car de femmes qui jouaient étaient souvent des *meretrices* (courtisanes).

L'intérêt de Clodia pour les Arts Libéraux est donc attesté bien qu'il soit plus que probable qu'elle ait été une « femme d'esprit »³⁷⁹ qui a pratiqué ces arts en dilettante. Mais Cicéron a transformé l'agrément en crime pour les bénéfices de sa cause.

³⁷⁶ Cf. n. 359

³⁷⁷ Cf. n. 360

³⁷⁸ Cf. WISEMAN T. P., *Catullus and his Words : A Reappraisal*, Cambridge, 1985, Pp. 26 – 38.

³⁷⁹ *mulier ingeniosa*, CICÉRON, Pro Caelio, XXV, 62

5. Cornelia: RE 4 Cornelia 417 cols. 1596-7

Attestation :

" Fort cultivée, elle s'entendait aussi bien à la littérature qu'à la musique et à la géométrie. Elle était même accoutumée à écouter, et avec fruit, des causeries philosophiques."³⁸⁰

Date : 73 av. J.-C. – 48 av. J.-C. (dernière année où elle est citée)

Appartenance sociale :

- Patriciat

• Liens familiaux :

- Famille des Scipion
- Fille de Quintus Caecilius Metellus Pius Scipio Nasica, dit Metellus Scipion
- Fille d'Aemilia Lepida

• Mariages :

- épouse de Publius Licinius Crassus, fils de Crassus, mort pendant l'expédition des Parthes
- épouse de Gnaeus Pompeius Magnus (Pompée le Grand) entre 54 et 52 av. J.-C.

Compétences :

Elle connaît la littérature, la géométrie et la musique. Fréquente les salons de philosophes

³⁸⁰ ἡ Cornelia δὲ τὴν κληρὸν πολλὰ φιλτρα δέχα τὴν φ' ἡμέρας. Καὶ γὰρ περὶ γράμματα καλῶς ἴσκητο καὶ περὶ λόγων καὶ γεωμετρῶν, καὶ λόγων φιλοσοφῶν ἐπιθιστο χρησῶν ἴκοιεν. Καὶ προσὸν τοῖς ἴθως ἠδῶς καὶ περιεργῶς καθάρων, ἡ δὲ νῆαις προστρῖβεται γυναιξὶ τὴν τοιαῦτα μαθήματα· πατὴρ δὲ καὶ γόνους ἴνεκα καὶ δέξης ἰμμεπτος. PLUTARQUE, *Les vies des hommes illustres, la vie de Pompée*, LVIII

SYNTHESE :

Cornelia est la fille du patricien Quintus Caecilius Metellus Pius qui soutint Pompée contre César grâce à des fonds privés. Après avoir perdu son premier mari à la bataille de Carrhes en 53 av. J.-C. Cornelia est mariée à Pompée le Grand qui vient également de perdre son épouse, la fille de Jules César. Le choix est surtout politique. La guerre civile contre César menace et Pompée ne veut pas renouer une fois encore des liens avec la famille des Julii, ce qu'il aurait pu faire en épousant Octavia, fille d'Atia qui était la nièce de César. Cette union demeura cependant stérile. Peu après leur mariage Pompée est obligé de fuir Rome face à César et entame une longue errance. Cornelia, quant à elle, reste avec le plus jeune fils de Pompée, Sextus Pompée à Rome. En 48 av. J.-C., Sextus Pompée et sa belle mère décident de rejoindre Pompée à Mytilène pour l'accompagner en Egypte³⁸¹. Cependant, à peine sont ils arrivés que Pompée est exécuté à Péluse. Cornelia est obligée de fuir alors qu'elle pleure son mari mort sous ses yeux³⁸². A son arrivée, César punis les assassins de Pompée et donna Cornelia ses cendres et sa chevelure. Elle retourne à Rome et passe le reste de sa vie dans une des propriétés de Pompée en Italie³⁸³.

Cornelia est mentionnée chez de nombreux auteurs latins tels que Appien, Dion Cassius ou encore Plutarque. Ce dernier précise d'ailleurs que « cette nouvelle épouse avait bien des charmes, sans compter celui de la jeunesse »³⁸⁴. Plutarque nous décrit ses vertus, et il est bien le seul. Les autres auteurs ne retiennent d'elle que le fait qu'elle fut l'épouse de Pompée le Grand, l'« Agamemnon » romain³⁸⁵. Elle demeure l'image de l'épouse vertueuse, celle qui accompagne son mari exilé après être allée à Lesbos avec Sextus³⁸⁶. On voit une autre image de cette vertu par le fait que César restitue les cendres de Pompée à Cornelia qui

³⁸¹ Οὐτω δὲ παραπλευσας π᾽ ἄμφιπλευως κεῖθεν εἰς Μιτυλήνην ὑπεραιότο, βουλόμενος τὴν Κορηλιαν ὑναλαβεῖν καὶ τὴν υἱόν, PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, LXXIX

³⁸² Οὐ δ' ἄπὸ τὴν νεῖν ἐς θεοσαντο τὴν φόνον, ὀμῶν ἐξέκουστον ἄχρι τῆς γῆς κχάντες φύγον, ῥῥῥῥῥοι τῆς ἄγκυρας κατὰ τῆχος. Καὶ πνεύμα λαμπρὸν ἔβοῦθει πελαγοῖς ἔπεκθουσιν, ὅστε βουλομένων διῆκιν ἔποτραπῆσθαι τοῦς Ἀγυπτιοῦς, Plutarque, *Vie de Pompée*, 85; Καὶ τὸ μὲν γυναιὸν τοῦ Πομπηίου καὶ οἱ φίλοι ταῦτα μακροῦθεν ῥῥῥῥῥοι ἐνῶντες ἐνῶντες τε καὶ χεῖρας ἐς θεοῦς ἐκδοκοῦς σπονδῶν ἐνῶντες ἔπλεον τῆχιστα ἐς ἐκ πολέμου. APPIEN, *Guerres Civiles*, II, 85

³⁸³ Τὸ δὲ λεψάνα τοῦ Πομπηίου Κορηλιὰ δεξαμένη κομισθῆντα, περὶ τὴν ἄλβαν ἔθηκεν, PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, LXXXVII; Τὸν δὲ δὲ συμπλεντων ἀτὸ οὐ μὲν ἀτῆκα ἔλωσαν οὐ δὲ καὶ φύγον, ἄλλοι τε καὶ ἔπαρς ἔτε γυνὴ ἀτῆ. Καὶ οὐ μὲν καὶ ἐς τὴν ἔμην μετὰ ταῦτα ἔδεῖας τυχοῦσα ἐνεσῆθη, ὁ δὲ δὲ Σῆξτος ἐς τὴν ἔφρικὸν πρὸς τὴν ἔδελφὸν τὴν Γναῶν κομῆσθη. τοῦτοις γὰρ δὲ τοῦς ἐνῶμασι διακεκρῆδεται, ἔπειδὲ τὴν τοῦ Πομπηίου πρῶσρησιν ἔμφῆτεροι ἐῆχον. DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, XLII, 5.7

³⁸⁴ ἐνῶν δὲ τὸ κῆρ πολλὰ φῆλτρα δῆχα τὴν ἔφῆρας, PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, 58

³⁸⁵ ὅστε καὶ ἔγαμῶνονα ἀτῆν ἔπικαλεῖσθαι, DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, XLII, 5.5

³⁸⁶ ἀτῆς δὲ τὸ τε ἔπιτῆδεια λαβῶν καὶ ἔπῆ τὴν θῆλασαν καταβῆς ἐς Λῆσον ἔκκῆδι πρὸς τε τὴν γυνάκα τὴν Κορηλιαν καὶ πρὸς τὴν υἱόν τὴν Σῆξτον ἔπλευσε, DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, XLII, 2. 3

va les placer dans sa propriété d'Albe³⁸⁷. Mais cette image est également un rappel de la politique de César qui, après la Guerre Civile, veut donner l'image d'un homme magnanime. Elle entretient par ailleurs le culte de Pompée et transmet la tradition pompéienne à Sextus³⁸⁸. Les auteurs nous peignent donc le portrait d'une femme pieuse, aimante et douce.

Il ne faut cependant pas négliger que Cornelia était une femme de culture. Plutarque précise que « fort cultivée, elle s'entendait aussi bien à la littérature qu'à la musique et à la géométrie. Elle était même accoutumée à écouter, et avec fruit, des causeries philosophiques »³⁸⁹. Nous notons ici que la jeune femme appréciait les arts libéraux. Elle devait avoir reçu une instruction très poussée pour bénéficier d'une telle culture. Le fait que Plutarque souligne cet élément de sa personne montre l'importance qu'avait la culture pour les femmes de cette période. Le fait qu'il précise qu'elle était « exempte de la pédanterie »³⁹⁰ nous pousse à penser que la majorité des femmes savantes de cette période étaient mal vues par les auteurs classiques. Cependant, seul Plutarque nous donne cet aspect de son caractère et on peut penser que d'une manière générale les auteurs classiques n'éprouvaient aucun intérêt pour la culture que possédaient les femmes romaines. Seuls les faits historiques comptent et on est bien obligé de l'avouer, le fait que Cornelia était été une femme intelligente et cultivée n'a laissé que peu de trace comparé à son rôle d'épouse dévouée et de veuve fidèle.

³⁸⁷ Cf. n. 391

³⁸⁸ HERRMANN, Claudine, *Le Rôle judiciaire et politique des femmes sous la République romaine*, Bruxelles-Berchem, Latomus, 1964, p. 109

³⁸⁹ Cf. n. 388

³⁹⁰ PLUTARQUE, *les vies des hommes illustres, la vie de Pompée*, 58

6. Porcia : *Porci Catones*, RE 22 *Porcia* 28 cols 216-18

Attestation :

« Porcia, qui avait fait son étude de la philosophie »³⁹¹

Date : □□ 70 av. J.-C. – 42 av. J.-C.

Appartenance sociale :

Nobilitas Plébéienne

• Liens familiaux :

- Fille de Marcus Porcius Cato Uticensis
- Fille d'Atilia
- Sœur de Marcus Caton

• Mariages :

- Marcus Calpurnius Bibulus (□□ 58/53 av. J.-C. - 48 av. J.-C.)
- Marcus Junius Brutus (□□ 48 av. J.-C. – 42 av. J.-C.)

• Descendance :

- Lucius Calpurnius Bibulus (mort en 32 av. J.-C.)
- Un deuxième enfant de Marcus Calpurnius Bibulus (?)

Compétences :

Femme d'esprit reconnue.

³⁹¹ PLUTARQUE, *Vie de Marcus Brutus*, XV

SYNTHESE :

Porcia est la fille de Marcus Porcius Cato Uticensis, dit Caton d'Utique et d'Atilia (aussi écrit Attilia). Elle était très jeune lorsque ses parents divorcèrent car Caton avait accusé sa femme d'adultère³⁹². Il se remaria ensuite à Marcia dont il se sépara pour la céder à son ami Hortensius (qui devait d'abord se marier avec Porcia³⁹³) car il désespérait d'avoir des enfants. Plutarque affirme que Caton se serait remarié à la mort de Marcia mais rien ne le prouve. Caton se suicida en 46 av. J.-C.³⁹⁴. Porcia était encore jeune lorsqu'elle épousa Marcus Calpurnius Bibulus, un allié de son père. De cette union sont nés deux enfants³⁹⁵, mais on ne retient généralement que Lucius Calpurnius Bibulus qui survécut à sa mère et obtint la grâce d'Auguste. Bibulus mourut à la bataille de Pharsale en 48 av. J.-C. et Porcia se retrouva veuve à l'âge d'environ 22 ans. Elle épousa presque aussitôt Marcus Junius Brutus qui devait divorcer de Claudia Pulchra, pourtant jeune. Ce divorce fut mal perçu par la mère de Brutus, Servilia Caepionis, qui soutint Claudia au détriment de Porcia. La jeune femme, bien que mariée pour rapprocher sa famille de celle de Brutus, aima profondément son mari³⁹⁶. Apparemment aucun enfant ne serait né de cette union. Après l'assassinat de Jules César le 15 mars 44 av. J.-C., Brutus devint alors ennemi d'Etat et dû s'enfuir pour tenter de réunir une armée. Il meurt en 42 av. J.-C. à la deuxième bataille de Philippes. Antoine retrouva le corps de Brutus et renvoya ses cendres auprès de sa mère Servilia³⁹⁷. Porcia, en apprenant la mort de son époux, se suicida à son tour³⁹⁸.

Dans la littérature antique Porcia représente l'idéale de l'épouse. Elle n'hésite pas à se transpercer la cuisse pour prouver sa loyauté à son mari³⁹⁹ et va d'ailleurs jusqu'au suicide lorsqu'elle apprend la mort de ce dernier. Ces actes ont suscité une grande admiration chez des auteurs tels que Valère Maxime qui écrit : « l'ardeur de ton amour si pur, ô Porcia ! fille de M. Caton, sera aussi pour tous les siècles l'objet d'une juste admiration. »⁴⁰⁰. Plutarque,

³⁹² PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, XXIV

³⁹³ *Idem.*, XXV, 3

³⁹⁴ *Idem.*, LXXII

³⁹⁵ *Idem.*, XXV

³⁹⁶ *Idem.*, XV

³⁹⁷ APPIEN, *Guerres Civiles*, IV, 135

³⁹⁸ *Idem.*, Livre IV, 136 ; PLUTARQUE, *Caton d'Utique*, LXXIII ; DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, XLVII, 49, 3 ; VALÈRE MAXIME, *Faits Mémorables*, IV, 6, 5

³⁹⁹ PLUTARQUE, *Vie de Marcus Brutus*, XV ; Dion Cassius, XLIV, 13

⁴⁰⁰ *Tuos quoque castissimos ignes, Porcia M- Catonis filia, cuncta saecula debita admiratione prosequuntur*, VALÈRE MAXIME, *Faits Mémorables*, IV, 6, 5

quant-à lui déclare qu'« elle se donna la mort avec un courage digne de sa naissance et de sa vertu »⁴⁰¹.

Plutarque rappelle également les connaissances que Porcia possédait. Elle était « pleine de grandeur d'âme et d'intelligence »⁴⁰². Issue d'un milieu favorisé, Porcia a reçu une éducation très poussée, encadrée par un père et des amis très érudits. En effet, dès sa jeunesse, Caton le Jeune se « lia intimement avec Antipater de Tyr, philosophe stoïcien, et fit sa principale étude de la morale et de la politique »⁴⁰³. Caton était donc un stoïcien et il n'est pas improbable que sa fille embrasse elle aussi ce courant de pensée. En effet, n'avait-elle pas « fait son étude de la philosophie »⁴⁰⁴ ? Plus loin il écrit même que la jeune fille « ne céda à son père ni en sagesse ni en grandeur d'âme »⁴⁰⁵. Porcia semble donc être une de ces femmes dont l'influence familiale a favorisé l'instruction et l'accès à un haut niveau de culture. On sait cependant qu'elle n'a jamais cherché à influencer son mari lors du complot qu'il trama contre le dictateur Jules César. Dans cette affaire elle n'a été que sa confidente et la seule femme mise au courant du complot⁴⁰⁶. Porcia joue donc un rôle politique et sert de lien entre Brutus et le reste du parti de Caton.

Porcia demeure une femme qui a gagné le respect des auteurs antiques par sa piété d'épouse et son courage. Elle ne fut pas l'une de ces femmes ambitieuses qui jouèrent un rôle politique, Porcia préfère rester en retrait et ne cherche pas à prendre la partie d'honneur et de pouvoir qui revient à son mari. Alors que la période dans laquelle elle vit est un grand moment de changement pour les femmes avec une émancipation grandissante et un accès plus fort à la culture, Porcia, qui pourtant possède une grande instruction, ne cherche pas à bouleverser la cellule familiale et conserve sa place d'épouse traditionnelle alors que d'autres telles Claudia ou Fulvia, n'hésitèrent pas à se démarquer dans cette société en mutation.

⁴⁰¹ PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, LXXIII

⁴⁰² PLUTARQUE, *Vie de Brutus*, XIII

⁴⁰³ PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, IV

⁴⁰⁴ Cf. n. 538

⁴⁰⁵ PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, LXXIII

⁴⁰⁶ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, XLIV, 13

7. Hortensia : *Hortensia Hortula*

Attestation :

« Elles donnèrent la parole à Hortensia qu'elles avaient désignée pour cela »⁴⁰⁷

« Q. Hortensius revivait en cette occasion dans sa descendance féminine et soufflait les paroles à sa fille »⁴⁰⁸

« La belle tradition d'éloquence qui se transmettait comme un héritage dans la famille Hortensia. »⁴⁰⁹

« nous lisons encore un discours de la fille de Q. Hortensius, prononcé devant les triumvirs, qui fait honneur à son sexe et n'en ferait pas moins au nôtre »⁴¹⁰

Date : Deuxième moitié du Ier s. av. J.-C. (discours en 43 av. J.-C.)

Appartenance sociale :

Famille patricienne

• Liens familiaux :

- Fille de l'orateur Quintus Hortensius Hortalus
- Fille de Lutatia
- Sœur de Quintus Hortensius Hortalus

• Mariages :

- Quintus Servilius Caepio (?)

• Descendance :

- Servilia (?)

Compétences :

C'est une femme qui maîtrise très bien l'éloquence. C'est aussi la première à oser prendre la parole sur le Forum

⁴⁰⁷ διαταμνων το τε δμου κα τιν δορυφρων, λεγον, ρησας ρς τοτο προκεχειρισμνης-APPIEN, *Les Guerres Civiles*, IV, 32

⁴⁰⁸ reuixit tum muliebri stirpe Q- Hortensius uerbisque filiae aspirauit, VALÈRE MAXIME, *Faits Mémoires*, Livre VIII, Chapitre III, 3

⁴⁰⁹ Hortensianae eloquentiae tanta hereditas una feminae actione abscissa non esset, *Ibid.*

⁴¹⁰ et Hortensiae Q. filiae oratio apud triumuiros habita legitur non tantum in sexus honorem, QUINTILIEN, *Institution Oratoire*, I, 1, 6

SYNTHESE :

Hortensia est la fille de Quintus Hortensius Hortalus et de Lutatia. On ne connaît ni sa date de naissance ni sa date de mort, mais on sait néanmoins qu'elle vivait à l'époque du Ier s. av. J.-C. grâce au discours qu'elle fit en 42 av. J.-C. Son père était un orateur célèbre, un avocat réputé et un grand homme politique de son époque. Il fut nommé préteur en 72 av. J.-C. et consul en 69 av. J.-C. Il était également maître des plaidoiries pendant de nombreuses années jusqu'à l'arrivée de Cicéron et des procès contre Quinctius en 81 av. J.-C. et Verrès en 70 av. J.-C. Cependant Hortensius et Cicéron ne furent jamais ennemis et ils plaidèrent même ensemble lors du procès de Milon en 52 av. J.-C. Hortensius n'est pas resté avec sa première femme. Il s'est ensuite remarié avec Marcia, femme de Caton, qui lui a donné un enfant⁴¹¹. On ne sait pas grand chose de la vie d'Hortensia. Il semble qu'elle aurait été mariée à Quintus Servilius Caepio qui fut proconsul en 90 av. J.-C. mais également frère de Caton d'Utique et de Servilia Caepio. De cette union serait née une fille du nom de Servilia⁴¹². Son mari meurt en la laissant veuve en 69 av. J.-C.

Hortensia est connue pour avoir prit la parole au forum au nom des femmes patriciennes « qui l'avaient désignée pour cela »⁴¹³ à la suite d'une loi édictée par le triumvirat pour entretenir l'armée concernant les mille quatre cents femmes les plus riches de Rome qui devaient remettre leurs bijoux et leurs biens les plus précieux au trésor. Outrées par cette demande, les femmes allèrent d'abord voir Fulvia, femme de Marcus Antonius, « qui les fit repousser de sa porte et elles prient très mal son attitude outrageante »⁴¹⁴. Ces femmes décidèrent alors d'aller sur le Forum et c'est Hortensia qui se fit leur porte parole. Elle parla avec beaucoup d'éloquence comme le précisera plus tard Valère Maxime et eut pour effet d'influencer l'Etat qui abaissa le nombre de femmes imposées à quatre cent⁴¹⁵.

⁴¹¹ Μαρκῶν γὰρ τοὶ τῷ Φιλίππου συνῶν ἄκ' παρθένου καὶ ὄρεσκόμενος ἀπὲρ μάλιστα καὶ παῖδας ἔχων ἔξ ἑκείνης ἔδωκεν ὁμῶς ἀπὲρ ἑρῆσιν τῶν φίλων τινῶν, παῖδων τε ἐπιθυμῶντι καὶ τεκνοποιοῦν γυναικῶς οὐ τυγχάνοντι, μᾶλλον κίκερ' ἐκείνην κούσασαν ἔς τὴν οὐκὸν ἀφίς ἔς χροῖσας ἐνεδέξατο. Τοῖσδε μὲν δὲ Κίτων ἦν, καὶ ἀπὲρ οὐ ἔτυκαῖοι λαμπρῶς ἠθάρπον: «il avait, par exemple, épousé Marcia, la fille de Philippus, au sortir de l'adolescence, lui vouait la plus grande affection et avait eu d'elle des enfants : il la céda néanmoins à Hortensius, un de ses amis, qui désirait des enfants mais dont l'épouse était stérile ; et quand elle lui en eut donné un, Caton la reprit chez lui, comme s'il l'avait prêtée » APPIEN, *Guerres Civiles*, II, 99 ; *quas sancta relicto Hortensi maerens inrupit Marcia busto*, LUCAIN, *Pharsale*, 2, 339

⁴¹² Münzer F., *Römische Adelsparteien und Adelsfamilien*, p.342-347; cf Münzer, RE, VIII, 1913, col. 2481-2482, n°16

⁴¹³ Cf. n.416

⁴¹⁴ Φουλβίας δὲ, τῆς γυναικῶς ἰντωνῶου, τῶν θυρῶν ἰπρωθόμεναι χαλεπῶς τῶν ἰβριν ἰνεγκαν, καὶ ἔς τῶν ἰγορῶν ἰπῶ τῶ βῶμα τῶν ἰρχῶντων ἰσόμεναι, APPIEN, *Guerres Civiles*, IV, 32

⁴¹⁵ Τῶ δ' ὀστέραῶ τετρακοσῶς μὲν ἰντῶ χιλῶν καὶ τετρακοσῶν προῶγραφον ἰποτιμῶσθαι τῶ ἰντα, τῶν δὲ ἰνδρῶν πῶντα τῶν ἰχοντα πλεῶους δὲκα μυριῶδων, ἰστῶν ἰμοῦ καὶ ξῶνον καὶ ἰπελεῶθερον καὶ ἰερα καὶ πανταεθνῶ, μηδενῶς ἰφιεῶνου, καὶ τοῶδε μεθ' ἰμοῦ φῶβου τῶν ἰπιμῶων καὶ ἰπῶ μηνῶμασιν ἰμοῶις, ἰνα πενηκοστῶν μὲν

Hortensia a reçu de nombreux éloges notamment de la part de Valère Maxime qui constate que « Q. Hortensius revivait en cette occasion dans sa descendance féminine et soufflait les paroles à sa fille »⁴¹⁶. Hortensia est donc reconnue par les auteurs classiques comme une femme maîtrisant l’art de l’éloquence, un art qui « se transmettait comme un héritage dans la famille Hortensia »⁴¹⁷. Cette discipline fait partie des arts libéraux et il est rare de voir une femme « orateur » dans le monde romain. Hortensia est certainement le meilleur exemple qui nous soit donné et elle a su influencer une décision du gouvernement par son courage et son verbe. Hortensia est la première femme à prendre la parole sur le forum ce qui entraîne d’abord une grande contestation⁴¹⁸ avant de connaître des louanges de la part des auteurs. En effet, le discours d’Hortensia a été par la suite écrit puisque Quintilien a pu en faire la lecture⁴¹⁹.

τῶν πντων ἀτκα δανεσαιεν ατος, νιαυτο δ φρον ς τν πλεμον σενγκαιεν : Le jour suivant, ils réduisirent de quatorze cents à quatre cents le nombre de femmes qui devaient présenter une évaluation de leurs biens et décrétèrent que tous les hommes qui possédaient plus de cent mille drachmes, qu'ils fussent citoyens, étrangers, affranchis, prêtres, de quelque nationalité que ce fût sans aucune exception, leur prêteraient (avec même crainte de pénalité et également des délateurs) à intérêt la cinquantième partie de leur propriété et fourniraient le revenu d'un an pour les dépenses de la guerre, APPIEN, *Guerres Civiles*, IV, 32

⁴¹⁶ Cf. n.417

⁴¹⁷ Cf. n.418

⁴¹⁸ « les triumvirs s'indignaient de voir que des femmes avaient l'audace de se réunir, alors que les hommes ne bougeaient pas, de soumettre à l'examen l'action des gouvernants et, tandis que les hommes étaient engagés pour l'armée, de ne même pas vouloir, elles, apporter une contribution en argent » APPIEN, *Guerres Civiles*, IV, 32

⁴¹⁹ Cf. n. 419

8. Octavia : *Octavia Thurina Minor, RE 17 Octavia Minor 96 cols*
1859-68

Attestation :

« Elle n'employât pas longtemps auprès de son mari les charmes de sa conversation »⁴²⁰

Date : 69 av. J.-C. – 11 av. J.-C.

Appartenance sociale :

- Famille sénatoriale

• **Liens familiaux :**

- Petite nièce de Caius Julius Caesar
- Fille de Caius Octavius
- Fille d'Atia Balba Caesonia
- Sœur d'Octavius-Auguste
- Sœur d'Octavia Major

• **Mariages :**

- Caius Claudius Marcellus Minor
- Marcus Antonius

• **Descendance :**

- Marcus Claudius Marcellus
- Claudia Marcella Major
- Claudia Marcella Minor
- Antonia Major
- Antonia Minor

Compétences :

Elle joua le rôle de négociatrice entre son frère Octave et son mari Marc Antoine lors de leurs dissensions.

⁴²⁰ PLUTARQUE, *Vie des hommes illustres, Vie de Marc Antoine*, LVI

SYNTHESE :

Octavia est la fille d'Atia Balba Caesonia et de Caius Octavius. Elle épouse d'abord Caius Claudius Marcellus Minor, sénateur et futur consul, en 54 av. J.-C. dont elle a eut trois enfants. Pendant cette union, un rapprochement entre la famille d'Octavia et Pompée avait été envisagée⁴²¹ mais elle n'aboutie pas. Après la mort de Claudius, Octavia se marie avec Marc Antoine. Entre 40 av. J.-C. et 36 av. J.-C. le couple a vécu à Athènes⁴²². Elle élève les enfants de son premier mariage, les deux fils du premier mariage de Marc Antoine ainsi que les deux filles qu'ils ont eues ensemble, Antonia Major et Antonia Minor. En 36 av. J.-C. Octavia retourne à Rome⁴²³ alors que Marc Antoine rejoint Cléopâtre VII mais le divorce n'est prononcé qu'en 32 av. J.-C. et Marc Antoine meurt en 30 av. J.-C. Octavia ne se remarie pas. En 23 av. J.-C. Marcellus meurt d'une maladie ce qui est un drame terrible pour Octavia. Après la mort de son fils Octavia disparaît de la scène politique et elle meurt en 11 av. J.-C. Le deuil est public et Auguste lui accorde des honneurs posthumes.

Octavia est aux yeux des romains une très belle femme car Cléopâtre « ne l'emportait sur Octavia ni pour la beauté, ni pour la fleur de la jeunesse »⁴²⁴. Elle était par ailleurs très aimée de son frère Octave⁴²⁵ et c'était une femme « au mérite rare »⁴²⁶. Elle a élevée avec « autant de soin que de magnificence, non seulement les enfants qu'elle avait eus d'Antoine, mais encore ceux qu'il avait eus de Fulvie »⁴²⁷. Octavia dispose donc de toute les valeurs romaines. Octavia refuse même de divorcer de Marc Antoine⁴²⁸ et attire sur lui « la haine publique »⁴²⁹. Elle est également l'auteur d'actions mémorables pour le peuple romain⁴³⁰. Mais Octavia est également célèbre pour son désespoir face à la mort de son fils⁴³¹

⁴²¹ SUÉTONE, *Vie des douze Césars, César*, XXVII

⁴²² PLUTARQUE, *Vie des Hommes Illustres, Marc Antoine*, XXXIV

⁴²³ *Idem.*, LVIII

⁴²⁴ *Idem.*, LXII

⁴²⁵ *Idem.*, XXXII

⁴²⁶ *Ibid.*

⁴²⁷ PLUTARQUE, *Vie des Hommes Illustres, Marc Antoine*, LVIII

⁴²⁸ elle ne sortirait pas de la maison de son mari, et que s'il n'avait pas lui-même d'autre motif de faire la guerre à Antoine, elle le conjurait d'oublier tout ce qui la regardait personnellement; qu'il serait odieux que deux grands hommes plongeassent les Romains dans une guerre civile, l'un par l'amour d'une femme, et l'autre par jalousie, *Ibid.*

⁴²⁹ *Ibid.*

⁴³⁰ DION CASSIUS, XLVII, 7 ; APPIEN, *Guerres Civiles*, livre IV, 31

⁴³¹ « à la grande mortification de tous les siens, puisque, de leur vivant, elle semblait croire avoir tout perdu » *non sine contumelia omnium suorum, quibus saluis orba sibi uidebatur* ; SÉNÈQUE, *Consolation à Marcia*, 2-4

Octavia était également une femme de culture. Tout d'abord c'est Atia qui présida « à l'éducation de [ses] enfants, [...] austère et sage discipline, ces âmes pures et innocentes, dont rien n'avait encore faussé la droiture primitive, saisissaient avidement toutes les belles connaissances, et, vers quelque science qu'elles se tournassent ensuite, guerre, jurisprudence, art de la parole, elles s'y livraient sans partage et la dévoraient tout entière »⁴³². Octavia a donc reçu une éducation complète ainsi que son frère qui était connu pour son intérêt pour l'astronomie et la philosophie. On sait également qu'elle aime la lecture de Virgile qui écrit notamment sur la mort prématurée de son fils Marcellus (au VI^e livre de l'*Enéide*)⁴³³. Elle intervient par ailleurs en sa faveur pour la rédaction de son ouvrage *De Architectura*⁴³⁴. Comme l'écrit Quintilien, Virgile fait partie de ces auteurs qui permettent d'apprendre l'éloquence. Mais Octavia semble surtout charmer par sa conversation⁴³⁵ ce qui lui permet de jouer un rôle dans la politique de son frère. C'est en effet par son intervention qu'Octave et Marc Antoine consentirent à une sorte de « réconciliation ménagée »⁴³⁶. Elle a également eu « une conférence » avec Octave afin d'éviter la guerre⁴³⁷. Elle recevait des amis de son mari chez elle⁴³⁸. Mais Octavia n'a pas seulement une grande connaissance des Arts Libéraux. Elle est également une patronne des arts. En effet, elle va faire construire une bibliothèque en l'honneur de son fils où de grands grammairiens vont venir y travailler, comme c'est par exemple le cas de Melissus⁴³⁹ qu'elle a donc pu ainsi côtoyer.

Octavia apparaît vraisemblablement comme une femme de culture qui sut jouer un rôle important dans les événements troublés de son époque. Elle n'est cependant pas une femme de pouvoir mais elle travailla pendant de longues années à éviter la guerre et préserver la paix même si l'issue était inévitable. Octavia était donc une femme « dont la grande beauté était accompagnée de tant de prudence et de gravité »⁴⁴⁰.

⁴³² *educationibus ac produxisse principes liberos accepimus. Quae disciplina ac severitas eo pertinebat, ut sincera et integra et nullis prauitatibus detorta unius cuiusque natura toto statim pectore arriperet artis honestas, et siue ad rem militarem siue ad iuris scientiam siue ad eloquentiae studium inclinasset, id solum ageret, id uniuersum hauriret*, TACITE, *Discours des Orateurs*, 28, 6

⁴³³ SERVIUS, *Ad Aen*, 861

⁴³⁴ « ces avantages [qu'il lui avait] d'abord accordés, c'est à la recommandation de [sa] sœur qu'il les lui a] continués ». *quae quum primo mihi tribuisti, recognitionem per sororis commendationem servasti* ; VITRUVÉ, *De Architectura*, I. 2

⁴³⁵ Cf. n. 475

⁴³⁶ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, XLVIII, 54

⁴³⁷ PLUTARQUE, *Vie des Hommes Illustres, Marc Antoine*, XXXVI

⁴³⁸ PLUTARQUE, *Vie des Hommes Illustres, Marc Antoine*, LVIII

⁴³⁹ SUÉTONE, *des grammairiens illustres, Melissus*, XXI

⁴⁴⁰ PLUTARQUE, *vie d'Antoine*, XXXII

9. Livie : *Livia Drusilla*, *PIR²L 301* ; *RE XIII cols 901-24*

Attestation :

« Sa haute sagesse vous ouvre ses conseils [...] Livie s'abandonna aux consolations d'Aréus, philosophe attaché à la personne d'Auguste »⁴⁴¹

Date : 58 av. J.-C. – 29 apr. J.-C.

Appartenance sociale :

- famille plébéienne (gens Livia)

• Liens familiaux :

- fille de Marcus Livius Drusus Claudianus et d'Alfidia

• Mariages :

- épouse de Tiberius Claudius Nero

- épouse d'Auguste (17 janvier 38 av. J.-C.)

• Descendance :

- Tibère

- Drusus

Compétences :

Femme de pouvoir importante elle a des notions en philosophie et en diplomatie.

⁴⁴¹ *illa te ad suum consilium uocat. Illa in primo feruore, cum maxime impatientes ferocesque sunt miseriae, consolandam se Areo, philosopho uiri sui, SÉNÈQUE, Consolation à Marcia, 4-2*

SYNTHESE :

Livia est la fille Marcus Livius Drusus Claudianus et Alfidia. Elle épouse d'abord Tiberius Claudius Nero dont elle a deux enfants. Cependant Octave tombe amoureux d'elle et l'épouse alors qu'elle est enceinte de son deuxième enfant. Livia devient alors la femme la plus importante de Rome. Le couple n'a pas eu d'enfant. En 9 av. J.-C. elle perd son fils Drusus ce qui lui cause une terrible douleur et Auguste meurt en 14 apr. J.-C. sans héritier. C'est Tibère, adopté par l'empereur en 4 apr. J.-C., qui prend la succession aux côtés de sa mère. Malheureusement pour elle Tibère finit par se lasser de sa présence et il va jusqu'à la reléguer aux affaires domestiques. Livia meurt en 29 apr. J.-C. à l'âge de 86 ans sans avoir revu son fils qui ne vint même pas lui rendre visite lors de sa dernière maladie. Elle obtient le nom d'Augusta par Claude qui la divinisa⁴⁴² car Tibère lui avait refusé cet honneur.

Livie est présente partout comme la « *mater patriae* »⁴⁴³, statut qui lui est donné pour illustrer la politique de son mari. Cette « femme qui par sa naissance, sa vertu, sa beauté, brillait parmi les Romaines »⁴⁴⁴ avait une « âme chaste au sein de la corruption du siècle »⁴⁴⁵. Livia représente donc l'idéal féminin romain et incarne le retour à la tradition que souhaitait tant Auguste. De même qu'« il éleva simplement sa fille et ses petites-filles, qu'il habitua à travailler la laine »⁴⁴⁶ Livia devait se comportait en tout point comme une matrone traditionnelle et donner ainsi une image exemplaire du retour à l'âge d'or. C'était donc « une femme tout à fait exceptionnelle et en tout plus proche des dieux que des hommes »⁴⁴⁷. Livia a su s'imposer comme une femme d'un grand caractère, pleine de vertu et à l'écoute des autres comme lors de l'incendie de Rome où elle est venue au secours des brûlés⁴⁴⁸. Par ailleurs, sa popularité auprès du peuple romain et du Sénat lui a permis de bénéficier de statues la représentant dans Rome⁴⁴⁹. Cornelia avant elle avait eu ce privilège, ce qui prouve l'importance de l'estime qu'inspirait Livia à Rome.

⁴⁴² *Auia Liuia diuinis honores*, SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Claude*, XI

⁴⁴³ *καὶ πολλοὶ μὲν μητρὰ αὐτῆς πατρῶος*, DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, 57 -12

⁴⁴⁴ *Liua, nobilissimi et fortissimi uiri Drusi Claudiani filia, genere, probitate, forma Romanarum eminentissima*, VELLEIUS PATERCULUS, Livre II, LXXV

⁴⁴⁵ *Quid tenuisse animum contra sua saecula rectum*, OVIDE, *Consolation à Livie*, 45

⁴⁴⁶ *Filiam et neptes ita instituit, ut etiam lanificio assuefaceret*, SUÉTONE, *vie des douze césars, Octave-Auguste*, LXIV

⁴⁴⁷ *Cuius temporis aegritudinem auxit amissa mater, 5 eminentissima et per omnia deis quam hominibus similior foemina*, VELLEIUS PATERCULUS, Livre II, CXXX

⁴⁴⁸ *μπρησθεῖσσι τῆσι πῶς Τιβέριος ἄλλοι καὶ Λίουα μυνε* DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, 57,

16

⁴⁴⁹ *τὸ δὲ κταοῦσθαι τὴν Λίουα καὶ ἐκνασθαι τὴν σφῆρα νευκυοῦ τινος διοικεῖν*, *Idem*. 49, 38

Livia demeure également une femme d'une grande intelligence. Elle joua en effet un grand rôle auprès de son mari en le conseillant bien que « ce soit l'avis d'une femme »⁴⁵⁰. Auguste, par ailleurs « rédigeait d'avance ses conversations personnelles »⁴⁵¹ qu'il allait avoir avec Livia pour se préparer. L'avis de Livia était donc très important pour Auguste. Ainsi son « caractère [était] le mieux assorti à la politique de son époux »⁴⁵² car elle servait les desseins d'Auguste tout en l'aidant dans sa tâche. De plus ses connaissances sont reconnues de façons officielles puisqu' « elle ne cessait de recevoir chez elle les sénateurs et les citoyens qui venaient la saluer, et que mention en était faite dans les actes publics »⁴⁵³. Mais Livia n'est pas seulement une femme politique. En effet, après la mort de son fils Drusus, « elle s'abandonna aux consolations d'Aréus, philosophe attaché à la personne d'Auguste »⁴⁵⁴. Livie entre donc à l'école de la philosophie et apprend certainement d'autres arts tels que l'éloquence qu'Aréus savait manier avec dextérité. De plus, comme toutes les autres femmes de la famille d'Auguste, Livia a certainement dû apprendre à parler en public⁴⁵⁵.

Livia avait certainement d'autres compétences que les auteurs classiques n'ont pas jugées bon de relever. Le fait qu'elle fut d'une « haute sagesse »⁴⁵⁶ nous laisse néanmoins un aperçu de son savoir. Il est également à noter qu'elle a certainement eu accès à l'instruction de l'astronomie par Auguste.

⁴⁵⁰ 'Admittis' inquit 'muliebre consilium?', SÉNÈQUE, *Clémence*, 1.9.6

⁴⁵¹ *Sermones quoque cum singulis atque etiam cum Liuia sua grauiores non nisi scriptos et e libello habebat*, SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Octave-Auguste*, 84, 4

⁴⁵² , *uxor facilis et cum artibus mariti*, TACITE, *Annales*, livre V, I

⁴⁵³ Πάνυ γὰρ μὲγα καὶ πᾶρ πᾶσας τῆς πρᾶσθεν γυναῖκας ἰγκωτο, ἴστε καὶ τὸν βουλὸν καὶ τοὺ δᾶμου τοῦς ἰθᾶλοντας οἰκαδε ἰσπασομᾶνους ἰεῖ ποτε ἰσδᾶχεσθαι, καὶ τοῦτο καὶ ἰς τᾶ δημᾶσια ἰπομνᾶματα ἰαγρᾶφεςθαι, DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, 57-12

⁴⁵⁴ Cf. n. 454

⁴⁵⁵ *Filiam et neptes ita instituit, ut etiam lanificio assuefaceret uetaretque loqui aut agere quicquam nisi propalam et quod in diurnos commentarios referretur*, SUÉTONE, *vie des douze césars, Octave-Auguste*, 64

⁴⁵⁶ SÉNÈQUE, *Consolation à Marcia*, 4-2

10. Iulia : *Iulia Caesaris Filia / Iulia Augusti Filia, RE 10 Julia 550 cols. 896-906, PIR² I 634, FOS 421*

Attestation :

« Elle avait l'amour des lettres et possédait une grande culture générale, ce qui était facile dans cette maison. »⁴⁵⁷

Date : 39 av. J.-C. – 14 apr. J.-C.

Appartenance sociale :

Famille impériale

• **Liens familiaux :**

- Petite Nièce de Julius Caius Caesar
- Fille d'Octave Auguste
- Fille de Scribonia
- Belle fille de Livia Drusilla
- Demi-sœur de Tiberius Claudius Nero
- Demi-sœur de Drusus

• **Mariages :**

- Marcus Claudius Marcellus (25 av. J.-C. – 23 av. J.-C.)
- Marcus Vispanius Agrippa (21 av. J.-C. – 12 av. J.-C.)
- Tiberius Claudius Nero (12 av. J.-C. – 14 apr. J.-C.)

• **Descendance :**

- Caius (21 av. J.-C.)
- Julia Minor (18 av. J.-C.)
- Lucius Caesar (17 av. J.-C.)
- Agrippina Major (14/13 av. J.-C. – 33 apr. J.-C.)
- Agrippa Postumus (12 av. J.-C.)

Compétences :

Membre de la famille impériale, Julie est reconnue comme une femme savante.

⁴⁵⁷ *Litterarum amor multaque eruditio, quod in illa domo facile erat, MACROBE, Saturnales, 2, 5*

SYNTHESE :

Julie est la fille de l'empereur Auguste et de sa première épouse Scribonia. Juste après sa naissance Auguste épouse Livia Drusilla alors mariée et enceinte. Elle avait déjà un fils Tiberius Claudis Nero. Julie a grandi sous l'éducation rigide et traditionnelle imposée par son père⁴⁵⁸. Comme elle est l'unique fille de l'empereur et donc la seule descendante légitime de la Gens Julia, Julie devient un atout pour la politique d'Auguste notamment par le mariage. Elle épouse d'abord son cousin Marcus Claudius Marcellus, fils d'Octavie, qui meurt cependant d'une maladie à Baïes en 23 av. J.-C. Julie est alors remariée à un ami proche d'Auguste, Marcus Vispanius Agrippa deux ans plus tard. De cette union sont nés cinq enfants. Les deux premiers garçons sont immédiatement adoptés par Auguste comme héritiers, mais ils meurent à deux années d'intervalle et mettent ainsi fin à l'espoir de succession d'Auguste. Julie est alors mariée à Tibère et ont un fils qui ne survit pas. Tibère se désintéresse néanmoins de son épouse avant de l'abandonner pour Rhodes qui aurait alors pris des amants. Son comportement aurait entraîné son exil sur l'île de Pandataria par Auguste pour avoir violé les lois somptuaires⁴⁵⁹ en plus d'une accusation pour paricide. Julie garde cependant une certaine influence puisque ses partisans, aidés de son plus jeune fils, ont essayé de la faire évader. Sa fille, Julia Minor, connaît le même sort que sa mère, envoyée elle aussi en exil par Auguste pour sa mauvaise conduite.⁴⁶⁰ Julie est néanmoins transférée à Rhégium, sur le détroit de Sicile après que le peuple eut réclamé son retour⁴⁶¹. Après la mort d'Auguste, Tibère rend l'exil de sa femme de plus en plus dur, la privant de revenus et Julie meurt, la même année que son père, en 14 apr. J.-C.

Les auteurs classiques nous parlent de Julie comme d'une femme d'une grande beauté. Macrobe ne dit-il pas qu'elle possédait « une remarquable grâce féminine »⁴⁶² ? Julie dispose également de qualités d'une matrone car elle avait « un caractère rempli de douceur et de bonté et on s'étonnait, quand on connaissait ses vices, d'un pareil contraste »⁴⁶³. Ces

⁴⁵⁸ « il habitua même au travail de la laine, et [lui] défendit de cacher la moindre de [ses] paroles ou de [ses] actions », cf. n. 61

⁴⁵⁹ Cf. MACROBE, *Saturnales*, II, 5

⁴⁶⁰ *Iulias, filiam et neptem, omnibus probris contaminatas relegavit*, SUÉTONE, *Auguste*, LXV

⁴⁶¹ *Eodem anno Iulia supremum diem obiit, ob impudicitiam olim a patre Augusto Pandateria insula, mox oppido Regnorum, qui Siculum fretum accolunt, clausa*, TACITE, *Annales*, I, 53 ; *Post quinquennium demum ex insula in continentem lenioribusque paulo condicionibus transtulit eam*, SUÉTONE, *Auguste*, 65 ; DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LV, 13

⁴⁶² *ingentem feminae gratiam*, MACROBE, *Saturnales*, II, 5.

⁴⁶³ *Mitis humanitas minimeque saevus animus [...] mirantibus qui vitia noscebant tantam pariter diversitatem*, *Ibid.*

qualités faisaient d'elle une fille agréable que son père aimait beaucoup. Mais selon Macrobe, l'amour que l'empereur lui portait rendait la jeune fille capricieuse⁴⁶⁴. Par ailleurs son père « lui avait recommandé [...] de limiter le luxe de ses tenues et d'éviter de s'afficher avec sa cour »⁴⁶⁵. Mais Julie y prend goût. Par la suite les auteurs classiques ne manquent pas de parler de ses adultères et de sa vie dissolue. Velleius Paterculus explique que Julie « oubliant totalement le rang de son père et de son mari, alla jusqu'au bout dans ses débauches et ses turpitudes de tout ce qu'une femme peut faire ou subir de honteux »⁴⁶⁶. Selon Tacite ce comportement était déjà remarquable du temps de son mariage avec Agrippa et avait continué avec Tibère⁴⁶⁷. Le souvenir de Julie est donc marqué par sa mauvaise conduite.

Macrobe donne cependant une précision sur Julie qui nous prouve qu'elle faisait partie de ces femmes de culture. Il explique qu'elle avait l'« amour des lettres et des connaissances étendues, qu'il lui avait été facile d'acquérir dans cette maison »⁴⁶⁸. On connaît en effet l'éducation que son père lui avait donnée car « il voulut que [ses] paroles et [ses] actions fussent publiques, afin d'être dignes d'entrer dans les mémoires journaliers de la maison »⁴⁶⁹. Cela ne serait qu'une preuve insuffisante si Macrobe n'avait pas lui-aussi souligné le penchant de la jeune fille pour les lettres et son instruction. On peut penser que, du fait de sa position élevée, Julie ait reçu bon nombre de professeurs grecs et latins qui lui auraient probablement permis d'améliorer et d'approfondir ses connaissances. Ses voyages aux côtés d'Agrippa ont également pu faciliter cette instruction. Julie étant allée en Orient avec son mari, elle a donc pu côtoyer les grands penseurs et philosophes de son époque comme le précise Guy Fau⁴⁷⁰.

Cependant, malgré les preuves de sa culture, son gout démesuré pour l'éclat, le « vice », ont fait perdre de vue ses qualités aux auteurs classiques qui ont préférés relater ses scandales

⁴⁶⁴ elle abusait de l'indulgence de la fortune, comme de celle de son père, *Indulgentia tam fortunae quam patris abutebatur*, *Ibid.*

⁴⁶⁵ *non semel praeceperat pater, temperato tamen inter indulgentiam gravitatemque sermone, moderaretur profusos cultus perspicuosque comitatus*, *Ibid.*

⁴⁶⁶ *Quippe filia eius Iulia, per omnia tanti parentis ac uiri immemor, nihil, quod facere aut pati turpiter posset femina, luxuria libidine infectum reliquit magnitudinemque fortunae suae peccandi licentia metiebatur, quidquid liberet pro licito uindicans*, VELLEIUS PATERCULUS, II, 100

⁴⁶⁷ « Sempronius Gracchus avait séduit la même Julia pendant son mariage avec Marcus Agrippa. [...] L'adultère obstiné la suivit dans la maison de Tibère et l'enflammait contre son mari par son orgueil et sa haine », *par causa saeuitiae in Sempronium Gracchum, qui familia nobili, sollers ingenio et praeue facundus, eandem Iuliam in matrimonio [...] traditam Tiberio perucax adulter contumacia et odiis in maritum accendebat*, TACITE, *Annales*, I, 53

⁴⁶⁸ Cf. n. 429

⁴⁶⁹ *uetaretque loqui aut agere quicquam nisi propalam et quod in diurnos commentarios referretur*, SUÉTONE, *vie des douze césars, Octave-Auguste*, LXIV

⁴⁷⁰ FAU, Guy, *L'émancipation féminine dans la Rome antique*, Paris, éd. Les Belles Lettres (2e ed.), 2009, p.83

11. Agrippine l'Aînée (Agrippina Maior) : *Vipsania Agrippina*, *PIR¹ V 463, FOS 812*

Attestation :

« Il [Auguste] voulut que leurs paroles et leurs actions fussent publiques, afin d'être dignes d'entrer dans les mémoires journaliers de la maison. »⁴⁷¹

Dates : 14/13 av. J.-C. – 33 apr. J.-C.

Appartenance sociale :

Famille impériale et nobilitas (famille de sénateur)

• Liens familiaux :

- descendante d'Auguste
- fille du général Marcus Vipsanius Agrippa et de Julia fille d'Auguste
- belle fille de l'empereur Tibère marié en seconde noce à Julia
- sœur de Caius (21 av. J.-C.)
- sœur de Julia Minor (18 av. J.-C.)
- sœur de Lucius (17 av. J.-C.)
- sœur d'Agrippa Postumus (12 av. J.-C.)

• Mariage :

- épouse de Tiberius Claudius Nero Drusus Germanicus en 4/5 apr. J.-C.

• Descendance : 9 enfants dont 6 ont dépassé l'enfance

- Neron Caesar (6 apr. J.-C. – 29 apr. J.-C.)
- Drusus Julius Caesar (8 apr. J.-C. – 33 apr. J.-C.)
- Deux enfants morts à la naissance entre 8 et 11 apr. J.-C.
- Caius (11 ap. J.-C. mort dans l'année)
- Gaius Julius Caesar Germanicus : Caligula (12 apr. J.-C. – empereur en 37 apr. J.-C. – mort 41 apr. J.-C.)
- Julia Agrippina (15/16 apr. J.-C. – 59 apr. J.-C.)
- Julia Drusilla (16 apr. J.-C. – 38 apr. J.-C. sur l'ordre de Messaline)
- Julia Livilla (17/18 apr. J.-C. – 38 apr. J.-C. probablement sur l'ordre de Messaline)

Compétences :

Femme politique et femme de culture, elle bénéficie d'une éducation poussée aux côtés de son grand-père Auguste.

SYNTHESE :

De nombreuses anecdotes attestent une influence politique non négligeable de la part d'Agrippine l'aînée ainsi que la place qu'elle tenait auprès de son mari. Descendante de la famille impériale Agrippine eut de nombreux enfants dont Julius et Caius qui furent associés à

⁴⁷¹ *uetaretque loqui aut agere quicquam nisi propalam et quod in diurnos commentarios referretur*, SUÉTONE, *Octave-Auguste*, 64

la politique d'Auguste pour lui succéder, ainsi que Caligula. Elle accompagna son mari dans ses campagnes où elle y joua un rôle célèbre. Ainsi « si Agrippine n'avait pas interdit de rompre le pont placé sur le Rhin, il y en avait qui auraient osé, par peur, cette infamie. Mais cette femme au très grand esprit revêtit les fonctions de chef durant ces jours et distribua aux soldats, selon qu'ils étaient blessés ou dans le besoin, des habits ou des pansements. »⁴⁷². Cet événement contribua à envenimer les relations entre Tibère et sa belle fille. A la mort de son époux, Tibère refusa qu'Agrippine se remarie en raison de la capacité de légitimation qu'elle représentait. Agrippine se retrouve alors de plus en plus isolée. Ses filles sont successivement mariées à des prétendants du choix de Tibère qui montre son emprise sur la famille impériale. La situation finit de se dégrader lorsqu'Agrippine ainsi que son fils Néron sont accusés de complot. Ils sont alors exilés sur l'île de Pandatérie après un procès. Il faut noter que cette île était déjà le lieu d'exil de sa mère, Julia Maior, lorsqu'Auguste, pour la châtier de ses débauches et intrigues, l'avait bannie. Agrippine, « livrée si souvent aux coups du sort par une fécondité qui faisait son malheur »⁴⁷³, a subi les revers de fortune après la mort de son mari. En effet les enfants d'Agrippine sont pour beaucoup dans sa déchéance⁴⁷⁴.

Bien que nous ne possédions pas d'attestation directe, Agrippine demeure une femme à l'intelligence aigüe par l'éducation qu'elle reçut dans le palais d'Auguste. Pour Carcopino «sa jeunesse a souffert des disparates et des incohérences, qui dans l'aristocratie romaine gênaient l'éducation des femmes. Celles-ci étaient confinées comme un gynécée dont les portes ne s'ouvraient qu'aux mâles de leur plus proche parenté ; il leur fallait filer en silence la laine utile à la maison. Mais en même temps, elles étaient affranchies intellectuellement par la culture large et raffinée que leur dispensaient les meilleurs maîtres de l'Hellade et de la Latinité et qui de bonne heure les avaient initiés aux règles de l'éloquence politique, aux hardiesses de la philosophie. »⁴⁷⁵. On peut cependant s'étonner de cette affirmation qui n'est en un sens pas justifiée. Suétone, par exemple, n'est pas aussi explicite⁴⁷⁶. Il écrit bien qu'Auguste avait veillé à l'éducation de sa fille et de ses petites filles mais sans en donner les détails. On ne peut parler ni de gynécée, ni d'enfermement. En effet, Auguste « voulut que leurs paroles et leurs actions fussent publiques, afin d'être dignes d'entrer dans les mémoires

⁴⁷² *Penaserat interim circumuenti exercitus fama et infesto Germanorum agmine Gallias peti, ac ni Agrippina inpositum Rheno pontem solui prohibuisset, erant qui id flagitium formidine auderent. sed femina ingens animi munia ducis per eos dies induit, militibusque, ut quis inops aut saucius, uestem et fomenta dilargita est,* TACITE, *Annales*, I, 69

⁴⁷³ *anxia sui et infelici fecunditate fortunae totiens obnoxia,* *Idem*, II, 75

⁴⁷⁴ *Rursus mori inedia destinanti per uim ore diducto infulciri cibum iussit,* SUÉTONE, *Tibère*, LIII

⁴⁷⁵ CARCOPINO, Jérôme, *Passion et politique chez les Césars*, Paris, Hachette, 1958, p.86-87

⁴⁷⁶ Cf. n. 335

journaliers de la maison. »⁴⁷⁷. Il cherchait donc à faire des femmes de sa famille des modèles ce qui sous entendait qu'elles aient des relations mondaines avec l'extérieur notamment les hommes qui étaient rompus aux arts libéraux. On suppose la qualité de l'éducation d'Agrippine pour qu'elle puisse ainsi haranguer en public. On peut rappeler à titre d'exemple comment elle s'est illustrée sur les champs de bataille. Cependant en dépit de sa condition, sa position due à son sexe la contraignait à demeurer en coulisse. Il ne faut pourtant pas oublier que la princesse eut conscience de son importance pendant toute sa vie et que, de ce fait, elle n'ait pas hésité à se faire entendre, prenant comme appui qu'elle était la petite fille d'Auguste et qu'elle faisait partie de la famille impériale. C'est un trait de famille lorsque l'on sait que sa fille Agrippine revendiqua toute sa vie son appartenance à la maison d'Auguste. On connaît aussi son courage et son acharnement à tenir tête à l'empereur Tibère qui lui valut son exil et sa mort loin de Rome. Il faut poser la question de l'étendue des connaissances d'Agrippine. En effet, comme nous l'avons déjà remarqué elle a bénéficié d'une éducation qui lui permettait de pouvoir parler en public mais n'était-ce pas tout ? Avait-elle finalement une culture poussée des arts libéraux où lui avait-on enseigné seulement à savoir parler avec aisance devant le peuple sans pour autant faire preuve d'une quelconque intelligence ou culture ?

Agrippine a laissé l'image d'une épouse idéale et d'une mère vertueuse dans l'histoire romaine. Les Romains ont été frappés par le retour de la princesse après la mort de son mari, « accablée de couleur et malade, impatiente de tout ce qui pouvait retarder sa vengeance [...], et tout le monde était ému de pitié à voir cette femme »⁴⁷⁸. Alors, « au moment où sortie du navire avec ses deux enfants, Agrippine parut avec l'urne funèbre dans ses bras et les yeux fixés sur la terre, un même gémissement s'éleva de la foule »⁴⁷⁹. Elle est également connue pour le courage dont elle fit preuve lors de la campagne du Rhin. Pline l'Ancien écrit que « déjà le pouvoir d'Agrippine était plus grand sur les armées que celui des lieutenants, que celui des généraux : une femme avait étouffé une sédition contre laquelle le nom du prince avait été impuissant. »⁴⁸⁰. Tout comme sa fille Agrippine la Jeune, cette femme issue de la plus haute aristocratie va tout mettre en place pour donner les pouvoirs à ses enfants. Mais, à

⁴⁷⁷ *uetaretque loqui aut agere quicquam nisi propalam et quod in diurnos commentarios referretur*, SUÉTONE, *Octave-Auguste*, 64

⁴⁷⁸ *At Agrippina, quamquam defessa luctu et corpore aegro, omnium tamen quae ultionem morarentur intolerans ascendit classem cum cineribus Germanici et liberis, miserantibus cunctis quod femina nobilitate princeps*, TACITE, *Annales*, II, 75

⁴⁷⁹ *postquam duobus cum liberis, feralem urnam tenens, egressa nauis defixit oculos, idem omnium gemitus*, *Idem.*, III, 1

⁴⁸⁰ *conpressam a muliere seditionem, cui nomen principis obsistere non qui uerit*, *Idem.*, I, 69

l'inverse de Cornelia, mère des Gracques, on ne peut affirmer la présence permanente d'Agrippine dans l'éducation de ses enfants. On connaît par d'auteurs comme Tacite⁴⁸¹, le fait que Tibère prit sous son aile l'éducation et le mariage des enfants d'Agrippine mais jamais on ne précise qu'elle aussi a été d'une quelconque utilité dans cette éducation. D'une manière générale, c'est aux hommes proches de la famille (père, frère, ou parent) que revient le devoir de s'occuper de l'avenir des enfants. Il est normal qu'Agrippine n'ait pas eu à s'inquiéter de ce problème familial et donc légitime de se poser la question de l'importance culturelle de la présence d'Agrippine auprès de ses enfants.

Agrippine a laissé chez les auteurs classiques l'image d'une matrone vertueuse et dévouée qui n'ont cependant pas relevé explicitement son attrait pour une culture poussée. Il n'en reste pas moins qu'elle savait se faire entendre devant le peuple et qu'elle était d'un « grand esprit »⁴⁸².

⁴⁸¹ Cf. TACITE, *Annales*, IV, 4 et VI, 15

⁴⁸² Cf. n. 336

12. Agrippine la Jeune (Agrippina Minor) : *Julia Agrippina*, FOS 426; RE X *Iulia Agrippina* 556 cols 909-15

Attestation :

« Ce fait qui n'a pas été rapporté par les auteurs d'ouvrages historiques, je l'ai découvert dans *les mémoires* de sa fille Agrippine, qui, devenue la mère de l'empereur Néron, a raconté à la postérité sa vie et la vicissitude des siens.»⁴⁸³

Date : 15/16 apr. J.-C. – 59 apr. J.-C.

Appartenance sociale :

- Famille impériale

• Liens familiaux :

- Descendante de l'empereur Auguste par sa mère et de Marc Antoine et Cléopâtre par son père (Germanicus étant le fils d'Antonia Minor)
- Petite-fille de l'empereur Tibère
- fille de Germanicus (fils de Drusus et d'Antonia Minor descendante de Marc Antoine) et d'Agrippine l'Aînée (fille d'Agrippa et Julia fille d'Auguste)
- sœur de l'empereur Caligula

• Mariages :

- épouse de Cneius Domitius Ahenobarbus en 28
- épouse de Caius Sallustius Crispus Passienus de 44 à 47
- épouse et nièce de l'empereur Claude de 49 à 54

• Descendance :

- un enfant : Lucius Domitius Ahenobarbus, le futur Néron

Compétences :

Placée au cœur de la famille impériale à partir de l'avènement de Caligula (37), Agrippine est connue pour ses intrigues politiques et la grande influence qu'elle eut sur son mari et empereur. Cependant on sait également qu'elle a été l'auteur de Mémoires auxquels s'est référé Tacite. Elle était considérée comme une femme très intelligente et ambitieuse.

⁴⁸³ *id ego, a scriptoribus annalium non traditum, repperi in commentariis Agrippinae filiae quae Neronis principis mater uitam suam et casus suorum posteris memorauit*, TACITE, *Annales*, Livre IV, chapitre LIII

SYNTHESE :

Agrippine est « la seule jusqu'à nos jours qui ait été fille d'un César (Germanicus), sœur, épouse et mère d'empereurs (Caligula, Claude, Néron). »⁴⁸⁴ Toute sa vie elle met à profit son extraordinaire capacité de légitimation⁴⁸⁵. En effet, elle est une descendante directe d'Auguste. Après deux unions, dont elle eut Néron de la première et dont elle fut accusée d'empoisonnement pour la seconde, Agrippine épouse l'empereur régnant, Claude, qui venait de faire assassiner sa femme Messaline. L'empereur meurt cependant en 54, victime d'un empoisonnement. Néron prend alors le pouvoir et s'éloigne peu à peu de sa mère, si bien qu'en 59 après un attentat échoué, il la fait finalement assassiner.

Le personnage créé par des sources polémiques d'Agrippine fait partie des femmes qui « brûlaient d'ambition »⁴⁸⁶ et qui a tenu les rênes du pouvoir dès son accession au trône : « tout obéissait à une femme [...] on crut sentir la main d'un homme qui ramenait à soi les rênes de l'autorité »⁴⁸⁷. Tacite et Dion Cassius, entre autre, dévoilent Claude comme un homme largement influencé par sa femme que ce soit dans le domaine privé ou public. Elle alla jusqu'à assister, cachée derrière un rideau⁴⁸⁸, à certaines séances du sénat. Mais son ambition ne s'arrêtait pas là et on prétend qu'elle alla jusqu'à commettre un inceste avec son fils pour garder son ascendant sur le jeune empereur⁴⁸⁹. On connaît également ses talents d'empoisonneuse : déjà accusée du meurtre de son deuxième époux, Agrippine, pour permettre à son fils d'accéder enfin au pouvoir, n'hésita pas à faire assassiner l'empereur Claude, son époux : « Agrippine effrayée, et bravant tout parce qu'elle avait tout à craindre, s'adressa au médecin Xénophon, dont elle s'était assuré d'avance la complicité. Celui-ci, sous prétexte d'aider le vomissement, enfonça, dit-on, dans le gosier de Claude une plume

⁴⁸⁴ *quam imperatore genitam, sororem eius qui rerum potitus sit et coniugem et matrem fuisse, unicum ad hunc diem exemplum est, Idem., XII, 42*

⁴⁸⁵ Cf. TACITE, *Annales*, XII, 37

⁴⁸⁶ *ambitu feminae exarserant, Idem., XII. 1. 1*

⁴⁸⁷ *uersa ex eo ciuitas et cuncta feminae oboediebant, non per lasciuiam, ut Messalina, rebus Romanis inludenti. adductum et quasi uirile seruitium: palam seueritas ac saepius superbia; nihil domi impudicum, nisi dominationi expediret. cupido auri immensa obtentum habebat, quasi subsidium regno pararetur, Idem., XII, VII*

⁴⁸⁸ cf. Tacite, *Annales*, 13. 5. 1

⁴⁸⁹ *Tradit Cluius ardore retinendae Agrippinam potentiae eo usque prouectam, ut medio diei, cum id temporis Nero per uinum et epulas incalesceret, offerret se saepius temulento comptam in incesto paratam : Cluius rapporte qu'entraînée par l'ardeur de conserver le pouvoir, Agrippine en vint à ce point, qu'au milieu du jour, quand le vin et la bonne chère allumaient les sens de Néron, elle s'offrit plusieurs fois au jeune homme ivre, voluptueusement parée et prête à l'inceste, Idem., XIV, 2*

imprégnée d'un poison subtil»⁴⁹⁰. En somme Agrippine était une femme qui, à son époque, inspirait peur et méfiance. Elle était jugée dangereuse, ambitieuse et sans état d'âme.

Il faut néanmoins nuancer cette vision d'Agrippine. En effet, Tacite nous rappelle qu'elle fut l'auteur de *Mémoires*⁴⁹¹. Ainsi l'impératrice, plus tard Augusta, était également une femme instruite qui avait à cœur de tenir vivant l'héritage de sa famille. Elle devait connaître le grec et le latin ainsi que de la grammaire qui font parti des arts libéraux. Par ailleurs, la place qu'elle tient dans la politique est tout aussi importante comme nous avons déjà pu le constater. « Elle donnait audience aux magistrats, aux peuples, aux rois »⁴⁹² et il y eut même l'affaire des ambassadeurs arméniens qu'Agrippine voulait recevoir dans la tribune impériale mais où Sénèque avait réagi pour éviter le scandale. A noter que dans ce passage on souligne le fait qu'elle ne fut pas présentée comme la dirigeante réelle de l'Empire mais qu'elle devait donner l'impression que Néron contrôlait la situation, « trouvant [ainsi] un prétexte pour ne pas montrer aux barbares la maladie du gouvernement »⁴⁹³ et « prévenir un déshonneur public »⁴⁹⁴. Cette « maladie du gouvernement » montre qu'un pouvoir mis entre les mains d'une femme n'était pas sain mais bien corrompu et fragile. On comprend alors d'autant mieux cette affirmation constante de ses liens généalogiques pour souligner l'importance qu'elle avait dans la politique. Elle savait manier la rhétorique et les plaidoiries et n'avait pas peur de parler en public, mais préférait même diriger le pouvoir plutôt que de le laisser aux mains de son fils. Cependant Agrippine n'a jamais pu montrer son vrai visage pour sauver les apparences d'un gouvernement sain toujours dominé par les hommes.

Agrippine est donc une femme qui a eu accès aux Arts Libéraux, vraisemblablement comme un homme, et qui mit ses connaissances au service de l'exercice du pouvoir. Il est toute fois difficile de savoir si l'influence qu'on lui a prêtée était aussi profonde car il était de l'intérêt des historiographes de décrire un pouvoir au féminin et donc atteint et pervers. Agrippine a cependant toujours su jouer au mieux la carte que lui a donnée sa généalogie et cela confirme son esprit stratégique à défaut de nous apprendre grand chose sur sa culture.

⁴⁹⁰ *Igitur exterrita Agrippina et, quando ultima timebantur, sprete praesentium invidia prouisam iam sibi Xenophontis medici conscientiam adhibet. ille tamquam nisus euomentis adiuuaret, pinnam rapido ueneno inlitam faucibus eius demisisse creditur, haud ignarus summa scelera incipi cum periculo, peragi cum praemio, Idem., XII, 67*

⁴⁹¹ Cf. n. 347

⁴⁹² Ταῖς τε πρεσβεῖαις χρημῖζε καὶ πιστολῆς καὶ δόμοις καὶ ῥχουσι καὶ βασιλεῖσιν ππελλεν, DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXI, 3

⁴⁹³ Dion Cassius, *Histoire Romaine*, LXI, 3

⁴⁹⁴ Tacite, *Annales*. XIII, V

13. Poppée : *Sabina Poppaea*, FOS 646, RE XXII *Poppaea Sabina* cols 85-91, PIR¹ P 630

Attestation :

«Rien ne manquait à Poppée, si ce n'est une âme honnête. [...] son langage était poli, son esprit agréable »⁴⁹⁵

Date : 30 apr. J.-C. – 65 apr. J.-C.

Appartenance sociale :

Femme patricienne⁴⁹⁶, grande famille pompéienne (*Gens Poppaea*) puis famille sénatoriale
Epouse impériale

• Liens familiaux :

- Grand-père maternel : Caius Poppeus Sabinus
- Père : Titus Ollius (mort en 31 apr. J.-C.)
- Mère : Poppaea Sabina (mort en 47 apr. J.-C.)
- Beau-père : Publius Cornelius Lentulus Scipio

• Mariages :

- Rufrius Crispinus (44 apr. J.-C. – 51 apr. J.-C.)
- Othon (divorse en 58 apr. J.-C.)
- Néron (62 apr. J.-C. – 65 apr. J.-C.)

• Descendance :

- Rufrius Crispinus
- Claudia Augusta (63 apr. J.-C.- meurt quatre mois plus tard)

Compétences :

Impératrice romaine, Poppée est reconnue comme une femme intelligente.

⁴⁹⁵ *huic mulieri cuncta alia fuere praeter honestum animum [...] sermo comis nec absurdum ingenium*, TACITE, *Annales*, XIII, 45

⁴⁹⁶ Τοῦτο τὴν Σαβίναν, ἣς ἐπατριδὸν ὄσαν, πρὸ τοῦ ὄνδρος ποσπῆσας ἔδωκε, καὶ ἀπὸ μφῆτεροι μα χροῖντο, Néron arracha à son mari Sabine, femme patricienne, pour la donner à cet Othon, DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXI, 11

SYNTHESE :

« Il y avait à Rome une certaine Poppaea Sabina, fille de Titus Ollius, mais qui avait pris le nom de son grand-père maternel, un homme d'illustre mémoire, Poppaeus Sabinus, ancien consul resplendissant des honneurs du triomphe ; Ollius en effet n'avait pas encore atteint le sommet de sa carrière quand il fut perdu par les liens qu'il entretenait avec Séjan »⁴⁹⁷. Poppée épouse d'abord Rufrius Crispinus dont elle a un fils du même nom, qui meurt peu de temps après sa mère en se noyant lors d'une partie de pêche organisée par Néron. En 51 elle divorce pour épouser son amant Othon, un ami intime de Néron. Ce nouveau mariage ne dure pas et elle divorce une nouvelle fois 58 apr. J.-C. après être devenue la maîtresse de l'empereur Néron. Cependant Agrippine, mère de Néron, s'oppose à cette liaison et Poppée, et cette dernière, pour arriver à ses fins, « persuada Néron, sous prétexte qu'Agrippine complotait contre lui, de la faire périr »⁴⁹⁸. Poppée épouse Néron en 62 apr. J.-C., six jours après la répudiation de l'impératrice Octavie, épouse officielle de l'empereur. Elle lui donne une fille, Claudia Augusta, que Néron « accueillit avec une joie au-delà des joies humaines la fille qui lui était née de Poppée »⁴⁹⁹. L'enfant meurt cependant à l'âge de quatre mois⁵⁰⁰. Poppée meurt en 65 apr. J.-C. « alors qu'elle est enceinte et malade »⁵⁰¹. Cette mort aurait été causée par un coup de pied de Néron dans son ventre dans un élan de colère⁵⁰².

La vision que donne les auteurs classiques est celle d'une femme à l'esprit aiguisé mais sans scrupule. Elle n'hésite d'ailleurs pas à changer de mari quand la situation lui est favorable « partout où elle voyait son intérêt elle portait son caprice »⁵⁰³. Ses intrigues la menèrent jusqu'à épouser l'empereur Néron et « établit son empire par les caresses et la ruse »⁵⁰⁴. Ainsi Poppée nous apparaît comme une femme calculatrice. De plus on la montre comme une femme très soucieuse de sa beauté et de sa jeunesse. Plusieurs auteurs anciens relatent les efforts de l'impératrice pour rester jeune⁵⁰⁵ qu'ils rapprochent souvent de Cléopâtre qui était déjà réputée pour protéger sa beauté. Poppée nous laisse donc l'image d'une femme frivole. Il faut cependant nuancer ce propos. Flavius Josèphe affirme que

⁴⁹⁷ *Erat in civitate Sabina Poppaea, T. Ollio patre genita, sed nomen avi materni sumpserat, inlustri memoria Poppaei Sabini consularis et triumphali decore praeferentis; nam Ollium honoribus nondum functum amicitia Seiani pervertit*, TACITE, *Annales*, XIII, 45

⁴⁹⁸ *Idem.*, XIII, 46

⁴⁹⁹ SUÉTONE, *Néron*, 23 ; TACITE, *Annales*, XV, 23

⁵⁰⁰ SUÉTONE, *Néron*, 35, 6

⁵⁰¹ *Ibid.*

⁵⁰² TACITE, *Annales*, XVI, VI ; DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXII, 28 ; SUÉTONE, *Néron*, 35, 6

⁵⁰³ *Ibid.*

⁵⁰⁴ *Ibid.*

⁵⁰⁵ DION CASSIUS., *Histoire Romaine*, LXII, 28

Poppée était une femme « pieuse »⁵⁰⁶. Elle avait, en effet, pris la défense des Juifs devant Néron et « l'avait imploré en leur faveur »⁵⁰⁷. Certains auteurs modernes s'accordent donc à dire que si Poppée n'était pas de religion juive, au moins était-elle philorientale⁵⁰⁸ car les juifs jouaient alors un rôle important entre l'Orient et Rome. On suppose par ailleurs qu'elle pouvait faire partie du culte isiaque car son corps « fut embaumé à la manière des rois étrangers »⁵⁰⁹.

Il n'en demeure pas moins que l'intelligence de Poppée fut reconnue : « son langage était poli, son esprit agréable »⁵¹⁰. Les auteurs modernes s'accordent donc à dire qu'elle était une femme qui « brillait à la cour par son intelligence »⁵¹¹ mais aussi par « son hellénisme »⁵¹² et son « goût du faste et de l'Orient »⁵¹³. Cependant il faut souligner que cette intelligence si présente chez cette femme ne lui a pas servi à influencer le pouvoir politique de son mari bien qu'elle en ait eu la possibilité⁵¹⁴. En effet Poppée ne s'intéressait qu'aux causes qui lui tenaient à cœur. De plus, certains auteurs modernes, tels Eugen Cizek dans *Neron*, ou encore Franz Champagny, *Rome et la Judée*, s'accordent à penser que Poppée avait des connaissances en astrologie⁵¹⁵. Sa passion pour l'Orient, du fait de son intérêt pour le culte isiaque, pourrait en être la cause. De plus on sait que Othon, le deuxième époux de Poppée avait lui aussi un goût prononcé pour cet art et qu'il connaissait l'astrologue Seleucus⁵¹⁶. Néron lui-même avait connaissance de l'astrologie ce qui a pu encore faciliter cet apprentissage. Cependant aucun auteur classique n'affirme clairement qu'elle ait eu la moindre connaissance de cette science. Il n'en demeure pas moins que son goût pour le culte isiaque, s'il a bien existé, son attachement au judaïsme et à l'Orient, les connaissances et les savoirs qu'elle a pu obtenir en vivant à la cour ont pu favoriser une telle passion et accentuer d'avantage sa culture. Pour ce qui est de la culture hellénistique, nul doute qu'elle y eut accès, ne serait-ce que par l'intermédiaire de son mari qui aimait les arts grecs.

⁵⁰⁶ FLAVIUS JOSÈPHE, *les Antiquités Judaïques*, livre XX, 8

⁵⁰⁷ *Ibid.*

⁵⁰⁸ Eugen Cizek, *Neron*

⁵⁰⁹ TACITE, *Annales*, XVI

⁵¹⁰ Cf. n.516

⁵¹¹ Eugen Cizek, *Neron* ; FAU Guy, op.cit., p.241

⁵¹² Eugen Cizek, *Neron*

⁵¹³ *Ibid.*

⁵¹⁴ « faire plaisir à sa femme Poppée », FLAVIUS JOËPHE *les Antiquités Judaïques*, livre XX, 8

⁵¹⁵ « Poppée [...] se partageait entre rabbins et astrologues ; elle avait fait à ceux-ci un sanctuaire dans sa maison où elle les garder précieusement », CHAMPIGNY, Franz, *Rome et la Judée au temps de la chute de Néron*, Paris ? Ambroise Bray, 1865, p. 254-55

⁵¹⁶ SUÉTONE, *Othon*, IV

14. Statilia Messalina : *FOS 730, PIR¹ S 625*

Attestation :

« Elle s'est appliquée à la réalisation de la rhétorique au point d'étudier l'art de déclamation »⁵¹⁷

Date : 35 apr. J.-C. – après 68 apr. J.-C.

Appartenance sociale :

- Famille patricienne

• Liens familiaux :

- arrière petite fille de Titus Statilius Taurus⁵¹⁸

• Mariages :

- épouse de Marcus Julius Vestinus Atticus

- épouse de Néron en 66 apr. J.-C.

• Descendance :

- Un fils de Vestinus Atticus mort en 88 apr. J.-C.

Compétences :

Elle aurait pratiqué l'éloquence et la rhétorique.

⁵¹⁷ Scholiaste de Juvenal, “*consectata est usum eloquentiae usque ad studium declamendi*” (6.434), HEMELRIJK, Emily A., *op.cit.*, p.233 n. 38

⁵¹⁸ SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Néron*, XXXV

SYNTHESE :

Statilia Messalina descend des riches familles patriciennes issues des guerres civiles. Suétone atteste qu'elle fut l'arrière petite fille de Titus Statilus Taurus, un général romain, « honoré deux fois du consulat et du triomphe »⁵¹⁹. Elle est une héritière de Valerius Messala Corvinus qui fut consul en 31 av. J.-C. par la fille de ce dernier. Elle épousa en premières noces Marcus Julius Vestinus Atticus alors qu'elle était déjà la maîtresse de Néron⁵²⁰. En 66 apr. J.-C. Néron fait assassiner Vestinus Atticus « lors d'un repas »⁵²¹ pour pouvoir épouser sa femme. Statilia Messalina devient donc impératrice et après la mort de ce dernier elle se serait vu offrir le mariage par Othon avant son suicide en 69 apr. J.-C. mais elle refusa et finit sa vie à Rome.

Les auteurs latins n'ont pas retenu grand chose de la vie de la troisième épouse de Néron. Elle est toujours demeurée en retrait et n'a jamais participé à la politique de son époux. Elle n'est connue que pour sa liaison avec l'empereur mais aussi pour le fait qu'elle ait poussé Néron, involontairement certes, à assassiner Atticus. Dans ce cas Statilia s'éloigne du modèle de la matrone traditionnelle. On ne sait pas exactement ce qu'il advint d'elle par la suite et, comme pour sa vie conjugale auprès de Néron, nous ne pouvons que constater l'absence de la jeune femme dans les écrits après le décès de l'empereur.

Juvénal cependant suggère que Statilia Messalina ait pu acquérir un savoir relatif aux arts libéraux. En effet, On constate qu'« elle s'est appliquée à la réalisation de la rhétorique au point d'étudier l'art de déclamation »⁵²². Le fait d'étudier la rhétorique est une preuve de culture mais aussi d'intérêt aux Arts Libéraux. L'art de la déclamation, quant-à-elle, relève de l'éloquence et donc également d'un Art Libéral. On ne peut cependant certifier qu'elle fut une femme intelligente. En effet, Juvénal dans la *Satire* VI parle d'une femme qu'il accuse de vouloir paraître docte⁵²³. Cette femme pourrait être Statilia et l'auteur souligne alors le fait qu'elle ait voulu étudier ces arts. S'il s'agit bien de Statilia Massalina, le fait qu'elle « veuille » seulement « paraître » savante peut donc démontrer qu'il n'y a là qu'une illusion de la culture chez cette femme.

⁵¹⁹ SUÉTONE, Vie des douze Césars, Néron, XXXV

⁵²⁰ TACITE, Annales, XV, 68

⁵²¹ TACITE, Annales, XV, 69

⁵²² Cf. n. 554

⁵²³ JUVÉNAL, Satire VI, 445 : « nam quae docta nimis cupit »

15. Ummidia : *Ummidia/Numidia Quadratilla : FOS 829 ; PIR¹ V 609 ; RE Ummidia 3 cols 600-3*

Attestation :

« Elle avait chez elle des pantomimes, et les protégeait plus qu'il ne convenait à une femme de soit rang. »⁵²⁴

« [...] elle jouait souvent aux échecs »⁵²⁵

Date : 27 apr. J.-C. – 107 apr. J.-C.

Appartenance sociale :

- Matrone de rang sénatorial
- **Liens familiaux :**
 - sœur d'Ummidius Caius Quadratus
- **Mariages :**
 - ?
- **Descendance :**
 - petit fils : Quadratus
 - petite fille

Compétences :

Riche femme romaine, mécène et protectrice des arts

⁵²⁴ *Habebat illa pantomimos fouebatque, effusius quam principi feminae conuenit*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, livre VII, lettre 24

⁵²⁵ *Ibid.*

SYNTHESE :

Ummidia Quadratilla est une riche matrone romaine de famille sénatoriale qui a vécu à l'époque de Trajan. Elle est héritière de la *gens* Ummidia qui était probablement originaire de Casinum. On ne sait pas qui fut son mari mais son petit fils, dont elle fit son héritier avec sa sœur, était par ailleurs un ami intime de Pline le Jeune. De plus, on suppose qu'elle fut la sœur d'Ummidius Caius Quadratus, gouverneur de la Syrie, mort en 60 apr. J.-C. Ummidia « a joui d'une parfaite santé jusqu'à sa dernière maladie »⁵²⁶ qui l'emporta à l'âge de 80 ans, ce qui correspond à la génération qui fut d'âge mûr sous Néron.

Ummidia, quoi que proche de Pline le Jeune, subit ses critiques dans la lettre qu'il adresse à Géminius. Il remarque « les honneurs [faits] à Ummidia (j'ai honte d'avoir si mal placé le mot d'honneur) »⁵²⁷. Il décrit les « flagoneries »⁵²⁸ les imitations des « gestes de ses bouffons »⁵²⁹ que certaines personnes faisaient devant Ummidia pour recevoir « de très petits legs des mains d'un héritier qui n'a jamais assisté à leurs jeux »⁵³⁰. Pline a un regard très critique sur le comportement d'Ummidia pour les spectacles et les représentations qu'elle fait donner. Le fait même qu'elle ait « chez elle des pantomimes » suscite la désapprobation de l'auteur qui juge qu'elle « les protégeait plus qu'il ne convenait à une femme de son rang »⁵³¹. Il est certain, selon l'écrivain, qu'Ummidia entretenait des relations coupables avec les acteurs. Il lui reconnaît cependant une qualité, celle « de la tendresse de Quadratilla »⁵³² pour son petit fils dont elle prie Pline « de surveiller ses études »⁵³³. De plus elle ne le laissait pas participer aux divertissements qu'elle entretenait avec ses pantomimes ou ses amis. « C'était [...] autant par respect que par tendresse pour lui »⁵³⁴ selon Pline. Enfin elle l'a institué héritier « pour deux tiers » de sa fortune qui était considérable. L'autre tiers revenait à sa petite fille. Pline considère donc ce testament comme « fort sage ». Il est certain qu'il écrit cela dans le sens où la vieille femme récompense le jeune ami de Pline en lui léguant une fortune importante.

⁵²⁶ PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, livre VII, lettre 24

⁵²⁷ *Ibid.*

⁵²⁸ *Ibid.*

⁵²⁹ *Ibid.*

⁵³⁰ *Ibid.*

⁵³¹ *Ibid.*

⁵³² *Ibid.*

⁵³³ *Ibid.*

⁵³⁴ *Ibid.*

Nous n'avons pas de preuve qu'Ummidia Quadratilla ait été une femme imprégnée des Arts Libéraux. Le simple fait qu'elle puisse soutenir avec Pline le Jeune une conversation d'un certain niveau est un indice intéressant. Il était en effet un écrivain, un homme politique et un philosophe. De plus elle se présente comme la protectrice des arts en accueillant « chez elle des pantomimes »⁵³⁵. Une dédicace lui étant probablement attribuée nous permet de confirmer son rôle de bienfaitrice des arts. En effet elle a fait construire pour sa ville natale un temple et un amphithéâtre comme le précise l'inscription retrouvée à Casinum⁵³⁶. Elle a donc su jouer de sa position et de son argent pour satisfaire ses goûts théâtraux, un art jugé mineur selon Pline. L'auteur précise qu'elle « jouait aux échecs »⁵³⁷. On a donc l'idée qu'Ummidia était une femme qui aimait les jeux d'esprits. Cependant, bien que Pline vante les qualités d'un « testament fort sage » et la bonne éducation que reçut Quadratus il ne précise à aucun moment les qualités intellectuelles d'Ummidia. Beaucoup d'auteurs modernes pensent qu'elle tenait un cercle littéraire, qu'elle se posait en patronne des lettres ainsi Catherine Salles écrit : « La pittoresque Ummidia Quadratilla, cette vieille amie de Pline passionnée par toutes les activités intellectuelles, entretient à domicile une troupe de pantomimes et reçoit dans sa demeure les lettrés de son temps »⁵³⁸. Emily Helmerick quand à elle précise: « sa richesse et la prééminence sociale lui auraient sûrement permis un rôle important comme patronne de la littérature ». ⁵³⁹ Mais aucun auteur classique, pas même Pline le Jeune, n'ont affirmé une telle chose. Il n'en reste pas moins que ses actions, ses activités illustrent la vie d'une femme de culture qui aimait les lettres, la rhétorique et dont la compagnie était appréciée ne serait-ce que par le fait qu'elle discutait avec l'auteur.

Ummidia Quadratilla reste donc une femme avec laquelle il faut demeurer prudent, faute de sources. Comme le précise Emily Hemelrick dans son ouvrage, on peut comprendre qu'une telle position et une richesse aussi abondante, héritage d'une famille romaine puissante, aient pu jouer un rôle favorable dans la vie de cette matrone romaine. On note son désir de protéger les pantomimes, ses goûts pour des jeux et des activités intellectuelles mais on ne peut affirmer qu'elle ait bien poussé sa culture jusqu'à des sphères plus hautes.

⁵³⁵ Cf. n. 561

⁵³⁶ « Ummidia FC amphitheatrum Quadratilla et sua Casinatibus templum pecunia fecit », inscription de Casinum, ILS 5268 ; CIL X 5183

⁵³⁷ Cf. n. 562 « laxare animum lusu calculorum » « élargir l'esprit au jeu de jetons »

⁵³⁸ SALLES Catherine, *Lire à Rome*, Paris, Payot, 1994, p.124

⁵³⁹ « Her wealth and social prominence would surely have allowed her an important role as patroness of literature », HEMELRIJK, Emily A., *op.cit.*, p.306 n. 103

16. Fannia: *FOS 259 ; PIR² f 118 ; RE 4 Clodius 69 col. 107 et RE 6 Fannius 22 col. 1995*

Attestation :

« [...] l'entretien que j'eus hier avec Fannia. »⁵⁴⁰

« Il n'y a que son âme et son esprit qui aient conservé leur vigueur, et qui restent dignes d'Helvidius, son mari, et de Thraséas, son père. »⁵⁴¹

« Quelle sagesse ! »⁵⁴²

Date : époque flavienne - mort 105 ap. J.-C.

Appartenance sociale :

- Famille sénatoriale

• **Liens familiaux :**

- Petite fille d'Arria Major et de Caecina Paetius
- Fille de Thraséas et d'Arria Minor

• **Mariages :**

- Helvidius Priscus

• **Descendance :**

- « Fannia laisse des descendants »⁵⁴³

Compétences :

Fannia fait partie des femmes cultivées de l'entourage de Pline le Jeune.

⁵⁴⁰ *Confirmata est opinio mea hesterno Fanniae sermone*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre III, lettre 16

⁵⁴¹ *Animus tantum et spiritus uiget Heluidio marito, Thrasea patre dignissimus*, *Idem.*, Livre VII, lettre 19

⁵⁴² *quanta grauitas*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre VII, lettre 19

⁵⁴³ *licet adhuc posteros habeat*, *Ibid.*

SYNTHESE :

On ne connaît pas la date de naissance de Fannia mais on sait qu'elle est la fille d'Arria Minor et de Thraséas. Cela fait donc d'elle la petite fille de la tragique Arria Major et de Caecina Paetius connue pour cette phrase devenue célèbre dans l'Antiquité « *Non dolet, Paete !* » (Cela ne fait pas mal, Paetus). On sait que Fannia s'est mariée avec Helvidius Priscus dont elle a eu des enfants comme le souligne Pline dans sa lettre, mais on en ignore le nombre. Fannia meurt vers 105 ap. J.-C., certainement de la maladie dont parle Pline dans sa lettre et qu'elle aurait attrapée en soignant une vestale, Junia.

Fannia, comme les femmes de sa famille, est connue pour son courage et sa dévotion envers son mari. Helvidius Priscus fut exilé en 66 ap. J.-C. sous le règne de Néron puis une deuxième fois sous l'ordre de Vespasien. Fannia « a suivi deux fois son mari en exil, et elle y a été envoyée une troisième fois à cause de lui »⁵⁴⁴. En effet Fannia avait demandé à Sénécion d'écrire une biographie de son mari. Cependant l'écrivain fut accusé par Métius Carus – le même qui avait déjà fait accusé Thraséas – et Fannia reconnut avoir fait la demande. Bien que la sentence voulut que le livre soit détruit « elle n'en conserva pas moins l'ouvrage supprimé, et emporta avec elle dans son exil la cause même de son exil »⁵⁴⁵. Le fait même de sa maladie au moment où Pline écrit cette lettre montre combien il admire Fannia. Cette maladie, elle l'a, en effet, « gagnée en veillant auprès de la vestale Junia »⁵⁴⁶ car lorsqu'une vestale est malade on « la confie aux soins et à la garde de femmes respectables »⁵⁴⁷. Ainsi c'est « en remplissant sagement religieusement son devoir, que Fannia s'est vue atteinte à son tour »⁵⁴⁸. Fannia nous est donc montrée comme une femme de piété conjugale, de respect pour les règles et de soutien familial. Pline est l'un des rares auteurs à nous détailler la conduite de Fannia mais on peut déjà se rendre compte qu'elle était « digne à la fois d'amour et de respect ! »⁵⁴⁹.

Fannia est incontestablement une femme intelligente. Pline admire cette qualité lorsqu'il s'exclame « quelle sagesse ! »⁵⁵⁰ dans sa lettre à Priscus. Lors de sa maladie il se rassure en constatant que Fannia conserve des qualités intellectuelles qui sont similaires à

⁵⁴⁴ *Bis maritum secuta in exsilium est, tertio ipsa propter maritum relegata, Ibid.*

⁵⁴⁵ *Quin etiam illos ipsos libros, quamquam ex necessitate et metu temporum abolitos senatus consulto, publicatis bonis seruauit habuit, tulitque in exsilium exsili causam, Ibid.*

⁵⁴⁶ *Contraxit hanc dum assidet Iuniae uirgini, Ibid.*

⁵⁴⁷ *matronarum curae custodiaeque mandantur, Ibid.*

⁵⁴⁸ *Quo munere Fannia dum sedulo fungitur, hoc discrimine implicata est, Ibid.*

⁵⁴⁹ *non minus amabilis quam ueneranda, Ibid.*

⁵⁵⁰ Cf. n. 401

celles de son père et de son mari⁵⁵¹, tous deux forts respectés pour cela et montre donc le haut degré de culture qu'elle possédait. En effet, Thraséas, par son amitié avec Sénèque notamment, était un philosophe stoïcien. Helvidius également « embrassa la doctrine philosophique »⁵⁵². Il ne serait donc pas étonnant que Fannia ait, elle aussi, acquis des connaissances dans ce domaine. De plus elle semble disposée à la discussion. Elle avait, en effet des rapports avec Pline qui parle d'un « entretien [qu'il a] eu hier avec Fannia »⁵⁵³ où la jeune femme montre ses talents d'oratrice en rapportant tous les hauts faits de sa grand mère qu'ils soient connus ou non⁵⁵⁴, certainement en vue de légitimer sa position et celle de sa famille. Ces discussions avec Pline rappellent que Fannia faisait partie d'un des cercles littéraires les plus importants de son époque, celui des Helvidii. Voilà une preuve de plus de l'estime que les érudits portaient à sa culture. Enfin, Fannia fait partie de ces rares femmes à se défendre seule devant le tribunal lors du procès de Sénécion et elle « ne laissa pas échapper une parole qui parût inspirée par la crainte »⁵⁵⁵. Fannia est donc considérée comme « une illustre femme »⁵⁵⁶ par Pline et certainement par ses contemporains. Par cette exemple on se rend compte que pour certaines femmes les compétences intellectuelles et morales sont si liées que l'on ne saurait les dissocier.

⁵⁵¹ Cf. n. 400

⁵⁵² *doctores sapientiae secutus est*, TACITE, *Histoires*, IV, 5

⁵⁵³ Cf. n. 399

⁵⁵⁴ Fannia m'a rapporté [...] beaucoup d'autres traits non moins grands que celui là, mais moins connu : *Multa referebat aviae suae non minora hoc sed obscuriora*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre III, lettre 16

⁵⁵⁵ *postremo nullam uocem cedentem periculo emisit*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, livre VII, lettre 19

⁵⁵⁶ *Ibid.*

17. Plotina: *Plotina Pompeia* ; PIR² P 679 RE 131

Attestation :

« Combien je suis intéressé à l'École d'Épicure »⁵⁵⁷

« [...] faire porter vos lettres à Plotine »⁵⁵⁸

Date : 60/70⁵⁵⁹ – automne 121/123⁵⁶⁰

Appartenance sociale :

Patricienne

• Liens familiaux :

- fille d'un chevalier ou sénateur du nom de L. Pompeius et d'une Plotina (ou Plotia)

• Mariages :

- Trajan (74/76 ou 84/86)⁵⁶¹

• Descendance :

- aucun enfant

Compétences :

L'impératrice Plotine est connue pour ses vertus mais aussi pour son attachement au courant épicurien.

⁵⁵⁷ ILS 7784 5TRANS; Alexander, P.-J., 1983 « *Letters and speeches of the Emperor Hadrian* », HSCPh 49 : 160-1, modified.

⁵⁵⁸ *ut ad Plotinam [...] litterae tuae perferantur*, PLINE LE JEUNE, Correspondances, Livre IX, lettre 18

⁵⁵⁹ 62-72 selon 1 H. Temporini-Gräfin Vitzthum, « art. Plotina », DNP IX, 2000, col. 1146 ; Cf *Dictionnaire des philosophes antiques*, Plotina (Pompeia), article KIRBIHLER François.

⁵⁶⁰ 121 selon Hanslik 7 et Brunand 3 ; vraisemblablement en 123 seulement selon PIR² P 679 et Temporini 1 ; d'après CIL XV 691-692, l'Augusta serait encore en vie au début 123

⁵⁶¹ d'après 4 H. Temporini, *Die Frauen am Hofe Traians*, Berlin, 1978, p 19

SYNTHESE :

Plotina vécut pendant la fin du Ier siècle apr. J.-C. Probablement originaire de Nîmes par son père⁵⁶² elle épouse l'empereur Trajan dans les années 70 ou 80 apr. J.-C qu'elle accompagna dans ses nombreux déplacements. Elle reçoit le titre d'Augusta avant 105 apr. J.-C. mais ce titre n'est attesté qu'à partir de 112 sur les pièces de monnaies. N'ayant pas d'enfants, elle favorisa alors la carrière politique d'Hadrien. Elle est divinisée à sa mort au début du IIe siècle apr. J.-C.

Les sources antiques présentent les qualités austères de matrone romaine de Plotina. En effet, elle est souvent louée pour sa modestie et sa réserve comme l'écrit par exemple Pline le Jeune dans une lettre à Trajan où il vante les qualités de sa femme ainsi que celles de sa sœur Marciane⁵⁶³. Toute sa vie « elle se conduisit de façon à ce qu'on n'eût rien à lui reprocher »⁵⁶⁴. Plotine reçut de nombreux honneurs dans les provinces mais le plus souvent en relation avec son époux⁵⁶⁵. Plotina nous apparaît donc, à travers les brèves descriptions des auteurs classiques, comme une femme possédant la plus antique et la plus sainte vertu de l'empire⁵⁶⁶. Un papyrus d'Oxyrhynque relate l'intervention de Plotina auprès des sénateurs et de l'empereur en faveur des juifs qui venaient en ambassade à Rome (probablement entre 107 et 113)⁵⁶⁷ et qui montre l'influence et le poids que devait avoir la parole de Plotina dans les affaires politiques. On peut également noter qu'elle prit la défense des juifs tout comme ce fut déjà le cas de Poppée. Cependant son image est noircie par ses relations avec Hadrien. En effet, certains auteurs rappellent qu'elle aurait eu pour Hadrien des sentiments amoureux⁵⁶⁸. Les opinions sur la personnalité en général de Plotina divergent selon les auteurs contemporains. P. A. Roche pense par exemple qu'elle représente en fait la pudicité et la réserve qui sont l'image comme on le désirerait de l'épouse d'un empereur romain⁵⁶⁹. Pour Temporini au contraire elle donne surtout l'image d'une intrigante⁵⁷⁰.

⁵⁶² 7 R. Hanslik, « art. Pompeius » 131, *RE XXI* 2, 1952, col. 2293-2298; RAEPSAET-CHARLIER, Marie-Thérèse, *Femmes de l'ordre sénatorial*, Louvain 1988, p 511 – 512 n° 631; existence de nombreux Pompeii honorables dans la région de Nîmes, ainsi que l'existence de Plotii, gentilice possible de la mère de Plotine (*CIL XII* 3800)

⁵⁶³ PLINE LE JEUNE, *Panegyrique de Trajan*, 83-84

⁵⁶⁴ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXVIII, 5-5

⁵⁶⁵ Par exemple *CIL IX* 5894 et Boatwright 11

⁵⁶⁶ PLINE LE JEUNE, *Panegyrique de Trajan*, 83 : Quelle vertu plus antique et plus sainte que la sienne?: *Quid enim illa sanctius? quid antiquius?*

⁵⁶⁷ P. Oxy. 1242 *Actes d'Hermaïscas* = CPJud II, 156

⁵⁶⁸ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXIX, 1 : « ... ainsi que Plotine, qui l'aimait... »

⁵⁶⁹ P. A. Roche, « The Public Image of Trajan's Family », *CPh* 97, 2002, p 41-60

⁵⁷⁰ discussion dans Temporini 1 et surtout 4 ; Cf *Dictionnaire des philosophes antiques*, Plotina (Pompeia), article KIRBIHLER François

Comme pour la plupart des femmes de cette époque, les sources antiques restent évasives sur les compétences que pouvait bien posséder Plotina. Ainsi il n'est pas prouvé, bien que fortement plausible, qu'elle ait acquis des connaissances dans les Arts Libéraux. On sait que l'une des plus grandes passions de Plotina était la philosophie et particulièrement l'épicurisme. En effet, dans une lettre qu'elle écrit à l'empereur Hadrien, on note son grand intérêt pour l'École d'Épicure⁵⁷¹. Malheureusement les premiers mots de cette lettre ont disparu si bien qu'on les a restitués comme étant *quod studium meum*⁵⁷² car c'est une expression qui semble probable vis à vis de ses sentiments envers l'école épicurienne. D'autres lettres envoyées par l'impératrice ont été retrouvées et traitent de ces mêmes sympathies pour cette philosophie. Dans l'une d'elles sa solidarité avec les destinataires apparaît dans l'utilisation du mot 'nous' au lieu de 'vous' partout dans la lettre et peut-être aussi, vers la fin de sa lettre, l'accumulation de noms philosophiques finissant par –ma rappelle le style d'Épicure selon H. Temporini⁵⁷³. L'étude de la philosophie ne peut se faire sans une connaissance approfondie de la langue grecque et latine ainsi que l'étude de la grammaire. Dans ce cas aussi des preuves permettent de deviner qu'elle les avait étudiées. Tous d'abord on a retrouvé un certain nombre de lettres grecques mais aussi latines⁵⁷⁴. Ensuite on sait qu'elle entretenait une correspondance avec son mari puisque Trajan demande à Pline le Jeune de remettre des lettres à sa femme⁵⁷⁵. Enfin, McDermott (1977) identifie Plotina comme étant la femme anonyme à qui le philosophe néopythagoricien et mathématicien Nicomachus de Gerasa adresse son *Enchirion Harmonicon*, un manuel sur la théorie de la musique et sur la philosophie néoplatonicienne⁵⁷⁶. Dans ce cas, Plotina aurait également eu des connaissances dans deux autres Arts Libéraux : les mathématiques et la musique. Mais cette identification n'est pas certaine.

Ainsi Plotine, bien que les sources antiques n'attestent pas directement un accès aux Arts Libéraux, semble avoir acquis pendant sa vie de nombreuses connaissances. Son influence envers l'empereur était également bien réelle si bien que, d'une manière générale, les auteurs contemporains se posent la question de savoir si son influence était seulement culturelle ou bien si elle s'étendait à la politique.

⁵⁷¹ Cf. n. 496

⁵⁷² McDERMOTT 51977, 200, n. 32 suggère *quae sententia mea*

⁵⁷³ Cf. Syll³ 834 (lines 1-2) : Temporini (1978) 162-7 et Castner (1988) 51-5

⁵⁷⁴ Les lettres de Plotina datent de 121 ap. J.-C. / IG II² 1099, Syll.³ 834 (pour les lettres grecques), ILS 7784 (the Latin part only). La lettre latine de Plotina est nearly complète ; la lettre grecque s'arrête après la ligne 24

⁵⁷⁵ PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, livre 9, lettre 28 : *ut ad Plotinam [...] litterae tuae perferantur*

⁵⁷⁶ W. C. McDermott, 'Plotina Augusta and Nicomachus of Gerasa', *Historia* 26 (1977), 192-203

Matronae et puellae

18. Claudia : CE 52, CIL VI 15346

Attestation:

HOSPES, QVOD DEICO, PAVLLVM EST, ASTA AC PELLEGE.
HEIC EST SEPVLCRVM HAV PVLCRVM PVL CRAI FEMINAE
NOMEN PARENTES NOMINARVNT CLAVDIAM.
SVOM MAREITVM CORDE DEILEXIT SOVO.
GNATOS DVOS CREAVIT. HORVNC ALTERVM
IN TERRA LINQVIT, ALIVM SVB TERRA LOCAT.
SERMONE LEPIDO, TVM AVTEM INCESSV COMMODO.
DOMVM SERVAVIT. LANAM FECIT. DIXI. ABEI⁵⁷⁷

« Etranger, ce que j'ai à dire est peu de chose, arrête-toi et lis.
Ici est le tombeau sans beauté d'une belle femme.
Ses parents lui donnèrent le nom de Claudia.
Elle aima son mari en son cœur,
Et lui donna deux fils. L'un est resté
Sur terre, l'autre est en dessous.
Sa conversation était charmante, sa démarche gracieuse.
Elle veilla sur sa maison et travailla la laine. J'ai dit. Pars. »

Date : Fin du IIe s. av. J.-C. – début du Ier s. av. J.-C.

Appartenance sociale :

Matrone romaine

- **Liens familiaux :**

- famille de Claudii⁵⁷⁸

- **Mariages :**

- Mariée au moins une fois

- **Descendance :**

- 2 fils

Compétences :

⁵⁷⁷ La matrone Claudia, CE 52 ; pour la traduction cf. WOLFF, Étienne, *La poésie funéraire épigraphique*, Rennes : PUR, collection « études anciennes », 2000, p.126

⁵⁷⁸ La *Gens Claudii* portait le surnom de *Pulcher* d'où le jeu de mot en v. 2, cf. WOLFF, Étienne, *op.cit.*, p. 126

Claudia est une matrone romaine qui dispose de qualités intellectuelles selon son épitaphe.

SYNTHESE :

Claudia fait partie des matrones romaines de la fin du II^e s. av. J.-C. et début du I^{er} s. av. J.-C. D'après l'épithaphe on peut supposer qu'elle fut une des descendantes de la Gens Claudia⁵⁷⁹. Elle fut mariée et eut deux fils, dont l'un était mort avant elle, comme le précise son époux qui lui a élevé ce monument.

Claudia fut une bonne épouse puisqu'elle aima « son mari de tout son cœur » mais aussi, elle « veilla sur sa maison et travailla la laine ». Ce sont les activités traditionnelles de l'épouse et de la matrone dans sa maison. Le fait de marquer qu'elle filait la laine rappelle l'idée de la vertu telle que ce fut le cas pour Lucrece qui démontra sa vertu en restant à la maison pour filer la laine alors que les autres matrones s'adonnaient à l'oisiveté pendant l'absence de leurs maris. On veut donc souligner ici des qualités personnelles dans la conduite de la défunte. Cette idée sera reprise par Auguste dans sa politique d'un retour à la tradition et il éduquera sa fille et ses petites filles au tissage de la laine⁵⁸⁰. Cette épithaphe nous donne ainsi de nombreux indices sur la vie de la défunte et nous apprend aussi des éléments sur sa physionomie. Ainsi, il est écrit que c'était « une belle femme » mais également qu'elle avait une « démarche gracieuse ». Claudia disposait donc des qualités physiques et morales qui étaient attendues chez une bonne épouse.

Le passage qui nous intéresse d'avantage est celui du vers 7 qui nous explique que Claudia avait une conversation « charmante ». Cette indication permet de souligner des qualités touchant à l'esprit. En effet dans ce contexte il faut traduire *lepido* dans le sens de « spirituel » et non pas simplement « gracieux ». On a l'idée ici que la jeune femme disposait d'un esprit assez aiguisé comme le souligne son mari. De plus, le fait que sa conversation soit charmante nous montre qu'elle devait bien savoir parler en public et faisait certainement de l'esprit. Ainsi elle avait du avoir connaissance de la grammaire si ce n'est de la maîtrise de l'éloquence. On ne peut cependant affirmer qu'elle ait bien reçu une éducation dans les arts libéraux. On peut seulement supposer que, faisant partie de la famille des Claudii, elle avait dû recevoir un enseignement poussé, tourné vers les nouvelles sciences intellectuelles telles

⁵⁷⁹ « Claudia appartient à la grande famille de Claudii. Or ceux ci portaient le surnom de Pulcher (« Beau »). Par ailleurs le mot *sepulcrum* (« tombeau ») reposait selon une étymologie populaire sur *se* (« sans »), et *pulchrum* (« beauté », voir le grammairien Charisius dans *Grammatici Latini*, éd. Keil, I, 73, 1. 19-20) », WOLFF, Étienne, *Ibid.*

⁵⁸⁰ SUÉTONE, *vie des douze césars, Octave-Auguste*, LXIV

que la maîtrise du grec et du latin et certainement d'avoir eu des pédagogues, certainement grecs. De plus, les relations de sa familles ont du lui permettre de rencontre des personnes influentes et cultivées. Cependant rien dans l'építaphe nous permet d'affirmer ces suppositions et il faut donc s'en tenir au fait qu'elle avait des compétences intellectuelles mais ce n'est pas précisé jusqu'à quel point.

19. Caerellia : *RE, III, 1, n°10 (Münzer) ; Deniaux : p.602 ; Onomasticon Tullianum II p 115, 116*

Attestation :

« Comment ai-je pu oublier de te le dire? Caerellia, brûlant apparemment d'une ardeur surprenante pour la philosophie, fait faire des copies sur les manuscrits de ton personnel! Elle possède le texte même des *Termes extrêmes* que tu as chez toi. »⁵⁸¹

Caerellia possède certains textes qu'elle n'a pu obtenir de mes gens.⁵⁸²

Date : peut être vers 118-116 av. J.-C. – toujours en vie en 45 av. J.-C.

Appartenance sociale :

- Citoyenne romaine

Compétences :

Femme d'affaire éprise de philosophie. Elle lit de nombreux ouvrages et va même jusqu'à dérober des études et traités dans la bibliothèque personnelle d'Atticus, ce que ne manquera pas de révéler Cicéron à son ami dans l'une de ses lettres.

⁵⁸¹ *Quomodo autem fugit me tibi dicere ? Mirifice Caerellia studia uidelicet philosophiae flagrans describit a tuis : istos ipsos de finibus habet, CICÉRON, correspondances, Ad Att, XIII, 21a*

⁵⁸² *Caerelliam quaedam <habere quae> a <meis> habere non potuerit, Idem., Att, XIII, 33a*

SYNTHESE :

On ne connaît rien des origines familiales de Caerellia. Cependant on apprend de nombreux éléments de sa vie dans la *Correspondance* de Cicéron. Caerellia est essentiellement connue pour sa richesse. C'est une femme d'affaire qui possède une grande partie de ses intérêts fonciers en Asie comme le montre les citations des propriétaires fonciers de cette province où cette femme est nommée. Elle obtient divers héritages dont un d'un *negotiator* affranchi, C. Vennonius, mort à Apamée, dont le testament va d'ailleurs être contesté. Cette histoire s'est réglé par un *senatus consulte*. Cicéron est d'ailleurs intervenu en 46 av. J.-C. auprès du proconsul d'Asie, P. Servilius Isauricus, en lui recommandant Caerellia⁵⁸³. En 44 av. J.-C. Caerellia se retrouve cohéritière d'un immeuble au sud est de la Via Sacra, cohéritage avec six autres personnes dont Cicéron⁵⁸⁴.

Caerellia est surtout connue pour son amitié avec Cicéron. L'orateur va souvent parler de cette femme avec qui il a d'ailleurs des intérêts communs. Il semblerait également que Cicéron lui ait emprunté de l'argent. Pour certains auteurs la relation entre Caerellia et Cicéron dépasse la simple amitié. En effet Dion Cassius n'hésita pas à plaisanter à ce sujet : « Et pourtant celle là non plus tu ne l'as pas gardée, car tu voulais avoir en toute impunité Caerellia, que tu as séduite alors qu'elle était autant ton aînée que la jeune fille que tu avais épousée était ta cadette; et à elle, tu lui écris des lettres comme en écrirait un homme qui aime badiner et qui laisse libre cours à ses propos quand il est excité par une septuagénaire. »⁵⁸⁵. Cette image est reprise par les auteurs modernes avec Gaston Boissier⁵⁸⁶, par exemple, qui la traite de « bonne amie de Cicéron ». Il semblerait néanmoins que la situation soit toute autre. Malheureusement on n'a conservé aucune des lettres de la correspondance entre Cicéron et Caerellia mais il semblerait que cette dame romaine, au lieu d'entretenir un lien intime avec l'orateur, aurait en fait tenté de sauver son mariage avec Publilia en 45 av. J.-C.⁵⁸⁷ mais sans succès⁵⁸⁸. Quoi qu'il en soit nous ne pourrions probablement jamais remettre à sa juste place les relations qu'entretenaient les deux amis.

⁵⁸³ *Idem.*, Fam. XIII, 72; Ad Att., VI, 3, 5

⁵⁸⁴ *Idem.*, Ad Att, XV, 26, 4

⁵⁸⁵ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, XLVI, 18

⁵⁸⁶ BOISSIER, Gaston, *Cicéron et ses amis : étude sur la société romaine du temps de César*, Paris, Hachette, 1941

⁵⁸⁷ CICÉRON, *Correspondance*, Ad Att, XIV, 19 ; voir aussi BOISSIER, Gaston, *op.cit.*

⁵⁸⁸ *Idem.*, Ad Att., XIV, 19, 4

Il semble cependant certain que cette dame romaine a joui d'une grande influence auprès de l'orateur comme on peut le constater dans la *Correspondance* que Cicéron entretient avec Atticus. La fascination et l'admiration qu'exercent les deux amis l'un pour l'autre est, elle, bien présente. De plus Caerellia brûle « d'une ardeur surprenante pour la philosophie »⁵⁸⁹ et n'hésite pas à aller jusqu'à s'introduire dans la bibliothèque d'Atticus pour s'emparer d'un un exemplaire du *De Finibus bonorum et malorum*, ouvrage écrit par Cicéron qui n'était pas encore diffusé au grand public⁵⁹⁰. Elle apparaît donc comme une femme ayant eu accès à la culture puisqu'elle peut lire, comprendre et apprécier les textes philosophiques rédigés par Cicéron qui la passionnent tant.

Ainsi on peut dire que si l'on ne connaît pas sa vie on peut quand même affirmer que Caerellia disposait d'une intelligence certaine et que sa culture était reconnue par ses contemporains, notamment par Cicéron qui n'hésite pas à l'écrire à son ami Atticus à plusieurs reprises. La philosophie demeure un art essentiellement masculin et il est donc important de souligner l'intérêt évident qu'elle lui portait

⁵⁸⁹ Cf. n. 589

⁵⁹⁰ Cf. n. 590

20. Sempronia : RE 2A Sempronia 103 col. 1446

Attestation :

« Pourtant elle avait un esprit assez distingué, elle savait tourner les vers, trouver le mot pour rire, tenir une langue tantôt modeste, tantôt tendre ou provocante. »⁵⁹¹

Date : Deuxième moitié du Ier s. av. J.-C.

Appartenance sociale :

Plébéienne

• Liens familiaux :

- Fille de Tuditanus (?)

• Mariages :

- Decimus Junius Brutus Callaicus

• Descendance :

- Decimus Junius Brutus Albinus

- Pulcher Clodius (?)⁵⁹²

Compétences :

Femme de lettre et de culture, elle participa à la conjuration de Catilina

⁵⁹¹ *Verum ingenium eius haud absurdum: posse versus facere, iocum movere, sermone uti vel modesto vel molli vel procaci; prorsus multae facetiae multusque lepos inerat, SALLUSTE, Conjuration de Catilina, XXV*

⁵⁹² Selon ASCONIUS mais cela est peu probable

SYNTHESE :

Nous ne sommes renseignés sur la vie de Sempronia que par les écrits des auteurs antiques. Sempronia, si c'est là son vrai nom, descend soit de la famille plébéienne des Gracques⁵⁹³, soit de la famille patricienne des Tuditani. Elle serait alors la mère de Fulvie⁵⁹⁴. On sait cependant qu'elle est née dans la deuxième moitié du Ier s. av. J.-C. et qu'elle fut l'épouse de Decimus Junius Brutus Callaicus qui fut consul en 77 av. J.-C. Elle est également la mère de Decimus Brutus qui fut l'un des assassins de Julius Caius Caesar en 44 av. J.-C. Sa grande amitié avec Lucius Sergius Catilina et son implication dans la conjuration de ce dernier lui ont permis de demeurer dans l'histoire.

Sempronia « avait reçu du sort la naissance et la beauté »⁵⁹⁵. Mais elle n'est pas aimée par les auteurs classiques qui se disputent le droit de la critiquer. Salluste nous en fait d'ailleurs un portrait très dévalorisant. Selon lui c'est une femme qui avait « à cœur tout autre chose que l'honneur et la pudeur »⁵⁹⁶. Il continue en ajoutant qu'« elle brûlait d'un tel feu qu'elle cherchait les hommes, plus qu'elle n'était recherchée par eux »⁵⁹⁷. On nous dépeint donc une femme aux mœurs légères et sans aucune considération pour sa place à tenir. Il ne s'arrête pas à cet aspect de sa personnalité. En effet il parle également de ses « maints forfaits perpétrés avec une audace toute virile »⁵⁹⁸. Sempronia aurait donc commis des actes ignobles tout au long de sa vie et c'est ce qu'on découvre un peu plus loin dans les écrits de Salluste : « elle avait trahi sa foi, nié les dépôts qu'on lui avait confiés, joué son rôle dans des assassinats »⁵⁹⁹. Ces actions commises pour de l'argent ou le luxe comme aime à le rappeler l'auteur vont la conduire à prendre part à la conjuration mise en place par Catilina. C'est en fait la mort de son mari qui va lui permettre de prendre une plus grande liberté. Cependant sa manière de vivre et ses actions lui ont déjà créé une triste réputation et il est possible que Sempronia ait vu dans cette nouvelle révolution une échappatoire face à la situation dans laquelle elle s'était elle-même mise. On peut aussi y voir une volonté d'affirmer son indépendance et de marquer son opposition à la position traditionnelle dans laquelle devaient se tenir les femmes romaines.

⁵⁹³ Münzer F., R.E. II A, 1446

⁵⁹⁴ cf. Syme R., *Salluste*, p.114

⁵⁹⁵ Ibid.

⁵⁹⁶ *Sed ei cariora semper omnia quam decus atque pudicitia fuit*, SALLUSTE, *La Conjuration de Catilina*, 25

⁵⁹⁷ *libido sic accensa, ut saepius peteret viros quam peteretur*, Ibid.

⁵⁹⁸ *quae multa saepe virilis audaciae facinora commiserat*, Ibid.

⁵⁹⁹ *Sed ea saepe antehac fidem prodiderat, creditum abiuraverat, caedis conscia fuerat*, Ibid.

Pour Salluste, Sempronia dispose d'une grande culture. Cicéron aurait admis avec difficulté qu'elle avait « une intelligence supérieure »⁶⁰⁰. Salluste ajoute que « son esprit ne manquait pas de distinction »⁶⁰¹. Elle avait reçu une éducation très poussée et avait été « versée dans les lettres grecques et latines »⁶⁰². Elle a donc certainement reçu des cours d'un précepteur grec. En outre elle « chantait et dansait » mais bien sûr « trop élégamment pour une honnête femme »⁶⁰³. Sempronia n'a donc pas seulement reçu une éducation intellectuelle, mais a également été formée aux arts d'agrément dont elle n'hésite pas à se servir pour arriver à ses fins ainsi que sa conversation est « tantôt modeste, tantôt provocante »⁶⁰⁴. Elle savait également « faire des vers, manier la plaisanterie »⁶⁰⁵. Marie-Claire Bancquart, reconnaît en elle une grande poétesse aux idées novatrices⁶⁰⁶, même si cela n'est pas affirmé dans les sources. Cet aspect de sa personnalité montre sa compétence à créer et écrire dans un style généralement réservé aux hommes. La métaphore et les allégories étant de mise dans ce style littéraire on peut penser que Sempronia avait l'esprit suffisamment aiguisé pour que Salluste lui reconnaisse ce talent. Enfin il ne faut pas oublier qu'elle joua une part active dans la conjuration de Catilina et qu'elle mit sa maison à la disposition des conjurés et y reçut les Allobroges introduits par Umbrenus, affranchi de Lentulus⁶⁰⁷. On note donc un rôle politique marqué. Bref, Sempronia, bien que dévergondée et manipulatrice était « une femme extrêmement spirituelle et gracieuse »⁶⁰⁸. Elle dispose de toutes les qualités qui font d'elle une femme de culture.

Le portrait complexe de Sempronia se situe en plein cœur des changements sociaux qui s'opèrent chez les femmes. Elle veut montrer sa capacité à intégrer un monde encore réservé aux hommes.

⁶⁰⁰ Cf. BANCQUART, Marie-Claire, *Impostures*

⁶⁰¹ *Verum ingenium eius haud absurdum*, SALLUSTE, *la Conjuration de Catilina*, 25

⁶⁰² *litteris Graecis Latinis docta*, Salluste, *la Conjuration de Catilina*, 25

⁶⁰³ *psallere et saltare elegantius quam necesse est probae*, Salluste, *la Conjuration de Catilina*, 25

⁶⁰⁴ Cf. n. 683

⁶⁰⁵ Ibid.

⁶⁰⁶ Bancquart M.-C., *Impostures*

⁶⁰⁷ Cf. APPIEN, *les catilinaires*, 24 ; SALLUSTE, *la conjuration de Catilina*, 60

⁶⁰⁸ *prorsus multae facetiae multusque lepos inerat*, SALLUSTE, *la Conjuration de Catilina*, 25

21. Tullia : *R.E. 7A Tullia 60 cols 1329-36; ONOMASTICON TULLIANUM., II p. 596*

Attestation :

« Et de ne plus voir ma fille? Elle si aimante, si vertueuse, si intelligente! Elle en qui se retrouve mes traits, mes façons de parler, de sentir! »⁶⁰⁹

« la plus docte des femmes »⁶¹⁰

Date : ☐ 79 av. J.-C. – mi-février 45 av. J.-C. dans la villa de son père à Tusculum

Appartenance sociale :

- Famille équestre

• **Liens familiaux :**

- Fille de Marcus Tullius Cicero (homo novus)
- Fille de Terentia
- Sœur de Marcus Cicero

• **Mariages :**

- C. Calpurnius Piso Frugi
- Furius Crassipes
- P. Cornelius Dolabella

• **Descendance :**

- Lentulus de son mariage avec Dolabella, mort en bas âge.

Compétences :

Considérée comme une femme intelligente par son père, l'orateur Cicéron.

⁶⁰⁹ *Qua pietate qua modesta, quo ingenio*, CICÉRON, *Correspondances*, Q. Fr, I, 3

⁶¹⁰ *doctissimam*, CICÉRON, *De la consolation*, *Lactantius Instit.* 1.1,15, 20

SYNTHESE :

Tullia est la fille aînée⁶¹¹ de l'orateur M. Tullius Cicero et de Térentia. Elle est la petite fille d'un chevalier d'Arpinum⁶¹². Son père, Cicéron, est considéré comme un *homo novus*. Il a gravi les échelons de la hiérarchie sociale, allant ainsi jusqu'au consulat en 63 av. J.-C., et se constitue une clientèle importante. Tullia est mariée à trois reprises. Elle est débord fiancée fin 67 début 66 av. J.-C. à Calpurnius Piso⁶¹³. Ce fiancé appartient à la famille des Calpurnii, famille de l'aristocratie sénatoriale. Il semble que Tullia se soit retrouvée veuve en 57 av. J.-C. Un an après Tullia est remariée à Furius Crassipes. C'est un patricien qui possède une fortune considérable. C'est un mariage d'argent qui était fortement désiré par Cicéron⁶¹⁴. Le couple divorce malheureusement en 51 av. J.-C. Cicéron ne pouvant pas s'occuper personnellement du remariage de sa fille ce sont donc Térentia et Tullia qui doivent trouver un mari. Elles ont certainement choisi sans l'approbation de Cicéron ce nouvel époux. Dolabella fait parti du groupe de jeunes gens que Cicéron a dirigés mais est partisan de César. Ce choix traduit peut être une appartenance pro césarienne de la part de Térentia. Tullia décède peu après avoir accouchée d'un fils, à la mi-février 45 av. J.-C.

On constate l'attachement de Cicéron pour sa fille par les nombreuses lettres où il parle de la retrouver et de l'embrasser⁶¹⁵. De plus, les diminutifs qu'il emploie pour qualifier sa fille tels que « *Tulliola* »⁶¹⁶, « *filiola* »⁶¹⁷, « *pusilla* »⁶¹⁸ montrent son attachement. Il reconnaît en elle les qualités d'une femme vertueuse et aimante⁶¹⁹. Enfin, Cicéron se remet difficilement de la mort de sa fille et, dans l'ouvrage De la Consolation, il va jusqu'à déclarer qu'elle a le droit à l'apothéose⁶²⁰. Tullia était donc aux yeux de Cicéron la « meilleure des femmes »⁶²¹.

Si Cicéron passe généralement par l'intermédiaire de sa femme Térentia ou par celui d'Atticus pour avoir des nouvelles de sa fille mais Tullia et son père entretiennent également

⁶¹¹ CICÉRON, *Correspondances*, Ad. Att., I, 5, 8

⁶¹² PLUTARQUE, *Vie de Cicéron*, 1

⁶¹³ CICÉRON, *Correspondances*, Ad. Att., I, 3, 3

⁶¹⁴ *Ibid.* Q. Fr. II., 4, 2

⁶¹⁵ *Ibid.* Ad Att., XII, 1

⁶¹⁶ *Ibid.*, Ad Att., VI, 9

⁶¹⁷ *Ibid.*, Ad Att., I, 8; Ad Fam., 14.4.4

⁶¹⁸ *Ibid.*, Ad Att., IV.15

⁶¹⁹ Cf. n. 701

⁶²⁰ « elle a les mêmes droits qu'eux à l'apothéose », *huic idem honos certe dicandus est*, Cicéron, *De la consolation*, *Lactantius Instit.* I.1,15, 20

⁶²¹ *omnium optimam*, *Ibid.*

une correspondance⁶²². Tullia est d'ailleurs reconnue par son père comme une femme intelligente⁶²³. Il précise qu'en elle « se retrouve [ses] traits, [ses] façons de parler, de sentir! »⁶²⁴. On peut donc en déduire que Tullia avait des prédispositions au discours et à la rhétorique. En un mot elle était « la plus docte des femmes »⁶²⁵. Le fait que Cicéron reconnaisse l'intelligence de sa fille nous prouve qu'elle devait avoir des facilités à apprendre et assimiler les enseignements qu'elle recevait. Cicéron n'a pas poussé plus loin l'énumération des qualités intellectuelles de sa fille. Le fait qu'elle se soit mariée tôt peut aussi avoir entraîné une rupture avec l'enseignement de son père car elle fut séparée de sa famille pour partir dans son nouveau foyer. Cependant les différents époux qu'elle eut, et essentiellement Dolabella, étaient des hommes instruits et influents qui eurent des amis importants. On peut donc penser que Tullia passa d'un cercle de personnes instruites à un autre et donc qu'elle ne perdit finalement pas totalement les avantages culturels dont elle disposait chez elle.

⁶²² « ma Tullia m'a écrit plusieurs fois », CICÉRON, *Correspondances*, Ad Att, X, 8

⁶²³ Cf. n. 701

⁶²⁴ *Ibid.*

⁶²⁵ Cf. n. 702

22. Pompeia : RE 21 Pompeia 54 cols 2263-4

Attestation :

« Le précepteur de sa fille avait arrangé une démonstration de son progrès : après qu'un livre ait été apporté, il donna à l'enfant la ligne suivante pour commencer "vous êtes revenus de la guerre; je regrette que vous n'y soyez pas morts" »⁶²⁶

Date : 80/75 av. J.-C. – avant 35 av. J.-C.

Appartenance sociale :

- Grande famille plébéienne

• Liens familiaux :

- fille de Pompée le Grand et de Mucia sa troisième épouse
- arrière petite fille de Laelia

• Mariages :

- Faustus Cornelius Sulla
- Lucius Cornelius Cinna

• Descendance :

- Faustus (II) Cornelius Sulla
- Gnaeus Cornelius Cinna Magnus
- Cornelia Pompeia

Compétences :

Fille de Pompée le Grand elle aurait reçu une éducation très poussée et appris certains arts libéraux.

⁶²⁶ PLUTARQUE, *Œuvres Morales*, 737b

SYNTHESE :

Pompeia est née aux alentours des années 80/75 av. J.-C. à Rome. Elle est la seule fille de Gnaeus Pompeius Magnus et de Mucia, sa troisième épouse. Elle a un frère aîné, Pompée le Jeune et un frère cadet Sextus Pompée. Pompeia est d'abord fiancée à Quintus Servilius Caepio mais elle se marie finalement avec Faustus Cornelius Sulla⁶²⁷, fils de Sulla et de Cornelia Metella. Pompée était en effet proche de la politique de Sulla et préféra cette alliance à un mariage avec la famille Julia. Il épouse de son côté Cornelia Metella Scipion. De ce premier mariage, Pompeia a un fils qui meurt en 47 av. J.-C. Son mari est tué à son tour par les troupes césariennes en 46 av. J.-C. Pompeia se remarie alors à Lucius Cornelius Cinna qui était l'oncle maternel de Julia, fille de César. De cette union sont nés deux enfants. Pompeia aurait également suivi son frère Sextus Pompée en Sicile où elle aurait fait des présents au jeune Tibère⁶²⁸. On ne sait pas exactement quand est morte Pompeia mais on peut supposer que ce fut avant 35 av. J.-C.

Seul Plutarque nous a laissé un témoignage concernant la vie de Pompeia. On ne sait donc rien sur la vision qu'elle a laissée d'elle à ses contemporains. Cependant Pompeia semble avoir bénéficié d'une éducation très poussée qui lui permit d'accéder à certains arts libéraux. En effet elle reçut une instruction d'un précepteur « qui avait arrangé une démonstration de son progrès : après qu'un livre ait été apporté, il donna à l'enfant la ligne suivante pour commencer "vous êtes revenus de la guerre; je regrette que vous n'y soyez pas morts" »⁶²⁹. Ce passage cité est en fait un extrait de l'Illiade d'Homère où Hélène parle à Paris⁶³⁰. Le fait qu'il lui fasse lire Homère montre qu'elle avait appris la grammaire et l'éloquence. En effet, selon Quintilien, « la lecture, sous les autres rapports, réclame des préceptes plus sérieux. [...] l'âme tendre des enfants exige qu'on ne regarde pas moins à l'honnêteté qu'à l'éloquence dans le choix des livres ; et c'est fort sagement qu'on fait commencer la lecture par Homère et Virgile [...] la sublimité du poème héroïque élèvera leur âme, la grandeur du sujet excitera leur enthousiasme, et cette lecture jettera en eux les semences du beau et du bon »⁶³¹. Ainsi il met

⁶²⁷ Cf. PLUTARQUE, *Parallèle d'Agésilas et de Pompée*, I

⁶²⁸ *Munera, quibus a Pompeia Sex. Pompei sorore in Sicilia donatus est, chlamys et fibula, item bullae aureae, durant ostendunturque adhuc Bais*, SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Tibère*, VI

⁶²⁹ Cf. n. 673

⁶³⁰ cf. HOMÈRE, *l'Illiade*, v. 3428

⁶³¹ *Ideoque optime institutum est, ut ab Homero atque Vergilio lectio inciperet, quamquam ad intellegendas eorum virtutes firmiore iudicio opus est: sed huic rei superest tempus, neque enim semel legentur. Interim et sublimitate heroi carminis animus adsurgat et ex magnitudine rerum spiritum ducat et optimis inbuatur*, QUINTILIEN, *Insitution Oratoire*, I, 8, 5

Virgile et Homère sur la liste des auteurs à connaître pour développer au mieux l'esprit des plus jeunes. La lecture permet en effet « l'enseignement grammatical, c'est-à-dire l'art de parler correctement, et l'explication des auteurs »⁶³². Pompée avait lui-même reçu un enseignement d'excellente qualité d'Aristodème et qui était « un grammairien grec éminent »⁶³³. Il fit donc donner une éducation portée sur la grammaire à ses enfants⁶³⁴. Enfin, il est reconnu que Pompée reçut un enseignement de Posidonios qui était également le maître de Cicéron⁶³⁵. Il est donc possible que Pompeia ait eu connaissance de la philosophie également par le cercle de son père et par lui-même. Par ailleurs, la dernière épouse de Pompée, Cornelia Metella était connue pour connaître le grec et le latin ainsi que la philosophie. Il n'est pas impossible que Pompeia est profité de la présence de cette femme pour améliorer ses connaissances.

⁶³² *Et finitae quidem sunt partes duae, quas haec professio pollicetur, Idem., I, 9, 1*

⁶³³ καὶ Στρατοῦ δὲ ἀδελφοῦ τοῦ Ἀριστοδήμου καὶ ἄλλοις Ἀριστοδήμος ἐνεψιῶς ἀποτοῦ παιδεύσας Μῆγνον Πομπηίου ἐξήλογοι γέγονασιν γραμματικοί, STRABON, *Géographie*, XIV, 1, 8

⁶³⁴ ὃς τὸ μὲν τῶν Μῆγνου πατρῶν πιστάτω ἤρκετο τὸ γραμματικὸν σχολάειν, *Ibid.*

⁶³⁵ Cf. PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, XLIV

23. Caecilia Pomponia Attica : *PIR P 573 ; RE 21 Pomponia 78 cols 2350-1*

Citation :

« [...] je songe à la probité de l'instituteur »⁶³⁶

« Il donna des leçons à la fille de son patron, qui était mariée à Marcus Agrippa »⁶³⁷

Date : 51 av. J.-C. – Ier s. av. J.-C.

Appartenance sociale :

- famille équestre

- **Liens familiaux :**

- Fille d'Atticus
- Fille de Pilla

- **Mariages :**

- Marcus Vipsanius Agrippa

- **Descendance :**

- une fille Vipsania Agrippina

Compétences :

Fille d'un excellent ami de Cicéron Attica a reçu une éducation très complète.

⁶³⁶ CICÉRON, *Correspondance*, Ad Att, XII, 33

⁶³⁷ SUÉTONE, *Vies des Grammairiens Illustres*, XVI : Q. Caecilius Epirota

SYNTHESE :

Caecilia Pomponia est la fille de Caecilia Pilia et du chevalier Titus Pomponius. Ce dernier, qui était surnommé Atticus (l'homme de l'Attique), était rédacteur en chef et un grand ami de l'orateur Cicéron avec qui il avait d'ailleurs fait ses études. Il est issu d'une famille équestre, la gens Pomponia mais fut adopté par son oncle Quintus Caecilius. Ainsi sa famille et lui-même prirent le nom de Caecilius. En 37 av. J.-C. elle épouse Vispanius Marcus Agrippa, l'ami d'enfance d'Octave et son héritier supposé. De cette union naquit Vispania Agrippina un an plus tard. Avant son premier anniversaire elle était déjà fiancée à Tibère selon la volonté d'Octave et d'Agrippa. On ne sait pas quand Attica mourut. Il est cependant certain qu'Agrippa se remaria en 28 av. J.-C. mais on ne sait pas si c'est le résultat d'un divorce ou d'un veuvage.

La Correspondance qu'entretint Cicéron avec le chevalier Atticus nous permet de connaître les sentiments de l'orateur pour la jeune fille. En effet Cicéron était très attaché à la fille de son ami. Il ne manquait jamais de la saluer dans ses lettres et même, lors de son exil, écrivit à son ami qu'il aurait souhaité tenir dans ses bras sa fille Tullia et embrasser Attica⁶³⁸. Il s'inquiéta par ailleurs des fièvres « bien opiniâtres » dont elle est sujette⁶³⁹. Il exprime également ses soupçons quant à la liaison que pouvait entretenir Attica avec son précepteur⁶⁴⁰. Ainsi Cicéron ne nous laisse que peu d'information sur la vie de Caecilia Pomponia à qui il avait donné le nom d'Attica en hommage à son père.

Il n'en demeure pas moins qu'Attica reste un bon exemple de ce à quoi devait ressembler une éducation accomplie à son époque. Son père lui a en effet fourni un instituteur et un pédagogue⁶⁴¹ depuis l'âge de cinq ou six ans⁶⁴². Attica a donc reçu un enseignement très complet dès son plus jeune âge. On sait par ailleurs que Quintus Caecilius Epirota, un affranchi d'Atticus, avait été son précepteur⁶⁴³. C'est lui « qui le premier improvisa ses discussions en latin; qui le premier lut en public Virgile et d'autres poètes nouveaux »⁶⁴⁴. Il ouvrit également une école après la mort de son ami Cornélius Gallus⁶⁴⁵. Attica a donc du

⁶³⁸ CICÉRON, *Correspondances*, Ad Att., XII, 1

⁶³⁹ *Ibid.*, Ad Att. XII, 6

⁶⁴⁰ SUÉTONE, *vie des grammairiens illustres*, XVI, Q. Caecilius Epirota

⁶⁴¹ Cf. n. 577

⁶⁴² Everitt A., *Cicero : a turbulent life*, 2001, p. 235

⁶⁴³ Cf. n. 578

⁶⁴⁴ SUÉTONE, *Vies des Grammairiens Illustres*, XVI : Q. Caecilius Epirota

⁶⁴⁵ *Ibid.*

recevoir des leçons de grammaire de la part de son précepteur et s'est donc intéressée aux Arts Libéraux. Il ne faut pas oublier que l'enseignement de Virgile est, selon Quintilien, un excellent moyen d'apprendre la grammaire et la rhétorique. On sait également qu'elle entretenait une correspondance avec l'ami de son père Cicéron⁶⁴⁶. On peut donc supposer qu'elle a pu s'initier à la philosophie et à la rhétorique par le biais de cette correspondance. Enfin il est certain qu'Atticus eut une influence sur sa fille. Après tout, son surnom d'Attica donné par Cicéron n'est peut être pas seulement le résultat de sa filiation mais aussi de sa ressemblance intellectuelle avec son père. On peut alors supposer qu'elle devait disposer des mêmes centres d'intérêt que ce dernier. De plus Atticus était rédacteur en chef et devait donc disposer d'un grand nombre d'ouvrages ainsi que de livres rares, comme le livre non publié de Cicéron que Caerellia vola dans sa bibliothèque⁶⁴⁷. Attica avait donc chez elle un savoir impressionnant et rien ne l'empêchait d'y accéder. Il n'est pas non plus à exclure que l'importance de son mari et de ses relations ont certainement permis à la jeune fille d'acquérir d'avantage de connaissances sur le plan politique et rhétorique. Mais aucun auteur classique ne nous permet de l'affirmer.

Attica était donc une jeune fille qui avait acquis des connaissances sérieuses dans certains domaines des arts libéraux. On ne sait pas si elle fut instruite dans tous les arts mais il est déjà certain qu'elle reçut une solide instruction en ce qui concerne la grammaire.

⁶⁴⁶ CICÉRON, *Correspondances*, Ad Att. XVI, 1

⁶⁴⁷ *Idem.*, Ad Att, XIII, 21a

24. Turia: CIL VI 1527⁶⁴⁸, 31670⁶⁴⁹, 37053⁶⁵⁰

Citation :

« ils cédèrent devant ta fermeté »⁶⁵¹

« Pourtant tu n'as jamais cessé de faire entendre ta voix avec fermeté »⁶⁵²

« J'ai dû à tes conseils d'éviter des malheurs »⁶⁵³

« Avec la dernière énergie tu informas Lepidus de l'édit de César en le suppliant d'assurer mon rétablissement »⁶⁵⁴

Date : incertain – 2/8 av. J.-C.⁶⁵⁵

Appartenance sociale :

- famille plébéienne ?⁶⁵⁶

- **Liens familiaux :**

- ?

- **Mariages :**

- Quintus Lucretius Vespillo ?

- **Descendance :**

- Pas d'enfants

Compétences :

Turia se défend seule lors d'un procès.

⁶⁴⁸ Référence de l'inscription en 1876

⁶⁴⁹ complément de Hirschfeld dans les *Wein. St.* III, 1881, p. 265 et suivant

⁶⁵⁰ fragment de la Via Portuense, et non pas 31670 comme il est dit dans Girard, Textes, 6e éd., p. 817, ligne 29

⁶⁵¹ *Cesserunt constantiae tuae, Éloge funèbre d'une matrone romaine*, I 25-26

⁶⁵² *semper tamen vox tua est firmitate animi émissa, Idem.*, II, 8a

⁶⁵³ *ut repentinis nuntiis ad praesentia et inminentia vitanda excitatus tuis consiliis conservatus sim, Idem*, II, 5-6

⁶⁵⁴ *firmissimo animo eum admonerès édicti Caesaris cum gratulatione restitutionis meae auditisque, Idem*, II, 15-16

⁶⁵⁵ On sait qu'en 49 av. J.-C. elle n'était pas mariée mais qu'en 43 av. J.-C. c'était le cas. Cependant la date de mariage reste incertaine.

⁶⁵⁶ Si on reconnaît la matrone comme étant Turia, la femme de Quintus Lucretius Vespillo

SYNTHESE :

L'éloge funèbre d'une matrone romaine est une inscription divisée en quatre blocs de marbre retrouvés dans Rome. On ne connaît pas la véritable identité de la matrone qui y figure. Par convention nous la nommons Turia car les historiens modernes, notamment Philippe della Torre, ont supposé qu'il s'agissait de Turia, la femme de Quintus Lucretius, Vespillo⁶⁵⁷ à cause de sa fidélité conjugale et principalement le moment où elle cacha son mari dans sa propre maison pour le sauver de la mort⁶⁵⁸. Malheureusement, et bien que cette hypothèse ait longtemps été retenue et défendue, le fait qu'il s'agisse bien de Turia demeure encore aujourd'hui incertain. En effet, certains caractères de sa vie détaillés dans l'éloge ne correspondent pas avec la vie de Turia ou celle de son mari⁶⁵⁹. Hirschfeld défend alors l'idée que la matrone pouvait être la femme d'Ascilius car elle vendit ses bijoux pour le sauver⁶⁶⁰. Là encore, l'hypothèse reste fragile : il semble évident dans l'inscription funéraire que la matrone a donné ses bijoux à son mari⁶⁶¹. Malgré l'impossibilité de l'identifier il n'en demeure pas moins qu'on sait qu'elle avait une sœur mariée à un certain Cluvius⁶⁶². Ces parents sont assassinés et elle doit défendre son héritage avec sa sœur⁶⁶³. On apprend également qu'elle se maria autour des années 43 av. J.-C. et qu'elle demeura fidèle à son mari pendant quarante et un ans⁶⁶⁴. Le couple ne réussit pas à avoir d'enfants⁶⁶⁵ et la matrone meurt aux environs de 2 av. J.-C.

La représentation de la matrone est celle de l'épouse idéale. Elle a toutes les vertus⁶⁶⁶, défend son mari et lui apporte toute l'aide nécessaire durant son exil⁶⁶⁷. De plus elle n'hésite pas à proposer le divorce après s'être rendu compte de sa stérilité et propose alors que son mari reprenne une autre épouse dont elle considèrera les enfants comme les siens⁶⁶⁸.

⁶⁵⁷ Voir dans R. Fabretti, *Inscriptionum antiquarum...*, Rome, 1re éd., 1969, p. 168, n°323

⁶⁵⁸ Voir, VALÈRE MAXIME, VI, 7, 2 ; APPIEN, *Guerres Civiles*, IV, 44

⁶⁵⁹ le mari a trouvé refuge loin de sa femme (*apsentiam meam locupletasti*, II, 5a) à l'inverse de Vespillo

⁶⁶⁰ APPIEN, *Guerres Civiles*, IV, 39 ; Hirschfeld, dans les *Wien. Loc. cit*

⁶⁶¹ « tu m'as fourni [...] tes bijoux » : *Amplissima subsidiae fugae meae praestitisti ornamentis*, *Éloge d'une matrone romaine*, II, 2a

⁶⁶² le mari de ta sœur Caius Cluvius, *vir sororis C. Cluvius*, *Idem.*, I, 5

⁶⁶³ Cf. *Idem.*, I, 3

⁶⁶⁴ quarante et un ans sans heurt, *ad annum XXXXI sine offensa*, *Idem.*, I, 28

⁶⁶⁵ Cf. *Idem.*, II., 31 – 39

⁶⁶⁶ Tes qualités domestiques, ta vertu, ta docilité, ta gentillesse, ton bon caractère, ton assiduité aux travaux de la laine, ta piété sans superstition, la discrétion de tes parures, la sobriété de ta toilette. *domestica bona publicitiae, opsequi, comitatis, facilitatis, lanificiis tuis adsiduitatis, religionis sine superstitione, ornatu non conspiciendi, cultus modici cur memorem ?* *Idem.*, I.30-31

⁶⁶⁷ Cf. n. 728

⁶⁶⁸ Cf. II. *Idem.*, 31-39

Bien que cela demeure en filigrane, on devine la culture et des connaissances de la défunte. En effet, lors du procès pour conserver son héritage, elle se défendit si bien qu'« ils cédèrent devant ta fermeté »⁶⁶⁹. De même elle défend sa maison sans jamais cesser jamais cessé de faire entendre [sa] voix avec fermeté »⁶⁷⁰ et évite à son mari de mourir grâce à ses conseils⁶⁷¹. Enfin elle défend de toutes ses forces son époux face au consul Marcus Lepidus au grand regret de son mari⁶⁷². Turia avait donc au moins connaissance d'un Art Libéral, celui de la rhétorique.

⁶⁶⁹ Cf. n. 721

⁶⁷⁰ Cf. n. 722

⁶⁷¹ Cf. n. 723

⁶⁷² Cf. n. 724

25. Helvia : *RE Suppl. Helvia 22 cols 426-9*

Attestation :

« [...] quoique tu n'aie pas en effet entièrement saisi tous les arts libéraux, tout de même tu as eu quelques transactions avec eux »⁶⁷³

Date : 25 av. J.-C. – après 41 apr. J.-C.

Appartenance sociale :

- Famille équestre

• Liens familiaux :

- ?

• Mariages :

- épouse de Lucius Annaeus Seneca (Sénèque le Rhéteur)

• Descendance :

- mère de Gallion

- mère de Sénèque le Philosophe

- mère de Méla⁶⁷⁴

- grand mère de Marcus Annaeus Lucanus (Lucain)⁶⁷⁵

Compétences :

Femme de culture qui apprit les arts libéraux et la philosophie.

⁶⁷³ *sed quantum tibi patris mei antiquus rigor permisit, omnes bonas artes non quidem comprehendisti, attigisti tamen*, SÉNÈQUE, *Consolation à Helvia*, 17-3

⁶⁷⁴ Pour Gallion et Méla, voir SÉNÈQUE, *Consolation à Helvia*, 18-2

⁶⁷⁵ *Ab his ad nepotes quoque respice: Marcum blandissimum puerum...*, *Idem.*, 18-4

SYNTHESE :

Helvia est originaire d'Espagne. Ayant perdu sa mère à la naissance, c'est sa belle mère qui s'est occupée de son éducation et s'est « montrée une mère » pour elle⁶⁷⁶. Helvia a eu une sœur dont Sénèque « connaît bien la sagesse »⁶⁷⁷. Helvia est mariée très jeune à Lucius Annaeus Seneca dont elle eut trois fils. La famille d'Helvia s'installe à Rome alors que Sénèque le Jeune n'est encore qu'une enfant⁶⁷⁸ mais on ne sait pas si Helvia accompagna sa famille vers la capitale ou si elle demeura un peu plus longtemps en Espagne avant de les rejoindre. Après 39 av. J.-C., en plus d'un époux qui lui était cher, Helvia enterre également trois de ses petits enfants dont le fils de Sénèque le Jeune⁶⁷⁹. Helvia est probablement retournée par la suite auprès de son père en Espagne où elle a fini ses jours. Il semblerait cependant qu'elle n'ait pas hésité à rendre visite à ses enfants et à voyager pour les voir car elle est « revenue, non pour jouir de [son] fils mais pour ne pas perdre l'habitude de le regretter ! »⁶⁸⁰

C'est par la *Consolation* de Sénèque que nous connaissons autant de détails de la vie d'Helvia. Il nous la présente comme une femme aux vertus qui la « séparent des femmes vulgaires »⁶⁸¹. De plus elle est d'une « beauté supérieure à toutes les autres, et qui ne craint pas « les outrages du temps »⁶⁸². C'est une femme chaste⁶⁸³ et « d'une piété toute filiale »⁶⁸⁴ qui n'aime sa « famille que pour elle-même »⁶⁸⁵. Enfin, elle prend soin de Novatilla, la fille adoptive de son fils, et va veiller « tantôt sur ses mœurs, tantôt sur sa beauté »⁶⁸⁶. Sénèque veut ainsi « qu'elle s'accoutume à [ses] discours, qu'elle se règle sur [ses] leçons »⁶⁸⁷. Ces divers clichés nous présentent donc l'image conventionnelle de la matrone romaine : une femme belle, vertueuse, aimante. Le fait qu'elle éduque sa famille la rapproche de Cornelia, la mère des Gracques.

Mais Helvia est aussi une femme qui a eu connaissance des arts libéraux. Sénèque le déclare par ailleurs formellement. Grâce à son mari, Helvia a pu approcher ces connaissances et, même si elle n'a pas « entièrement saisi tous les arts libéraux, tout de même [elle a] eu

⁶⁷⁶ *Creuisti sub nouerca, quam tu quidem omni obsequio et pietate, quanta uel in filia conspici potest, matrem fieri coegisti, Idem., 2-4*

⁶⁷⁷ *Sed si prudentiam perfectissimae feminae noui, Idem., 19-4*

⁶⁷⁸ *Illius manibus in urbem perlatum sum, Idem., 19-2*

⁶⁷⁹ *modo modo in eundem sinum ex quo tres nepotes emiseras ossa trium nepotum recepisti, Idem., 2-5*

⁶⁸⁰ *redisti, non ut uoluptatem ex filio perciperes, sed ut consuetudinem desiderii perderes, Idem., 15-3*

⁶⁸¹ *ex quo te uirtutes tuae seduxerunt, Idem., 16-5*

⁶⁸² *unicum tibi ornamentum, pulcherrima et nulli obnoxia aetati forma, Idem., 16-4*

⁶⁸³ « une chasteté », *maximum decus uisa est pudicitia, Ibid.*

⁶⁸⁴ *quam tu quidem omni obsequio et pietate, quanta uel in filia conspici potest, Idem., 2-4*

⁶⁸⁵ *nihil in suis praeter ipsos amantem, Idem., 14-2*

⁶⁸⁶ *Nunc mores eius compone, nunc forma, Idem., 18-8*

⁶⁸⁷ *Tuis adsuescat sermonibus, ad tuum fingatur arbitrium, Ibid.*

quelques transactions avec eux »⁶⁸⁸. Sénèque l’Ancien était en effet un rhéteur romain attaché à l’éducation de sa famille. Cependant, il considérait que « les lettres sont un moyen de corruption plutôt que de sagesse »⁶⁸⁹ et il décida donc de « modérer la passion [d’Helvia] pour l’étude »⁶⁹⁰. C’est une idée assez courante dans l’Antiquité romaine qui suppose que les femmes trop instruites ne sont plus respectables. Sénèque admire néanmoins que grâce à cette « rare aptitude, [sa mère a] plus appris que les circonstances ne semblaient le permettre »⁶⁹¹. On ne connaît cependant pas le degré de culture avant son mariage mais clair, à la lecture de Sénèque qu’Helvia avait un esprit « imbu des principes de toutes les sciences »⁶⁹² ainsi qu’un talent pour les discours⁶⁹³. De plus, Sénèque précise qu’elle avait également le goût à la philosophie, « l’unique asile ouvert à ceux qui fuient les coups du destin »⁶⁹⁴. Toujours grâce à son mari elle a pu acquérir une connaissance minutieuse des enseignements de philosophie « au lieu de simples connaissances superficielles! »⁶⁹⁵ Elle a ainsi certainement pris connaissance des mathématiques car on considère que cette science permet l’apprentissage de la philosophie. Enfin Helvia a également eu des entretiens avec son fils⁶⁹⁶. L’échange culturel dut se faire dans les deux sens car Sénèque le Jeune était un philosophe stoïcien d’abord attiré par le pythagorisme. Cette recherche de connaissances laisse deviner une femme qui a soif de culture et qui met tout en œuvre pour la satisfaire.

Helvia nous apparaît comme une femme d’une grande culture ayant acquis de grandes connaissances dans les arts libéraux et ayant un esprit d’une rare finesse. Elle demeure cependant dans le rang des femmes soumises à la tradition romaine et qui ne cherchent pas à s’émanciper. Dans cette optique c’est simplement la recherche du savoir comme un plaisir qui a certainement poussé Helvia à acquérir autant de connaissances

⁶⁸⁸ Cf. n. 627

⁶⁸⁹ *Propter istas quae litteris non ad sapientiam utuntur sed ad luxuriam, Idem., 17-4*

⁶⁹⁰ *instruuntur minus te indulgere studiis passus est, Ibid.*

⁶⁹¹ *Beneficio tamen rapacis ingenii plus quam pro tempore hausisti, Ibid.*

⁶⁹² *tutam te praestabunt, Ibid*

⁶⁹³ *Vbi studia, quibus libentius quam femina, familiarius quam mater intereram, Idem. 15 - 1*

⁶⁹⁴ *Itaque illo te duco quo omnibus qui fortunam fugiunt confugiendum est, ad liberalia studia, Idem., 17-3*

⁶⁹⁵ *Vtinam quidem uirorum optimus, pater meus, minus maiorum consuetudini deditus uoluisset te praeceptis sapientiae erudiri potius quam inbui, Idem., 17-4*

⁶⁹⁶ « où sont ces entretiens dont j’étais insatiable ; ces études auxquelles j’assistais avec un plaisir rare dans une femme, avec une familiarité peu commune dans une mère ? », *Vbi studia, quibus libentius quam femina, familiarius quam mater intereram, Idem., 15 - 1*

26. Calpurnia Hispulla: RE 3 Calpurnia 132 col. 1407, Pir² C 329;

Attestation :

« Elle [Calpurnia] se montre digne de son père, digne de vous, digne de son grand-père. »⁶⁹⁷

« Et l'on ne saurait attendre moins de celle que vos soins ont formée, que vos leçons ont instruite, qui dans votre fréquentation n'a eu sous les yeux que des exemples de vertu et d'honneur. »⁶⁹⁸

Date : Probablement I.e.s av.J.-C.- I.e.s apr. J.-C.

Appartenance sociale :

- Ordre équestre par son père

• Liens familiaux :

- fille de Calpurnius Fabatus
- sœur de Calpurnius Minor
- tante de Calpurnia, femme de Pline le Jeune

• Mariages :

- épouse de Corellius Rufus

• Descendance :

- une fille, Corellia⁶⁹⁹

Compétences :

Calpurnia Hispulla est la femme qui a élevée Calpurnia. Elle passe pour une femme de culture et intelligente.

⁶⁹⁷ *non dubito maximo tibi gaudio fore cum cognoueris dignam patre dignam te dignam auo euadere*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre IV, lettre 19

⁶⁹⁸ *Nec aliud decet tuis manibus educatam, tuis praeceptis institutam, quae nihil in contubernio tuo uiderit, nisi sanctum honestumque*, *Ibid.*

⁶⁹⁹ selon ALLAIN, Eugène, *op.cit.*, p.43-51

SYNTHESE :

Comme pour le reste de sa famille on n'a très peu d'informations sur Calpurnia Hispulla. Peu après la mort de Corellius la famille de Calpurnia Hispulla s'allie à celle de Pline par son mariage avec Calpurnia, fille de Cornélius Minor. Calpurnia Hispulla ne se remaria pas et s'occupa de sa fille ainsi que de son petit fils⁷⁰⁰.

On retient de cette femme ce qu'en écrivit Pline. Il reconnaît tout d'abord que c'est une femme « d'une discrétion à toute épreuve »⁷⁰¹ qui la différencie donc de ses épouses bavardes et célèbres pour leurs commérages. Mais c'est surtout son amour pour les siens et particulièrement pour sa nièce que Pline rappelle avec insistance. Elle fut « un modèle d'affection filiale »⁷⁰². Il en vient à préciser que cette tendresse qu'elle porte à sa nièce « surpasse même celle d'une mère pour sa fille »⁷⁰³. Il lui fut surtout reconnaissant pour l'éducation de sa jeune épouse et pour ce mariage où il avait trouvé « le cœur si bien fait pour l'aimer ». Dans une de ses lettres qu'il envoie à Calpurnia il la félicite pour tous les soins qu'elle a prodigués à sa nièce et la remercie. Calpurnia Hispulla a donc joué le rôle de mère auprès de l'épouse de Pline le Jeune et, malgré la présence de ses propres enfants, a su l'aimer comme sa propre fille⁷⁰⁴. Il n'y a aucune critique à son sujet, seulement de la reconnaissance pour son comportement et ses qualités. Calpurnia semble avoir été une épouse aimante et soumise, comme c'était la coutume, sans avoir éveillé le moindre commérage ou avoir été l'objet d'un quelconque mécontentement. Par la correspondance de Pline Calpurnia nous apparaît comme un modèle de vertu et de qualité morales. D'après le portrait convenu qu'en trace Pline, elle ne présente aucun des défauts qui sont si fréquents chez les femmes romaines de cette époque et semble se rapprocher à d'autres grandes matrones telles que Cornelia pour ce qui est de l'éducation des enfants mais aussi Helvia pour toutes ses vertus.

Mais Calpurnia est également une femme de culture. Pline nous rappelle en effet que c'est elle qui ne cessait « dès [son] enfance, de [le] diriger, de [l'] encourager par [ses] éloges »⁷⁰⁵. Calpurnia écoutait donc avec attention les écrits de Pline le Jeune et le guida quand c'était nécessaire. Ce n'est, en soi pas une preuve de culture, plutôt d'attention, bien

⁷⁰⁰ PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, III, 3

⁷⁰¹ *omnis secreti capacissima digrediebatur*, *Idem.*, I, 12

⁷⁰² *Cum sis pietatis exemplum*, *Idem.*, IV, 19

⁷⁰³ *etiam materna indulgentia molliorem*, *Idem.*, VIII, 11

⁷⁰⁴ *fratremque optimum et amantissimum tui pari caritate dilexeris, filiamque eius ut tuam diligas*, *Idem.* IV, 19

⁷⁰⁵ *me a pueritia statim formare laudare*, *Ibid.*

que Pline traitait de problèmes philosophiques et que, s'il a tenu à préciser cette aide, c'est qu'elle fut utile. Calpurnia devait donc avoir des notions dans cette discipline et apprécier la philosophie. Pline continue en précisant que la nièce de Calpurnia Hispulla, Calpurnia son épouse, « se montre digne »⁷⁰⁶ de sa tante car elle a la « plus vive intelligence »⁷⁰⁷. Pline reconnaît donc les qualités intellectuelles de Calpurnia et nous apprend par la même que cette femme était reconnue pour son esprit par ses contemporains. Il poursuit en précisant « qu'on ne saurait attendre moins de celle (Calpurnia Plinii) que [ses] soins ont formée » et surtout celle que ses « leçons ont instruite »⁷⁰⁸. Ainsi Calpurnia Hispulla disposait d'une culture assez importante pour instruire sa nièce et certainement ses enfants. C'est elle, et non un précepteur comme c'était la coutume, qui leur fit la leçon. Le fait que Pline explique qu'elle respectait la mère de ce dernier comme sa propre mère nous fait comprendre que Calpurnia faisait partie d'un groupe gravitant autour de nombreux hommes littéraires. Par l'oncle de Pline le Jeune, Pline l'Ancien, mais aussi par son mari qui était lui-même un ami de Pline, Calpurnia a pu avoir accès à un certain nombre de connaissances et certainement comprendre les rudiments de la philosophie ce qui lui ont permis d'aider Pline le Jeune lors de ses premiers écrits et d'élever elle-même sa famille.

Calpurnia nous apparaît comme une femme ayant acquis un certain degré de culture. Malheureusement seul Pline le Jeune semble en vanter les qualités pour mieux présenter les vertus de sa femme. Calpurnia n'a jamais prit part à aucun complot ou décision politique. Selon toute vraisemblance, sa « discrétion à toute épreuve » en a certainement fait la confidente de son mari. Sa naissance lui a certainement permis d'obtenir cette culture mais on ne sait jusqu'à quel point.

⁷⁰⁶ Cf. n. 611

⁷⁰⁷ Cf. n. 612

⁷⁰⁸ *Ibid.*

27. Calpurnia: RE 3 Calpurnius 130 col. 1407 ; PIR² C 329

Attestation :

« En elle la plus vive intelligence s'allie à la plus parfaite conduite; elle m'aime, et c'est une preuve de sa vertu. Elle a de plus le goût des lettres, que lui a inspiré son amour pour moi. Mes écrits sont dans ses mains, elle les lit et les relit, et même les apprend par cœur. »⁷⁰⁹

Date : (62 apr. J.-C. – 113 apr. J.-C. : Pline le Jeune) Ier s. apr. J.-C.

Appartenance sociale :

- En relation avec la nobilitas ; ordre équestre par son grand-père

• Liens familiaux :

- petite fille de Calpurnius Fabatus
- fille de Calpurnius Minor et de Pompeia Céléria⁷¹⁰
- nièce de Calpurnia Hispulla

• Mariages :

- deuxième épouse de Pline le Jeune

Compétences :

Calpurnia est considérée comme une femme intelligente par son mari. Elle aime étudier les lettres et prend du plaisir à lire les écrits de Pline le Jeune. Elle assiste d'ailleurs à ses récitations.

⁷⁰⁹ *Summum est acumen summa frugalitas; amat me, quod castitatis indicium est. Accedit his studium litterarum, quod ex mei caritate concepit. Meos libellos habet lectitat ediscit etiam*, PLINE LE JEUNE, *Lettres*, Livre IV, lettre 19, 2

⁷¹⁰ ALLAIN, Eugène, *Pline le Jeune et ses héritiers*, Tome I, éditeur Albert Fontemoing, Paris, 1901, pp. 43-50

SYNTHESE :

La vie de Calpurnia n'est pas très bien connue. On sait que ses parents sont morts prématurément et que la jeune femme a été élevée par les soins de sa tante et de son grand père. Calpurnia est la deuxième ou la troisième épouse de Pline le Jeune, suivant les auteurs. Pline le Jeune a entretenu une correspondance avec Calpurnia Hispulla, la tante paternelle de Calpurnia et avec Calpurnius Fabatus, le grand père de Calpurnia. Ce dernier serait peut être le chevalier qui se retrouve impliqué sous Néron dans l'accusation d'inceste de Lepida, femme de Cassius, avec son neveu⁷¹¹. Calpurnius souhaite vivement avoir des petits enfants, ce dont il fait part dans sa correspondance avec son petit fils par alliance. Cependant son vœu ne fut malheureusement jamais exaucé, le couple n'ayant pas réussi à avoir d'enfant. Dans les deux dernières lettres du recueil on apprend par ailleurs la mort de Calpurnius.

On ne connaît réellement de Calpurnia que ce que nous en dit Pline le Jeune. Ainsi elle avait « en elle la plus vive intelligence » qui s'alliait « à la plus parfaite conduite »⁷¹². Elle avait « de plus le goût des lettres »⁷¹³. Dans une autre lettre qu'il adresse cette fois ci à Calpurnia Huspilla, la tante de Calpurnia, il vante la bonne éducation qu'a reçue sa jeune épouse durant son enfance. « Elle [Calpurnia] se montre digne de son père, digne de vous, digne de son grand-père⁷¹⁴ ». De même il écrit : « et l'on ne saurait attendre moins de celle que vos soins ont formée, que vos leçons ont instruite, qui dans votre fréquentation n'a eu sous les yeux que des exemples de vertu et d'honneur. »⁷¹⁵. En fait l'image que nous en donne l'orateur est celle de la femme idéale selon ses critères : elle est jeune, belle, gaie, instruite, sérieuse, vertueuse. Elle « lui assure le bonheur le plus enviable en alliant l'habileté de l'âge mûr au charme de ses dix huit printemps »⁷¹⁶. On sait qu'elle était admirative devant le travail

⁷¹¹ *inducti posthac uocabulo indicum qui in Lepidam, Cassii uxorem, Silani amitam, incestum cum fratris filio et diros sacrorum ritus confingerent. trahebantur ut conscii Vulcaci Tullinus ac Marcellus Cornelius senatores et Calpurnius Fabatus eques Romanus* : Néron fit paraître de prétendus témoins qui chargèrent Lépidia, femme de Cassius, tante paternelle de Silanus, d'un inceste avec son neveu et de sacrifices magiques. On lui donnait pour complices Vulcatius Tullinus et Marcellus Cornélius, sénateurs, Calpurnius Fabatus, chevalier romain, TACITE, *Annales*, XVI, 8

⁷¹² Cf. n. 599

⁷¹³ *Ibid.*

⁷¹⁴ *non dubito maximo tibi gaudio fore cum cognoueris dignam patre dignam te dignam auo euadere* PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre IV, lettre 19, 1

⁷¹⁵ *Nec aliud decet tuis manibus educatam, tuis praeceptis institutam, quae nihil in contubernio tuo uiderit, nisi sanctum honestumque, quae denique amare me ex tua praedicatione consueuerit*, *Ibid.*

⁷¹⁶ ALLAIN Eugène, Pline le Jeune et ses héritiers

de son époux et qu'elle apprenait par cœur ses écrits⁷¹⁷. Ainsi, pour garder Pline près d'elle et connaître ses récitations, la jeune femme n'hésite pas à se dissimuler pour assister à ses réunions⁷¹⁸. Enfin il faut souligner le fait que Pline le Jeune côtoyait des philosophes tels que Saturninus ou encore Fannia qui faisait parti d'un courant stoïcien⁷¹⁹. Lui-même devait également être un philosophe stoïcien. On reconnaît par ailleurs la portée philosophique de ses ouvrages. Si Calpurnia a eu accès à ces livres elle a certainement dû à son tour avoir connaissance de cet art.

Ainsi cette image que Pline présente de sa femme donne une idée de l'accession à la culture que pouvaient espérer les femmes romaines de cette époque. Le fait que Calpurnia ait épousé un homme de lettres, qui plus est homme public, lui permet d'accéder à un haut niveau de culture. Elle cherche, par ailleurs tous les moyens possibles pour demeurer un esprit utile auprès de son époux que ce soit par les cercles littéraires – car Pline était directeur du cercle le plus important de son temps⁷²⁰ - ou par la récitation des textes de Pline. Dans cette partie du Ier s. apr. J.-C. les femmes accèdent donc plus facilement à la culture et aux arts de la pensée en rencontrant moins de résistance. On notera ici la satisfaction de Pline de savoir sa femme intelligente qui est aussi souhaitable chez une femme que ne l'est la vertu, critère toujours aussi présent de la bonne conduite d'une matrone romaine sans pour autant spécifier le degré de connaissance qu'elle possédait.

⁷¹⁷ « Mes écrits sont dans ses mains, elle les lit et les relit, et même les apprend par cœur » : *Meos libellos habet lectitat ediscit etiam, Ibid.*

⁷¹⁸ « elle se tient à proximité, dissimulée derrière une tenture, et recueille d'une oreille avide les louanges que je reçois » : *in proximo discreta uelo sedet, laudesque nostras audivissimis auribus excipit, Ibid.*

⁷¹⁹ Pour Pompeius Saturninus, cf. PLINE LE JEUNE, *Correspondance*, livre I, lettre 16; pour Fannia, cf. livre III, lettre 16

⁷²⁰ Cf. ANRW, teil II, 33.1, *Sprache und literatur*, article d'Eugène Cizek, p.5-35

28. Minicia Marcella: RE 15 Minicia 29 col. 1845

Attestation :

« Quelle application, quelle intelligence dans ses lectures ! »⁷²¹

« [...] et se soutenait elle-même lorsque les forces l'eurent abandonnée, par la vigueur de son esprit »⁷²²

« [...] une fille qui était l'image non moins de son caractère, que de ses traits et de son air, et faisait revivre son père tout entier par une ressemblance étonnante »⁷²³

Date : Ier s. apr. J.-C. (avant sa quatorzième année⁷²⁴)

Appartenance sociale :

- Famille patricienne

• Liens familiaux :

- fille de Minicius Fundanus

• Mariages :

- Fiancée

• Descendance :

- Aucune descendance

Compétences :

Fille d'un ami de Pline et de Plutarque, elle avait reçu une grande instruction et aimait la lecture.

⁷²¹ *quam studiose, quam intellegenter lectitabat!*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre V, lettre 16

⁷²² *ipsamque se destitutam corporis uiribus uigore animi sustinebat*, *Ibid.*

⁷²³ *Amisit enim filiam, quae non minus mores eius quam os uultumque referebat, totumque patrem mira similitudine exscripserat*, *Ibid.*

⁷²⁴ *Nondum annos XIII impleuerat*, *Ibid.*

SYNTHESE :

C'est grâce à une lettre de Pline le Jeune adressée à Efulanus Marcellinus que nous connaissons l'existence de Minicia Marcella. Elle était la fille cadette de Minicius Fundanus. Elle avait une sœur aînée⁷²⁵. Fundanus était un ami proche de Pline le Jeune mais aussi de Plutarque. Fundanus fut proconsul d'Asie en 109. On ne connaît ni la date de naissance de Minicia Marcella, ni sa date de mort mais on peut la situer dans la fin du Ier s. apr. J.-C. du fait qu'elle a côtoyé Pline le Jeune. On sait également qu'elle est morte avant d'avoir atteint quatorze ans d'une maladie. L'âge de sa mort peut être contesté par une épitaphe retrouvée à Monte Mario en dehors de Rome en 1881 qui présente la fille de Fundanus morte à douze ans onze mois et sept jours⁷²⁶. Dans les deux cas l'âge du décès est précoce. Minicia n'a pas eu le temps de se marier, mais on sait par Pline le Jeune qu'elle était fiancée « à un jeune homme distingué »⁷²⁷.

Minicia Marcella est décrite par Pline le Jeune comme une jeune fille possédant toutes les vertus. En effet, « [...] elle montrait l'expérience d'une femme âgée, le sérieux d'une mère de famille, sans rien perdre du charme d'une jeune fille et de la pudeur virginale »⁷²⁸. Elle alliait affection et modestie⁷²⁹ et « donnait à chacun l'affection qui convenait à sa condition »⁷³⁰. Elle avait par ailleurs de la retenue jusque dans ses jeux⁷³¹. Minicia est donc une jeune fille bien élevée, docile et aimante. Mais ce qui fit l'admiration de Pline fut de voir « avec quelle modération, quelle patience et quel courage même elle supporta sa dernière maladie »⁷³² et alla jusqu'à « encourager sa sœur, son père »⁷³³. Minicia Marcella disposait donc de toutes les qualités d'une future matrone tant pour sa réserve, que pour sa piété filiale et pour sa modestie.

Cependant Minicia Marcella avait également un esprit déjà bien développé pour son âge. Tout d'abord elle « se soutenait elle-même lorsque les forces l'eurent abandonnée, par la

⁷²⁵ il parle de la mort de la fille cadette de son ami : *filia minore, Ibid.*

⁷²⁶ CIL VI 16631 = ILS 1030 : « D(is) M(anibus) Miniciae Marcellae Fundani f(iliae) v(ixit) a(nnos) XII, m(enses) XI, d(ies) VII » (Aux Dieux Mânes, Minicia Marcella fille de Fundanus a vécu douze années, onze mois et sept jours)

⁷²⁷ *iam testinata erat egregio iuueni*, PLINE LE JEUNE, *Correspondances*, Livre V, lettre 16

⁷²⁸ *et iam illi anilis prudentia, matronalis grauitas erat et tamen suauitas puellaris cum uirginali uerecundia, Ibid.*

⁷²⁹ « elle s'attachait à son cou [et] les amis de son père, avec quelle affection et quelle modestie en même temps elle [les] serrait dans ses bras ! » *Ut illa patris ceruicibus inhaerebat, Ibid.*

⁷³⁰ *pro suo quemque officio diligebat, Ibid.*

⁷³¹ *Ut parce custoditeque ludebat, Ibid.*

⁷³² *Qua illa temperantia, qua patientia, qua etiam constantia nouissimam ualetudinem tulit, Ibid.*

⁷³³ *sororem patrem adhortabatur, Ibid.*

vigueur de son esprit »⁷³⁴. Il semble donc qu'elle disposait d'une intelligence vive et aigüe qu' « elle conserva jusqu'à la fin »⁷³⁵. Elle avait reçu une instruction très poussée puisqu'elle avait autour d'elle « ses nourrices, ses pédagogues et ses précepteurs »⁷³⁶. Elle devait certainement avoir appris la grammaire et certains arts libéraux du fait de la présence de précepteurs qui sont des enseignants spécialisés. Emily A. Hemelrijk précise que « Minicia et sa sœur eurent leurs propres pédagogues pour leur éducation élémentaire et des précepteurs pour l'éducation grammaticale et les arts libéraux. »⁷³⁷. Il ne faut pas oublier que Fundatus était lui même un philosophe stoïcien qui avait été l'élève de Musonius comme nous le rappelle son ami Plutarque⁷³⁸. Ainsi il ne serait pas étonnant que Fundatus ait voulu enseigner cette doctrine à ses filles qui se seraient alors intéressées aux arts libéraux. Ce qui nous suggère d'avantage cette hypothèse est le fait que Pline précise que Minicia était « [...] une fille qui était l'image non moins de son caractère, que de ses traits et de son air, et faisait revivre son père tout entier par une ressemblance étonnante »⁷³⁹. Enfin Pline précise qu'elle disposait d'une grande « intelligence dans ses lectures »⁷⁴⁰, ce qui donne une preuve supplémentaire à l'idée que la jeune fille devait avoir une culture abondante et des connaissances nombreuses dans différents domaines.

Tout comme Laelia et Hortensia, Minicia Marcella fait partie de ces jeunes filles qui suivaient le parcours tracé par leur père. Elle n'a pas vécu longtemps mais cependant suffisamment pour laisser un souvenir ému à Pline le Jeune qui a gardé cette lettre lors de l'édition de sa correspondance. Il nous laisse ainsi le témoignage de l'éducation poussée d'une jeune fille dans la haute société romaine.

⁷³⁴ Cf. n. 654

⁷³⁵ *Duravit hic illi usque ad extremum, Ibid.*

⁷³⁶ *ut nutrices, ut paedagogos, ut praeceptores, Ibid.*

⁷³⁷ « Minicia and his sister, the daughters of one of friends of the Younger Pline, had their own paedagoggi for their elementary education and praeceptores for grammatical education and the liberal arts » HEMELRIJK, Emily A., *op.cit.*, p. 22

⁷³⁸ PLUTARQUE, *Œuvres Morales*, Tome II, *de la tranquillité de l'âme*

⁷³⁹ Cf. n. 655

⁷⁴⁰ Cf. n. 653

29. Julia Paula : CE 1996, Rome, Ier s. apr. J.-C.

Attestation :

OMNES VICISTI SPECIE, DOCTRINA PVELLA
JVLIA CARA MIHI FATIS ABDVCTA PATERNIS.
AVRO NIL ALIVT PRETIOSIVS ATQVE CYLINDROS,
NIL TYRIO SVCO FORMOSIVS ADQVE LACONE,
MARMORE NIL PARIO SLPENDENTIVS ADQ(VE) CARIS(T)IO,
NIL FORMA MELIVS S[EV] PVLCHRIVS ESSE LIC[EBIT],
LANIFICA NVLLA POT[IORQVE EST] CONSIDERE ARACHNE.
CANTV SIRENAS PA[ND]I[O]NIS ASQVE SORORES
ET SPECIE SVPERASTI, QVAE SVNT SVPER OMNIA DICTA,
TV, QVAE GRAIVGENO SATA ES HEROE PARENTE,
NATA BIS OCTONOS LETALI FVNERE RAPTA.
HOC SITA NVNC IACEO JULIA PAULA ROGO.

Traduction personnelle :

Tu attirais tous les regards, ma chère fille savante Julia que le destin enlève à ses parents. Rien d'autre que l'or n'est plus précieux que les pierres précieuses, rien d'autre que les senteurs de Tyr ne sont plus agréables que celle de Laconie, rien d'autre que le marbre de Parion n'est plus resplendissant que celui de Caristios ; Il n'est pas permis de trouver aucune forme meilleure ou plus belle que celle de la laine tissée par Arachné qui est la plus puissante. Tu es supérieure par ton chant aux sirènes et aux sœurs de Pandion par ta beauté qu'aucun mouvement ne peut décrire/ qui sont au delà de tout commentaire, toi, qui es de naissance grecque héritière de parents héroïques, âgée de deux fois huit ans le sort funeste t'emporte. Moi, Julia Paula, je gis dans ce tombeau.

Date : Ier - Iie s. apr. J.-C.

Compétences :

Jeune fille ayant acquis des connaissances et pratiquant plusieurs arts.

SYNTHESE :

L'építaphe de Julia Paula a été retrouvée à Rome et se trouve répertoriée dans le *Carmina Latina Epigraphica*. C'est une építaphe hyperbolique composée d'hexamètres dactyliques.

Julia Paula devait faire partie d'une famille romaine d'origine grecque, comme le précise l'inscription « *quae graivgenosata es heroe parente* ». Nous pouvons supposer qu'elle était fille de citoyen romain ou tout du moins d'homme libre. Elle est morte à l'âge de « *bis octonos* » (deux fois huit ans) et ce sont ses parents qui lui ont probablement élevé le monument. Cette építaphe au style hyperbolique nous présente tous les dons dont disposait Julia Paula avant de mourir. Malgré son jeune âge on remarquera que Julia Paula possédait déjà certaines qualités d'épouse. Elle savait en effet filer la laine comme le précise l'inscription qui prétend qu'elle devait être meilleure qu'Arachné. Le filage de la laine est une activité essentielle dans la vie d'une épouse romaine. En effet, c'est elle qui devait filer les vêtements de la famille. Auguste lui-même avait instauré dans sa maison le retour à cette tradition et « il habitua à travailler la laine »⁷⁴¹ sa fille et ses petites filles. Julia Paula fait donc partie d'une famille traditionaliste qui revendique cette qualité chez leur enfant. On apprend aussi que la jeune fille devait être belle puisqu'elle « supérieure [...] aux sœurs de Pandion par [sa] beauté » (*Pandionis asque sorore et specie superasti*). Donc Julia Paula devait posséder les qualités physiques et morales pour être une bonne épouse.

Cependant l'inscription nous intéresse d'avantage car les parents ont décidé de parler de leur jeune fille comme d'une « *doctrina* », une femme savante. L'utilisation de ce mot ne peut nullement prêter à confusion et on comprend donc bien que la jeune fille avait des connaissances intellectuelles. Ce mot ne veut pas simplement dire intelligent mais bien « instruit, qui sait, docte, savant »⁷⁴². De plus, elle connaissait la chanson car elle était « supérieure au chant des sirènes » (*cantu sirenas [...] superasti*). Le chant, tout comme la musique, font partis des arts libéraux dans le sens où il faut connaître la grammaire pour pouvoir les pratiquer avec finesse. Hors ici on nous précise qu'elle était meilleure que les chanteuses les plus célèbres de l'Antiquité. Cependant, on ne peut vraiment dire si elle avait connaissance des arts libéraux. On sait cependant qu'elle a du grandir dans un milieu

⁷⁴¹ SUÉTONE, *vie des douze césars, Octave-Auguste*, LXIV

⁷⁴² Dictionnaire Gaffiot, traduction de *docta*

d'origine grec, bien que son épitaphe soit latine, et donc qu'elle devait le lire et le parler, ce qui faisait partie des grandes qualités intellectuelles romaines. On ne connaît pas exactement sa position sociale et on ne sait si elle pratiquait la philosophie ou un autre des arts reconnus comme libéraux. On ne peut également éloigner le fait que l'épitaphe ayant été écrite par ses parents, ses qualités ont pu être grandies dans le texte. Il n'en reste pas moins que la qualité de l'épitaphe et l'image qu'en donnent ses parents en font une jeune fille instruite que la mort a emportée trop tôt.

8.1.1. Egéries poétiques

30. Cynthia :

Attestation :

« Toi surtout, à qui Phébus accorde le don des vers et à qui Calliope prête volontiers sa lyre ; toi, dont les moindres discours ont un charme secret ; toi, qui réunis aux talents de Minerve les grâces de Vénus, oui, tant que je vivrai, tu me seras chère »⁷⁴³

« Ses écrits l'emportent en grâce sur ceux de Corinne elle-même, et la célèbre Erynnia n'oserait rivaliser avec elle de poésie. »⁷⁴⁴

« Ta séduisante beauté, les arts de la chaste Minerve que tu cultives, la gloire que les veilles savantes d'un aïeul attachent à ton nom, tout, ma Cynthia, te promet le bonheur, si tu trouves un ami fidèle. »⁷⁴⁵

Date : Ier s. av. J.-C.

Appartenance sociale :

- ?

• Liens familiaux :

- Elle serait la petite fille du poète Hostius⁷⁴⁶

• Mariages :

- maîtresse de Propertius

Compétences :

Cynthia est une grande musicienne, joue de la musique, danse, compose des vers et a une conversation charmante.

⁷⁴³ *cum tibi praesertim Phoebus sua carmina donet Aoniamque libens Calliopea lyram, unica nec desit iucundis gratia uerbis, omnia quaeque Venus, quaeque Minerua probat.* PROPERCE, *Elégies*, Livre I, élégie 2, 29-30

⁷⁴⁴ *et sua cum antiquae committit scripta Corinnae.* *Idem.*, Livre II, élégie 3, 21

⁷⁴⁵ *est tibi forma potens, sunt castae Palladis artes, splendidaque a docto fama refulget auro, fortunata domus, modo sit tibi fidus amicus.* *Idem.*, Livre III, élégie 20, 7-9

⁷⁴⁶ APULÉE, *Apologie X*

SYNTHESE :

Cynthia est connue exclusivement de Properce (□□ 47 av. J.-C. - □ 16/15 av. J.-C.). Son véritable nom reste hypothétique mais Apulée prétend que sous le nom de sa chère Cynthia, Properce «cache Hostia »⁷⁴⁷, c'est à dire la petite fille du poète Hostius qui vécut au IIe s. av. J.-C.⁷⁴⁸

Cynthia est d'une grande beauté. Properce est le premier de ses admirateurs. Elle est d' « une séduisante beauté »⁷⁴⁹ : « son teint peut le disputer aux lis en blancheur, et rappelle la pourpre d'Espagne mêlée aux neiges de Scythie, ou la feuille de rose sur le lait le plus pur ; ce ne sont pas les cheveux qui flottent au hasard sur un cou d'albâtre, ni ces yeux, brillantes étoiles que je prends pour guides »⁷⁵⁰. La beauté de Cynthia est également reconnue par d'autres. Ainsi Catulle, l'amoureux passionné de Lesbie, écrit de même « Cynthia est belle: pour moi, je la trouve blanche, grande et bien faite »⁷⁵¹. D'autres encore ont fait la remarque de cette beauté, mais personne à part Properce n'a chanté avec tant d'ardeur la beauté de Cynthia. Bien que Properce, par son amour, n'ait pas une écriture objective, Cynthia semble avoir été une belle femme. On sait également qu'elle a reçu une très bonne éducation. Properce remarque « comme elle danse, au sortir du festin, avec plus de grâce qu'Ariane quand elle conduit les chœurs des Bacchantes »⁷⁵² Et elle se fatigue à chanter sur sa lyre⁷⁵³. Enfin elle cultive « les arts de la chaste Minerve »⁷⁵⁴. Minerve est la protectrice des arts agricoles mais également de l'artisanat féminin, autrement dit, du tissage et du filage. Ainsi Cynthia était instruite dans la tradition romaine car elle savait filer et tisser comme on l'attendait pour une jeune fille romaine.

Cynthia est également instruite dans les arts libéraux. En effet, c'est une musicienne accomplie. Elle frappe « de ses doigts d'ivoire les cordes d'une lyre, j'admire comme elle plie

⁷⁴⁷ *Ibid.*

⁷⁴⁸ Dans le Scholiaste sur Juvénal (VI, 7) Cynthia est aussi assimilée à Hostia.

⁷⁴⁹ Cf. n. 760

⁷⁵⁰ (*lilia non domina sint magis alba mea; ut Maeotica nix minio si certet Hiberno, utque rosae puro lacte natant folia*), *nec de more comae per leuia colla fluentes, non oculi, geminae, sidera nostra, faces*, PROPERCE, *Élégies*, Livre II, élégie 3, 10-14

⁷⁵¹ *QVINTIA formosa est multis. mihi candida, longa, recta est: haec ego sic singula confiteor*, CATULLE, poème 86

⁷⁵² *quantum quod posito formose saltat Iaccho, egit ut euhantis dux Ariadna choros*, PROPERCE, *Élégies*, Livre II, élégie 3, 16-17

⁷⁵³ *Orphea carmine, fessa, lyrae*, *Idem.*, Livre I, élégie 3, 42

⁷⁵⁴ *est tibi forma potens, sunt castae Palladis artes*, *Idem.*, Livre III, élégie 20, 7

facilement à l'art son jeu léger »⁷⁵⁵, « comme son archet le dispute à la lyre des Muses, lorsqu'elle essaie de savants accords sur le luth harmonieux d'Éolie »⁷⁵⁶. Enfin il ne faut pas oublier que Minerve excelle dans l'art de la flûte, et « Calliope – elle-même - prête volontiers sa lyre »⁷⁵⁷ à la jeune femme. Cynthia récite aussi les vers de son amant et lorsqu'elle le fait « elle déclare au riche une haine éternelle »⁷⁵⁸. « Est-il, en effet, une seule femme qui rende à la poésie un culte plus pur ? »⁷⁵⁹ s'exclame le poète avec dévotion. De plus « les moindres discours [de Cynthia] ont un charme secret »⁷⁶⁰. Cynthia dispose donc d'un talent pour la rhétorique car elle sait captiver son auditoire par ses propos en plus de ses autres qualités. Mais Cynthia ne fait pas que réciter des vers, elle écrit aussi de la poésie, ce qui montre sa culture. « Toi surtout, à qui Phébus accorde le don des vers »⁷⁶¹ écrit Propertius à sa maîtresse, « ses écrits l'emportent en grâce sur ceux de Corinne elle-même, et la célèbre Erynnia n'oserait rivaliser avec elle de poésie »⁷⁶².

Cynthia est donc une jeune femme disposant d'une grande culture qui « cultiva les arts avec gloire »⁷⁶³. Le fait qu'elle soit connue de Catulle et également comparée à d'autres égéries montre qu'elle devait appartenir à un cercle cultivé composé essentiellement de poètes et donc appuie son statut de femme de lettres.

⁷⁵⁵ *siue lyrae carmen digitis percussit eburnis, miramur, facilis ut premat arte manus* *Idem.*, Livre II, élégie 1, 9-10

⁷⁵⁶ *Aeolio cum temptat carmina plectro, par Aganippeae ludere docta lyrae*, *Idem.*, Livre II, élégie 3, 19-20

⁷⁵⁷ *Aoniamque libens Calliopea lyram*, *Idem.*, livre I, élégie 2, 26

⁷⁵⁸ *nam mea cum recitat, dicit se odisse beatos*, *Idem.*, livre II, élégie 26, 25

⁷⁵⁹ *carmina tam sancte nulla puella colit* *Idem.*, livre II, élégie 26, 25

⁷⁶⁰ *unica nec desit iucundis gratia uerbis*, *Idem.*, livre I, élégie 2, 29

⁷⁶¹ Cf. n. 758

⁷⁶² Cf. n. 759

⁷⁶³ *ingenuus color et motis decor artubus et quae gaudia sub tacita discere ueste libet*. *Idem.*, livre I, élégie 4, 13-14

31. Sulpicia (l'élégiste) : FOS 738, PIR S 739, RE IVA Sulpicia no. 114 cols 879-80

Attestation :

Enfin est venu l'amour, et si l'on savait que je l'ai caché, j'en aurais plus de honte qu'à le révéler à quelqu'un. Fléchie par mes vers, Cythérée me l'a amené et l'a mis dans mes bras. Elles sont accomplies, les promesses de Vénus: qu'il raconte mes plaisirs, celui qui sera dit ne pas avoir eu les siens. Non, je ne voudrais rien confier à des tablettes scellées qu'un autre puisse lire avant mon amant; mais ma faute m'est chère, me composer un visage par souci de ma réputation me répugne; j'ai été à un homme digne de moi, comme j'ai été digne de lui: qu'on le dise⁷⁶⁴.

Odieux anniversaire que, dans une campagne ennuyeuse et loin de Cerinthus, il me faudra passer tristement! Qu'y a-t-il de plus agréable que la ville? Est ce une maison de campagne qui peut convenir à une jeune fille, et une rivière glaciale dans le pays d'Arretium? Pour le moment, Messalla, trop occupé de moi, reposez-vous; ces voyages sont souvent pour moi inopportuns, ô mon parent. Ici je laisse, quand vous m'emmenez, mon cœur et mes pensées, et c'est là, malgré le peu de liberté qui me reste, mon caprice⁷⁶⁵.

Sais-tu que, selon le désir de ton amie, l'attristant voyage ne se fera pas? Je puis maintenant être à Rome le jour de ta fête. Célébrons-le tous ensemble ce jour anniversaire: tu n'y comptais plus et il vient te surprendre⁷⁶⁶.

Je te sais gré de ce que, bien sûr maintenant de mon amour, tu te permets, et il n'y a pas de danger que je me laisse entraîner par une passion déraisonnable à une chute imprévue. Préfère la toge au lourd panier de laine d'une prostituée à la fille de Servius, à Sulpicia: il en est qui

⁷⁶⁴ *Tandem uenit amor, qualem texisse pudori quam nudasse alicui sit mihi fama magis. Exorata meis illum Cytherea Camenis attulit in nostrum deposuitque sinum. Exsoluit promissa Venus: mea gaudia narret, dicitur si quis non habuisse sua. Non ego signatis quicquam mandare tabellis, ne legat id nemo quam meus ante, uelim, sed peccasse iuuat, uultus componere famae, taedet: cum digno digna fuisse ferar, TIBULLE, *Élégies*, Livre III, *élégie* 13*

⁷⁶⁵ *Inuisus natalis adest, qui rure molesto et sine Cerintho tristis agendus erit. Dulcius urbe quid est? An uilla sit apta puellae atque Arretino frigidus amnis agro? Iam, nimium Messalla mei studiose, quiescas; non tempestiuae saepe, propinque, uiae. Hic animum sensusque meos abducta relinquo arbitrio, quamuis non sinis esse, meo, Idem., *élégie* 14*

⁷⁶⁶ *Scis iter ex animo sublatum triste puellae? Natali Romae iam licet esse tuo. Omnibus ille dies nobis natalis agatur, qui nec opinanti nunc tibi forte uenit. Idem., *élégie* 15*

s'inquiètent d'elle, et leur plus grand sujet de chagrin est de me voir succomber à un amant dont le lit n'est pas digne de moi⁷⁶⁷.

As-tu, Cerinthus, une fidèle affection pour ton amie, dont le corps est maintenant tourmenté et affaibli par la fièvre? Ah! Je ne souhaite triompher de la cruelle maladie que si j'ai dans l'esprit que tu le veux aussi. Mais à quoi me servirait de triompher de la maladie, si, toi, tu peux supporter d'un cœur indifférent mon mal⁷⁶⁸ ?

Que je ne sois plus pour toi, ô ma vie, l'objet d'une brûlante passion, comme je crois l'avoir été il y a peu de jours, si, affolée par toute ma jeunesse, j'ai commis quelque faute dont j'avoue plus le repentir que de t'avoir, la nuit dernière, laissé seul par désir de cacher la fièvre qui me consumait⁷⁶⁹.

Date : Ier s. av. J.-C.

Appartenance sociale :

- Famille patricienne

• **Liens familiaux :**

- fille de Servius Sulpicius Rufus⁷⁷⁰
- nièce de Manius Valerius Messala Corvinus⁷⁷¹

Compétences :

Sulpicia est la seule femme de la période augustéenne dont on ait conservé les poèmes.

⁷⁶⁷ *Gratum est, securus multum quod iam tibi de me permittis, subito ne male inepta cadam. Sit tibi cura togae potior pressumque quasillo scortum quam Serui filia Sulpicia: solliciti sunt pro nobis, quibus illa dolori est ne cedam ignoto maxima causa toro, Idem., élégie 16*

⁷⁶⁸ *Estne tibi, Cerinthe, tuae pia cura puellae, quod mea nunc uexat corpora fessa calor? A ego non aliter tristes euincere morbos optarim, quam te si quoque uelle putem. 5 At mihi quid prosit morbos euincere, si tu nostra potes lento pectore ferre mala?, Idem., élégie 17*

⁷⁶⁹ *Ne tibi sim, mea lux, aequae iam feruida cura ac uideor paucos ante fuisse dies, si quicquam tota commisi stulta iuuenta cuius me fatear paenituisse magis, hesterna quam te solum quod nocte reliqui, ardorem cupiens dissimulare meum, Idem., élégie 18*

⁷⁷⁰ *Serui filia Sulpicia : fille de Servius, Sulpicia, Idem., élégie 16*

⁷⁷¹ *Messalla mei studiose : Messala s'occupe trop de moi, Idem., élégie 14*

SYNTHESE :

Sulpicia demeure encore aujourd'hui un mystère. On ne connaît ni sa date de naissance ni celle de sa mort mais on sait qu'elle vécut pendant la période augustéenne, certainement au I^{er} s. av. J.-C. Par le fait qu'elle se présente comme la fille de Servius Sulpicius on en a déduit qu'il devait s'agir de Servius Sulpicius Rufus mais ce n'est pas une certitude. Sulpicius a été reconnu comme un des plus grands juristes de son temps et faisait partie d'une famille très puissante de Rome. De même on a supposé que Messala Corvinus était l'oncle de Sulpicia⁷⁷². La jeune fille faisait donc partie d'une grande famille patricienne. On ne sait si elle fut mariée connaît sa passion pour Cerinthus qui est décrite dans les élégies de Tibulle.

Sulpicia serait l'auteur de six élégies se trouvant dans le livre III de Tibulle. C'est encore aujourd'hui la seule femme romaine dont on ait conservé la poésie, ce qui en fait une source unique. L'attribution de ces élégies à Sulpicia est encore aujourd'hui contestée, de même que l'existence de la jeune romaine. Ces élégies racontent la passion amoureuse qui unissait Sulpicia à un jeune homme, Cerinthus. Cet amour est également conté par Tibulle si bien que ces vers lui ont été attribués pendant longtemps de même qu'à Ovide. Tibulle nous présente Sulpicia comme une belle jeune fille qui mérite les chants des dieux⁷⁷³. Cependant cette beauté est altérée par un amour contrarié. Sulpicia a donc du charme en plus de sa jeunesse. Les vers qu'elle a écrits nous permettent également d'entrevoir les classes sociales des deux jeunes gens. En effet, elle déclare qu'elle doit « se composer un visage par souci de [sa] réputation »⁷⁷⁴ et que cela lui répugne. C'est d'autant plus dangereux que nous sommes alors dans une période clé où Auguste décide de restaurer les anciennes valeurs. Ainsi les amours galants sont interdits et sévèrement puni de même que l'adultère où la femme risque la peine capitale.

Sulpicia était « une femme savante »⁷⁷⁵. Pour manier la poésie, et surtout l'élégie latine, il faut qu'elle ait eu connaissance du grec et du latin ainsi que de la grammaire et de la musique. Il n'est pas à exclure que faisant partie d'une grande famille patricienne, la jeune fille ait pu accéder à un enseignement de qualité comme c'était le cas pour l'élite romaine. On

⁷⁷² *Ibid.*

⁷⁷³ *dignior est uestro nulla puella choro, Idem., livre III, 8*

⁷⁷⁴ *uultus componere famae taedet, Idem., 13*

⁷⁷⁵ *docta puella, Idem., 3 – 12*

sait également qu'elle écrivait pour elle-même et non à des fins de publications. En effet, elle « ne voudrait rien confier à des tablettes scellées qu'un autre puisse lire avant [son] amant »⁷⁷⁶. Sulpicia était donc une femme de lettre avertie qui savait manier les mots et le style poétique de son époque. Il faut remarquer qu'en plus d'écrire avec talent de la poésie élégiaque, elle inverse également les rôles. En effet c'est normalement un poète masculin qui vante les mérites et qualités de sa bien-aimée mais dans le cas de Sulpicia c'est l'inverse qui se produit. Elle a donc bouleversé les conventions et s'est certainement attirée les foudres des critiques car on a ici une femme qui parle ouvertement de son amour pour un homme et qui en explique les raisons. Le style étant également érotique on peut comprendre pourquoi ces vers ont d'abord été attribués à un poète comme Tibulle.

⁷⁷⁶ *Non ego signatis quicquam mandare tabellis, ne legat id nemo quam meus ante, Idem.*, 13

32. Corinna :

Attestation :

« [...] mieux vaut lire quelques livres nouveaux, ou faire résonner sous ses doigts une lyre de Thrace »⁷⁷⁷

« Ses écrits l'emportent en grâce sur ceux de Corinne elle-même, et la célèbre Erynnia n'oserait rivaliser avec elle de poésie. »⁷⁷⁸

Date : Ier s. av. J.-C. – Ier s. apr. J.-C.

Compétences :

Femme de lettre et musicienne

⁷⁷⁷ *Tutius est fuisse torum, legisse libellos, Threiciam digitis increpuisse lyram*, OVIDE, *Les Amours*, Livre II, élégie 11

⁷⁷⁸ *et sua cum antiquae committit scripta Corinnae*, PROPERCE, *Elégies*, Livre II, élégie 3, 21

SYNTHESE :

On ne sait que très peu de choses sur Corinna. On ne connaît que le nom qu'a donné Ovide pour protéger sa maîtresse. Certains auteurs comme Sidoine Apollinaire ont supposé qu'elle aurait pu être Julia Augusta, la fille de l'empereur Auguste⁷⁷⁹. Cependant rien dans les textes d'Ovide ne nous permet de l'affirmer. On sait seulement qu'elle était une femme mariée⁷⁸⁰ et que c'est grâce à Napé, son esclave « toujours fidèle »⁷⁸¹, « non moins habile à ménager des rendez-vous nocturnes qu'ingénieuse à remettre de tendres missives, [qu'Ovide a] plus d'une fois [été] conduit dans les bras de Corinne encore irrésolue »⁷⁸². Ainsi Corinna est obligée d'être discrète et de « tromper son gardien »⁷⁸³ pour rejoindre le poète. On sait également qu'elle tomba enceinte – probablement d'Ovide – et qu'elle dut avorter. Ovide en est d'ailleurs indigné et écrit « Si Vénus, avant de donner le jour à Énée, eût attenté à sa vie, la terre n'eût point, vu les Césars ! »⁷⁸⁴. C'est par ailleurs cette phrase qui pousse certains historiens contemporains à supposer que Corinna fut la fille d'Auguste, descendante des Césars. On sait qu'elle fut malade après cette opération mais qu'elle survécut. Corinna reste un mystère pour les historiens car Ovide et ses contemporains ont soigneusement caché son identité que l'on a pu mettre en doute jusqu'à son existence.

Comme toutes les égéries Corinna était une très belle femme. Ovide nous la dépeint comme d'une « beauté, trop bien faite pour enchanter [ses] yeux »⁷⁸⁵. Il va jusqu'à décrire la perfection de son aspect physique. Cependant « la beauté donne de l'orgueil : la beauté de Corinne la rend intraitable »⁷⁸⁶. Le poète a conscience du caractère emporté de sa maîtresse et de tout ce qu'elle lui fait subir. Dans plusieurs élégies il la présente comme une femme manipulatrice, pleurant ou suppliant quand cela est nécessaire. Mais il y a pire aux yeux du poète. En effet à force « de célébrer sa beauté [...] elle se vend aujourd'hui et ainsi sa Muse en a fait une courtisane »⁷⁸⁷.

⁷⁷⁹ *Quondam Casarea nimis puellae Ficto nomine subditum Corinnæ* : « [...] sa grande passion pour la fille d'Auguste, cachée sous le nom de Corinna », SIDOINE APOLLINAIRE, *Carmen*, poésie XXIII, 161

⁷⁸⁰ voir OVIDE, *Les Amours*, Livre II, élégie 19 ; voir aussi Livre III, élégie 8

⁷⁸¹ *saepe laboranti fida reperta mihi*, OVIDE, *Les Amours*, livre I, élégie 11

⁷⁸² *Nape, inque ministeriis furtivae cognita noctis utilis et dandis ingeniosa notis saepe uenire ad me dubitantem hortata Corinnam*, *Idem.*, livre I, élégie 11

⁷⁸³ *per me decepto didicit custode Corinna*, *Idem.*, livre III, élégie 3

⁷⁸⁴ *si Venus Aenean grauida temerasset in aluo, Caesaribus tellus orba futura fuit*, *Idem.*, Livre II, élégie 14

⁷⁸⁵ *Non, tibi si facies animum dat et omina regni -- o facies oculos nata tenere meos!* *Idem.*, Livre II, élégie 17

⁷⁸⁶ *dat facies animos. facie uiolenta Corinna est*, *Idem.*, livre II, élégie 17

⁷⁸⁷ *Idem.*, Livre III, élégie 12

Corinna est cependant une femme de culture. On ne peut affirmer sa connaissance totale dans les arts libéraux car seuls les écrits d'Ovide nous décrivent ses talents. Ainsi on sait qu'elle lisait les vers du poète. Ce sont en effet ses « vers [qui] ont eu le bonheur de plaire à [sa] maîtresse »⁷⁸⁸. De plus, Corinna elle-même a écrit des vers⁷⁸⁹. Corinna devait donc apprécier la poésie et devait faire partie d'un cercle où on pouvait les écouter. C'est certainement ainsi qu'Ovide a pu faire sa connaissance. De plus elle aimait la lecture. Ne disait-elle pas à son amant qu'elle préférait « lire quelques livres nouveaux »⁷⁹⁰ ? On ne sait cependant quel genre d'ouvrages elle aimait lire. Enfin Corinna savait jouer de la musique. Elle faisait « résonner sous ses doigts une lyre de Thrace »⁷⁹¹, instrument utilisé déjà dans la mythologie par Orphée et qu'il avait reçu d'Apollon. Cette précision permet certainement à Ovide d'illustrer le talent exceptionnel de sa compagne dans cet art. En effet, la musique fait partie des arts libéraux par sa correspondance aux mathématiques et à l'arithmétique.

Corinna excelle donc dans les Arts d'agrément tels que la musique, le chant ou la poésie. Ce ne sont pas les Arts dans lesquels les hommes sont tenus d'exceller mais ils demeurent des enseignements poussés qui définissent un niveau de culture soutenu chez la jeune romaine.

⁷⁸⁸ *cum pulchrae dominae nostri placuere libelli, Idem., Livre III, élégie 8*

⁷⁸⁹ Cf. n. 744

⁷⁹⁰ Cf. n. 743

⁷⁹¹ *Ibid.*

33. Perilla :

Attestation :

« Tu la trouveras [...] au milieu de ses livres et dans la société des Muses »⁷⁹²

« Mais toi, lui diras-tu, es-tu fidèle à nos communes études ? Écris-tu de doctes vers dans un idiome autre que celui de ta patrie ? »⁷⁹³

« [...] reprends l'étude des beaux-arts, ton culte favori »⁷⁹⁴

Date : 12 apr. J.-C. – avant 58 apr. J.-C.⁷⁹⁵

Appartenance sociale :

- probablement de rang équestre car proche d'Ovide

- **Liens familiaux :**

- ?

- **Mariages :**

- Pas de mariage au moment du poème

- **Descendance :**

- ?

Compétences :

Femme de lettre et poétesse

⁷⁹² *Aut illam inuenies dulci cum matre sedentem, aut inter libros Pieridasque suas*, OVIDE, *Les tristes*, Livre III, élégie 7

⁷⁹³ *"Tu quoque" dic "studiis communibus ecquid inhaeres, doctaque non patrio carmina more canis? Ibid.*

⁷⁹⁴ *inque bonas artes et tua sacra redi, Ibid.*

⁷⁹⁵ Date proposée par HEMELRIJK, Emily A., *op.cit.*, p. xv

SYNTHESE :

On ignore jusqu'à sa véritable identité. Perilla n'est en effet qu'un surnom assez courant qui permet à la véritable intéressée d'éviter l'embarras. En effet elle n'est citée que dans un poème d'Ovide des *Tristes*. On ne connaît ni sa date de naissance, ni sa date de mort. On ne sait pas non plus de quelle famille elle pouvait appartenir mais on suppose que puisqu'elle côtoyait Ovide elle a pu faire partie de la classe équestre bien que d'une fortune peu importante⁷⁹⁶. Ce poème est écrit alors qu'Ovide est à Tamis, ce qui suppose qu'il fut rédigé après les années 8 apr. J.-C. On sait qu'au moment de l'écriture du poème, Perilla est une jeune fille célibataire qui vit « auprès de sa mère »⁷⁹⁷. Certains supposent qu'elle aurait pu être la belle sœur d'Ovide⁷⁹⁸. On sait en tout cas qu'il se considérait « comme un père l'eût été de sa fille, le guide et le compagnon de [ses] études »⁷⁹⁹. Il a porté une grande attention à l'éducation de la jeune fille et, même après son exil, il continue à lui écrire et à s'intéresser de son travail.

Ovide nous présente la jeune fille comme une personne d'une grande beauté. Mais, « outre la beauté, [elle doit] à la nature et aux destins des mœurs chastes, des qualités rares »⁸⁰⁰. Perilla est donc une jeune fille bien éduquée qui dispose d'atouts naturels que reconnaît le poète. Mais on remarque qu'elle doit aussi à la nature « un génie »⁸⁰¹ qu'Ovide s'évertue à cultiver. En effet, le poète se considère comme son « juge et précepteur »⁸⁰².

Périlla est reconnue comme une « docte femme »⁸⁰³ par le poète. En effet elle écrit « de doctes vers dans un idiome autre que celui de [sa] patrie »⁸⁰⁴. De plus Ovide a fait de « communes études »⁸⁰⁵ avec la jeune fille et ils travaillent ensemble sur la poésie. La poésie peut être considérée comme faisant partie des arts libéraux. En effet la grammaire étant l'un des fondements de ces arts, elle est essentielle pour pouvoir écrire des vers. Pour qu'Ovide reconnaisse « le génie dans les premières inspirations de [sa] jeunesse » il faut que Perilla ait

⁷⁹⁶ Cf. OVIDE, *Les Tristes*, Livre III, élégie 7

⁷⁹⁷ *Aut illam inuenies dulci cum matre sedentem, Ibid.*

⁷⁹⁸ cf. Emily A. Hemelreck, *Matrona Docta* ; cf. Frédéric Plessis, *Epitaphes: textes choisis et commentaires*

⁷⁹⁹ *utque pater natae duxque comesque fui, Ibid.*

⁸⁰⁰ *Nam tibi cum fatis mores natura pudicos et raras dotes ingeniumque dedit. Ibid.*

⁸⁰¹ *ingenium, Ibid.*

⁸⁰² *saepe tui iudex, saepe magister eram, Ibid.*

⁸⁰³ *doctissima, Ibid.*

⁸⁰⁴ *doctaque non patrio carmina more canis, Ibid.*

⁸⁰⁵ Cf. n. 780

eu un don naturel mais aussi une maîtrise de la langue bien réelle. De plus le fait qu'elle travaille en commun avec Ovide montre à quel point il estime ses capacités. Après tout, ses vers ne sont-ils pas savants ? D'ailleurs, « Lesbos [c'est-à-dire Sappho] pourra seul être son maître »⁸⁰⁶. Enfin Perilla travaille « l'étude des beaux-arts, [son] culte favori »⁸⁰⁷. Ces beaux arts peuvent être assimilés aux Arts Libéraux ou tout du moins à une partie de ces arts car Perilla cultivait donc son esprit « au milieu de ses livres et dans la société des Muses »⁸⁰⁸. Elle devait disposer d'une bibliothèque et avait certainement connaissance de plusieurs arts tels que la musique ou le chant qui s'avoisinent à la poésie.

Bien que très jeune on peut constater qu'une jeune fille comme Perilla avait la possibilité d'accéder aux Arts Libéraux ou tout du moins à une partie. Le fait qu'elle sut se faire remarquer d'un auteur comme Ovide prouve son talent et sa capacité à appliquer son savoir. Cependant personne mis à part le poète exilé ne parlent de la jeune fille et on peut penser qu'elle fut connue sous un autre nom que celui de Perilla ou bien que son talent n'a pas été reconnu par ses contemporains.

⁸⁰⁶ *Ergo si remanent ignes tibi pectoris idem, sola tuum uates Lesbia uincet opus, Ibid.*

⁸⁰⁷ Cf. n. 781

⁸⁰⁸ Cf. n. 779

34. Sulpicia : *Sulpicia Caleni, RE IV A Sulpicia 115 cols 880-2*

Attestation :

« Jeunes filles, qui ne voulez plaire qu'à un seul homme, lisez toutes Sulpicia. Lisez Sulpicia, vous tous maris qui ne voulez plaire qu'à une seule femme. »⁸⁰⁹

« Elle enseigne l'amour pudique, l'amour vertueux, ses jeux, ses délices et son badinage. »⁸¹⁰

« Quiconque saura apprécier ses vers conviendra qu'aucun poète ne fut à la fois plus malin et plus chaste. »⁸¹¹

« Si tu l'avais eue pour condisciple ou pour maîtresse, tu serais, Sapho, plus docte et plus retenue. »⁸¹²

Date : deuxième moitié du Ier s. ap. J.-C. (époque flavienne)

Appartenance sociale :

- Patricienne

• Liens familiaux :

- ?

• Mariages :

- Calénus

• Descendance :

- ?

Compétences :

Sulpicia est connue pour avoir fait des poèmes élégiaques.

⁸⁰⁹ MARTIAL, *Éloge à Sulpicia*, livre X, 35

⁸¹⁰ *Ibid.*

⁸¹¹ *Ibid.*

⁸¹² *Ibid.*

SYNTHESE :

Il ne reste que peu de choses de la vie ou des écrits de Sulpicia, patricienne romaine, qui a vécu sous l'époque des flaviens. Par sa satire contre l'édit de Domitien on sait qu'elle a certainement vécu aux alentours des années 51 à 96 ap. J.-C. Elle fut une des proches amies de Martial qui lui a dédié des vers sur ses compétences artistiques et familiales. Nous savons également par Martial qu'elle fut l'épouse d'un certain Calénus⁸¹³.

Les auteurs classiques, mais surtout Martial, vantent dans leurs écrits la pureté de sa vie et son dévouement envers son époux. Sulpicia a en effet vécu de nombreuses années auprès de Calénus comme le rappelle Martial qui fait l'éloge « des quinze années de mariage que les dieux »⁸¹⁴ leurs ont accordées. D'autres, tel Sidoine Apollinaire, nous rappellent encore « les flatteries [...] qu'adressait Sulpicia à son cher Calénus »⁸¹⁵. Sulpicia demeure donc un exemple d'amour conjugal et retranscrit dans des poèmes le bonheur qu'elle vit au côté de son mari. Martial s'empresse alors d'écrire : « Jeunes filles, qui ne voulez plaire qu'à un seul homme, lisez toutes Sulpicia »⁸¹⁶. Ses vers ne sont malheureusement pas appréciés par tous. En effet Ausone n'hésite pas à parler de « la luxure qui chatouillent les vers de Sulpicia »⁸¹⁷. Sulpicia aurait écrit d'autres œuvres. En plus d'un recueil de vers pour son mari dont nous parle Sidoine Apollinaire, elle aurait également été l'auteur de deux vers que l'on retrouve dans Juvénal⁸¹⁸ ainsi que d'un fragment élégiaque retrouvé dans les manuscrits d'Ausone et qui s'intitule *De Penelope*⁸¹⁹, où l'on retrouve le charme et le ton fausement contrarié de l'écriture d'une femme⁸²⁰. Enfin il nous reste l'œuvre intitulée *Satire de Sulpicia*, « sur un arrêt de Domitien qui bannit de Rome tous les philosophes »⁸²¹.

Sulpicia a donc écrit de nombreuses élégies dont deux au moins sont certifiées. Dans sa composition sur l'amour conjugal Martial rappelle qu'elle « enseigne l'amour pudique, l'amour vertueux »⁸²². Sulpicia fait donc de son recueil une sorte de livre d'instruction qui

⁸¹³ MARTIAL, livre X, A *Calénus*, XXXVIII

⁸¹⁴ *Ibid.*

⁸¹⁵ SIDOINE APOLLINAIRE, *poésie*, livre IX, v. 258

⁸¹⁶ Cf. n. 809

⁸¹⁷ AUSONE, *Idylles*, XIII

⁸¹⁸ JUVÉNAL, *Satires*, Livre VI, v. 536

⁸¹⁹ AUSONE, *epigr.*, CXXXV, t. Ier. p. 96

⁸²⁰ AUSONE, *Idylles*, XIII, trad par E.-F. Corpet C. L. F. Panckoucke, 1843commentaire du traducteur, note 270

⁸²¹ SULPICIA, *Satire*

⁸²² Cf. n. 810

explique aux lecteurs la pureté et le dévouement de l'amour conjugal. Elle « ne donne pas pour vrai les fureurs de l'héroïne »⁸²³ mais plutôt l'idée d'un amour dénuée de passion. « Quiconque saura apprécier ses vers conviendra qu'aucun poète ne fut à la fois plus malin et plus chaste. »⁸²⁴. Martial donne ici un aperçu de son intelligence en précisant combien elle sut allier son style poétique à la vertu féminine. Il finit en s'adressant directement à la poétesse Sapho : « Si tu l'avais eue pour condisciple ou pour maîtresse, tu serais, Sapho, plus docte et plus retenue. »⁸²⁵. L'utilisation du mot « docte » nous présente le savoir de la jeune femme pour qui il avait une réelle considération. La comparaison entre la jeune femme et la poétesse grecque est plus que flatteuse car, si certains reconnaissent des femmes comme disciples ou égales à Sappho, peu d'entre eux avouent qu'une femme peut lui être supérieure. Sidoine Apollinaire parle également « les flatteries ingénieuses »⁸²⁶ dont Sulpicia est l'auteur. Ainsi deux auteurs de deux périodes différentes reconnaissent l'existence des qualités d'auteur et d'intelligence de la poétesse. Il faut aussi penser que Sulpicia devait être bercée dans la philosophie. En effet sa satire contre l'édit de Domitien qui eut lieu en 90 apr. J.-C. dénonce l'exil de philosophes qu'elle avait probablement côtoyés. Par ailleurs son mari Calénus fait parti des bannis⁸²⁷ et doit lui-même mettre fin à ses écrits. Il était donc philosophe et Sulpicia écrit cette satire pour montrer son indignation. Pour cela Sulpicia a décidé de présenter les faits en s'adressant à la muse de l'épopée, Calliope. Cette satire est également un reflet du style d'écriture de la poétesse. La qualité de l'expression et les grandes formules utilisées répondent à la gravité de la situation. Ainsi, Sulpicia aurait donné le modèle d'une satire innocente et chaste, puisque Martial vante la grâce pudique de ses ouvrages. On remarque ses connaissances en poésie en notant les nombreuses références qu'elle y fait⁸²⁸. Les nombreuses métaphores et allusions que la poétesse fait dans sa satire montre également ses connaissances non seulement en grammaire, mais aussi en littérature. En effet certaines phrases sont des reprises d'auteurs antiques telle que la phrase « l'empire ne survivra plus » vers emprunté à Virgile⁸²⁹. Sulpicia est donc une femme qui cultivait les muses.

⁸²³ MARTIAL, *Éloge à Sulpicia*, livre X, 35

⁸²⁴ Cf. n. 811

⁸²⁵ Cf. n. 812

⁸²⁶ SIDOINE APOLLINAIRE, *poésie*, livre IX, v. 258

⁸²⁷ « à Calénus Rome et son délicieux Tibur », SULPICIA, *Satire*, v.62

⁸²⁸ SULPICIA, *Satire*, v4, v5, v8

⁸²⁹ *imperium sine fine dedi*, VIRGILE, *Enéide*, Livre I, v 279

9.1.1. Pérégrines et femmes de métiers

35. Antonia Caenis : CIL VI 12037

Attestation :

« Ce qui me fait parler d'elle, c'est [...] l'excellence de sa mémoire. »⁸³⁰

« Il reprit son ancienne maîtresse Caenis, affranchie d'Antonia à laquelle elle servait de secrétaire. »⁸³¹

Dis manib(us) / Antoniae Aug(ustae) / l(ibertae) Caenidis, / optumae patron(ae), / Aglaus l(ibertus) cum Aglao et Glene et Aglaide / filiis
(Aux Dieux Mânes, Caenis affranchie d'Antonia Augusta, très bonne patronne, l'affranchi Aglaus avec Aglaus, Glene et Aglaide ses enfants (ont fait cet autel))⁸³²

Date : fin du Ier s. ap. J.-C. (mort vers 71 ap. J.-C.)⁸³³

Appartenance sociale :

- Affranchie d'Antonia, fille de Marc Antoine et d'Octavia
- **Mariages :**
- Aucun mariage attesté mais maîtresse de l'empereur Vespasien

Compétences :

Secrétaire d'Antonia Minor, elle dénonça la conspiration de Séjan contre Tibère.

⁸³⁰ ἡ μνημνευσα δ' αὐτῆς ὅτι τε πιστοτῆτη ἐν καὶ ὅτι μνημνης ἰριστα ἠπεφῆκει, DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXVI, 14, 1-2

⁸³¹ *Post uxoris excessum Caenidem, Antoniae libertam et a manu*, SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Vespasien*, III, traduit par M. Baudement

⁸³² CIL, VI, 12037

⁸³³ On sait qu'elle est morte dans l'An de Rome 824 selon DION CASSIUS LXVI, 14 (soit aux environs de 70 apr. J.-C.)

SYNTHESE :

Caenis est une ancienne esclave d'Antonia Minor, belle sœur de Tibère. Affranchie par Antonia Minor elle servit ses projets à plusieurs reprises. Elle fut également la maîtresse de Vespasien avant qu'il n'épouse Flavia Domitilla dont il eut trois enfants. Après la mort de sa femme et, peu de temps avant de devenir empereur, Vespasien reprit son ancienne maîtresse et « il vécut avec elle, et, quand il fut sur le trône, elle tenait à peu près le rang d'épouse légitime »⁸³⁴. Par ailleurs, on ne sait pas si Caenis eut des enfants de l'empereur ni si elle fut mariée.

Caenis est présentée dans la littérature ainsi que dans son épitaphe comme une personne très active et loyale. Son engagement auprès d'Antonia face à la conspiration de Séjan n'a jamais faibli et elle mena à bien la mission que sa maîtresse lui avait confiée. Elle aurait, notamment selon Robert Turcan et Barbara Levick⁸³⁵, été, par ailleurs, en partie responsable de l'avancement de Vespasien dans l'armée et dans l'enseignement de Titus. Cependant, faute de preuve directe dans les auteurs classiques, on ne peut réellement affirmer ces hypothèses. Cependant il est certain que Narcisse, lui-même affranchi d'Antonia et entretenait des liens avec Cénis, et joua un rôle dans la carrière de Vespasien comme Suétone le souligne⁸³⁶ ainsi que l'éducation de Titus⁸³⁷. Cependant il n'est jamais précisé que Cénis sut réellement jouer de son influence dans cette affaire. On a retrouvé à Rome, près de la porte Pia, son autel funéraire où on précise qu'elle fut « une très bonne patronne » pour ses esclaves et leurs enfants. Esclave « affranchie par Augusta (Antonia) »⁸³⁸, elle disposait elle-même d'esclaves qu'elle avait affranchis à son tour et qui lui montrèrent, en édifiant un autel, leur reconnaissance et l'estime qu'ils avaient pour elle. Mais Dion Cassius souligne surtout « la fidélité » dont elle fit preuve envers sa maîtresse⁸³⁹. Cénis apparaît donc comme une personne d'un bon caractère. Il faut néanmoins préciser qu'elle ne fut pas appréciée par tous. En effet, Domitien la méprisait ouvertement. C'est ainsi qu'au moment où il revient d'Istrie, alors que

⁸³⁴ *dilectam quondam sibi reuocauit in contubernium, habuitque etiam imperator paene iustae uxoris loco*, SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Vespasien*, III, traduit par M. Baudement

⁸³⁵ TURCAN, Robert, *Vivre à la cour des Césars: d'Auguste à Dioclétien, Ier-IIIe siècles apr. J.-C.*, Paris : Les Belles Lettres, 1987, p. 85, Levick B., *Tiberius, the politician*

⁸³⁶ *Claudio principe Narcissi gratia legatus legionis in Germaniam missus est; inde in Britanniam translatus tricies cum hoste confligit*, SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Vespasien*, IV, 3, traduit par M. Baudement

⁸³⁷ *educatus in aula cum Britannico simul, ac paribus disciplinis et apud eosdem magistros institutus*, *Idem.*, Titus, II

⁸³⁸ *Ibid.*

⁸³⁹ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXVI, 14, 1-2

Céris « s'avançait pour l'embrasser, comme de coutume: il lui présenta sa main »⁸⁴⁰. En faisant ce geste Domitien démontre sa supériorité face à cette femme qui n'est que la concubine de l'empereur, alors que lui en est le fils légitime.

Caenis dispose de nombreuses qualités intellectuelles. Le fait le plus souvent rappelé est qu'elle disposait d'une « excellente mémoire ». Ainsi lors du complot de Séjan, Caenis fut choisie pour cette qualité pour porter un message d'avertissement à l'empereur. Antonia lui demanda de l'apprendre puis de l'effacer pour qu'il n'en reste aucune trace. Ce à quoi Caenis répondit « C'est en vain, maîtresse, que tu me le commandes [...] je les porte toujours dans mon âme et rien ne peut jamais les en effacer »⁸⁴¹. « Cette réponse de sa part »⁸⁴² lui valut l'admiration de Dion Cassius. Caenis paraît avoir de l'esprit et sait comment tourner les phrases. Ainsi sous le règne de Vespasien elle pu recevoir les délégations à sa place⁸⁴³. On peut donc en déduire que Vespasien lui faisait confiance et qu'il reconnaissait sa présence d'esprit et la valeur de sa conversation. Il est certain que Caenis faisait par ailleurs partie du groupe d'influence des affranchis d'Antonia comme c'était déjà le cas de Narcisse. Etant la secrétaire d'Antonia⁸⁴⁴, elle avait certainement des qualités de sténographe pour pouvoir prendre en note les différentes missives de sa maîtresse. Caenis disposait donc d'un certain niveau de culture ou tout du moins d'instruction. Elle avait également des dispositions pour la gestion du Trésor de l'Etat. On sait par les auteurs classiques, notamment Dion Cassius, que Vespasien, une fois empereur, exploite son savoir faire pour amasser « une fortune tellement fabuleuse qu'il passa pour avoir tiré parti de cette femme afin de se procurer de l'argent »⁸⁴⁵. Son influence servit la popularité de Vespasien car il « ne fit périr aucun citoyen pour s'emparer de ses biens, il fit même grâce à plusieurs moyennant finance »⁸⁴⁶, ce qui, comparé à son prédécesseur, est une nouveauté. Il faut bien reconnaître alors que Caenis savait faire preuve de beaucoup de présence d'esprit non négligeable et d'une capacité à s'adapter en fonction des situations.

⁸⁴⁰ *Caenidi patris concubinae, ex Histria reuersae osculumque ut assuerat offerenti, manum praebuit* SUÉTONE, Vie des douze Césars, Domitien, 14 – 7

⁸⁴¹ το το προσταξας· πντα γρ κα τατα, κα τ αλλα σα ν παγορεσς μοι, ν τε τ ψυχ ε φρω κα οδποτε ξαλειφθναι δναιται, DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXVI, 14, 1-2

⁸⁴² *Ibid.*

⁸⁴³ κα μν λαμβνουσα κενη ν, πωππεετο δ Οεσπασιανς κν ατ πιτροπειν τοτο ποιεν κ τν αλλων ν πρπτεν, *Ibid.*

⁸⁴⁴ Cf. n. 831

⁸⁴⁵ πλεστν τε δι τοτο σχυσε, κα πλοτον μθητον θροισεν, στε κα νομισθναι τι δι' ατς κενης χρηματζετο, DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, LXVI, 14, 1-2

⁸⁴⁶ *Ibid.*

Caenis fut une femme douée d'une solide instruction et d'une grande intelligence. Elle nous présente une facette de la société que l'on connaît souvent très mal, celle des femmes de condition servile. Les esclaves impériales sont une élite dont le niveau économique et intellectuel est supérieur à celui de la majorité des femmes. Caenis, par sa position de concubine et ses relations avec la famille impériale, a pu mettre en pratique et affirmer ses qualités d'esprit.

36. Euphrosyne : CIL VI 33898 (*Euphrosyne CE 1965*)

Attestation :

EUPHROSYNE
PIA
DOCTA NOVEM MUSIS
PHILOSOPHA V(IXIT) A(NNOS) XX

Traduction personnelle :

Euphrosyne
Pieuse
Instruite dans les neuf muses
Philosophe a vécu 20 ans

Compétences :

Jeune fille instruite dans les différents arts libéraux et dans la philosophie.

SYNTHESE :

Euphrosyne est une jeune femme romaine morte à 20 ans dont la stèle a été retrouvée à Rome et dont l'inscription est répertoriée dans le *Corpus Latinum Epigraphicum VI*.

On ne connaît rien de sa vie ni des commanditaires du monument. On sait seulement et qu'elle est morte à 20 ans (*vixit annos XX*). De plus on nous dit qu'elle était « pieuse » ce qui nous permet de comprendre qu'elle respectait les dieux et sa famille et qu'elle s'était bien comportée dans la vie.

Cependant l'inscription à elle seule nous permet de relever que c'était non seulement une femme instruite mais, de plus, initiée aux arts libéraux. En effet elle était « instruite dans les neuf muses » (*docta novem musis*). Ce qui signifie qu'elle possédait tout d'abord les arts réservés au divertissement avec Clio et l'épopée, Erato et les arts lyriques, la tragédie que personnifie Melpomène, la danse représentée par Terpsichore, la comédie que joue Thalie et la musique pour Euterpe. Ainsi Euphrosyne était capable de jouer, de danser, et de chanter. Le fait de pratiquer la musique l'introduit aux arts libéraux. En effet, pratiquer la musique suppose qu'on connaisse les mathématiques car les deux disciplines sont indissociables l'une de l'autre dans l'Antiquité. Déjà dans l'Antiquité grecque Pythagore étudiait la musique comme mettant en jeu des rapports arithmétiques à travers les sons. Par la suite, au V.e siècle de notre ère, Martianus Capella considère la musique comme l'un des sept arts libéraux. Cependant Euphrosyne dispose d'autres talents puisqu'il reste trois muses qui ne font pas parties des arts musicaux. On trouve tout d'abord Calliope avec l'éloquence, Polymnie et la rhétorique et enfin Uranie qui représente l'astronomie. Ces trois arts sont tous des arts libéraux. Euphrosyne était non seulement cultivée mais également apte à divertir une assemblée. Enfin, on sait qu'Euphrosyne était philosophe (*philosopha*); Elle devait non seulement être douée d'une grande faculté de raisonnement mais aussi disposer d'un entourage qui avait permis cette instruction.

Pour acquérir autant de savoir Euphrosyne faisait sans doute partie d'une famille instruite et passionnée par les arts de l'antiquité. Il est peu probable mais pas impossible qu'elle fut une esclave. Elle porte un nom grec unique. Ainsi on peut penser qu'elle fut une pérégrine. On peut également supposer qu'elle eut des précepteurs grecs pour connaître certains de ces arts ou qu'elle était issue d'une famille de professionnels des études.

37. Pamphila : *RE Pamphila* (1) 18.3 (Stuttgart, 1949), 309–28

Attestation :

« J'ai lu les huit livres des *Notes historiques diverses* de Pamphila »⁸⁴⁷

« Elle dit qu'elle rapporte ce qu'elle apprit de son mari en partageant sa vie durant trente ans, [...] ce qu'elle a entendu de tous ceux qui venaient chez son mari [...] et enfin ce qu'elle observa dans ses lectures »⁸⁴⁸

« On y trouvera beaucoup de faits historiques importants, des maximes, des travaux sur la rhétorique et la théorie philosophique, sur la forme poétique et d'autres choses encore au hasard. »⁸⁴⁹

Date : Ier s. ap. J.-C. – sous Néron⁸⁵⁰

Appartenance sociale :

- pérégrine
- **Liens familiaux :**
 - Fille de Sotéridas⁸⁵¹
- **Mariages :**
 - Femme de Socratide
- **Descendance :**
 - ?

Compétences :

Femme historienne, elle écrivit une *Histoire Mêlée*

⁸⁴⁷ Πνεγνύσθη Παμφίλης συμμικτων ιστορικῶν προμνημῶτων λόγοι η, PHOTIUS, cod. 175, *Pamphila*,

⁸⁴⁸ συγγράψαι δὲ τε παρὰ τοῦ ἀνδρός μῦθοι, τὴν ἰγὴν τῆς συνεχῆς ἀπὸ συνοῦσα καὶ μηδ' ἑμῶν μηδ' ἑρῶν πολιτοπομένη, καὶ παρ' ἄλλου τινὸς κοῦσαι συνῶβη τῶν παρ' ἀπὸ τῶν φικνουμένων (πολλοὶς δὲ φοιτῶν ὄνομα καὶ δῶξαν ὄχοντας πῶν παιδεῶν) καὶ δὲ καὶ ἴσα βιβλῶν ἀπὸ τῶν νελεξάτο, *Ibid.*

⁸⁴⁹ ἔροισι γὰρ ἴν τις καὶ τῶν ιστορικῶν οὐκ ἔλαγα ἴναγκαῖα, καὶ δὲ καὶ ἴποφθεγμῶτων καὶ ἴητορικῶς διατριβῶς ἴνια καὶ φιλοσῶφου θεωρῶας καὶ ἴποιητικῶς ἴδῶας, καὶ ἴπ τι τοιοῦτον ἴμπῶσοι, *Ibid.*

⁸⁵⁰ « [...] elle fleurissait au temps où Néron, empereur des Romains régnait », *Ibid.*

⁸⁵¹ Suidas (s.v. Παμφίλη) ; ἴ δὲ δεῦτερος ἴκ τε τῶν Σωτηρῶδα Παμφίλης ἴπιτομῶν, *Idem.*, cod. 161, *Sopater*

SYNTHESE:

Pamphila est une historienne très connue par les auteurs classiques qui vécut du temps de Néron dont elle parle dans son *Histoire Mêlée*. D'origine égyptienne⁸⁵², elle serait, d'après Suidas et Photius la fille de Sotéridas, qui la considèrent, par ailleurs, comme étant originaire d'Epidaure⁸⁵³. Elle aurait, par la suite, épousé Socratide.

Le fait qu'elle écrit plusieurs ouvrages historiques nous montre qu'elle devait posséder une culture très étendue. Photius précise « qu'elle rapporte ce qu'elle apprit de son mari en partageant sa vie durant trente ans »⁸⁵⁴. En effet, son mari était reconnu comme un homme de culture qui lui aurait appris à aimer les choses de l'esprit et qui l'associa par ailleurs à ses travaux. Toujours selon Photius elle écrivit « ce qu'elle a entendu de tous ceux qui venaient chez son mari »⁸⁵⁵. Enfin Photius rappelle qu'elle n'oublia pas « ce qu'elle observa dans ses lectures »⁸⁵⁶. Pamphila a donc bénéficié d'un environnement intellectuel et d'une diversité de sources favorables et très riches qui lui ont permis de pouvoir agrandir sa propre culture et d'en faire profiter son ouvrage. On sait, en effet, qu'elle avait une grande connaissance de l'histoire grecque. Dans l'ouvrage de Diogène elle est citée comme référence pour la vie de Dion⁸⁵⁷, mais aussi à la vie de Thalès⁸⁵⁸, Chilon⁸⁵⁹, Pittacus⁸⁶⁰, Cléobule⁸⁶¹, Périandre⁸⁶², Socrate⁸⁶³ et Théophraste⁸⁶⁴. Aulu Gelle, quant à lui nous rapporte ce que Pamphila écrivit sur les historiens grecs Hellanicus, Hérodote et Thucydide⁸⁶⁵ ainsi que sur Alcibiade⁸⁶⁶. Elle devait donc savoir lire et écrire le grec mais cela n'est pas étonnant si elle est d'origine grecque ou orientale. Cependant Photius ne s'arrête pas là. Il nous donne des précisions très utiles sur le contenu du travail de Pamphila. « On y trouvera beaucoup de faits historiques importants, des maximes, des travaux sur la rhétorique et la théorie philosophique,

⁸⁵² Αἰγυπτια δὲ τῆ γένος Πамφίλη, « Pamphila était égyptienne », PHOTIUS, cod. 175, *Pamphila*,

⁸⁵³ SUIDAS (s.v. Παμφίλη)

⁸⁵⁴ ἡ καὶ ἰγὼ τῆ κ παιδὸς συμβίωσα ὅδε τῆς ἱστορικῆς ταύτης συγγραφῆς λῆγει ἡ πρῶτα, συγγρῶμαι δὲ τῆ παρὰ τοῦ ἄνδρος μῦθοι, τῆ ἰγὼ τῆ συνεχῆς ἀπὸ συνοῦσα καὶ μηδ' ἡμῶν μηδ' ἡμῶν ἡπολιπομένη, PHOTIUS, cod. 175, *Pamphila*

⁸⁵⁵ Cf. n. 853

⁸⁵⁶ *Ibid.*

⁸⁵⁷ DIOGÈNE LAËRCE. *Vies et Doctrines*, Livre I, chap. I., 24

⁸⁵⁸ *Idem.* chap III, 68

⁸⁵⁹ *Idem.* chap. IV, 76

⁸⁶⁰ *Idem.* chap VI, 90

⁸⁶¹ *Idem.* chap. VII, 98

⁸⁶² *Idem.* Livre II, chap. V, 24

⁸⁶³ *Idem.* Livre III, 23

⁸⁶⁴ *Idem.* Livre V, chap. II, 36

⁸⁶⁵ *Scriptum hoc est in commentario Pamphilae*, XVII AULU GELLE, *Nuits Att.*, chap. XV, 17

⁸⁶⁶ *in libro undecimo Pamphilae*, *Idem.* chap. XV, 23

sur la forme poétique et d'autres choses encore au hasard »⁸⁶⁷. Ainsi la jeune femme, en plus d'avoir des connaissances en histoire, comprend et sait expliquer les Arts Libéraux dans « un genre simple, comme celui d'une femme »⁸⁶⁸. Elle y rapporte tout ce qui lui « semblait digne d'être rapporté, pêle-mêle, sans placer chaque chose en un endroit précis, mais en les entassant selon son bon vouloir et dans l'ordre où il venait » et « chaque fois qu'elle cite des choses remarquables des écrivains anciens, son style est varié et n'est pas composé selon un canevas unique »⁸⁶⁹. La manière d'écrire et de rapporter ses idées sont elles aussi louées par Photius qui y voit là une touche féminine. Ainsi « le mélange et la diversité sont plus agréables et plus gracieux qu'un plan unitaire »⁸⁷⁰.

Pamphila est donc surtout connue pour son *Histoire Mêlée*, aussi appelée *Notes historiques diverses* par Photius⁸⁷¹. Diogène Laërce, quant à lui, parle des *Mémoires* dans sa *Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité*⁸⁷². Il utilise également le titre de *Commentaires*⁸⁷³ ainsi qu'Aulu Gelle dans *les Nuits Attiques*⁸⁷⁴. On se rend compte de l'importance de son travail par le nombre d'auteurs qui la citent comme une référence servant à leurs argumentations. Selon Sotius cet ouvrage serait divisé en trente-trois volumes mais Photius nous précise qu'il a lu « les huit livres des *Notes historiques diverses* de Pamphila »⁸⁷⁵. On sait cependant que du temps de Diogène Laërce on trouvait encore vingt cinq tome puisqu'il précise avoir consulté le « vingt-cinquième tome des *Mémoires* »⁸⁷⁶. Aulu Gelle nous précise encore qu'une anecdote concernant Alcibiade « est racontée dans le vingt-neuvième *Commentaire* de Pamphilia »⁸⁷⁷. Son œuvre a du se perdre au fil des siècles si bien que Photius n'a pu en consulter que huit. Il n'en reste pas moins que nous conservons de nombreux témoignages sur ce que devaient contenir ces écrits. *L'Histoire Mêlée* ne serait pas son seul travail. En effet, Suidas nous parle également d'autres ouvrages tels qu'un *Epitomé*

⁸⁶⁷ Cf. n. 854

⁸⁶⁸ ὁ φρσις, σιν κ τιν προοιμων συλλαβειν, κα εν ος αλλοθ που διν τι λγει, κα μλιστα κατ τιν δινοιαν, οα δ κα γυναικς κγονον οσα, τς φελος σιν δας, PHOTIUS, cod. 175, *Pamphila*

⁸⁶⁹ εν ος δ τ τιν ρχαιοτρων πομνημονεουσα λγει, ποικιλτερον ατ κα ο καθ εν εδος σγκειται λγος, *Ibid.*

⁸⁷⁰ πιτερπστερον δ κα χαριστερον τ ναμμιγνον κα τν ποικιλαν το μονοειδος νομζουσα, *Ibid.*

⁸⁷¹ Cf. n. 852

⁸⁷² Cf. DIOGÈNE LAËRCE, *Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité*, Livre III, 23

⁸⁷³ *Idem.* Livre I, 76 – 90 – 98 ; Livre II, 24 ; Livre V, 36

⁸⁷⁴ *Scriptum hoc est in commentario Pamphilae*, AULU GELLE, *Nuits Attiques*, Chapitre XV, XVII

⁸⁷⁵ Cf. n. 852

⁸⁷⁶ DIOGÈNE LAËRCE, *Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité*, Livre III, 23

⁸⁷⁷ *Scriptum hoc est in commentario Pamphilae nono et uicesimo*, AULU GELLE, *Nuits Attiques*, chap XV, XVII

de Ctésias en trois livres et des *Épitomés des histoires et d'autres ouvrages* dont nous parle Photius comme étant des sources de Sopater⁸⁷⁸.

Pamphila semble donc avoir été une grande historienne de l'époque romaine et une source très appréciée pour les auteurs antiques. De plus son style, comme le rappelle Photius, est un genre nouveau, sans hiérarchie et sans unité qui en facilitent la lecture et démontre son caractère féminin. La diversité de sa culture et des sources montrent que Pamphila était une femme d'esprit reconnue aux multiples talents car elle alliait le style féminin au récit historique qui est un genre littéraire réservé exclusivement aux hommes.

⁸⁷⁸ Πιπομν, PHOTIUS, cod. 161, *Sopater* ; νεγνσθη Παμφλης συμμκτων ιστορικν πομνημτων λγοι η, *Idem.*, cod. 175, *Pamphila*,

38. Porcia Lada : *CIL XII 3832, Nemausus (Nîmes), Ier siècle apr. J.-C.*

Attestation :

D(is) M(anibus)
Porciae Lade et
Optati ser(vi),
Epaфра conlibert(a),
Syntyche, Anatole, ser(vi)
Pedagogis piissimis,
V(ivi) p(oserunt)⁸⁷⁹

« Aux dieux Mânes de Porcia Lada et de l'esclave Optatus, Epaфра sa coaffranchie, Syntyche (et) Anatole, esclaves pour leurs pédagogues très attentionnés, ont posé ce monument de leur vivant. »

Date : Ier ap. J.-C.

Appartenance sociale :

Affranchie de la gens Porcia

Compétences :

Affranchie pédagogue

⁸⁷⁹ CIL XII 3832 Nemausus (Nîmes)

SYNTHESE :

Porcia Lada est une affranchie qui a vécu au Ier s. ap. J.-C. à Nîmes. Elle porte un gentilice latin et un cognomen gaulois. L'affranchissement de Porcia Lada est certainement dû à son statut de pédagogue. En effet, les esclaves qui s'occupent de l'éducation des enfants, que ce soit les nourrices ou les pédagogues et grammairiens, connaissent plus de facilité à obtenir l'affranchissement du fait de leur condition privilégiée.

Elle est donc connue pour avoir été enseignante, notamment d'esclaves. En effet, l'inscription nous révèle qu'elle, ainsi qu'Optatus avaient été les pédagogues d'une affranchie, Epafra, ainsi que de deux esclaves, certainement des femmes, Syntyche et Antole, qui ont fait élever le monument du vivant de leurs professeurs. Cette inscription nous entraîne donc dans un monde entièrement servile et nous apprend que les esclaves disposaient eux aussi d'une instruction. On peut alors supposer que les pédagogues devaient s'occuper à la fois des enfants libres et des enfants esclaves. Du fait de leur qualité d'enseignants, les pédagogues et les précepteurs étaient choisis avec beaucoup d'attention. Un autre fait marquant est que Porcia Lada enseigne à des femmes ce qui nous prouve que des femmes de condition servile pouvaient avoir une éducation.

Ainsi on peut souligner le fait que Porcia Lada ait dû suivre elle-même une éducation soignée pour qu'elle puisse à son tour s'occuper d'enfants qu'ils soient de citoyens ou, comme c'est le cas ici, esclaves. De plus, sa situation a certainement dû lui permettre d'acquérir encore d'avantage de connaissances. En effet, la fonction de pédagogue étant d'accompagner les enfants en classe, elle pouvait alors rester près de ses protégés et s'instruire également. Le fait de posséder une instruction complète lui permet par ailleurs de s'arracher aux devoirs serviles habituels. Cependant on peut se poser la question de savoir pourquoi Porcia Lada était affranchie alors qu'Optatus, lui aussi pédagogue, n'était qu'esclave. C'est peut-être à cause d'une question d'âge, ou peut-être que Porcia Lada avait une responsabilité plus grande dans l'éducation des enfants qu'Optatus.

Elle représente une partie de la classe la moins favorisée de la société romaine mais dispose pourtant d'une éducation comparable aux femmes de condition libre et même aristocratique car elle a suivi les mêmes enseignements.

39. Romana: CIL V-1 3519, Verona (Vérone), regio X (Vénétie), Ier s. apr. J.-C.

Attestation:

B(ene) M(erenti)
D(is) M(anibus)
C(Claudia?/ Consecratum ?) Roma
Na Caesiae
L(ibertae) educa
Tri(ci) f(iliorum) IIII⁸⁸⁰

« Aux dieux Mânes, (Claudia) Romana affranchie de Caesia éducatrice de quatre fils, bien méritante. »

Date : Ier s. ap. J.-C.

Compétences :

Affranchie éducatrice de quatre enfants.

⁸⁸⁰ CIL V-1 3519, Verona (Vérone), regio X (Vénétie)

SYNTHESE :

Romana est l'affranchie de Caesia. On ne peut affirmer que le C représente Claudia. En effet cela ne se peut que si la maitresse s'appelait elle-même Claudia mais c'est peu plausible puisque qu'il n'y a pas de *nomen* le prouvant sur la stèle. A quoi peut donc correspondre cette abréviation? On peut penser à *Consecratum* mais c'est un mot qui est rare s'il est placé derrière *Dis Manibus* (on préfère alors le mot *Sacrum*). De plus son abréviation la plus courante reste *Cons*.

Sa stèle fut retrouvée à Vérone et date du Ier s. apr. J.-C. On ne sait de quand date son affranchissement mais on peut supposer que, même si Caesia l'avait affranchie longtemps avant sa mort, Romana a préféré rester dans la maison de son ancien servage pour garder une protection qu'elle n'aurait plus eu si elle avait décidé de partir. On peut supposer que Claudia a un gentilice impérial, Romana étant un surnom latin. On peut également supposé qu'elle fut une esclave domestique puisqu'elle s'occupait de l'éducation des enfants de sa maitresse. Ce sont certainement ses anciens maîtres ou leurs enfants qui ont édifié le monument en l'honneur de l'éducatrice.

L'élément essentiel de cette épitaphe est de relever qu'elle fut « l'éducatrice ». Ainsi Romana disposait d'une instruction suffisante pour pouvoir servir d'enseignante à des enfants, qui plus est des garçons. Dans un monde où les esclaves sont identifiés comme des objets, de simples meubles qui ont une utilisation propre, le fait d'avoir pu obtenir une éducation solide permet d'appartenir à une classe plus élevée. Ils étaient alors hautement estimés pour leur savoir-faire, jouissaient d'une place privilégiée et leur grande instruction leur donnait droit à la considération de leurs maîtres. Certains pleurent même leurs esclaves devenus leurs confidents comme c'est le cas de Cicéron avec son lecteur Sositheus⁸⁸¹. C'est le cas ici de Romana qui s'est occupée de l'épanouissement intellectuels des quatre enfants de son ancienne maîtresse. On ne connaît pas vraiment le système d'éducation des enfants esclaves mais on peut supposer que ce sont les maîtres qui leur donnaient cette instruction. Les enfants peuvent également avoir reçu une instruction avant d'avoir été fait esclaves. Ils constituent donc une catégorie très recherchée par les romains qui aiment leur compagnie ou qui y trouve des avantages non négligeables. Dans le cas de Romana, le fait qu'elle instruisse les enfants de la maison permet à la famille d'éviter d'avoir à engager un précepteur. Ce qui est étonnant c'est que Romana soit justement une femme. D'une manière générale ce sont le plus souvent

⁸⁸¹ CICÉRON, *Correspondances*, I, 12, 4

les hommes qui disposent de ce genre d'instruction. Les femmes, quant-à elles, ne sont instruites que dans les divertissements de banquet comme la danse, la musique ou encore le théâtre.

De plus, si Romana est institutrice cela présuppose qu'elle savait lire et écrire, ce qui est déjà une qualité remarquable sachant que la plupart des esclaves étaient analphabètes ou ne parlaient même pas le latin. Elle devait également savoir compter car les mathématiques font partis des fondements de l'enseignement romain. Puisqu'elle s'occupe de l'éducation de garçons il est possible qu'elle ait également eu à leur enseigner la rhétorique, ce qui est une autre connaissance que peu de femmes possèdent. Cette ancienne esclave possédait donc une culture assez importante pour être reconnue auprès de ses maîtres qui lui ont laissé l'instruction de leurs enfants. Elle devait disposer d'une certaine intelligence et devait maîtriser plusieurs éléments essentiels à l'enseignement. Contrairement aux filles de grandes familles romaines pour qui l'instruction à quelque chose de « gratuit » car elle ne débouchera sur aucun métier⁸⁸², le fait que Claudia ait pu bénéficier d'une instruction lui permet de s'élever dans la maison de ses maîtres et lui évite d'avoir à recourir à certaines extrémités qui étaient le lot quotidiens des femmes esclaves ou des affranchies. La culture dans ce cas là n'a pas la même portée que pour les femmes aristocratiques de l'époque. On ne peut cependant affirmer avec certitude que Romana reçut une éducation dans les Arts Libéraux. Elle peut seulement avoir suivi une simple instruction qui lui permit d'enseigner.

⁸⁸² GOUREVITCH, Danielle et RAEPSAET-CHARLIER, Marie-Thérèse, *op.cit.*, p. 176

40. Eucharis: *CIL, VI, 10096, CE 55*

Citation :

« Eucharis affranchie de Licinia, savante, jeune fille instruite dans tous les arts, a vécu 14 ans »⁸⁸³

« Erudite, instruite comme par la main des Muses elles-mêmes,
Et c'était encore il y a peu de temps que je divertissais la noblesse
avec la danse,
Et avant j'apparaissais devant les gens sur la scène grecque »⁸⁸⁴

Date : Ier - IIe apr. J.-C.

Appartenance sociale :

- Affranchie de Licinia

Compétences :

Affranchie bercée dans les arts.

⁸⁸³ « Eucharis Licinae L(ibertae) Docta erodita omnes artes virgo vixit ann(os)»

⁸⁸⁴ « Docta erodita peane musarum manu Quae modo nobilium ludos decoravi choro Et greaca in scaena prima populo apparvi »

SYNTHESE :

Eucharis est une affranchie de la matrone Licinia, qui avait beaucoup d'affection pour elle⁸⁸⁵. On la connaît par son épitaphe retrouvée à Rome et conservée dans le *Carmina Latina Epigraphica*. Cette épitaphe est composée de 22 vers dont nous n'avons retenu que les plus importants. Nous ne conservons pas de datation concernant cette stèle mais nous savons par l'inscription qu'Eucharis est morte à l'âge de 14 ans.

Le fait qu'elle soit « *liberta* », donc une affranchie, est étonnant car elle était encore très jeune. En effet, l'âge pour obtenir l'affranchissement était généralement de 30 ans. Ainsi on peut supposer que son niveau d'instruction est une cause de son affranchissement.

Eucharis était également une jeune fille « *docta* », intelligente. De plus, le début inscription précise qu'elle était bercée « dans tous les arts »⁸⁸⁶. On nous confirme d'ailleurs ses connaissances car on apprend au vers 11 qu'elle était instruite de la main des Muses elles-mêmes et qu'elle dansait et jouait de la comédie⁸⁸⁷. Eucharis devait donc avoir des connaissances dans la danse, la musique, la poésie, le chant, le théâtre et certainement aussi pour la lecture et l'écriture. La musique et l'éloquence font par ailleurs parties des arts libéraux. En effet, la musique est associée aux mathématiques et à l'arithmétique durant toute l'antiquité. L'éloquence, quant-à elle, va de paire avec la rhétorique et la dialectique. Ainsi Eucharis a forcément eu connaissance d'un certain nombre d'art libéraux. Elle se rapproche d'Euphrosyne qui elle-aussi était instruite dans les neuf muses.

Eucharis est une femme importante pour cette recherche car elle montre que les esclaves et les affranchis, bien que dépendant de leurs maîtres, pouvaient acquérir un niveau de culture très impressionnant à un âge précoce et que cet enseignement peut certainement jouer un rôle dans leur condition de vie.

⁸⁸⁵ l'amour d'un parent donné pour sa fille, *amor parentis quem dedit natae suae*

⁸⁸⁶ Cf. n. 847

⁸⁸⁷ Cf. n. 848

1.3. Catalogue iconographique :

1. Titre : *Education de l'enfant*



Dimension :

Technique : peinture murale à fresque

Conservation : très bonne

Datation : 70-60 av. J.-C. (deuxième style)

Date de découverte : 1909 – 1910 et 1929 – 1930

Lieu de découverte : Pompéi

Localisation : Villa des Mystères, Pompéi

Numéro d'inventaire :

Source documentaire : F. Coarelli (dir.), *Pompéi la vie ensevelie*, Larousse, 2005, p. 341

Description :

La fresque de la villa des Mystères est une représentation d'une initiation au culte dionysiaque. La partie de la fresque qui nous intéresse est celle d'une femme assise derrière un garçon. Elle est vêtue d'une tunique et d'un manteau, un *volumen* dans une main et un fin styilet dans l'autre, et tient l'enfant par l'épaule. C'est un jeune garçon d'environ sept ans, nu et chaussé de hautes bottes, qui lit un *volumen*. L'enfant au *volumen* peut être assimilé au dieu Iacchos ou Iacchus qui conduisait la procession des initiés aux Mystères d'Eleusis : il serait ici en train de lire le rituel⁸⁸⁸. Mais selon Paul Veyne, cette scène de lecture, où aucun des personnages ne porte de couronne, n'a rien de mystique ou de dionysiaque : c'est l'emblème de la distinction sociale de la riche famille qui a commandé la fresque et, en général, des "*classes de loisir*"⁸⁸⁹. Il n'est donc pas surprenant de voir ce jeune garçon lire ses *Classiques* avec application devant sa mère. Ses yeux écarquillés nous rappellent que la lecture d'Homère ou d'Euripide était alors devenue difficile. Le fait que la femme tienne un *volumen* est d'autant plus intéressant qu'il illustre le savoir et la culture, éléments qu'elle devait donc maîtriser. C'est là une scène d'apprentissage, une scène d'éducation ordinaire⁸⁹⁰. Mais on peut remarquer que l'initiation dionysiaque était réservée à ceux qui savaient lire ; le peintre aurait donc représenté la Domina préparant son fils à la lecture des textes sacrés en vue de l'initiation. Ce faisant, elle rattachait sa vie domestique au mythe : elle devenait métaphoriquement la nymphe Nysa éducatrice de l'enfant Dionysos.

⁸⁸⁸ Pompéi, la vie ensevelie, Filippo Coarelli (dir.), p. 351

⁸⁸⁹ Paul Veyne, *Les mystères du gynécée*, Paris, Gallimard, 1998

⁸⁹⁰ Gilles Sauron, *La grande fresque de la villa des mystères à Pompéi*, Paris, Picard, 1998

2. Titre : *Portrait de jeune fille*



Dimension :

Technique : peinture murale à fresque

Conservation : moyenne

Datation : époque flavienne (quatrième style)

Date de découverte :

Lieu de découverte : Pompéi

Lieu de conservation : Museo archeologico nazionale, Naples

N° d'inventaire :

Source documentaire : I. Baldassarre, A. Pontrandolfo, A. Rouveret, M. Salvadori, *La peinture Romaine de l'époque hellénistique à l'Antiquité tardive*, Acte Sud, Milan, 2006 (4e éd.), p. 245

Description :

Cette peinture représente une jeune fille de profil en train de lire un parchemin ou une tablette. Elle porte une robe et une couronne de lierre. Les vêtements peints montrent la condition sociale de la jeune fille qui devait appartenir à une famille romaine aisée. La couronne de lierre et le support de lecture sont tous deux signes de culture. En effet, la couronne de lierre était réservée aux jeunes gens qui venaient de finir leurs études et est généralement remis aux jeunes hommes. Le fait que la jeune fille dispose d'un tel signe de connaissances montre qu'elle a du avoir accès aux mêmes enseignements que les garçons et donc aux Arts Libéraux. De plus, s'il s'agit bien d'un rouleau de parchemin, on peut dire que la jeune fille étudie de la littérature car le parchemin servait pour les œuvres destinées à subsister et à être lues en public. Il peut également s'agir d'une initiation culturelle. En effet, l'hedera est un symbole dionysiaque et, tout comme la fresque de la villa des Mystères, on peut donc être en présence d'une représentation du culte de Dionysos. Le parchemin pourrait alors être un document cultuel.

3. Titre : *Jeune femme jouant de la lyre*



Dimension :

Technique : peinture murale à fresque

Conservation : très bonne

Datation : Ier s. av. J.-C. – Ier s. apr. J.-C. (troisième style)

Date de découverte : XVIII^e siècle

Lieu de découverte : Pompéi

Localisation : Pompéi

Numéro d'inventaire :

Source documentaire : F. Coarelli (dir.), *Pompéi la vie ensevelie*, Larousse, 2005, p. 169

Description :

Cette fresque pompéienne représente une jeune femme assise sur un lit de repos (*klinê*), la tête tournée vers la droite pour regarder la petite harpe qu'elle est en train d'accorder de la main droite tout en tenant une lyre de la main gauche. Deux femmes sont placées derrière elle, dont une porte une couronne de lierre, et semblent attendre que la femme du premier plan commence à jouer. Par les vêtements et les bijoux dans sa chevelure, on peut dire que la musicienne est une matrone. La lyre qu'elle tient contre son sein peut être rapprochée de la lyre de Thrace, celle là même dont joue Corinna⁸⁹¹ et qui rappelle le mythe d'Orphée. De plus, le fait qu'elle dispose de deux instruments de musique et qu'elle ait autour d'elle des spectatrices montre l'importance de son talent. Pourtant le sentiment de modestie et de concentration qui semble émaner d'elle illustrent une certaine retenue qui signifierait que cette pratique n'est pas répréhensible. Enfin, le fait même de se représenter avec des instruments musicaux montrent que la société romaine autorisait cet enseignement des Arts d'agrément. La présence de la couronne de lierre sur la tête de la femme en arrière plan à droite nous ramène une nouvelle fois dans le monde dionysiaque. Cependant il est à noter que c'est le milieu artistique qui est favorisé dans cette représentation.

⁸⁹¹ OVIDE, *Les Amours*, Livre II, élégie 11

4. Titre : *Femme assise jouant de la cithare*



Dimension :

Technique : peinture murale à fresque

Conservation : bonne

Datation : 40-30 av. J.-C.

Date de découverte :

Lieu de découverte : Fresque de la Villa de P. Fannius Synistor à Boscoreale

Lieu de conservation : Fresque de la Villa de P. Fannius Synistor à Boscoreale

Numéro d'inventaire :

Source documentaire :

Cosmovisions.com

Description :

La fresque présente une femme assise sur une banquette à dossier ouvragée. Derrière elle se tient un enfant. Par ses bijoux, sa tenue vestimentaire, et son maintien altier, on peut affirmer que cette femme est une matrone. Peut être, en raison de la ressemblance des traits, de la coiffure et du costume, faut-il reconnaître sa fille dans l'enfant placée derrière. La femme tient dans les mains une cithare. Cette fresque présente donc une matrone visiblement d'une famille aisée en train de jouer de la musique, plus précisément de la cithare. Il convient de rappeler qu'elle était l'instrument destiné à accompagner la poésie. C'est pourquoi cette représentation a souvent été dénommée la poétesse. Elle appartient comme la figure de la villa dite des mystères à une mégalographie et prend son sens dans la comparaison avec les autres parois⁸⁹².

⁸⁹² SAURON, Gilles, La peinture allégorique : le regard de Cicéron, Paris, Picard, 2007, 220 p.

5. Titre : *Peinture murale à fresque*



Dimension : H. 83,5 cm, L. 135 cm
Technique : peinture murale à fresque
Conservation : partiellement bonne
Datation : Ier s. apr. J.-C. (quatrième style)
Date de découverte :
Lieu de découverte : Pompéi
Lieu de conservation : Pompéi
Numéro d'inventaire :
Source documentaire :
www.3dsr.com/antiquiteslouvre.com

Description :

Ce fragment appartenait au décor d'une villa de Pompéi du Ier siècle après J.-C. La peinture représente une scène d'extérieur, devant un bâtiment où deux femmes sont assises à gauche et nourrissent un faon. A l'arrière, une femme debout, malheureusement assez abîmée, semble lire, tandis qu'une autre femme assise vers la droite est presque invisible. On peut remarquer la maîtrise parfaite de la perspective, des ombres et du modelé, ainsi que les coloris de jaunes, de violets et de bruns.

On discerne également d'une paroi évoquant en trompe l'œil les revêtements de pierres colorées qui permet ainsi l'évocation d'un monde imaginaire et poétique. Le sujet est difficile à interpréter : s'agit-il d'une simple scène de la vie quotidienne ou d'un rite qui aurait un rapport avec un culte à mystère ? La femme qui nous intéresse est donc celle qui lit un *volumen*. Cela implique donc l'idée qu'elle est en train de lire des écrits littéraires ou culturels et montrent donc l'importance de son érudition dans les Arts Libéraux.

6. Titre : *portrait dit de Sappho*



Dimension :

Technique : peinture murale à fresque

Conservation : très bonne

Datation : époque flavienne (quatrième style)

Date de découverte :

Lieu de découverte : maison de Pompéi de l'*insula* (quartier) occidentale

Lieu de conservation : Museo archeologico nazionale, Naples

Numéro d'inventaire : no. 9084

Source documentaire : I. Baldassarre, A. Pontrandolfo, A. Rouveret, M. Salvadori, *La peinture Romaine de l'époque hellénistique à l'Antiquité tardive*, Acte Sud, Milan, 2006 (4e éd.), p. 245

Description :

Cette peinture représente le portrait d'une jeune femme qui fixe le spectateur du regard. On note la présence de boucle d'oreille ainsi que d'un filet fait de perles dans ses cheveux qui montrent son appartenance à une classe aisée. La ligne de fuite met en avant le stylet qu'elle tient près de ses lèvres ainsi que la tablette d'écriture. Elle est saisie dans l'instant qui précède l'acte de l'écriture et paraît donc en train de réfléchir et de composer. C'est cette attitude qui lui a valu le nom de Sappho car elle semble représenter l'idéal de la poétesse. Elle avait pour pendant un jeune homme couronné de lierre tenant un *volumen* en l'appuyant sur son menton. Le fait qu'elle soit représentée seule, sans homme sur la même image, signifie peut-être qu'elle était suffisamment cultivée pour parvenir à s'émanciper ou tout du moins pour être présentée à l'égal d'un homme. Le thème constitue certainement une amorce de celui, apparu au II^e et au III^e siècles, qu'a étudié Henri-Irénée Marrou dans son *Mousikos Anèr* : sur les sarcophages, l'exhibition des instruments de la culture, souvent placés entre les mains du défunt et de la défunte, alimente alors une mode iconographique fort répandue. Cependant, ici la jeune femme, contrairement à son pendant masculin, ne tient pas un *volumen* mais seulement des tablettes ce qui peut renvoyer non à une production noble mais à une pratique ordinaire de l'écriture, la correspondance par exemple.

7. Titre : *Terentius Neo et sa femme*



Dimension :

Technique : peinture murale à fresque

Conservation : assez bonne

Datation : Ier s. apr. J.-C. (quatrième style)

Date de découverte : 1868

Lieu de découverte : tablinum d'une maison de Pompéi

Lieu de conservation : Maison de Terentius Neo, VII 2, 6, Pompéi

Numéro d'inventaire : no. 9058

Source documentaire :

Description :

L'homme, en retrait, tient un *volumen* sous son menton tandis que sa femme, devant lui, a en main des tablettes de cire et un stylet, instruments de l'écriture. Elle les tient négligemment et avec familiarité. On remarquera qu'aucun décor de fond ne vient connoter leur situation sociale. Le couple a choisi de se faire représenter avec une seule catégorie d'objets : les outils propres à l'écriture, à la lecture et à la culture. Si la fresque devait être située dans un contexte économique, les tablettes que tient la femme de Terentius Neo et seraient celles des tablettes de comptes. Mais sans doute faut-il écarter cette hypothèse au bénéfice de l'aspect culturel de la représentation. En effet, il s'agit d'un style iconographique récurrent dans les cités campaniennes et les autres exemples connus ne peuvent être rapprochés d'un contexte économique. Les deux personnages donnent l'impression de méditer. La femme est représentée plongée dans ses pensées et occupée par une forme littéraire brève comme par exemple la poésie. En effet, les tablettes étaient, le support des œuvres courtes ou de la comptabilité, mais aussi de l'exercice poétique. Le fait que l'homme tienne un *volumen* montre la différence de culture entre les deux. Les Arts qu'étudie la femme sont donc considérés comme moins valorisants que ceux dont se préoccupe son mari. Cependant, le fait que l'épouse soit placée, au premier plan, devant son mari démontre que ses compétences intellectuelles sont reconnues. Il s'en dégage l'impression qu'il y a entre les deux un rapport de maître à élève, en tout cas une harmonie, dans le couple, fondée sur le partage des valeurs intellectuelles.

8. titre : *Ecolière et son maître*



Dimension :

Technique : sculpture en bas relief

Conservation : bonne

Datation :

Date de découverte :

Lieu de découverte :

Localisation : Côme

Numéro d'inventaire :

Source documentaire : Gourevitch D. -Charlier M.-T., 2001, *La femme dans la Rome antique*, Paris : Hachettes Littératures, p. 169

Description :

Ce bas relief présente un adulte assis, tenant dans sa main gauche un *volumen*. Il est en train d'écrire sur un parchemin posé sur un écritoire que tient une petite fille. On note la présence d'un décor avec la colonne sculptée sur la gauche du bas relief. Cette représentation est assimilée à un enseignement donné par un maître à une écolière. La petite fille semble concentrée et écoute certainement la leçon que lui fait le professeur. S'il s'agit bien d'un enseignement, le fait que le maître tienne un *volumen* montre que l'enfant devait avoir accès à la littérature classique tels qu'Homère ou Virgile plus certainement que de la philosophie car elle semble encore jeune.

9. Titre : *Stèle funéraire d'un couple*



Dimension :

Technique : Bas relief en calcaire

Conservation : assez dégradé

Datation : I-IIe s. ap. J.-C.

Date de découverte :

Lieu de découverte : Metz, place Saint Jacques

Localisation : Musée de la cours d'Or, Metz

Numéro d'inventaire :

Source documentaire : Musée de la cour d'Or, Metz

Description :

Cette stèle funéraire représente un couple de défunts côte à côte de plein pied. Même si les visages n'ont pas été conservés, on peut néanmoins affirmer que l'épouse se trouve à gauche et le mari à droite. La femme tient contre son sein un rouleau de la main droite. L'époux, quant-à lui, tient des tablettes de cire fermées. Le fait que ce soit l'épouse qui arbore le *volumen* sort des schémas de représentation ordinaires car c'est habituellement à l'homme que revient ce droit. La femme, elle, ne tient d'ordinaire qu'une boîte à bijoux. Il convient de s'interroger sur la signification de cette inversion et de la raison pour laquelle ici c'est la femme qui dispose des représentations de la culture intellectuelle. En effet, le *volumen* est symbole de la pratique des Arts Libéraux, car il représente un mode de conservation de l'écrit conçu pour porter des textes nobles et longs, destinés à la postérité. Au contraire la tablette en cire est destinée à recevoir des écrits provisoires, lettres, brouillons, billets doux, comptes... L'épouse de la stèle fut représentée en femme cultivée et pratiquant les arts libéraux. Son mari au contraire exalte sa propre puissance financière, en l'absence de toute autre indication il est délicat d'interpréter la scène. Peut-être est-ce une union entre une femme issue des élites civiques et intellectuelles avec un riche entrepreneur ?

10. Titre : *femme tenant les comptes dans une boucherie*



Dimension :

Technique : Bas relief

Conservation : bon état

Datation :

Date de découverte :

Lieu de découverte : Rome

Localisation : Dresde

Numéro d'inventaire :

Source documentaire :

Gourevitch D. -Charlier M.-T.,

2001, *La femme dans la Rome*

antique, Paris : Hachettes

Littératures, p. 169

Description :

Ce relief funéraire représente un couple. Ils sont placés face à face, à chaque extrémité de la représentation. Le décor est celui d'une boucherie. L'homme débite la marchandise sur un billot, des quartiers de viande sont pendus à des crochets sur une potence qui sert de cadre à la scène, une bassine est placée en dessous pour recueillir le sang et les déchets. Lui faisant face, une femme est confortablement assise dans fauteuil à haut dossier et à bras. Elle tient dans la main gauche une tablette dans la droite un stylet. Nous sommes donc en présence d'une stèle de métier. Le fait que la femme tienne une tablette montre qu'elle s'occupait des comptes du commerce. Ainsi elle avait une connaissance élémentaire au moins d'arithmétique mais aussi de l'écriture et de la lecture. Ici, ce n'est pas le mari qui s'occupe des problèmes financiers du commerce, mais la femme. Était-elle la véritable propriétaire de l'affaire dont son mari était l'employé ? En tout cas, les éléments iconographiques, qui la mettent hors cadre, confortablement installée, sur un siège qui est un substitut de trône, suggèrent qu'elle jouissait en raison de ses compétences d'une situation privilégiée.

11. Titre : *Stèle funéraire d'une femme médecin*



Dimension :
Technique : Bas relief en calcaire
Conservation : assez dégradé
Datation : Ier s. ap. J.-C.
Date de découverte : 1898
Lieu de découverte : lors de l'agrandissement de l'église Sainte Ségolène
Localisation : Musée de la cours d'Or, Metz
Numéro d'inventaire : E 4363
Source documentaire : Musée de la cour d'Or, Metz

Description :

Cette stèle funéraire en bas relief de plein pied nous présente une femme tenant dans sa main gauche une boîte. L'inscription *medica* sur la partie haute de la stèle nous permet de savoir qu'elle était médecin. Ainsi la boîte, au lieu d'être une boîte à bijou comme c'est la coutume, pourrait être ici une boîte pour ranger ses instruments de travail. Il est rare de trouver une inscription aussi précise sur une femme médecin car c'est un métier où la femme a souvent un rôle ambigu. Par ailleurs, cette originalité a été remarquée dans l'ouvrage d'Alfredo Buonopane et Francesca Cenerini, *Donna e lavoro nella documentazione epigrafica*. Il convient de noter que la connaissance du corps humain, anatomie et fonctionnement ainsi que du nombre d'or et de la géométrie du corps font partie de l'héritage grec de la pratique médicale, par conséquent elles impliquent la pratique des arts libéraux. En outre, cette femme devait avoir une fortune et une réputation suffisantes pour être représentée, seule, sur une stèle à portrait, indiquant sa profession, ce qui la place sur un pied avec d'égalité avec les représentations des hommes de métiers contemporains.

CONCLUSION

A l'issue de ce travail, les conditions d'accès des femmes romaines aux arts depuis le début du Ier s. av. J.-C. et jusqu'à la fin du Ier s. apr. J.-C. restent encore en partie méconnues. Il est difficile de rassembler un nombre suffisant de données pour apprécier convenablement le nombre et la qualité de ces *feminae doctae*. Pour extraire ces renseignements souvent succincts et épars, il a fallu parcourir une masse considérable de documents littéraires, épigraphiques et iconographiques. La minceur du résultat révèle que l'éducation des femmes n'est pas un sujet dont on traite beaucoup. Quand elles possèdent des compétences intellectuelles, ce n'est qu'un élément très secondaire qui ne les définit pas. Quand l'aptitude intellectuelle est relevée, ce n'est pas toujours porté au crédit du sujet il a fallu faire la part de la subjectivité des sources ce qui a été un obstacle majeur dans ce travail.

Pour approcher la question il a fallu commencer par constituer un catalogue prosopographique et iconographique. Pour ce qui est des fiches prosopographiques, les indications recueillies ont incité à adopter un classement qui permet de différencier trois groupes de femmes. Tout d'abord, et de loin les plus nombreuses, apparaissent les matrones et les femmes dans l'aristocratie en séparant les femmes de la famille impériale des *matronae* et des *puellae* plus modestes. En effet c'est sur ce groupe de femmes que l'on dispose le plus de sources car elles étaient souvent citées par les auteurs antiques, qui parfois entretiennent des relations littéraires avec elles. Cette constatation a inspiré la conclusion du premier chapitre.. Ensuite il est apparu nécessaire de placer les égéries poétiques comme étant un groupe à part du fait de leur identification incertaine et donc de leur appartenance sociale indéfinie. Le dernier groupe de femmes est composé des pérégrines, des esclaves et des femmes libres exerçant un métier qui sont les moins nombreuses, mais dont le rapport à l'éducation n'est pas le même car l'instruction est souvent la condition nécessaire à leur position économique et sociale.

Le catalogue iconographique, bien que peu fourni (il ne compte que de onze images) a été divisé en quatre groupes également : la femme savante dans la peinture allégorique, la femme savante dans la peinture de couple, celle dans le relief funéraire et enfin la femme médecin. On constate donc que pour notre période, la culture n'est pas un thème fréquent. On lui préfère de loin les représentations de piété et de vertu.

Ces documents ont été le socle de la synthèse. J'ai tout d'abord jugé important de poser la question de savoir qui étaient ces femmes savantes. En premier lieu, on a pu constater qu'elles appartiennent à des milieux divers mais la majorité de ces femmes est issue des catégories civiques les plus aisées et même de la famille impériale. Comme cela a été dit plus haut, cette surreprésentation relève de l'intérêt des sources mais s'explique aussi par le fait que les matrones disposent d'avantage de loisir pour s'adonner aux recherches et qu'une émancipation croissante leur permet d'entrer plus facilement en contact avec les Arts Libéraux. Pour ce qui est des femmes du milieu impérial c'est surtout dans un esprit de légitimation de la part féminine du pouvoir qui a justifié le soin avec lequel les dynasties ont éduqué les filles. Cependant, pour ce qui est des femmes de condition servile, leur instruction reste exceptionnelle. Alors, pourquoi ce constat ? En réalité l'esclave étant essentiellement éduqué pour pouvoir accomplir les tâches domestiques, il est rare qu'une femme de condition servile puisse avoir accès à un enseignement poussé. Néanmoins plus l'esclave appartient à une famille riche et instruite, plus elle a de chance d'obtenir une culture solide. De plus, en fonction de la place qu'elle occupe dans la maison, elle peut plus ou moins accéder facilement à des Arts Libéraux. Ainsi la culture dépend de beaucoup de la condition sociale et, dans le cas des esclaves, des pérégrines, des femmes de métier, elle peut l'améliorer.

Ensuite on a remarqué que la culture est différente en fonction de l'âge ou elle est exercée. En effet, on peut souligner que, l'apprentissage des arts libéraux se fait tout au long de la vie, mais il revêt différents aspects. Pendant l'enfance, l'éducation est surtout axée sur la culture de la langue (grammaire, lecture) et des mathématiques ainsi que des arts d'agrément. Ce sont donc les fondements des Arts Libéraux qui sont privilégiés. C'est pendant sa vie d'adulte que la femme obtient une pleine connaissance des Arts Libéraux notamment grâce au mariage car, dans un nombre relativement important de cas, l'époux parachève l'éducation de sa femme en philosophie ou en astronomie par exemple. Le choix de l'époux joue donc également un rôle déterminant dans cette accession aux Arts. Enfin, le veuvage ou le divorce sont également des moments privilégiés de l'exercice intellectuels car ils libèrent des entraves de la condition de matrone. Par ailleurs, les arts ont pour fonction de soulager de la solitude et de la douleur.

Enfin, il reste à répondre à la question du pourquoi ? En effet, si l'on excepte les esclaves, les femmes ne sont pas obligées d'apprendre ces Arts qui sont d'ailleurs réservés aux hommes. Alors à quoi leur sert cette instruction ? Là encore, les réponses varient en fonction des Arts Libéraux. En effet ils peuvent devenir un outil politique, surtout en ce qui concerne l'Art de la parole et de l'écriture mais c'est également un atout économique et cela essentiellement pour les femmes de condition modeste mais également pour les femmes d'affaires. La part de la volonté des hommes de la famille a sans doute pesé sur ce choix, mais dans une certaine mesure, cette étude peut ne résulter que d'une volonté purement personnelle, voir égoïste d'apprendre. Elle apporte un épanouissement ou, comme nous l'avons déjà souligné, un soulagement.

Le deuxième chapitre était, quant-à lui, centré sur la vision qu'avaient les auteurs antiques de ces femmes savantes. Il a tout d'abord fallu rappeler quelle était l'image attendue par ces auteurs, notamment en ce qui concerne la tenue et la condition de la femme. On se rend alors compte que les Arts Libéraux peuvent trouver une place dans ce cadre rigide mais qu'il faut les exercer avec modération pour conserver le schéma de la supériorité masculine sur les femmes.

En effet, le plus souvent la femme savante fait peur. Ainsi, ces *Matronae Doctae* sont fréquemment assimilées à des femmes galantes, et il suffit d'un rien pour que les actions de ses esprits libérés par la culture ne soient interprétées comme des actes immoraux et séditieux par ces hommes de lettres. Quelle que soit la raison de cette réprimande sévère – une volonté de les rabaisser pour les rappeler à leur condition, la crainte que leur supériorité intellectuelle ne les pousse à remettre en question les contraintes que la société leur impose, ou pour se rassurer sur ces cas exceptionnels – il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui, du fait de cette vision faussée, nous ne sommes pas en mesure de constater l'importance réelle de ces femmes à leur époque.

Cependant certaines d'entre elles conservent une image vertueuse et cela, malgré la preuve évidente de leur culture. Cette dernière, bien loin d'être critiquée, devient une cause de leur mérite et de leur bravoure. Il se crée alors un stéréotype de la femme savante idéale qui évolue également dans le temps pour ainsi effacer toute trace d'humanité et ne laisser paraître qu'une vision complètement idéalisée de la femme de culture. Ce portrait exagéré de ces femmes romaines entraîne un décalage avec la vision que nous pouvons en avoir aujourd'hui. Tout comme les traits des mauvaises femmes savantes, ceux des femmes parfaites ne sont pas un

reflet de la société mais bien une image subjective de l'espérance romaine. Ces femmes n'ont plus rien d'humain, elles sont, à l'inverse de leurs congénères rabaissées au rang de démon, des déesses de pureté et de perfection.

Entre ces deux tableaux totalement antinomiques, il est nécessaire de rétablir un certain équilibre et d'accepter que dans un cas comme dans l'autre les femmes savantes n'étaient pas réellement telles que les auteurs classiques les présentent. Certaines femmes ont pâti d'avoir recherché trop tôt une autonomie que les Romains n'étaient pas prêts à leur accorder. D'autres en revanche, issues souvent de milieux stoïciens, favorables à l'éducation des femmes tant qu'elle leur permet de comprendre et de supporter la destinée que leur naissance leur a dicté, ont su composer avec la tradition et faire ainsi mieux accepter leur timide mais évidente émancipation intellectuelle vers les Arts Libéraux.

Durant le deuxième et le troisième siècle, la culture des femmes continue à se développer. Dans l'iconographie, la culture apparaît comme une thématique de plus en plus fréquente dans le décor des sarcophages au II^e et III^e s. apr. J.-C. notamment par le truchement des objets symbolisant la culture ou par celui des muses⁸⁹³. Cependant, le problème des sources, la subjectivité de leurs auteurs et la vision partielle qu'ils nous laissent de ces femmes ne nous permet pas de leur rendre justice de l'étendue réelle de leurs connaissances ainsi que de leur véritable personnalité.

⁸⁹³ Sarcophage de L. Pullius Peregrinus et sa femme, Rome, Museo Torlonia : inv. No. 424

BIBLIOGRAPHIE

Sources

- ❖ APPIEN, *les guerres civiles à Rome* Tome IV, trad. par Philippe Torrens, Paris, éd. Les Belles Lettres, 2008
- ❖ APULÉE, *Apologie*, texte trad. par Paul Valette, Paris, éd. Les Belles Lettres, 2001
- ❖ AULU-GELLE, *Les nuits attiques*, Tome III, Livres XI-XV, trad. René Marache, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1989
- ❖ AUSONE, *Œuvres en vers et en prose*, trad. nouvelle de Max Jasinski, Paris, Garnier frères, 1934-1935, 310 p.
- ❖ CATULLE, *Poésies*, trad. par Georges Lafaye, revu par Simone Viarre et Jean-Pierre Néraudeau, Paris, éd. Les Belles lettres, 1998, 222 p.
- ❖ CICÉRON, *Dialogues de l'orateur*, Trad. par M. Andrieux, Paris, C. L. F. Panckoucke, 1839, 563 p.
- ❖ CICÉRON, *Pro Caelio*, trad. par P. C. B. Gueroult, Paris, J. J. Dubochet, 1848
- ❖ CICÉRON, *Discours contre Marc Antoine*, Tome I, première à septième philippique, trad. par Heguin de Guerle, Librairie Garnier Frères, Paris, 1927, pages 77-78
- ❖ CICÉRON, *Correspondance*. T. I, [Lettres I-LV], trad. par L.-A. Constans, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1950 (4e édition), 297 p. ; *Idem.* T. II, [Lettres LVI-CXXI], trad. par L.-A. Constans, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1950 (3e édition), 195 p. ; *Idem.*, T. III, [Lettres CXXII-CCIV], trad. par L.-A. Constans, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1950 (4e édition) 265 p. ; *Idem.*, T. IV, [Lettres CCV-CCCLXXVIII], trad. par L.-A. Constans et Jean Bayet, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1950. 260 p. ; *Idem.*, T. V / Trad. par Jean Bayet, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1960, 314 p. ; *Idem.*, Tome VI / Trad. par Jean Beaujeu, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1993, 315 p. ; *Idem.*, Tome VII / Trad. par Jean Beaujeu, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1980, 334 p. ; *Idem.*, Tome VIII / Trad. et annoté par Jean Beaujeu, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1983, 358 p. ; *Idem.*, Tome IX, [Lettres DCCVII-DCCCIII] / Trad. par Jean Beaujeu, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1988, 319 p. ; *Idem.*, Tome X Trad. par Jean Beaujeu, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1991, 286 p. ; *Idem.*, Tome XI Trad. par Jean Beaujeu, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1996, 378 p.
- ❖ COLUMELLE, *De l'Agriculture*, Livre XII, *De l'intendante*, trad. par Jacques André, Paris, éd Les Belles Lettres, 138 p
- ❖ CORNÉLIUS NÉPOS, *Œuvres*, trad. par Anne-Marie Guillemin, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1970, 182 p.

- ❖ *Corpus Inscriptorum Latinarum (CIL), Inscriptiones Urbis Romae Latinae*, éd. G. ALFÖLDY, Berlin, 2000
- ❖ DIOGÈNE LAËRCE, *Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité suivies de la vie de Plotin par Porphyre*, trad. Nouvelle par M. Ch. Zevort, T.I., Paris ; Charpentier, libraire-éditeur, 1847
- ❖ DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, T. IV, trad. par R. Gros, Paris, Librairie de Firmin, 1855 ; *Idem.*, T. V, trad. par R. Gros, Paris, Librairie de Firmin, 1855 ; *Idem.*, T. VI, trad. par R. Gros, Paris, Librairie de Firmin, 1863 ; *Idem.*, T. VIII, trad. par R. Gros, Paris, Librairie de Firmin, 1866 ; *Idem.*, T. IX, trad. par R. Gros, Paris, Librairie de Firmin, 1867
- ❖ FLAVIUS JOSÈPHE, *Les Antiquités judaïques*, livre XX : *Histoire ancienne des Juifs; La guerre des Juifs contre les Romains*, 66-70 ap. J.-C, trad. par Arnauld d'Andilly, Paris, Editions Lidis, 1968, 954 p.
- ❖ JUVÉNAL, *Satires*, trad. par Pierre de Labriolle et François Villeneuve, Paris, trad. Les Belles Lettres, 2002, 341 p
- ❖ MACROBE, *Saturnales*, Livres I-III/ Trad. par Charles Guittard. - Paris : Les Belles Lettres, 1997, 364 p.
- ❖ MARTIAL, *Epigrammes*, trad. par Dominique Noguez, Paris, Arléa, 2001, 157 p.
- ❖ NISARD, M. (dir.), *Œuvres complètes d'Horace, de Juvénal, de Perse, de Sulpicia, de Turnus, de Catulle, de Properce, de Gallus et Maximien, de Tibulle, de Phèdre et de Syrus*, Paris, Dubochet et Cie, 1839, 819 p.
- ❖ Onomasticon Tullianum, ed. Io. Casp. Orellius. - Turici [i.e. Zürich] : typis Orellii, Fuesslini, 1826-1838. - 12 vol.
- ❖ OVIDE, *Les Tristes*, Trad. par Jacques André, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1968, 176 p.
- ❖ OVIDE, *Les amours*, trad. par Henri Bornecque ; revu par Jean-Pierre Néraudau, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1997, 201 p.
- ❖ PAUL – WISSOWA – KROLL, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft (RE)*, Stuttgart, 1894
- ❖ PHOTIUS, *Codices 84-185*, trad. par René Henry, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1960, 226 p.
- ❖ PLINE LE JEUNE, *Lettres*, livres I à X, Trad. par Annette Flobert, Paris, Flammarion, 2002, 528 p.
- ❖ PLUTARQUE, *Œuvres Morales*, trad. par Ricard, Paris, Lefèvre, 1844, p. 594

- ❖ PLUTARQUE, *Vies parallèles*. T. I, *Vie d'Alexandre ; Vie de César ; Vie d'Alcibiade ; Vie de Coriolan ; Vie de Démétrios ; Vie d'Antoine*, Trad. J. Alexis Pierron, Paris, Flammarion, 1995, 458 p. ; *Idem.* T. II, *Vie de Démosthène ; Vie de Cicéron ; Vie de Thésée ; Vie de Romulus ; Vie de Dion ; Vie de Brutus ; Vie d'Artaxerxès*, trad. Alexis Pierron, Paris, Flammarion, cop. 1996, 351 p. ; *Idem.*, T. VII, *Cimon, Lucullus, Nicias, Crassus*, trad. par Robert Flacelière, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1972, 312 p. ; *Idem.*, T. VIII, *Sertorius. Eumène. Agésilas. Pompée*, trad. par M. Dacier, Paris, L. Duprat-Duverger, 1811, 445 p. ; *Idem.*, T. X., *Phocion. Caton d'Utique. Agis et Cléomène Tib. et Gracchus*, trad. par M. Dacier, Paris, L. Duprat-Duverger, 1811, 484 p.
- ❖ PROPERCE, *Elégies*, trad. par Simone Viarre, Paris, éd. Les Belles Lettres, 2005, 254 p.
- ❖ *Prosopographia Imperii Romani, Addenda (PIR¹? PIR²)*, Berlin and Leipzig, 1933 (<http://www.bbaw.de/vh/pir/addenda>)
- ❖ QUINTILIEN, *Institution oratoire*. T. I, Livres I-III, trad. par Henri Bornecque, Paris, Garnier frères, 1954, 446 p.
- ❖ SALLUSTE, *conjuraton de Catilina* Trad. par Alfred Ernout, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1999, 139p.
- ❖ SÉNÈQUE, *Dialogues*, T. III, *Consolations*, trad. René Waltz, Paris, éd. Les Belles lettres, 1967 (5e éd.), 123 p.
- ❖ SÉNÈQUE, *De la clémence*, trad. par François-Régis Chaumartin, Paris, éd. Les Belles Lettres, 2005, 124 p.
- ❖ SUÉTONE, *vie des douze césars*, T. I, *César-Auguste*, Trad. par Henri Ailloud, Paris : Les Belles Lettres, 1961, 156 p. ; *Idem.*, T. II, *Tibère, Caligula, Claude, Néron*, trad. par Henri Ailloud, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1957 (2e éd.), 214 p. ; *Idem.*, T. III, *Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien*, trad. par Henri Ailloud, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1993 (4e éd.), 142 p.
- ❖ SUÉTONE, *Grammairiens et rhéteurs*, trad. par Marie-Claude Vacher, Paris, Les Belles Lettres, 1993, 250 p.
- ❖ TACITE, *Dialogue des Orateurs*, trad. par J. L. Burnouf, Paris, Hachette, 1859, 75 p.
- ❖ TACITE, *Annales*, Livres I-III, trad. par Pierre Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 1978, 201p. ; *Idem.*, Livres IV-VI, trad. par Pierre Wuilleumier, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1990, 129p. ; *Idem.*, Livres XI-XII, trad. par Pierre Wuilleumier, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1976, 100p. ; *Idem.*, Livres XIII-XVI, trad. par Pierre Wuilleumier, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1990, 261p.
- ❖ TIBULLE, *Élégies*, par Max Ponjchont, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1955, 195 p.
- ❖ VALÈRE MAXIME, *Faits et Dits mémorables*, trad. traduit par Robert Combès, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1997, 271

- ❖ VELLEIUS PATERCULUS, *Histoire romaine*. Tome II, Livre II trad. par Joseph Hellegouarc'h, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1982, 312 p.
- ❖ *Eloge funèbre d'une matrone romaine (éloge dit de Turia)*, trad. par Marcel Durry, corrigé par Serge Lancel, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1992, 83 p.

Ouvrages généraux :

- ❖ ALLAIN, Eugène, *Pline le Jeune et ses héritiers*, Tome I, éditeur Albert Fontemoing, Paris, 1901, 4 vol.
- ❖ BOISSIER, Gaston, *Cicéron et ses amis : étude sur la société romaine du temps de César*, Paris, Hachette, 1941, 413 p.
- ❖ CARCOPINO, Jérôme, *Passion et politique chez les Césars*, Paris, Hachette, 1958, 223 p.
- ❖ CARCOPINO, Jérôme, *la vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire*, Paris, Hachette littératures, 1998, 377 p.
- ❖ CHAMPIGNY, Franz, *Rome et la Judée au temps de la chute de Néron*, Paris, Ambroise Bray, 1865, 430 p.
- ❖ DURANT, Will, *Histoire de la civilisation, Rome: les Origines: La République*, traduit de l'anglais (The story of civilization; Caesar and Christ), éditions Rencontres (éd. Angl.), 1963, 392 p.
- ❖ GRIMAL, Pierre, *Que sais-je?, La vie à Rome dans l'Antiquité*, Paris, P.U.F., 1953 (10e éd. 1994), 127 p.
- ❖ LEVICK, Barbara, *Tiberius, the politician*, London, Sydney : Croom Helm, 1986, 328 p.
- ❖ MOMMSEN, Théodore et MAQUARDT, Joachim, *Manuel de l'Antiquité Romaine, La vie privée des Romains*, Paris, Ernest Thorin, 1892, 431 p.
- ❖ SALLES, Catherine, *Les bas fonds de l'Antiquité*, Paris, Payot & Rivages, 1996, 259 p.
- ❖ TURCAN, Robert, *Vivre à la cour des Césars: d'Auguste à Dioclétien, Ier-IIIe siècles apr. J.-C.*, Paris : Les Belles Lettres, 1987, 321 p.

Ouvrages sur la culture romaine :

- ❖ DENIAUX, Élisabeth *Clientèles et pouvoir à l'époque de Cicéron*, Paris, École Française de Rome, 1993, 629 p.
- ❖ GARELLI-LOUVAIN, Marie-Hélène, *Danser le mythe : la pantomime et sa réception dans la culture antique*, Paris, Dudley (Mass.), Éd. Peeters, 2007, 511 p.

- ❖ JERPHAGNON, Lucien, *Vivre et philosopher sous les Césars*, Toulouse, Privat, 1980, 264 p.
- ❖ Henri-Irénée Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*. T. II, *Le monde romain*, Paris, éd. Du Seuil, 1981 (4e éd.), 240 p.
- ❖ SALLES Catherine, *Lire à Rome*, Paris, Payot, 1994, 315 p.
- ❖ VEYNE, Paul, *L'élégie érotique romaine: l'amour, la poésie et l'occident*, Paris, Ed. du Seuil, 1993, 247 p.

Ouvrage sur la femme :

- ❖ ACHARD, Guy, *Que sais-je?, La femme à Rome*, Paris, P.U.F., 1995, 127 p.
- ❖ BERTHOLET, Florence, BIELMAN SANCHEZ, Anne et FREI-STOBLA, Regula (éds), *Egypte, Grèce, Rome : les différents visages des femmes antiques : travaux et colloques du séminaire d'épigraphie grecque et latine de l'IASA 2002-2006*, Bern ; Berlin ; Bruxelles [etc.], 2008, 395 p.
- ❖ BRIQUET-CHATONNET, Françoise, FARÈS, Saba, LION, Brigitte et MICHEL, Cécile (éd.), *Femmes, cultures et sociétés dans les civilisations méditerranéennes et proche-orientales de l'Antiquité*, Paris, Broquard, 2009, 332 p.
- ❖ FAU, Guy, *L'émancipation féminine dans la Rome antique*, Paris, éd. Les Belles Lettres (2e ed.), 2009, 218 p.
- ❖ GOUREVITCH, Danielle et RAEPSAET-CHARLIER, Marie-Thérèse, *La femme dans la Rome antique*, Paris, Hachettes Littératures, 2001, 300 p.
- ❖ GRIMAL, Pierre (dir.), *Histoire mondiale de la femme*, T. I, *Préhistoire et Antiquité*, Paris : Nouvelle Librairie de France, 1974, 509 p.
- ❖ KLEINER, Diana E.E. et MATHESON, Susan B., *Claudia I women in Roman art and society*, New Haven, University of Texas Press, 1996, 228p.
- ❖ PAPIN, Nathalie, *Femme dans la Rome Impériale*, France, Altipresse, 2010, 224 p.
- ❖ RAEPSAET-CHARLIER, Marie-Thérèse, *Prosopographie des femmes de l'ordre sénatorial (Ier-IIe siècles)*, Louvain, 1987, 811p.

Ouvrages sur les compétences féminines :

- ❖ BUONOPANE, Alfredo et CENERINI Francesca, *Donna e lavoro nella documentazione epigrafica : atti del I seminario sulla condizione femminile nella documentazione epigrafica*, Bologna, 21 novembre 2002 éd. Fratelli Lega, 2003, 289 p.

- ❖ HEMELRIJK, Emely A., *Matrona Docta, Educated women in the Roman élite from Cornelia to Julia Domna*, Londres, Routledge, 2004, 382 p.
- ❖ HERRMANN, Claudine, *Le Rôle judiciaire et politique des femmes sous la République romaine*, Bruxelles-Berchem, Latomus, 1964, 128 p.
- ❖ PIETRA, Régine, *Les femmes philosophes de l'Antiquité gréco-romaine*, Paris ; Montréal (Québec) : l'Harmattan, 1997, 111 p.

Ouvrages sur l'iconographie :

- ❖ COARELLI, Filippo (dir.), *Pompéi, la vie ensevelie*, Udine (Italie), Larousse, 2005, 351 p.
- ❖ SAURON, Gilles, *La peinture allégorique : le regard de Cicéron*, Paris, Picard, 2007, 220 p.
- ❖ SAURON, Gilles, *La grande fresque de la villa des mystères à Pompéi : mémoires d'une dévotée de Dionysos*, Paris, Picard, 1998, 167 p.
- ❖ VEYNE, Paul, *Les mystères du gynécée*, Paris, Gallimard, 1998, 323 p.

Ouvrages épigraphiques :

- ❖ GALLETIER, Édouard, *Etude de la poésie funéraire romaine d'après les inscriptions*, Paris, Hachette, 1922, 340 p.
- ❖ WOLFF, Étienne, *La poésie funéraire épigraphique*, Rennes : PUR, collection « études anciennes », 2000, 160 p.

Mémoires et articles :

- ❖ CHASSEL, Marie-Laure, *Ecole et éducation en Gaule Romaine* (mémoire), université de Tours, 2002, 150 p.
- ❖ GASTEUIL, L., *Agrippine l'Ancienne*, sous la direction de J.M. Roddaz, université de Bordeaux III, 1993-1994
- ❖ MACHALA, C., *Les femmes de la Correspondance dans l'entourage de Cicéron*, sous la direction de J.-M. Roddaz et M.-C. Ferriès, Université de Bordeaux III, 1994-1995
- ❖ WAWERLA, S., *Les enseignants et les étudiants dans les provinces occidentales*, Sous la direction de B. Rémy UFR d'histoire Université Pierre Mendès France, 1999-2000

Encyclopédies et dictionnaires

- ❖ AVRIL, Y., AUZANNEAU B., Dictionnaire Latin de poche, Paris, Librairie Générale de France, 2000, 676 p.
- ❖ *Dictionnaire des Philosophes antiques*, éd. R. GOULET, t. III (Eccélos-Juvénal), Paris, 2000.
- ❖ LECLANT, J. (dir.), Dictionnaire de l'Antiquité, Paris, PUF, 2005, 2389 p.
- ❖ MOURRE, M., Le petit Mourre : dictionnaire d'histoire universelle, Paris : Bordas, 2006, 1563 p.

Sitographie

- ❖ Philippe Remacle : www.remacle.org
- ❖ Itinera Electronica : www.agoraclass.fltr.ucl.ac.be
- ❖ Iconothèque numérique : www.bib18.ulb.ac.be
- ❖ Epigraphie de Rome et du monde romain : www.epigraphie-sfer.fr
- ❖ Livres sur Internet : www.books.google.fr

ANNEXE N° 1 : Tableau 1 : Les femmes romaines dans la littérature

nom de femme	citation	date	fonction	appartenance sociale	entourage	vision de la société
Agrippine l'Ancienne	« Il [Auguste] éleva simplement sa fille et ses petites-filles, qu'il habitua à travailler la laine. » Suétone, <i>vie des douze césars</i> , Octave-Auguste, LXIV	Tibère	genre littéraire: histoire	famille de sénateurs	aristocratie, cour	Agrippine laisse l'image d'une épouse dévouée
Agrippine la jeune	« Ce fait qui n'a pas été rapporté par les auteurs d'ouvrages historiques, je l'ai découvert dans les mémoires de sa fille Agrippine, qui, devenue la mère de l'empereur Néron, a raconté à la postérité sa vie et la vicissitude des siens. » Tacite, <i>Annales</i> , Livre IV, chapitre LIII	15 ap. J.-C. - 59 ap. J.-C.	politique, écrit des <i>mémoires</i> consultés par Tacite	épouse de Claude et mère de Néron	la cour impériale	considérée comme une empoisonneuse elle n'est pas du tout aimée dans la société romaine.

nom de femme	citation	date	fonction	appatenance sociale	entourage	vision de la société
Attica (Caecilia Pomponia Attica)	« [...] je songe à la probité de l'instituteur » (Cicéron, <i>Correspondance</i> , Ad Att, XII, 33) ; « Il donna des leçons à la fille de son patron, qui était mariée à Marcus Agrippa » (Suétone, <i>Vies des Grammairiens Illustres</i> , XVI : Q. Caecilius Epirota)	51 av. J.-C. – Ier s. av. J.-C.	éducation dans les Arts Libéraux	famille équestre	Cercle de lettrés dont Cicéron	Elle est la fille d'Atticus, éditeur de Cicéron. Jeune fille très appréciée de Cicéron, elle n'a pas laissé une vision négative dans les écrits des auteurs anciens, mis à part pour sa relation avec son précepteur Epirota qui était un affranchi de son père.
Caenis	"Ce qui me fait parler d'elle, c'est sa fidélité et l'excellence de sa mémoire." "il reprit son ancienne maîtresse Cénis, affranchie d'Antonia à laquelle elle servait de secrétaire." Suétone, <i>Vespasien</i> , "C'était Cénis qui recevait " D-C LXVI, 14, 1-2	fin du Ier s. ap. J.-C. (mort vers 71 ap. J.-C.)	secrétaire d'Antonia Minor et maîtresse de Vespasien qu'elle aida lors de son accession au pouvoir	affranchie	famille impériale et hommes de pouvoir	Caenis n'a reçu que des éloges du fait de sa fidélité, de sa vivacité d'esprit et de sa gestion des affaires. Elle laisse également une image d'elle valorisante par l'épithète que lui ont dédiée ses affranchis.

nom de femme	citation	date	fonction	appatenance sociale	entourage	vision de la société
Caerellie	« Comment ai-je pu oublier de te le dire? Cérellia, brûlant apparemment d'une ardeur surprenante pour la philosophie, fait faire des copies sur les manuscrits de ton personnel! Elle possède le texte même des <i>Termes extrêmes que tu as chez toi.</i> "Cérellia possède certains textes qu'elle n'a pu obtenir de mes gens."	peut être vers 118-116 av. J.-C. – toujours en vie en 45 av. J.-C.	académicienne	matrone romaine ayant une grande fortune	cercle littéraire, dont Atticus et Cicéron	Caerellia n'a pas laissé beaucoup de trace hormis son amour inconditionnel pour les Arts Libéraux et la philosophie. Elle était une amie très proche de Cicéron dont on l'accuse parfois d'avoir eu une liaison avec la matrone.
Calpurnia	« En elle la plus vive intelligence s'allie à la plus parfaite conduite; elle m'aime, et c'est une preuve de sa vertu. Elle a de plus le goût des lettres,»Pline le Jeune, <i>Lettres</i> , Livre IV à VI,	62-113	?	matrone, épouse de Pline le Jeune	Pline le jeune et ses connaissances	vision personnelle de son mari Pline le Jeune

nom de femme	citation	date	fonction	appatenance sociale	entourage	vision de la société
Calpurnia Hispula	« Elle [Calpurnia] se montre digne de son père, digne de vous, digne de son grand-père. » « Et l'on ne saurait attendre moins de celle que vos soins ont formée, que vos leçons ont instruite, » (Pline le Jeune, <i>Lettres</i> , Livre IV, lettre XIX)	Ier s. après J.-C.	?	tante de Calpurnia, épouse de Pline le Jeune	famille de Pline le jeune	Dans la lettre de Pline, il qualifie la tante de son épouse de femme instruite qui s'intéresse à l'éducation de sa famille
Claudia	« voilà bien la pièce d'une vieille poétesse qui a écrit de nombreuses pièces »Cicéron, Pro Caelio, XXVII, « Les entractes de Pantomimes de sa sœur »Cicéron, Pro Sextius, 54, 116	94 av J.-C.	femme de culture qui organisait des réunions avec les philosophes et les penseurs. Elle a côtoyé le poète Catulle qui l'a surnommée Lesbie en l'honneur de Sapho de Lesbos, femme philosophe grecque.	Haute aristocratie. Elle vient d'une famille puissante, les clodii	le milieu philosophe et le milieu de la plus haute aristocratie.	Elle est décrite comme une femme aux moeurs légères « Qu'elle vive heureuse, avec ses trois cents galants qu'elle serre en même temps dans ses bras sans en aimer vraiment un seul, mais sans cesser d'épuiser leurs flancs »

nom de femme	citation	date	fonction	appartenance sociale	entourage	vision de la société
Corinna	« [...] mieux vaut lire quelques livres nouveaux, ou faire résonner sous ses doigts une lyre de Thrace » (Ovide, Les Amours, Livre II, élégie 11) ; « Mes vers ont eu le bonheur de plaire à ma maîtresse » (, Livre III, élégie 8)	Ier s av. J.-C. – Ier s. apr. J.-C.	Femme de lettres, poétesse	Maîtresse d'Ovide, certainement courtisane	relation avec les poètes	Corinna n'est essentiellement vue que par les yeux de son amant qui en fait une femme très belle mais infidèle. Cependant d'autres auteurs comme supposent qu'elle fut en fait Julia, la fille d'Auguste à cause de ses mœurs légères
Cornelia	"Gracchus fut, dès son enfance, instruit dans les lettres grecques par sa mère Cornélie" "Nous avons lu les lettres de Cornélie, mère des Gracques. [...] sa voix contribuèrent autant que ses soins maternels à les faire ce qu'ils furent." Cicéron, XXVII et LVIII	189-100 av J.-C.	« mère des Gracques »	aristocratie	« le cercle des Scipions », des philhellènes	appréciée des romains pour son austérité et sa conduite, pas du tout critiquée ou peu.

nom de femme	citation	date	fonction	appatenance sociale	entourage	vision de la société
Cornélia Metella	" Fort cultivée, elle s'entendait aussi bien à la littérature qu'à la musique et à la géométrie. Elle était même accoutumée à écouter, et avec fruit, des causeries philosophiques." Plutarque, <i>la vie de Pompée</i> , 55	milieu du Ier siècle av J.-C.	matrone, épouse de Pompée le Grand	famille des Scipion, fille de Metellus Scipion	haute aristocratie	bonne critique de la part de Plutarque et de la société romaine de l'époque
Cynthia	« Phébus accorde le don des vers et à qui Calliope prête volontiers sa lyre ; (...) discours ont un charme secret ; (...) réunis aux talents de Minerve les grâces de Vénus » ; « Ses écrits l'emportent en grâce sur ceux de Corinne elle-même, et la célèbre Erynna n'oserait rivaliser avec elle de poésie. »	Ier s. av. J.-C.	Femme de lettres, poétesse	Maîtresse de Propertius	cercle de poètes	Comme pour Corinna Cynthia n'est essentiellement détaillée que par son amant. On y apprend qu'elle aimait les différents Arts Libéraux et qu'elle reçut une très bonne éducation. Cependant, mis à part ses infidélités on ne lui reconnaît aucun tort.

nom de femme	citation	date	fonction	appartenance sociale	entourage	vision de la société
Fannia	« [...] l'entretien que j'eus hier avec Fannia. » ; « son esprit(...)dignes d'Helvidius, son mari, et de Thraséas, son père. » ; « Quelle sagesse ! » (Pline le Jeune, <i>Correspondances</i> , Livre VII, lettre 19)	époque flavienne - mort 105 ap. J.-C.	femme instruite aux Arts Libéraux	Famille sénatoriale	cercle de littéraires dont Pline le Jeune	Fannia a laissé une image très valorisante de sa vie. Elle est en effet vertueuse et fidèle à son mari tout comme l'étaient sa mère et sa grand mère. Elle s'est défendue seule en justice et a été exilée mais elle est demeurée une femme admirée.
Helvia	« [...] quoique vous n'avez pas en effet entièrement saisi tous les arts libéraux, tout de même vous avez eu quelques transactions avec eux » « Votre esprit est imbu des principes de toutes les sciences » (Sénèque, <i>Consolation à Helvia</i> , 17-4)	25 av. J.-C. – après 41 apr. J.-C.	Instruite aux Arts Libéraux notamment par son mari et son fils	Famille équestre	cercle littéraire, fait partie de la famille des Sénèque	Helvia demeure une femme vertueuse et une mère courageuse. Les auteurs classiques, hormis son fils Sénèque le Jeune, n'ont rien retenus de répréhensible de sa vie

nom de femme	citation	date	fonction	appatenance sociale	entourage	vision de la société
Hortensia	« Elles se précipitèrent sur le forum, devant la tribune des gouvernants et, se plaçant entre le peuple et les gardes armés, elles donnèrent la parole à Hortensia qu'elles avec désignée pour cela » Appien, <i>les guerres civiles à Rome</i> , Tome IV	deuxième moitié du 1er siècle av. J.-C.	filles de l'orateur Quintus Hortensius Hortalus	haute aristocratie (son père était consul)	elle fut la seule femme à prendre la parole en public sur le forum au nom des matrones	“les triumvirs s'indignaient de voir que des femmes avaient l'audace de se réunir,”
Julie	« Elle avait l'amour des lettres et possédait une grande culture générale, ce qui était facile dans cette maison. » Macrobe, <i>Saturnales</i> , 2, 5	39 av. J.-C. – 14 apr. J.-C.	politique	famille impériale	filles d'Auguste et belle fille de Livie	Julie a été énormément critiquée par les auteurs classiques notamment pour ses mœurs légères et son hostilité à la politique traditionaliste de son père. Elle fut exilée par ce dernier.

nom de femme	citation	date	fonction	appatenance sociale	entourage	vision de la société
Laelia	"j'ai plus d'une fois assisté aux entretiens de Lélia, fille de Caius. On voyait briller en elle toute l'élégance de son père. J'en dirai autant des deux Cicéron, <i>Brutus ou le discours des orateurs</i> , LVIII	milieu du Ie siècle av J.-C.	éloquence	famille des Cornilii	haute aristocratie	
Livie	« le caractère enfin le mieux assorti à la politique de son époux » (Tacite, <i>Annales</i> , livre V, I) ; « Sa haute sagesse vous ouvre ses conseils [...] Livie s'abandonna aux consolations d'Aréus, philosophe attaché à la personne d'Auguste » (Sénèque, <i>Consolation à Marcia</i> , 4-2) ;	58 av. J.-C. – 29 apr. J.-C.	politique	famille impériale		Livie demeure une femme très appréciée dans l'histoire ancienne. Elle est présentée comme une épouse vertueuse et fidèle qui soutint son mari tout au long de sa politique.

nom de femme	citation	date	fonction	appatenance sociale	entourage	vision de la société
Minicia Marcella	« Quelle application, quelle intelligence dans ses lectures ! » (Pline le Jeune, <i>Correspondances</i> , Livre V, lettre 16) ;	Ier s. apr. J.-C. (avant sa quatorzième année)	jeune fille instruite aux Arts Libéraux	famille patricienne	cercle littéraire dont Pline le Jeune	C'est Pline le Jeune qui nous présente l'enfant car elle était la fille d'un de ses amis proches. Il ne vante que ses qualités et on ne lui connaît aucun défaut.
Mucia	« J'en dirai autant des deux Mucia, ses filles, dont j'ai connu la manière de parler. » (Cicéron, <i>Brutus ou le discours des Orateurs</i> , LXVIII)	Ier s. av. J.-C.	éloquence	famille des Cornilii	cercle littéraire dont Cicéron	
Octavia	« Elle n'employât pas longtemps auprès de son mari les charmes de sa conversation » Plutarque, <i>Vie des hommes illustres</i> , Vie de Marc Antoine, LVI	69 av. J.-C. – 11 av. J.-C.	épouse de Marc Antoine	famille impériale	Sœur d'Octavius Auguste	Octavia demeure l'image de l'épouse et de la mère dévouée dans la continuité du schéma adopté par Cornélia.

nom de femme	citation	date	fonction	appartenance sociale	entourage	vision de la société
Pamphila	Rome-Egypte, mention de Diogène Laerce et Aulu Gelle	Ier s. ap. J.-C.	épouse de Socratide		son mari lui apprit à aimer les choses de l'esprit et l'associa à ses travaux (p.83), elle écrit une histoire mêlée	mention de Diogène Laerce et Aulu Gelle
Perilla	« Tu la trouveras [...] au milieu de ses livres et dans la société des Muses » « Écris-tu de doctes vers dans un idiome autre que celui de ta patrie ? »; « [...] reprends l'étude des beaux-arts, ton culte favori » (Ovide, <i>Les tristes</i> , Livre III, élégie 7)	12 apr. J.-C. – avant 58 apr. J.-C.	poétesse, collaboratrice d'Ovide	famille patricienne (?)	A côtoyé le poète Ovide	Il ne reste qu'une élégie d'Ovide prouvant l'existence de Perilla? Ce qui ne nous permet pas de savoir la réputation qu'elle avait au sein de la société romaine. On apprend qu'elle était une jeune fille instruite et bien élevée.
Plotina	« Combien je suis intéressé à l'École d'Épicure » « [...] faire porter vos lettres à Plotine » Pline le Jeune, <i>Correspondances</i> , Livre IX, lettre 18	60/70-121/123 apr. J.-C.	épouse de Trajan	famille impériale	Plotina était la patronne de l'École d'Épicure	Plotine laisse une image d'austérité et de vertu chez les auteurs classiques. Elle s'intéressa de près à la philosophie, notamment à l'École d'Épicure qu'elle protégea

nom de femme	citation	date	fonction	appatenance sociale	entourage	vision de la société
Pompeia	« Le précepteur de sa fille avait arrangé une démonstration de son progrès : après qu'un livre ait été apporté, il donna à l'enfant la ligne suivante pour commencer "vous êtes revenus de la guerre; je regrette que vous n'y soyez pas morts" » (Plutarque, 737b)	80/75 av. J.-C. – avant 35 av. J.-C.	jeune fille instruite aux Arts Libéraux	famille patricienne	Fille de Pompée le Grand	Il ne reste pas grand chose de la vie de Pompeia. On sait qu'elle fit un don à Tibère lorsqu'il était en Sicile.
Poppée	«Rien ne manquait à Poppée, si ce n'est une âme honnête. [...] son langage était poli, son esprit agréable"Tacite, Annales, XIII, 45	30 apr. J.-C. – 65 apr. J.-C.	connaissance dans les Arts Libéraux	famille impériale (par le mariage)		Poppée est une femme très critiquée dans la littérature.
Porcia	"Porcia était pleine de grandeur d'âme et d'intelligence" "Porcia, qui avait fait son étude de la philosophie (HO PHILOSOPHOS) "Plutarque, Vie de Marcus Brutus, XV	Ier s. av. J.-C.	matrone, épouse, stoïcienne	aristocratie	filles de Caton l'Utique, femme de Brutus	femme de vertu qui n'hésita pas à se suicider quand elle apprit la mort de son mari.

nom de femme	citation	date	fonction	appartenance sociale	entourage	vision de la société
Sempronia	elle savait tourner les vers, trouver le mot pour rire, tenir une langue tantôt modeste, tantôt tendre ou provocante. Salluste, <i>Conjuration de Catilina</i> , 25	Ier s. avant J.-C	dans l'espoir d'une révolution elle favorise les entreprises de Catilina (p428)	la plus haute noblesse	Entourage de Catilina	« Salluste nous a laissé probablement un portrait outré » Pierre Grimal
Statilia Messalina	« Elle s'est appliquée à la réalisation de la rhétorique au point d'étudier l'art de déclamation » (Scholiaste de Juvénal, 6.434)	Néron	genre littéraire: éloquence	famille de sénateurs, troisième épouse de Néron	aristocratie, haut milieu	Statilia demeure une femme effacée dans la vie de Néron et n'intéressa pas les auteurs classiques.
Sulpicia l'élégiste	« [...] une savante jeune femme » (Tibulle, <i>Elégies</i> , 3 – 12)	Ier s. av. J.-C	poétesse élégiaque	famille patricienne		Elle est la seule poétesse élégiaque qui nous soit encore connue pour la période augustéenne. Elle est également connue pour son amour coupable avec Cérinthus

nom de femme	citation	date	fonction	appatenance sociale	entourage	vision de la société
Sulpicia	Cf. Martial, <i>Eloge à Sulpicia</i> , livre X, 35 et Sulpicia, Satire	Flavien	genre littéraire: poésie élégiaque	patricienne	Elle était amie des philosophes et de Martial	Son travail fut apprécié par ses contemporains
Terentia	Térentia, qui naturellement n'était ni faible, ni timide, qui même avait de l'ambition, et comme le dit Cicéron lui-même, partageait plutôt avec son mari le soin des affaires publiques, qu'elle ne lui communiquait ses affaires domestiques, Plutarque, la vie de Cicéron	~ 96 av. J.-C. – 9 apr. J.-C.	femme d'affaire	famille patricienne	femme de Cicéron	Terentia passe pour une femme au caractère bien affirmé qui eut le dessus sur son mari. C'est elle qui dirigea donc le ménage et elle était également connue pour sa cupidité et son sens des affaires.
Tullia	« Et de ne plus voir ma fille? Elle si aimante, si vertueuse, si intelligente! Elle en qui se retrouve mes traits, mes façons de parler, de sentir! »Cicéron <i>les correspondances</i>	~ 79 av. J.-C. – mi-février 45 av. J.-C. dans la villa de son père à Tusculum	Instruite aux Arts Libéraux	famille équestre	filles de Cicéron	Tullia est une jeune fille qui compta beaucoup dans le cœur de son père et qui fut toute sa vie une source de fierté pour ce dernier. Cicéron eut du mal à se remettre de la perte de sa fille.

nom de femme	citation	date	fonction	appatenance sociale	entourage	vision de la société
Turia	« Elle se débatit seule, défendit en justice la validité du testament du testament paternel et, par là même, sauvegarda à la fois sa fortune et ses fiançailles. »	Incertain - 2/8 av. J.-C. (mort)	Epouse méritente	Plébéienne (?)		« Comme Fulvie, Turia eut le mérite de donner à son mari de bons conseils »page 450, Pierre Grimal, elle demeure l'image de l'épouse idéale
Ummidia Quadratilla	« passionnée par toutes les activités intellectuelles, entretient à domicile une troupe de pantomimes et reçoit dans sa demeure les lettrés de son temps. »	63-113 ap. J.-C.	femme de lettres	aristocratie	amie de Pline le Jeune	Ummidia a beaucoup été critiquée par son ami Pline le Jeune qui voyait d'un mauvais œil sa relation avec les pantonimes qu'elle protégeait.

ANNEXE N° 2 : Tableau 2 : Les femmes romaines dans les épitaphes

EPITAPHES	citation	date	fonction	Appartenance sociale	entourage
Claudia (CE 52)	"Sa conversation était charmante, sa démarche gracieuse" "SERMONE LEPIDO, TUM AUTEM INCESSU COMMODO."	fin du IIe siècle av J.-C.	matrone	Famille plébéienne	famille de Claudii
Claudia Romana	Epitaphe: « Aux dieux Mânes, Claudia Romana affranchie de Caesia éducatrice de quatre fils, bien méritante »	Ier s. après J.-C	éducatrice	affranchie de Caesia	aristocratie
Eucharis (CE 55)	Eucharis Liciniae l(iberta), docta, erodita omnes artes virgo, vixit ann(o) XIII (« Eucharis, affranchie de Licinia, jeune fille savante et formée à tous les arts, a vécu quatorze ans »), annonce le vers 9 de la pièce : docta, erodia paene Musarum manu,	Ier - IIe s. apr. J.-C.	Affranchie instruite	affranchie de Licinia	milieu modeste mais cotoyant l'aristocratie
Euphrosyne (CE 1965)	morte à ving ans, était « instruite dans les neufs muses et philosophe » (docta novem Muis et philosophia). p.91	Ier s. apr. J.-C.	Jeune fille instruite	Famille plébéienne (?)	

EPITAPHES	citation	date	fonction	Appartenance sociale	entourage
Julia Paula (CE 1996)	morte à seize ans, son épitaphe hyperbolique, bâtie sur une suite de comparaisons, lui attribuee beauté, savoir, habileté au travail de la laine et don de la chanson! p.91	Ier s. apr. J.- C.	Jeune fille instruite	Famille de citoyen romain (?)	Famille de Julii
Pompeia Gemella	Epitaphe: « Aux dieux Mânes. Son affranchie Pompeia Dicaea et son esclave Primulia (ont élevé ce monument) à Pompeia Gemella, nourrice de notre empereur. » (Vespasien ou Titus).	Ier s. après J.- C	nourrice	affranchie	cour impériale
Porcia Lada	« Aux dieux Mânes de Porcia Lada et d'Optatus esclave, Epafra affranchie, Syntyche (et) Anatole, esclaves pour leurs pédagogues très attentionnés, ont posé ce monument de leur vivant. »	Ier s. après J.- C	pédagogue (fonction de répétiteur)	affranchie	Famille de Porcii

MOTS CLÉS : relation, femme, Arts Libéraux, Rome

RÉSUMÉ

Cette recherche a pour finalité de comprendre la relation qui existait entre les femmes et les Arts Libéraux à Rome. C'est à partir d'un travail prosopographique et iconographique que la synthèse a été créée. Elle se compose de deux chapitres. Le premier est axé sur la place des Arts Libéraux dans la vie des femmes à travers les différentes classes sociales, les différents âges de la vie et l'utilité qu'elles en font. Le second chapitre traite de la vision critique des auteurs classiques sur ses femmes savantes. En partant de l'image voulue de la femme à Rome, on se rend compte que les femmes critiquées et celles respectées sont toutes des femmes en marge de la société ou ayant un poids dans la cité très fort. Ainsi la vision que nous en laissent les auteurs classiques est-elle biaisée et ne permet-elle pas de donner un aperçu objectif de la situation de ces femmes et de leur personnalité.